UNIVERSITÉ PARIS VIII – VINCENNES-SAINT-DENIS

Ecole Doctorale Pratiques et Théories du Sens

Doctorat de Psychanalyse
Domaine : Sciences Humaines et Sciences Sociales

Thaisa DE ALMEIDA VIRMOND

VERS L'INCONSCIENT AU FÉMININ : L'ÉVOLUTION DE L'ENSEIGNEMENT DE JACQUES LACAN.

Thèse dirigée par Sophie MARRET-MALEVAL
Soutenue le 16 décembre 2020

Jury :

Sophie MARRET

Yohan TRICHET

Emmanuelle BORGNIS DESBORDES

Philippe FOUCHET

Resumé:

Titre : Vers l'inconscient au féminin : l'évolution de l'enseignement de Jacques Lacan.

Lacan, dans son retour à Freud, reprend le concept d'inconscient tombé dans l'oubli avec les psychanalystes après la deuxième topique freudienne. Lacan actualise la théorie et la pratique de la psychanalyse avec l'apport de la linguistique, du structuralisme et de la mise en valeur de la structure symbolique sous-jacente à l'inconscient. « L'inconscient est structuré comme un langage », est la définition de Lacan qui traduit son retour à Freud. Depuis 1955, Lacan démontre que le « Complexe d'Œdipe » est au centre de l'inconscient. Ainsi, il met en évidence le rapport exigu entre l'inconscient et la théorie freudienne de la sexualité. La structure symbolique découle de la Loi qui oriente les rapports préférentiels et interdits, l'échange des femmes, entre les lignées nominales. La Loi qui interdit l'inceste produit la matrice de l'ordre symbolique. Le signifiant phallique est le représentant de cette Loi. La signification du phallus est à l'origine de la structure symbolique. Dans le *Séminaire* XI, *Les quatre concepts fondamentaux de psychanalyse*, Lacan élève l'inconscient au rang de concept fondamental. La définition d'inconscient est approchée du concept fondamental de « pulsion ». Lors de la période comprise entre les séminaires XVII et XVIII, la définition de l'inconscient découle de la structure des Quatre Discours, l'inconscient est le Discours du Maître. La recherche par Lacan d'un discours qui ne serait pas du semblant fait valoir que l'inconscient est vérité mi-dite. Dans le *Séminaire* XIX, *... ou pire*, l'inconscient est savoir-insu. Cette définition découle du développement de la fonction phallique de castration au moyen de la logique mathématique des propositions. Lors du *Séminaire* XX, *Encore*, le principe logique du non rapport sexuel divise l'être parlant en deux positions sexuées relatives à la fonction phallique, le « tout » et le « pas-tout ». La position féminine du sujet et la jouissance féminine mettent en question la définition de l'inconscient relative à la fonction phallique de castration.

Mots-clés : inconscient, féminin, sexuation, sexualité, structure, symbolique, langage, réel, logique, psychanalyse, Lacan.

Abstract :

Title : Towards the unconscious at feminine : the evolution of Jacques Lacan's teaching.

Lacan, in his return to Freud, takes up the concept of the unconscious that fell into oblivion with psychoanalysts after the second Freudian topic. Lacan updates the theory and practice of psychoanalysis with the contribution of linguistics, structuralism and the enhancement of the symbolic structure underlying the unconscious. « The unconscious is structured like a language » is Lacan's definition that translates his return to Freud. Since 1955, Lacan has demonstrated that the « Oedipus Complex » is at the center of the unconscious. Thus, he highlights the narrow relationship between the unconscious and the Freudian theory of sexuality. The symbolic structure derives from the Law which guides the preferential and forbidden relations, the exchange of women, between the nominal lineages. The law prohibiting incest produces the matrix of the symbolic order. The phallic signifier is the representative of this Law. The signification of the phallus is at the origin of the symbolic structure. In *Seminar* XI, *The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, Lacan raises the unconscious to the rank of a fundamental concept. The definition of unconscious is close to the fundamental concept of « drive ». During the period between seminars XVII and XVIII, the definition of the unconscious derives from the structure of the Four Discourses, the unconscious is the Discourse of the Master. Lacan's research for « a discourse that might not be a semblance » argues that the unconscious is a half-spoken truth. In *Seminar* XIX, *... or worse*, the unconscious is unknown-knowledge. This definition derives from the development of the phallic castration function by employing the mathematical logic of propositions. During Seminar XX, *Encore*, the logical principle of non sexual relation divides the speaking being into two sexual positions relating to the phallic function, the « all » and the « not-all ». The feminine position of the subject and the feminine « *jouissance* » call into question the definition of the unconscious relative to the phallic function of castration.

Keywords : unconscious, feminine, sexuation, sexuality, structure, symbolic, language, real, logical, psychoanalysis, Lacan.

Laboratoire de recherche : LA SECTION CLINIQUE (EA 4007)

Directrice : Sophie MARRET
UFR Sciences de l’Education, Psychanalyse et Com/Français Langue Etrangère (SEPF)
ED 31 : Pratiques et théories du sens
2 rue de la Liberté 93526
SAINT-DENIS, France

I – TABLE DE MATIÈRES :

II – INTRODUCTION. …….. 06

III – L'INCONSCIENT STRUCTURÉ COMME UN LANGAGE.

3.1 – L'inconscient, histoire. …….. 25
3.2 – « La Lettre Volée ». …….. 51
3.3 – La métaphore paternelle, le Nom-du Père et la « *Verwerfung* ». …….. 85
3.4 – « *Verneinung »* et « *Verdrängung »* : la négation et le refoulement. …….. 100
3.5 – L'inconscient, discours phallique. …….. 132
3.6 – La fille, le phallus et le complexe d'Œdipe. « *Un enfant est battu* ». ……. 174

IV – L'INCONSCIENT ET LE RAPPORT SEXUEL IMPOSSIBLE À ÉCRIRE.

4.1 – L'inconscient, pulsation. …….. 193
4.2 – Sur la structure de l'inconscient. Aliénation et Séparation. …….. 231
4.3 – L'inconscient, discours du maître. …….. 248
4.4 – L'inconscient, vérité *mi-dite*. …….. 267
4.5 – Le phallus et le mythe de « *Totem et Tabou* ». …… 289
4.6 – L'impossible rapport sexuel et la contingence de la fonction phallique. …… 311
4.7 – L'inconscient, un savoir qui s'articule de *lalangue*. …… 337

V– CONCLUSION. …… 375

VI – BIBLIOGRAPHIE. …… 383

II – INTRODUCTION.

Le sujet supposé au savoir inconscient est sexué. L'inconscient et la sexualité sont deux concepts fondamentaux de la théorie psychanalytique intrinsèquement attachés. Freud reconnaît dans l'inconscient « l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Œdipe comme sa motivation centrale[1] ». Lacan fait valoir que la Loi qui interdit l'inceste et oriente les alliances préférentielles entre les lignées nominales produit la matrice de la structure symbolique. Cette Loi est le commun dénominateur entre la sexualité et la structure du langage. La définition du concept d'inconscient accompagne le développement de la théorie de la sexualité. Le dualisme pulsionnel introduit par Freud dans « l'Au-delà du principe du plaisir », [1920], l'opposition entre pulsion de vie et de mort, précède le remplacement de la première topique – dans laquelle l'appareil psychique est composé par les systèmes perception-conscience et l'inconscient – par la deuxième topique introduite par « Le Moi et le Ça », [1923]. Le début de l'enseignement de Jacques Lacan propose le retour aux élaborations de la première topique pour démontrer la structure du langage et la puissance de l'ordre symbolique sous-jacentes au concept d'inconscient.

Ainsi que dans la théorie freudienne, dans l'enseignement de Jacques Lacan, la définition du concept d'inconscient est sous l'influence du développement de la théorie de

[1] Lacan, J., « La chose freudienne », [1955], *Écrits,* Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 432.

la sexualité. Notre recherche porte sur l'effet produit dans la définition d'inconscient par la théorie lacanienne de la position féminine du sujet, à partir du « tableau des formules de la sexuation », dans le *Séminaire* XX, *Encore*[2]. Ainsi cette recherche reprend quelques unes des définitions le plus importantes de l'inconscient tout au long de vingt années de l'enseignement de Jacques Lacan, depuis « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse[3] » jusqu'au *Séminaire* XX, *Encore*[4].

Dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Lacan propose le définition de l'inconscient en trois temps : 1- L'inconscient est l'élément de discours qui manque par rapport à l'idée de continuité du discours conscient. 2- Il est le chapitre censuré dans l'histoire du sujet. 3 - L'inconscient est la totalité de l'histoire reconstituée en analyse et reconnue par le sujet. L'analyse est conçue comme méthode dialectique d'intersubjectivité. La parole est communication, et le moyen par lequel le sujet se fait reconnaître par l'analyste. C'est par la parole qu'une vérité cachée par le refoulement peut être reconnue par le sujet et restituée à la place manquante par la remémoration en analyse. La surdétermination du symptôme fait valoir la structure du langage, qu'unit le signifiant et le signifié, et la prévalence du symbolique sur l'imaginaire dans les formations de l'inconscient. Le développement des stades pulsionnels est conçu

---

[2] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], Paris, Éditions du Seuil, 1975.

[3] Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », [septembre 1953], *Écrits*, *op. cit*., pp. 237-322.

[4] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*.

comme une période de l'histoire du sujet, un « stigmate historique ». L'ordre symbolique annule la matérialité de l'objet. La pulsion de mort traduit le rapport du sujet au signifiant.

Le deuxième point relevé dans la définition du concept d'inconscient est relative au Séminaire de « La Lettre volée[5] », titre du conte d'Edgar Alain Poe, qui inaugure le recueil des *Ecrits*. Cet écrit représente le passage des lois de la parole à celles du langage. Lacan accomplit dans cet écrit la démonstration de la chaîne symbolique issue des concepts d'ordre et de place mis en valeur dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». La structure du langage et le déplacement des signifiants déterminent le sujet de l'inconscient. « La Lettre volée » est l'écrit qui correspond à l'étude, dans le *Séminaire* de Lacan, de « l'Au-delà du principe du plaisir » de Freud et les conséquences de l'élaboration de la « pulsion de mort » dans la théorie et technique de la psychanalyse. L'automatisme de répétition est conçu en tant qu'effet de la chaîne symbolique, il est l'effet de la perte par le sujet de l'objet primordial de satisfaction. La remémoration par le sujet en analyse de son histoire comporte les notions de restitution et de répétition de l'objet perdu. La fonction de restitution est responsable par l'homéostase du système psychique (énergétique), la répétition obéit à la pulsion de mort que Lacan révèle être symbolique. À partir du conte de Poe, Lacan fait valoir le relais des personnages en possession de la lettre comme une métaphore de la determination du sujet par la chaîne symbolique. Lacan illustre l'ordre symbolique avec le jeu de « pair-impair », le langage de programmation de

[5] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › ». [1955]. *Écrits*. *op*. *cit*., pp. 11- 61.

la cybernétique, et les notions d'alternance et succession. Lacan donne l'exemple de l'élaboration d'une chaîne symbolique produite en trois séries combinatoires selon des lois fixes et connues auparavant. Il démontre la dissymétrie dans la répétition symbolique et l'exclusion des termes dans la chaîne finale et ainsi illustre la determination symbolique du sujet. L'expérience d'association sur le chiffre choisi au hasard démontre que la combinatoire est ce qui produit toutes sortes d'équivoques et démontre le ressort propre à l'inconscient. L'Autre est pour le sujet la représentation de l'ordre symbolique, que Lacan distingue du registre de l'imaginaire. L'inconscient est le discours de l'Autre, la chaîne symbolique.

« L'inconscient structuré comme un langage » met en évidence la structure en tant que commun dénominateur entre l'inconscient, le langage et la sexualité. Pendant la période de l'enseignement de Lacan située entre les années 1955 et 1960, la théorie freudienne de la sexualité, le Complexe d'Œdipe et le Complexe de Castration, sont développés en rapport avec la structure du langage et l'ordre symbolique. Lacan élabore la métaphore paternelle pour démontrer qu'elle n'est pas accomplie par le sujet psychotique. Le père dans l'Œdipe est une métaphore, une substitution, du premier signifiant inscrit pour le sujet, le désir de la mère, par le signifiant du Nom-du-Père. Cette métaphore renvoie à l'algorithme saussurien qui représente la structure signifiante. Lacan démontre la nécessité d'admettre pour la psychose un autre registre que celui du refoulement, « *Verdrängung* », il extrait de l'œuvre freudienne le terme « *Verwerfung* », la

forclusion. La structure de la psychose résulte de la forclusion par le sujet du signifiant du Nom-du-Père. Ce signifiant se dédouble, au lieu de l'Autre il représente la Loi symbolique et la Loi du désir. Dans la théorie psychanalytique, le Père, issu des mythes de l'Œdipe de Sophocle et de la horde primitive de Freud, est le « Père mort[6] ». Avec le Nom-du-Père et par rapport à la structure de la métaphore, Lacan donne une version linguistique à l'Œdipe freudien.

En référence aux schémas freudiens de l'appareil psychique du « Projet pour une psychologie scientifique » [1895], de « Lettre 52 » de Freud à Fliess [1896], et de la « Science de Rêves » [1900], Lacan aborde l'inscription symbolique des traces en provenance de la perception. Freud remarque dans ces écrits la nécessité de séparer l'intellectuel et l'affectif, ce qu'il accomplit avec le développement des processus primaire régit par le principe du plaisir, et le processus secondaire dirigé par le principe de réalité, l'inconscient et le système perception-conscience de la première topique. L'inconscient est le lieu de l'inscription des traces de perception et leur réinscription en trace mnésique, il est le lieu ou se situe le processus primaire. Dans le schéma de l'appareil psychique de la « Science de rêves » [1900], Freud note que l'inscription d'une trace en provenance de la perception se donne d'abord par des rapports de « simultanéité », et qu'ensuite ces traces sont réécrites par des rapports d'« analogie » et de « similitude ». Lacan démontre que le mécanisme de « condensation » est homologue à la synchronie de la chaîne symbolique, et

---

[6] Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 818.

le « déplacement » est l'équivalent à la diachronie. L'inconscient est tissé comme un langage par les deux dimensions du signifiant : métaphore et métonymie, la synchronie et la diachronie, condensation et déplacement.

Le principe du plaisir est un principe de conservation et d'équilibre de l'investissement de la motion pulsionnelle reçu par le système de perception. Ce n'est que lors du processus secondaire, qui opère au moyen du principe de réalité, que la motricité, le mouvement, l'activité, fait son entrée dans la théorie freudienne. Le processus de « pensée » se trouve dans le champ de l'inconscient, il ne devient accessible que par l'artifice de la parole articulée, fonction du système pré-conscient-conscience.

À la fin du processus primaire est produit un « *Vorstellungrepräsentanz* », le représentant de la représentation de l'objet de satisfaction de la pulsion, que Lacan identifie au signifiant linguistique. Le préconscient, « *Vorbewusstsein* », une des instances de l'appareil psychique de la première topique freudienne, est situé entre l'inconscient et la conscience, il est le lieu des « représentations verbales », qui correspondent aux « représentation des mots ». L'imaginaire, registre du préconscient, est le support de la relation de l'enfant au monde et peut s'exprimer dans le discours. Le préconscient est à la disposition du sujet prêt à émerger dans la conscience. En raison de la barrière de la censure et du refoulement, l'inconscient ne se manifeste dans la parole et dans le discours conscient du sujet qu'au moyen de ses effets, les formations de l'inconscient : le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, l'acte manqué, l'oubli de noms et de mots et le symptôme. Les

phénomènes inconscients sont l'effet de ce qu'il y a le discours de l'Autre, le discours de l'inconscient.

L'excitation pulsionnelle est aussi bien à l'origine de la perception, qui produit une représentation, que de la recherche de l'objet correspondant à la satisfaction de la pulsion. La décharge de la pulsion s'initie dans le système de perception et tend à s'effectuer en mouvement lors du processus secondaire. Dans le trajet de décharge de la motion pulsionnelle, de la perception au processus secondaire, le processus primaire s'interpose, il fait résistance et régule la tension optimale au-dessous de laquelle « il n'y a plus ni perception, ni effort[7] ». La loi propre au principe du plaisir fixe le niveau, la limite, la quantité d'excitation qui, une fois dépassée, dérange l'équilibre du principe du plaisir et déclenche le processus secondaire pour faire revenir le système à l'homéostase. Les tensions de l'organisme, la faim ou la soif, leurs besoins, sont apaisés par leur satisfaction.

La structure signifiante s'impose au besoin au moyen de la demande adressée à l'Autre. Sur le « *Graphe du Désir*[8] » Lacan démontre les deux plans de la demande, l'énonciation et l'énoncé, en même temps qu'il établit le parallèle avec la structure signifiante, signifiant et signifié. L'excitation pulsionnelle à l'origine de la demande est représentée par un vecteur rétrograde qui croise les deux plans du graphe. La mère est pour l'enfant l'Autre qui répond à la demande en même temp qu'elle lui parle. Du fait que pour

---

[7] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 65.

[8] Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 817.

être satisfaits les besoins doivent passer par la parole, s'introduit pour le sujet, par la demande, le langage, le signifiant et leur structure. Au-delà de la satisfaction de la pulsion, dans le rapport du nourrisson à la toute-puissance maternelle, la parole de la mère doit transmettre la Loi incarnée par le Père qui autorise et fonde le système signifiant, structure l'univers du langage et l'ordre symbolique. « L'Autre, le Père dans l'occasion, le lieu où s'articule la loi, est lui-même soumis à l'articulation signifiante, et, plus que soumis à l'articulation signifiante, il en est marqué, avec l'effet dénaturant que comporte la présence du signifiant[9] ». Lacan écrit dans son graphe le signifiant de l'Autre, [S(Ⱥ)], barré pour designer la place du Père, l'Autre de l'Autre. Le symbolique annule l'objet de satisfaction de la pulsion et les transforme dans un signifiant. La formule de la demande, [*$*◊D], constitue le lieu du « code », un ensemble de signifiants, formé par les signifiants issus du rapport à la parole de l'Autre et à la satisfaction du besoin. Le franchissement du niveau quésitif de la demande au niveau votif n'est possible pour le sujet que par la constatation du *désir de l'Autre*. L'énigme du désir de l'Autre introduit le sujet à la dialectique du désir. La formule du fantasme [*$*◊*a*] occupe, dans le graphe du désir, la place homologue à celle du désir, il en est le support. Sur le graphe du désir, l'ensemble des rapports imaginaires représente le « processus secondaire et le principe de réalité », de la première topique freudienne, la satisfaction et décharge de la motion pulsionnel dans un objet issu de la réalité et la formation du Moi. Les quatre sommets symboliques, l'Autre, la demande, le signifiant de l'Autre barré, et le signifié de l'Autre, représentent sur le graphe le

[9] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], Paris, Seuil, 1998, p. 464.

« processus primaire et le principe du plaisir ». Le graphe est la représentation lacanienne de l'appareil psychique des deux topiques freudiennes superposées.

Lacan traduit le « complexe de castration », perçu en tant qu'absence de l'organe viril sur le corps de la mère, par le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. La théorie freudienne de la sexualité fait du phallus la solution du « complexe de castration » pour le garçon, aussi bien que du « *Penisneid* », « l'envie du pénis », pour la fille. Le garçon trouve la sortie du « complexe de castration » dans l'identification au père, le porteur du phallus. La fille trouve la sortie normale de l'Œdipe « le long d'une équation symbolique – du pénis à l'enfant[10] », dans la maternité.

Le trauma de la castration maternelle oriente le sujet vers le père. La métaphore paternelle est le modèle de la signification du phallus : « la prise de la chaîne métaphorique doit jouer son rôle pour en faire un signifiant, qui du même coup, devient le signifiant privilégié du rapport à l'Autre de l'Autre, ce qui en fait un signifiant central de l'inconscient[11] ». Le signifiante phallique, le représentant de la Loi symbolique est au centre de la topologie de l'inconscient. L'inconscient est un discours phallique.

L'analyse du fantasme « Un enfant est battu » démontre le rapport de la fille au signifiant phallique. L'analyse du fantasme révèle qu'il est composé par trois temps, dont l'intermédiaire a été reconstitué par Freud, car les sujets n'ont pas de souvenir de cette

---

[10] Freud, S., « La disparition du complexe d'Œdipe », [1923], *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 122.

[11] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient* [1957-1958], *op. cit.*, pp. 482-483.

phase. Ce temp est alors refoulé, il est l'objet de la censure. Ce fantasme aborde la sexualité féminine et le refoulement du rapport amoureux au père lors du « complexe d'Œdipe ». Lacan démontre au moyen de ce fantasme les trois temps de l'Œdipe. « Au départ, ce signe, que l'enfant soit battu par le père est celui de l'abaissement du frère haï. […] Dans la deuxième étape d'évolution de ce fantasme, […] alors qu'il s'agit du sujet lui-même, ce signe devient au contraire signe d'amour. Battu il est aimé[12] ». Le fantasme de fustigation représente, par l'acte du père, l'institution symbolique du sujet. Le sujet passe de l'identification imaginaire au petit rival lors du premier temps, à l'identification symbolique au signifiant phallique. Lacan note qu'il ne s'agit pas seulement de la question de qui bat et de qui est battu, mais aussi de l'instrument utilisé dans le fantasme de fustigation, le fouet. Il est la représentation de la fonction signifiante du phallus et du rapport du sujet au signifiant. La castration est nécessaire pour que le sujet puisse accéder à la dialectique du désir. Le phallus est le signifiant qui constitue et oriente le désir pour le sujet, il est le représentant de la castration et de la fonction signifiante. Le « *Penisneid* » conduit la fille au complexe d'Œdipe auquel Freud propose trois sorties, une seule dite normale, la maternité. Lors de cette période de l'enseignement de Lacan masculinité et féminité sont définis par le rapport du sujet au signifiant phallique, l'homme *a* le phallus, la femme *est* le phallus.

[12] *Ibid*., p. 345.

Dans le *Séminaire* XI[13], *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* de Lacan, l'inconscient est élevé au statut de concept fondamental de la psychanalyse. Pour Freud, c'est le désir de l'hystérique qui a indiqué l'entrée du champ défini par l'expérience de l'inconscient. L'hystérique constitue son désir dans l'action de parler, de sorte que c'est par cette porte que Freud est entré dans les rapports entre désir et langage et qu'il a découvert les mécanismes de l'inconscient. Lacan fait valoir l'inconscient freudien en opposition au « *cogito* » cartésien, l'être supposé à la pensée et à la conscience de soi. Le savoir dans le discours de la philosophie prétend être absolu, total. L'inconscient fonctionne comme ce qui opère pour constituer le sujet – le symbolique, la combinatoire signifiante. Ce qui s'est montré d'abord à Freud comme proprement de l'ordre de l'inconscient, c'est ce que Lacan appelle le non-réalisé – le sujet. La différence entre l'être de la philosophie et le sujet de l'inconscient ne se fonde pas sur leurs qualités conscientes ou inconscientes, mais sur le langage. Là où c'était le non-réalisé, le manque-à-être, le réel, le sujet doit advenir au moyen du signifiant.

Lors du *Séminaire* XI, Lacan soutient la thèse que l'inconscient se situe entre deux temps, l'un d'ouverture et l'autre de fermeture de l'inconscient, la fonction du temps est sa référence. Synchronie et diachronie sont des fonctions du temps par lesquelles Lacan cerne le concept de l'inconscient. Lacan met en évidence la fonction du temps avec la diachronie signifiante, ainsi qu'avec l'idée de fugacité, d'évanouissement, de fulgurance, par l'aspect

---

[13] Lacan, J. Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], Paris, Éditions du Seuil, 1973.

éphémère des formations de l'inconscient. Par rapport aux formations de l'inconscient, Lacan souligne l'indestructibilité du désir comme trait distinctif. La contribution du statut du désir à l'inconscient est la notion de répétition. Lacan remarque la nécessité de distinguer remémoration et répétition. Le principe de l'inconscient est le retour du refoulé qui agit sur la remémoration. La répétition est signe du Réel. C'est la répétition du trauma qui a d'abord permis à Freud de coordonner son expérience de l'inconscient avec un point de Réel. Le ressort de la répétition du trauma est la composante quantitative de la pulsion. La pulsation temporelle mise en évidence par Lacan à propos de l'inconscient fait allusion à une dimension consubstantielle à celle de la parole et du langage – c'est une indication de la dimension de la pulsion et de la sexualité comme primordiales par rapport au concept de l'inconscient.

Lors de son *Séminaire* XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* à partir des opérations de l'*aliénation* du sujet au signifiant et de la *séparation* du sujet et de l'Autre, produisant d'un côté la division du sujet et de l'autre la perte de l'objet de satisfaction de la pulsion, Lacan représente la matrice de la structure du discours. Ce que Lacan appelle aliénation est une version formalisée du concept freudien d'identification. La séparation est analogue à la métonymie ou au déplacement, ou encore, elle correspond à la diachronie de la chaîne signifiante. La séparation répond au fonctionnement normal des opérations d'identification et de refoulement et au manque d'un signifiant qui s'ensuit de la division et de l'effacement du sujet « au lieu de l'Autre ». L'opération de séparation, que

Freud appelle « *Ichspaltung* » ou refente du Moi, correspond au rapport du sujet à l'objet de la pulsion, plus exactement à la séparation, ou perte de cet objet.

La reproduction sexuée a pour résultat une perte de vie représentée par l'objet *a*, objet perdu, cause du désir chez le sujet. L'objet perdu, est le point de connexion entre le sujet du signifiant et la pulsion. Le circuit de la pulsion est tracé sur les béances prélevées sur l'appareil du corps et instaurées par l'investissement signifiant de l'Autre. Le manque-à-être du sujet et le manque dans l'Autre s'emboîtent avec les béances cernées par le circuit de la pulsion sur le corps. C'est par cette structure de béance qu'il est possible de supposer que les zones érogènes puissent être structurés de la même façon que l'inconscient. L'inconscient peut être représenté comme un diaphragme, un obturateur, localisé entre le sujet et la réalité, celle-ci étant le résultat des processus secondaires. L'inconscient pulsation est le connecteur entre le sujet barré par le signifiant et l'objet *a* comme reste des opérations d'aliénation et de séparation. Cette sorte d'équivalence entre le manque de signifiant, le désir de l'Autre et la structure de béance de la chaîne signifiante est le recours utilisé par Lacan pour approcher le corps. Le circuit de la pulsion ne répond pas à la maturation de l'organisme, mais à un effet de structure. La pulsion est soumise à la castration, à la circulation du complexe d'Œdipe, aux structures élémentaires de la parenté, ce que Lacan désigne comme le champ de la culture, en opposition au champ de la nature.

Le *Séminaire* XVII, *L'Envers de la psychanalyse*[14], est consacré à l'étude du rapport entre le signifiant et la jouissance. Ce rapport est écrit entre [S_2] que Lacan élabore comme le savoir et l'objet *a* « plus-de-jouir ». À partir de la structure des Discours, Lacan va approcher le concept d'inconscient en tant que savoir et le relier à l'objet *a*. Le Discours du Maître est la représentation de l'articulation entre aliénation et séparation effectuée à la fin du Séminaire XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. L'élaboration des Quatre Discours par Lacan fait valoir que le sujet freudien est supposé avoir un corps, source des pulsions partielles. La castration et la notion du manque qu'elle introduit mettent en fonction le circuit de la pulsion. L'objet *a* « plus-de-jouir » vient en réponse au manque instauré par la castration comme son complément. La jouissance, l'investissement libidinal, fait barrière à la remémoration et à l'idée de l'inconscient comme équivalent au refoulé. L'inconscient est d'abord un savoir à conquérir par le sujet, « savoir insu » que le sujet doit faire passer à la conscience. La levée du refoulé, l'élaboration de l'inconscient comme savoir à prendre, rencontre sa limite dans la résistance, la répétition et l'investissement libidinal. Le Discours du Maître représente le sujet comme supposé au couple signifiant [S_1–S_2] séparé de l'objet *a* « plus-de-jouir ». Ce discours est la représentation des processus primaires et secondaires, l'appareil psychique de la première topique freudienne.

[14] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], Paris, Seuil, 1991.

Le *Séminaire* XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*[15], inaugure la période du développement progressif de la logique mathématique dans la pensée de Lacan. « Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet ‹ effet de discours › qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir[16] ». L'inconscient est relatif à la vérité mi-dite, à l'interdit, au refoulement et aux formations de l'inconscient qui découlent du discours et de la parole. Lacan met en question le produit du Discours du Maître, l'objet *a* « plus-de-jouir » en tant que Réel. L'économie de la jouissance est régulée par l'objet *a*, cet objet est le seul accès permis au sujet barré à la jouissance. La libido est orientée vers l'objet *a*, effet Réel du discours-semblant. La vérité est limitée par le Réel. L'historicisation effectué par un sujet en analyse des événements de sa vie rencontre des points de buté. Lacan démontre que dans la théorie freudienne la remémoration est limitée par l'énergétique pulsionnelle. La théorie lacanienne fait valoir que le Symbolique est limité par le Réel. La répétition tire son origine de la pulsion et de sa recherche incessante de la satisfaction. Le Discours du Maître introduit la théorie de l'inexistence du rapport sexuel. Le discours du semblant est mis en perspective par rapport à la jouissance en tant que Réel. L'énigme est le modèle de la vérité mi-dite.

Lors de la période de l'enseignement de Lacan située entre les années 1969 et 1973 il revient à l'analyse du « Complexe d'Œdipe », du « Complexe de castration », et du

---

[15] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], Paris, Seuil, 2006.

[16] *Ibid*., p. 21.

mythe freudien de *Totem et Tabou*, à partir desquels il aborde la théorie freudienne de la sexualité à l'appui de la logique mathématique du calcul de propositions. Lors de son *Séminaire* XIX, … *ou pire*[17], Lacan élabore la castration à partir de la logique mathématique, il produit la fonction phallique de castration, [Φ(*x*)]. La fonction phallique [Φ(x)], fonction de castration, est le seul représentant de la différence sexuelle dans l'inconscient. À partir du principe logique du non rapport sexuel, Lacan développe deux manières pour le sujet (*x*) de faire argument à la fonction phallique de castration [Φ] : le « *tout* » et le « *pas-tout* ». La logique lacanienne s'érige sur le principe du « non rapport sexuel » qui pourrait être résumée ainsi, « l'exception crée la règle ». Ce principe logique s'oppose au principe de non contradiction issu de la logique classique. Le père du mythe de *Totem et Tabou* représente la seule exception à la fonction phallique de castration, que Lacan traduit par la fonction propositionnelle existentielle négative, « il y a de l'Un ». Par conséquent, pour tout [∀] sujet (*x*) la fonction de castration [Φ] est vraie. Par cette fonction propositionnelle, Lacan écrit le rapport de l'homme à la fonction phallique de castration. Du côté des femmes c'est le manque de l'exception qui produit le « pas-tout ». Le « pas-tout » est l'élaboration originale de la logique lacanienne, nulle part cette fonction n'a été mise en avant comme telle. Le « pas-tout » participe à la fonction phallique de façon « *singulière* » – en tant qu'un élément et non pas un ensemble. La logique lacanienne résulte du fait que « l'inconscient ne connaît pas la contradiction[18] ».

---

[17] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, ... *ou pire,* [1971-1972], Paris, Éditions du Seuil, 2011.

[18] *Ibid*., p. 48.

Le *Séminaire* XX, *Encore*[19], de Lacan remet en question le concept d'inconscient à partir de la position féminine du sujet et de la logique du « pas-tout ». Lors du Séminaire *Encore,* Lacan introduit le questionnement sur l'inconscient et la femme à partir d'une réflexion sur la libido freudienne : « – si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient. Et à quoi ça lui sert[20] ? ». Notre lecture du *Séminaire* XX, *Encore*, de Jacques Lacan met en question les possibles conséquences que le développement de la logique du « pas-tout » et de la position féminine du sujet peuvent impliquer dans la définition du concept d'inconscient.

Lors de ce *Séminaire* Lacan revient à la définition « l'inconscient structuré comme un langage ». À partir de ce retour il démontre que le concept d'inconscient entraîne la révision du concept du sujet cartésien supposé à la pensée. Le sujet de la psychanalyse est supposé au savoir inconscient. Au-delà de la satisfaction du besoin, Lacan développe l'autre satisfaction, celle de la parole, qui se satisfait dans l'inconscient. Tout au long de son *Séminaire Encore*, Lacan fait allusion à la première topique freudienne et à l'opposition entre le processus primaire régi par le principe du plaisir et les processus secondaires gouvernés par le principe de réalité. Le langage est définit en tant qu'appareil de jouissance. Le langage et la structure symbolique servent à la jouissance.

---

[19] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], Paris, Éditions du Seuil, 1975.
[20] *Ibid*., p. 90.

À partir de la jouissance phallique Lacan distingue deux autres : la jouissance absolue et la jouissance féminine. Encore un autre ternaire est mis en valeur par Lacan dans *Encore*, les catégories modales d'Aristote : l'impossible, le contingent et le nécessaire. Il est possible de référer ces ternaires aux instances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, mis en évidence par Lacan depuis le début de son enseignement. L'axe théorique du *Séminaire* est composée de trois énoncés de Lacan : « il n'y a pas de rapport sexuel », « la femme n'existe pas », « il y a de l'Un ». L'impossibilité d'écrire le rapport sexuel est une des thèses majeures que Lacan reprend et développe dans le *Séminaire* XX. Les modalités de la jouissance phallique – la jouissance sexuelle, de l'idiot, de l'organe et la satisfaction de la parole (l'autre satisfaction) – résultent de la combinaison entre l'investissement de la motion pulsionnelle et le processus primaire.

Sur le tableau des formules de la sexuation, Lacan écrit les deux positions possibles pour que le sujet se situe par rapport à la fonction phallique de castration : le « tout » à gauche, le « pas-tout » à droite. D'un côté l'universel de l'homme, [$\forall$], de l'autre la singularité du sujet en position féminine, « $\mathcal{L}a$ ». Sur le tableau des formules de la sexuation la position féminine représentée par le « $\mathcal{L}\acute{a}$ » barré se « dédouble ». Cette duplicité est représenté par les deux vecteur qui partent du « $\mathcal{L}\acute{a}$ » barré, l'un vers le signifiant phallique [Φ], et l'autre vers le signifiant du grand A barré, [S($\not{A}$)], qui représente la jouissance propre au sujet en position féminine. Le rapport du sujet en position féminine au manque d'un signifiant dans l'Autre, [S($\not{A}$)], rend possible cette jouissance en plus que

Lacan attribue au sujet en position féminine. Lacan fait valoir que la jouissance féminine ne passe pas par la parole articulée et par les défilés du signifiant, elle *ex-siste* hors symbolique. La jouissance féminine est jouissance du corps, non limitée par la fonction phallique et non restreinte aux zones érogènes, non situable, « folle, énigmatique[21] ». La jouissance féminine est une quantité d'énergie de la pulsion épargnée de la mortification produite par le signifiant sur la substance du corps. La jouissance phallique et la jouissance féminine sont deux façons distinctes de jouir de la substance du corps propre.

À propos de la jouissance féminine, Lacan fait valoir le rapport d'exclusion entre l'expérience que le sujet fait de cette jouissance et le savoir qui en résulte. « La question est en effet savoir, dans ce qui constitue la jouissance féminine pour autant qu'elle n'est pas toute occupé par l'homme, et même, dirai-je, que comme telle elle ne l'est pas du tout, la question est de savoir ce qu'il en est de son savoir[22] ». À partir du développement du concept de la jouissance féminine, Lacan promeut la révision du concept d'inconscient savoir-insu qui résulte du rapport entre [S_1—S_2], la représentation minimale de chaîne symbolique qui se déroule dans l'Autre scène, le lieu où la vérité est par la parole déposée.

Nos questions découlent du développement donné par Lacan dans *Encore* à la position féminine du sujet divisée dans sa jouissance. Est-ce que le sujet en position féminine n'est sujet de l'inconscient que dans son rapport à la jouissance phallique, représentée par le vecteur qui lie le « *La* » barré au signifiant phallique [Φ] ? Est-ce que le

---

[21] *Ibid*., p. 131.

[22] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 81. Nous soulignons.

sujet en position féminine est « pas-tout » sujet de l'inconscient ? Est-ce que la théorisation de la position féminine du sujet implique des conséquences dans la définition lacanienne classique de l'inconscient structuré comme un langage ? Notre hypothèse est que le développement du concept de la jouissance féminine et la position féminine du sujet conduisent Lacan à la révision du concept d'inconscient dans le *Séminaire Encore*.

III – L'INCONSCIENT STRUCTURÉ COMME UN LANGAGE.

3.1 – Lacan et son retour à Freud. L'inconscient, histoire.

Le concept d'inconscient et la psychanalyse sont reliés depuis leur origine. Reprendre le concept de l'inconscient dans l'enseignement de Jacques Lacan, c'est le situer par rapport à l'histoire de la psychanalyse. Lacan se positionne dans sa relecture des textes de Freud avec pour la perspective de revenir aux textes de la première topique qu'il croyait effacés par la deuxième topique. Il reprend la lecture de façon à privilégier les concepts de « l'inconscient, du préconscient et du conscient » sur ceux du « Moi, du Ça et du Surmoi ». Les psychanalystes des années vingt ont perçu le phénomène de la résistance

dans la clinique comme une expérience autre que celle des formations de l'inconscient et du symptôme, comme une expérience autre que celle de l'inconscient et du déchiffrage de ces formations. L'automatisme de répétition au-delà du principe de plaisir et l'analyse des résistances sont à l'origine du tournant des années vingt. Ce tournant s'accomplit dans la nouvelle topique que Freud a formulée pour présenter le phénomène clinique de la résistance. La deuxième topique avait pour but d'accommoder l'expérience de la résistance qui s'est faite avant les années vingt et qui a déterminé le tournant que la psychanalyse a suivi ensuite. Après cette reconfiguration de l'appareil psychique, l'analyse du symptôme et le terme de l'inconscient sont tombés dans l'oubli. La réflexion menée dans le mouvement psychanalytique a trouvé dans « Le Moi et le ça » un fondement renouvelé de la psychanalyse, l'autorisation de renier l'œuvre antérieure de Freud et de recommencer à penser la pratique à partir de cet ouvrage.

L'interrogation technique des années vingt a délaissé le déchiffrage de l'inconscient et c'est là que Lacan viendra au début des années cinquante apporter sa critique. L'histoire de la psychanalyse aurait été comme déviée par le tournant technique de la psychanalyse au cours des années vingt qui a marqué l'orientation subséquente de la pratique analytique. C'est comme une rupture, une déviation essentielle de la technique, une inversion de l'orientation propre de l'expérience analytique, un reniement de l'esprit de Freud, que Lacan viendra réparer. Le vecteur porteur du mouvement psychanalytique a été arrêté et il a

continué d'être dévié par un oubli, par une méconnaissance. Il a fallu attendre Lacan dans son « Rapport de Rome » pour que l'inspiration inaugurale de Freud se poursuive.

À l'année 1923, celle de la parution du « Moi et le ça » où Freud a apporté sa deuxième topique et ses conséquences, répond en 1953 le texte inaugural de Jacques Lacan « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». C'est ce qui a motivé ce que Lacan a appelé l'énoncé du retour à Freud par rapport aux post-freudiens. Le sens du retour à Freud, promu par Lacan, était un retour à la première topique, centrée sur le refoulement, l'inconscient et ses formations, un retour au déchiffrage de l'inconscient, visant le symptôme et théorisant l'ensemble de l'expérience psychanalytique à partir du symptôme comme retour du refoulé. Le concept de l'inconscient que la psychanalyse post-freudienne tentait d'effacer a été remis au travail par Lacan pendant tout son enseignement, à titre de concept fondamental de la psychanalyse dans son *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. De plus, le *Séminaire*, Livre XXIV, *L'Insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre,* fait référence à l'inconscient dans un jeu de mots qui s'appuie sur le mot allemand « *Unbewusste* » dans le titre du séminaire.

Lacan ne s'est pas appuyé sur la tripartition freudienne « le moi, le ça et le surmoi » présentée dans le chapitre II de « Le Moi et le Ça », il a insisté sur le fait qu'elle constituait une « imprudente figuration » et que pour saisir l'inspiration propre de Freud, il fallait se référer à la première topique. La solution que Lacan présente comme alternative à l'étude de l'ego et du caractère a été de penser l'extension de l'inconscient - pulsionnelle et

morale, proposée par Freud dans la deuxième topique - sans renoncer à la théorie du déchiffrage de l'inconscient de la première topique. L'opposition entre symptôme et caractère a conduit à un changement de l'orientation de la psychanalyse et à un remaniement de la théorie, introduisant une scission dans la pratique de la psychanalyse.

Symptôme et caractère sont deux modes possibles de satisfaction de la pulsion. Ce sont des manifestations différentes du même phénomène : la satisfaction de la pulsion. Ils sont des réponses différentes qui correspondent à des mécanisme distincts, le refoulement et la résistance. Symptôme et caractère sont comme des fonctions où sont mis en rapport des éléments différents. Le symptôme est la fonction, le signe, qui représente le rapport entre la pulsion comme dénominateur et le refoulement comme numérateur, tandis que le caractère, le Moi, est la fonction qui représente le rapport entre la pulsion comme dénominateur et la résistance comme numérateur. Le commun dénominateur entre ces solutions est la pulsion, et aussi leur structure qui met en rapport deux éléments distincts comme dans une fonction. Ce qui est divergent, ce sont leurs mécanismes: le refoulement et les résistances. Dans ces fonctions, il existe une structure commune mise en évidence où la satisfaction de la pulsion est le dénominateur commun dont le symptôme ou le caractère est l'expression. Cette structure représente une articulation des éléments différenciés qui sont mis en rapport dans une disposition déterminée. La pulsion comme cause et la structure sont ce qu'il y a en commun entre symptôme et caractère. Ce qui les différencie, c'est leur mécanisme : le refoulement pour le symptôme et la résistance pour le Moi.

Le refoulement est ce qui opère dans le symptôme. Dans ce mécanisme, la pulsion se satisfait par une substitution. Le symptôme est une satisfaction substitutive d'un investissement libidinal qui n'a pas pu trouver son objet originel. La spécificité de ce système est que ce qui se substitue à l'objet originel de la pulsion est un substitut linguistique. C'est le symptôme en tant que retour du refoulé de la première topique. Par cette substitution, le symptôme et les formations de l'inconscient sont comme des messages chiffrés qui peuvent être lus.

La résistance est ce qui opère dans le Moi et dans le caractère. Ce mécanisme opère également par une substitution, mais c'est une substitution d'un autre ordre. Dans ce cas, l'investissement libidinal qui n'a pas pu trouver son objet originel est remplacé par le Moi, le Moi devient le destinataire de l'investissement libidinal premier. Pour que cette substitution soit possible, le Moi doit s'identifier à l'objet originel et ainsi il devient substitut à l'objet. L'énergie investie par la pulsion dans l'objet premier, la libido, est transférée dans l'identification du Moi à l'objet et aussi dans les résistances que le Moi doit opposer au choix libidinal incestueux. La résistance est le résultat de la transformation de la libido qui a été investie dans l'objet et réorientée vers le Moi. Il y a dans un premier temps le refoulement de l'investissement libidinal incestueux et, en conséquence, le remplacement de cet objet par le Moi. De ce processus s'ensuivent l'identification première à cet objet auquel le Moi doit se soumettre, l'origine du Surmoi, et les résistances que le Moi oppose au choix d'objet originel. L'abandon de l'objet et l'identification du

Moi à cet objet perdu sont le principe constitutif de la séquence des identifications à des objets substituts à laquelle le Moi doit se soumettre. Cette substitution de l'objet par le Moi est la matrice des choix d'objets, le caractère du Moi se définit par la succession des identifications et des abandons d'objets. La spécificité du système des résistances est la satisfaction de la pulsion se réalisant dans une substitution dont le principe est l'identification du Moi, instance psychique, à l'objet; l'identification est le principe de la substitution d'ordre imaginaire dans le mécanisme des résistances.

Il faut noter que la structure commune présente dans le symptôme et dans le caractère, disjoint et articule des éléments différents, le refoulement et les résistances, en ayant pour dénominateur commun le champ de la pulsion. Le refoulement et les résistances sont comme des mécanismes où la satisfaction de la pulsion rencontre des réponses différentes, le symptôme et le caractère. Cette structure, qui disjoint et articule des éléments différenciés, représente deux modes possibles pour satisfaire la pulsion: le symptôme et le Moi, ou le caractère. Pour le symptôme et le refoulé la réponse à la satisfaction est une substitution symbolique. Pour le Moi et la résistance, la réponse à la satisfaction est une substitution imaginaire. L'idée de structure permet de différencier d'abord deux mécanismes, refoulement et résistances, et en même temps permet la disjonction des deux grands champs présents dans l'élaboration freudienne: le déchiffrage de l'inconscient et la théorie des pulsions. Le refoulé est la clé du symbolique, la résistance est celle de l'imaginaire.

C'est cette différenciation qui permet à Lacan de ne pas rejeter la première topique, mais de maintenir en parallèle la lecture des deux topiques freudiennes. L'analyse des résistances ne remplace pas l'analyse du refoulé, Lacan disjoint ces champs et les superpose en les croisant, l'imaginaire fait obstacle à l'élaboration symbolique. Le retour à Freud par Lacan peut être compris comme un retour aux bases, au déchiffrage de l'inconscient sans oublier les avancées de la théorie des pulsions.

Le retour à Freud par Lacan comporte plusieurs critiques envers les psychanalystes et leur pratique après la mort du créateur de la méthode. Dans son texte princeps « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse[23] », Lacan essaye de ramener la psychanalyse à ses concepts fondamentaux dont il la croyait éloignée. Il remarque que les concepts de la psychanalyse ne peuvent être correctement compris que par la fonction de la parole, du discours qu'elle soutient et du champ du langage où elle est située.

Dans ce retour, la méthode freudienne est conçue comme une parole adressée à un autre, qui révèle le sens et permet la restitution et l'assomption par le sujet de son histoire. Le dispositif analytique représente le rapport de sujet à sujet, elle est conçue comme intersubjective et dialectique et Lacan qualifie la méthode de dialectique de l'intersubjectivité. La parole constitue et délimite le champ de la psychanalyse comme le champ du langage, le champ du discours concret trans-individuel. La parole est conçue

[23] Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », [septembre 1953], *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 237.

comme communication et, par l'énonciation, elle est ce qui fonde le sujet dans l'ordre symbolique. C'est par la parole que le sujet se fait reconnaître et peut reconnaître son désir. C'est par la parole que l'interprétation opère et l'avènement du sujet de l'inconscient se vérifie par cet acte dans la libération d'une vérité autrefois cachée. C'est ainsi que par la parole le sujet se fait reconnaître par l'autre sujet qui l'entend. De plus, par la parole, une vérité se fait reconnaître et peut être assumée, par la parole, le sujet révèle sa vérité.

Cette révélation de la vérité est le corrélat de la levée du refoulé. La vérité est antinomique au refoulé [par analogie, le refoulé est synonyme de mensonge]. Aux formations de l'inconscient sont donc attribués la valeur de vérité ou le signe d'une vérité cachée. La cause du symptôme est reconnue dans un événement traumatique qui a été refoulé et qui est situé dans le passé du sujet. La mise en parole de l'événement traumatique, du refoulé, détermine la levée du symptôme. L'analyse est ainsi un processus où le sujet par la parole peut trouver une vérité qui auparavant a été refoulée, elle est la remémoration et la représentation parlée des événements du passé.

Dans l'anamnèse psychanalytique, la restauration mnésique exigée par Freud comme fin de l'analyse n'est pas un recueil des faits de réalité, mais de ce qui a été vécu par le sujet en tant qu'historisé. Pour être historisé un élément doit être auparavant signifié. L'histoire est ici comprise comme symbolisation, remémoration et subjectivation, dans un mouvement rétroactif qui reconstitue ce qui a été vécu par le sujet et qui était refoulé de sa conscience. Les refoulements levés dans l'expérience analytique s'intègrent dans une

histoire en rétablissant une continuité auparavant rompue par le refoulé. Dans le dispositif analytique, par la narration, les contingences du passé s'ordonnent et prennent sens, deviennent l'histoire du sujet où il peut se reconnaître et repérer ses répétitions. Le sujet raconte et reconstitue son histoire pour un autre, son analyste, son histoire est construite sous transfert, c'est la représentation de l'intersubjectivité du discours qui définit alors le processus analytique par Lacan. L'histoire en tant qu'opération qui se réalise dans une analyse est l'intégration des dimensions du temps - passé, présent, futur - dans un idéal de continuité qui aurait été rompu par l'inconscient, le refoulé. L'événement photogénique dit traumatique appartient au passé, le symptôme qui cause la souffrance appartient au moment présent. Pendant une analyse, le sujet s'approprie ces dimensions en les considérant par rapport à son avenir en désarticulant la notion de destin ou de caractère qui peut être reprise dès lors comme répétition ou fixation. C'est le mouvement rétroactif de la dialectique psychanalytique, la reconstitution de l'histoire par le sujet, qui la détermine et la constitue dans l'ordre symbolique.

Lacan nous rappelle le caractère fondamentalement équivoque de la parole du fait que sa fonction permet de révéler en même temps que de cacher le symptôme. Le symptôme est un message chiffré qui se désarticule par l'interprétation mais il n'y a pas qu'un seul sens possible à attribuer à ce message. Ce que la parole révèle ne permet pas d'isoler le symptôme dans un seul sens, mais de le lire sur plusieurs portées. C'est le caractère ambigu de la parole qui explique la multiplicité des accès au symptôme. Lacan

remarque la difficulté de différencier la multiplicité des accès au symptôme et ce que Freud appelle la surdétermination du symptôme. La multiplicité tient à la plurivalence des intentions du message qui constitue le symptôme en rapport à son contexte, ou aux plusieurs sens possibles pour un même message. La surdétermination tient à la structure du symptôme qui remplace l'objet de la pulsion par un symbole, cette structure est homologue à celle rencontrée dans le langage et du fait du dualisme du signifiant et du signifié.

La surdétermination du symptôme est le nom de la structure du symptôme chez Freud. Un conflit actuel reproduit un conflit ancien de nature sexuelle. Il a un support organique ou imaginaire :

> Freud en effet est trop cohérent en sa pensée pour que la surdétermination à quoi il rapporte la production du symptôme entre un conflit actuel en tant qu'il reproduit un conflit ancien de nature sexuelle, et le support non pas adventice d'une béance organique (épine lésionnelle ou complaisance du corps) ou imaginaire (fixation), lui fût apparue autre chose qu'un échappatoire verbal à dédaigner, s'il ne s'agissait en l'occasion de la structure qui unit le signifiant au signifié dans le langage[24].

Le symptôme est une structure, une fonction, qui met dans un rapport régi par des lois préétablies deux champs distincts: symbolique et imaginaire. La surdétermination est le nom de la prédominance du conflit symbolique présent dans le symptôme. La surdétermination fait du symptôme une structure à deux étages, la substitution symbolique exerce une domination sur l'imaginaire-support. Le symbolique est ainsi séparé de

[24] Lacan, J., « Discours de Rome », [26 septembre 1953], *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 141.

l'imaginaire et exerce une prédominance dans la formation du symptôme et des formations de l'inconscient.

Lacan remarque que la surdétermination consiste également dans les multiples portées de la partition que la parole constitue dans le champ du langage. Elle est une propriété attribuée par Freud à toutes les formations de l'inconscient qui expriment par la duplicité de leurs éléments deux chaînes de pensées latentes. Lacan démontre qu'elles relèvent de la structure du langage, ce qui cause le problème de la multiplicité des interprétations ou des accès possibles aux formations de l'inconscient. Lacan remarque que la surdétermination à laquelle Freud relie la production du symptôme représente une structure analogue à celle qui unit et sépare signifiant et signifié dans le langage : la structure du symptôme est identique à celle rencontrée dans le langage. Le symptôme est compris comme le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet[25]. Lacan rencontre dans la surdétermination du symptôme l'homologue de la structure du langage qui unit en même temps qu'il sépare signifiant et signifié. C'est la fonction de la parole par son caractère ambigu qui révèle la structure du champ du langage et le dualisme du signifiant et du signifié.

Lacan adresse ses reproches aux collègues psychanalystes de son époque, il les accuse de s'être fiés trop exclusivement à la théorie des pulsions, au développement des stades instinctuels, à l'affectivité, à la relation d'objet, à l'analyse du Moi et à l'analyse des

[25] Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op. cit.*, p. 280.

résistances, en oubliant la notion du symbolisme analytique que Freud avait relevé dès ses premier écrits. Par ailleurs, sa critique porte sur l'objectivation du sujet de l'inconscient et de la pratique psychanalytique et aussi sur les difficultés entre le sujet de l'inconscient - symbolique, et le Moi - imaginaire. Lacan se positionne contre toute objectivation dans la théorie et la pratique de la psychanalyse, du fait que l'objet analytique est cherché ailleurs que dans le champ du langage [comme dans le caractère]. Il dénonce la position centrale que le Moi occupait par rapport à l'excentricité du sujet de l'inconscient. Freud, dans sa théorie du narcissisme, a démontré que le Moi est le ressort de toute « énamoration », il situe le Moi dans l'ordre des relations imaginaires, de l'identification. L'identification du Moi à l'objet est le principe constitutif de la substitution imaginaire.

Lacan apporte sa critique à la théorie du développement des stades instinctuels, il remarque que les stades instinctuels sont déjà subjectivés quand ils sont vécus par le sujet, la fixation à un stade instinctuel est d'emblée signifiée et c'est ainsi qu'elle peut se perpétuer, l'historisation est primaire. La subjectivation du rapport à l'objet chez Lacan lui a permis de formuler qu'il n'y a pas de maturation instinctuelle organique mais qu'il y a une histoire, une succession de significations. Ce qu'il appelait alors « histoire », c'est la succession totalisée des subjectivations, des significations du rapport du sujet à l'objet de la pulsion, qui ont été refoulées. Ce qui a été pensé comme stade du développement devient une période de l'histoire, une phase significative. La subjectivation fait basculer tout ce qui s'est élaboré de la succession des phases du développement vers la succession

ou l'existence de phases significatives. Le rapport à l'objet de la pulsion est pensé à partir de la signification que le sujet en donne, c'est la valeur de subjectivation. Ce qui apparaît initialement comme une série de significations du sujet est mis en valeur en tant qu'effet du signifiant. Lacan critique les notions de maturation et de développement des stades instinctuels dans la direction d'une pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet sexuel. La théorie freudienne des pulsions est pour lui hypothétique, mythique et occupe une place secondaire par rapport au symbolique principal.

La question de « la pulsion de mort », critiquée et effacée par la descendance de Freud, est essentielle pour Lacan, qui la considère comme le passage le plus ardu de la pensée de Freud dans sa deuxième topique. La paire présence - absence, qui constitue l'objet, est remplacée par le symbole, qui est la présence de l'absence. La matérialité de l'objet est vaporisée par le signifiant, la symbolisation est le meurtre de la chose, c'est par le symbole que l'absence devient présence et que toute présence porte en soi un fond d'absence. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses. L'objet est réduit au signifiant, le rapport à la pulsion est désubstantialisé et il est pris dans la relation d'une signification à la structure signifiante qui le détermine. Chez Lacan, c'est le signifiant qui introduit le manque, ou ce qui introduit dans le vivant la béance et la mortification. Lacan réduit la pulsion de mort à n'être que la relation du sujet au signifiant. Le signifiant, par ses opérations nihilistes, de mortification, d'introduction de béance et de mort, est le moteur de la pulsion de mort.

Les critiques de Lacan à l'égard de la descendance freudienne reprennent point par point ce qui, de la théorie et de la pratique de la psychanalyse, s'éloignait de la notion de symbolisme analytique, des pouvoirs de la parole et du champ du langage. Lacan résume sa reprise de la technique de la psychanalyse en disant que ses remarques sur la fonction de la parole, du champ du langage et de la fonction de l'histoire sont déjà présentes dans la théorie freudienne et lui ont permis de distinguer, disjoindre, dissocier le symbolique et l'imaginaire :

> Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désintrication qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrage de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi[26].

La disjonction entre ce qui relève du symbolique et de l'imaginaire a permis à Lacan de restituer au symbolique le privilège sur l'imaginaire, de donner au refoulé le privilège sur la résistance. Au symbolique sont imputés l'aspect significatif des formations de l'inconscient, le chiffrage et le déchiffrage de l'inconscient, la structure du langage, la communication : la satisfaction symbolique est sémantique. À l'imaginaire est imputé le Moi interprété par la théorie du narcissisme et celle-ci par le stade du miroir. Tout ce qui appartient au registre de la libido freudienne est imputé à l'imaginaire comme obstruction à l'élaboration symbolique. L'imaginaire n'est pas dialectique, il est « permanent, stagnant, et inerte », il ne se manifeste que quand l'élaboration symbolique est défaillante, l'axe imaginaire fait obstacle à l'axe symbolique. Symbolique et imaginaire sont autonomes,

[26] *Ibid*., p. 261.

mais il reste l'idée que le symbolique domine l'imaginaire, que l'imaginaire est inséré dans le symbolique et lui sert de « matériel », les éléments imaginaires sont susceptibles d'une reprise symbolique. L'accent est mis sur l'autonomie de l'ordre symbolique, sur les lois du langage qui déterminent la logique du signifiant - condensation et déplacement - en imposant une disposition des places pour les permutations et combinaisons possibles pour le signifiant - la structure.

C'est dans ce contexte que Lacan nous présente sa définition du concept de l'inconscient dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Dans son introduction, il alerte sur le fait que les termes de l'inconscient et de la sexualité étaient en train d'être effacés de la psychanalyse. C'est l'annonce du retour à Freud et aux concepts fondamentaux de la psychanalyse. Selon lui, la théorie et la technique de la psychanalyse ne peuvent pas être bien comprises et appliqués si on méconnaît les concepts fondateurs.

Lacan propose dans cet écrit une définition de l'inconscient en trois temps, dont le premier met en relief l'inconscient en tant que discours, appartenant à la fonction de la parole, de la communication et au symbolique: « L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient[27] ». L'inconscient est un élément du discours, il est intersubjectif. L'inconscient du sujet peut être communiqué, c'est le principe de la méthode

[27] *Ibid*., p. 258.

psychanalytique. L'intersubjectivité du discours suppose au moins deux sujets dans le dispositif analytique, le sujet et son analyste. L'idée de discours est ainsi d'emblée rapportée au social, le discours établit le lien social, c'est la nature de la communication. Dans cette approche, l'inconscient est l'élément de discours qui manque par rapport à l'idée de continuité du discours conscient. Cet idéal de continuité du discours, de restauration mnésique de la conscience est la référence par laquelle, pour Freud, se mesure l'intégralité de la cure. Cette définition de l'inconscient est rapportée à l'idée de conscience, il peut être compris comme son envers, son opposé, son négatif. Dans son analyse de la méthode freudienne, Lacan rappelle la contradiction présente dans le terme « inconscient » du fait qu'il participe des fonctions de la pensée et de l'idée. L'ambiguïté intrinsèque à l'expression « pensée inconsciente » repose sur l'idée que la pensée appartient à la conscience, [la conscience de soi est corrélative à la pensée, principe cartésien], et il en va de même pour le « sentiment inconscient de culpabilité ». Lacan affirme que l'inconscient peut participer à la pensée en participant au symbolique : la pensée et l'idée sont ainsi dissociées de la conscience. La distinction du domaine psychanalytique dans le symbolique suffit pour en finir avec l'objection sur la contradiction entre l'inconscient et la pensée. Cette définition de l'inconscient en tant qu'élément manquant à la continuité du discours conscient vise à surmonter les difficultés concernant le terme « inconscient ». L'inconscient en tant qu'élément qui fait défaut à la

continuité du discours conscient, en tant que manque, est un élément symbolisé, mais qui n'est pas à sa place dans la continuité consciente.

Le deuxième temps de la définition de l'inconscient est un développement du premier, la parole du sujet en analyse devient son histoire : elle est signifiée, subjectivée, elle prend un sens, elle est organisée en subjectivité. « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs[28] ». L'histoire comme succession des chapitres correspond à l'idéal de continuité et de totalité, l'inconscient est le chapitre de cette histoire qui rompt avec cet idéal. L'inconscient « chapitre » est un élément, une partie, qui manque dans l'histoire du sujet.

Lacan met en relief l'inconscient en tant qu'élément manquant, et il décline les variétés possibles du manque. Le blanc, cet élément peut ne pas avoir été symbolisé ou il peut avoir été symbolisé et déplacé et pourtant la place de l'élément manquant dans la continuité reste vide comme trace de l'élément absent. Dans l'inconscient, comme chapitre mensonger, la continuité de l'histoire du sujet n'est pas rompue, mais un des éléments de son histoire n'est pas reconnue par le sujet comme vraie. La censure apparaît comme une sorte de surclassement dont le blanc et le mensonge seraient des sous-classes. Dans la censure, l'élément est symbolisé mais il est chassé de sa place dans l'histoire du sujet, ou de sa conscience. L'inconscient est un élément qui manque par rapport à la continuité et à

[28] *Ibid*., p. 259.

la totalité qui constitue l'histoire du sujet. L'élément censuré, le chapitre manquant, laisse une trace, soit par sa place marquée par le blanc dans la continuité, soit par l'élément qui se substitue à lui dans la continuité et qui peut être perçu comme étranger, trompeur, par rapport aux éléments voisins qui composent l'idée de continuité et de place qui constitue l'histoire du sujet. Par les traces laissées, l'élément manquant peut être traqué et remis à sa place. Les idées de continuité et de place sont les fondements de l'ordre symbolique. L'histoire du sujet n'est pas simplement la restitution des éléments et d'une continuité visant une totalité. Pour devenir histoire, chaque élément qui la compose doit être signifié par le sujet. Le sens attribué par le sujet à chacun des éléments qui composent son histoire reçoit une valeur de vérité. Cette vérité qui n'a pas pu s'inscrire dans l'histoire du sujet s'inscrit dans son inconscient. La reconstitution de l'histoire n'est pas le recueil des faits, des événements, de la réalité, mais de ce qui a été subjectivement éprouvé par le sujet et reconnu en tant que vérité. Vérité ici est opposée à réalité, c'est la transposition du registre de l'expérience, de ce qui a été vécu par le sujet, dans le registre du symbole. « L'histoire constitue l'émergence de la vérité dans le réel[29] ». Lacan oppose les termes de vérité et réel, même si pendant cette période de son enseignement la notion de réel n'est pas développée, on comprend l'idée de réel dans son acception de réalité. Vérité et mensonge sont des jugements de valeur attribués par le sujet à ce qu'il éprouve, aux contingences qui lui arrivent, aux faits et aux événements de sa vie. Vérité et mensonge sont des sens attribués par le sujet à chacun des éléments de son histoire, le sens est subjectif. L'histoire

[29] *Ibid*., p. 257.

est représentation, symbolisation, remémoration, subjectivation et restitution de la continuité des mémoires du sujet, l'histoire est ainsi un passage du registre du fait, de l'événement, du contingent, de ce qui a eu lieu, de l'existence, de la substance, au symbolique.

Par rapport à la théorie des stades pulsionnels, de maturation pulsionnelle, Lacan affirme que chaque expérience vécue par le sujet est d'emblée organisée en termes de subjectivité. Le rapport du sujet à ses objets est organisé en subjectivité, l'historisation est primaire. Dans le rapport du sujet à l'objet de la pulsion, la subjectivation est première. Il ne s'agit pas d'objectivité, mais de subjectivité. Ce qui a été vécu par le sujet est d'emblée signifié, reçoit une signification, un sens. Le sens attribué à un événement donné, à une expérience donnée, peut varier selon le sujet qui les a éprouvés et pour ce même sujet le sens peut aussi varier avec le temps : le sens est subjectif et variable. Le stade objectal devient ce que Lacan appelle un « stigmate historique », une marque, une implication subjective, la théorie des stades du développement, l'idée de maturation pulsionnelle passe au symbolique. La subjectivation du rapport à l'objet de la pulsion chez Lacan a pour résultat de lui permettre de formuler qu'il n'y a pas de maturation instinctuelle organique mais qu'il y a une histoire, une succession de significations. Ce qui a été pensé comme stade du développement devient une période de l'histoire du sujet, une phase significative. La subjectivation fait basculer tout ce qui s'est élaboré de la succession des phases du développement vers la succession ou l'existence de phases significatives. Ce qui chez

Freud apparaît comme une séquence de significations est mis en valeur par Lacan comme structure qui unit et sépare signifiant et signifié dans le langage. L'historisation est subjectivation, symbolisation, attribution de sens qui par la structure du langage sont intrinsèquement liées au signifiant. La séquence des significations du sujet est une lignée symbolique : en suivant la ramification ascendante de cette lignée, la remontée de son sens, il est possible d'y repérer les instances les plus radicales de la symbolisation, les nœuds de sa structure, le signifiant auquel la signification est attachée. L'idée de suivre l'ascendance du sens en tant que lignée symbolique pour retrouver le signifiant évoque la surdétermination du symptôme, sa structure à deux étages composés par un conflit symbolique et un support organique ou imaginaire. La variabilité du sens, sa pluralité, sont subordonnées au signifiant qui ne peut pas être variable, qui doit être d'usage commun entre les sujets d'une même communauté pour que la communication soit possible. La surdétermination du symptôme est valable pour la structure du langage, le signifié est subordonné au signifiant, l'usage subjectif au collectif.

Le troisième temps de la définition de l'inconscient ferme la boucle de la signification qui constitue ce concept. L'historisation est primaire pour le sujet, il n'y a de réel pour lui que traduit comme vérité, c'est la mise en valeur du symbolique comme ordre où se situe la psychanalyse. L'historisation primaire équivaut à la symbolisation primaire, le sujet est premier, l'histoire est la subjectivité reconnue en tant que vérité:

> Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, – c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.[30]

Lacan, à partir de sa position d'analyste, définit l'inconscient dans l'intersubjectivité, dans une dialectique, comme un savoir que l'un - l'analyste, apprend à l'autre - le sujet qui reconnaît ce savoir comme sien. L'inconscient est un savoir construit sous le transfert. L'analyste est en position adjointe par rapport au sujet. L'inconscient est cette histoire, il n'est plus la partie manquante, le chapitre censuré, il est la continuité reconstituée et reconnue, il est la totalité. La méthode psychanalytique comme actualisation des conflits latents du passé se confond avec l'inconscient histoire.

Les « faits déterminants » des tournants historiques ne sont pas de « purs événements » même quand ils sont vécus par le sujet, ils sont, à ce moment déjà, perçus en tant que subjectivité. Le sujet est le point de conversion de la matérialité du fait dans un symbole ; pour le sujet il n'y a que des faits symboliques. Rendre parfaite l'historisation est le travail qui se réalise dans une analyse. Il s'agit de remettre en ordre, remettre à sa place, l'élément symbolique qui manque, pour que l'idéal de continuité consciente traduit comme histoire se réalise. Les tournants historiques sont les points de changement de l'orientation de l'histoire du sujet. Reconnaître un moment de son histoire comme un point tournant est une signification du sujet. Le sujet attribue un sens à chaque événement de son histoire, il

[30] *Ibid*., p. 261.

donne un signifié à chaque événement qui peut être reconnu ou censuré, refoulé de la conscience du sujet.

L'inconscient histoire est une construction qui met en évidence l'inconscient comme parole et comme langage, cette définition valorise la synchronie et la diachronie du langage. L'axe diachronique représente la dimension temporelle nécessaire au déroulement de la parole et la reconstitution des élans manquant à la continuité consciente. L'axe synchronique de l'histoire est représenté par le sujet qui attribue un signifié à chaque élément de son histoire. Dans le langage, la synchronie représente la structure qui conjugue signifiant et signifié et, pour le symptôme, cette structure est représentée par la surdétermination.

Lacan emprunte à la linguistique saussurienne ses principes structuraux en les transformant pour l'usage psychanalytique. Chez Saussure, le signe linguistique est une entité à deux faces: le signifié et le signifiant. Le signe linguistique est l'expression du rapport entre signifiant et signifié, tout comme le symptôme est l'expression d'un conflit symbolique et d'un support imaginaire. Par rapport à un référent, un objet ou une idée, le signifié est le concept, le sens attribué au référent qui le caractérise et le distingue par rapport aux autres signes de la langue. Le signifiant n'est pas le son matériel, mais l'image acoustique du mot, l'empreinte psychique du mot, il est l'unité différentielle du langage. La nature du signifiant réside dans sa différence d'avec les autres. Le signifiant et le

signifié sont autonomes et détachés du référent, le lien entre le signifiant et le signifié est arbitraire.

Lacan complète la structure avec les lois de composition du langage auxquelles Jakobson a réduit toutes les relations possibles entre les signifiants: métaphore et métonymie. En reprenant les indications de Jakobson, Lacan assimile le déplacement à la métonymie et la condensation à la métaphore. La notion de structure vise à établir les relations latentes possibles entre les éléments qui composent l'objet d'étude. L'étude du signe linguistique vise à établir le rapport entre les signes, la structure qui les unit, et pour un même signe le rapport signifiant-signifié qui le définit. La structure du langage est le résultat des lois qui règlent les déplacements et les combinaisons, les relations possibles et interdites aux signifiants et entre signifiant et signifié. Dans le cadre de l'étude du langage, il est considéré que chaque élément n'est définissable que par ses relations avec les autres, dont l'ensemble forme ainsi un système, une structure.

Lacan s'inspire de Lévi-Strauss qui a appliqué à l'anthropologie les principes de la linguistique saussurienne. Les structures élémentaires de la parenté sont régies par la loi de l'alliance qui interdit l'inceste, cette loi détermine le sens et l'ordre d'échanges de femmes dans la vie des groupes naturels impliquant les noms de la parenté. Cette structure immanente au symbolisme originel retrouve la logique des combinaisons de l'ordre symbolique. Les lois de l'alliance sont le point d'origine des lois du langage, l'ordre

symbolique est ainsi identique à l'ordre qui régit les structures de la parenté. La loi de l'alliance superpose la culture à la nature, le nom à la reproduction.

Lacan structure le champ de la psychanalyse à partir des principes de la linguistique, des lois de composition du langage et des structures de la parenté. Il apporte à la psychanalyse l'usage de la signification dans son rapport au signifiant dans une structure qui détermine les relations possibles entre les éléments. L'Œdipe rencontre sa place structurante dans cette réorganisation des concepts fondamentaux de la psychanalyse, le Nom-du-Père est la représentation de la loi et le support de la fonction symbolique. La fonction paternelle concentre « des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement[31] ». L'Œdipe représente une substitution symbolique au désir de la mère par l'identification au Nom-du-Père, la loi est le support de la fonction symbolique.

Lacan vérifie par rapport aux philologues et aux ethnographes « la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes inconscients auxquels ils ont affaire[32] ». Les systèmes inconscients du langage et de la parenté, ainsi que l'inconscient de la psychanalyse sont des structures soumises aux lois de combinaisons des symboles, qui règlent la permutation du nombre, le déplacement du symbole et le mouvement des lignées dans un ordre qui met en doute la liberté des choix du sujet qui participe à ses systèmes. La structure est une systématisation dans laquelle des places sont attribuées à des éléments qui

[31] *Ibid*., p 278.

[32] *Ibid*., p. 270.

peuvent permuter selon des lois préétablies. La permutation des places, les combinatoires possibles pour les éléments qui composent l'ensemble étudié suggèrent que la structure de l'inconscient est une puissance combinatoire. Lacan reproduit pour l'usage de la psychanalyse la structure signifiante et les lois de composition du langage, le rapport entre les signifiants dans une structure produisant des significations.

L'inconscient histoire est l'inconscient structurel régi par la loi qui interdit l'inceste et qui détermine toute sorte de combinaisons et de déplacements du signifiant. Il est le refoulé et la substitution symbolique qui se vérifie dans les formations de l'inconscient, rêve, symptôme, mot d'esprit. Le retour du refoulé se vérifie dans le dualisme signifiant-signifié qui se répercute dans le langage. Le sens est refoulé, le signifiant ne cesse de se répéter dans le discours du sujet. Le signifiant s'associe et se répète, s'organise dans des chaînes déterminées hors du contrôle du sujet comme la grammaire détermine l'ordre de la phrase. La répétition signifiante se vérifie dans le retour des expressions, des gestes, des actes, des lettres, des phonèmes, qui insistent dans la vie du sujet en dehors d'une signification définie. La détermination signifiante reproduit, actualise, répète dans le discours actuel du sujet, un signifiant de signifié inaccessible. L'inconscient est une puissance combinatoire, une machine à calculer, un automate, qui représente et actualise par l'usage signifiant des charges affectives investies dans le passé et refoulées. Le symptôme est le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet, « […] -, il est déjà tout-à-fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage,

parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée[33] ». La structure du langage étend la détermination signifiante, qui se vérifie dans le symptôme et dans les formations de l'inconscient, à la vie entière du sujet.

La détermination signifiante comme ressort de l'inconscient peut se répandre aussi loin dans la vie du sujet que le langage, elle peut programmer un symptôme localisé ainsi qu'un destin entier. L'extension du concept de l'inconscient lors de la deuxième topique freudienne rencontre son écho lacanien avec la structure du langage. La référence à la structure du langage a permis à Lacan d'élargir la structure du symptôme jusqu'au point où elle apparaît englober l'ensemble d'une destinée. La référence à la structure lui a permis d'aborder le symptôme à partir de la position déterminante du signifiant par rapport au signifié, en tenant compte de la prévalence de la prédominance du signifiant sur la signification. Le signifiant dans l'usage de Lacan a été élargi jusqu'à la notion d'ordre symbolique et de discours universel concret, le signifié a été élargi au-delà du symptôme jusqu'aux significations les plus lourdes à porter d'une destinée, de la totalité de l'existence d'un sujet.

Et avec le sens vient aussi l'histoire, à savoir : narrer les faits, ce qu'on avait jusqu'alors présenté comme un développement, le narrer avec du sens, ce sens étant modifiable, selon des scansions successives. Ce premier chapitre du « Rapport de Rome » donne une signification proprement discursive à l'inconscient.

---

[33] *Ibid*., p. 269.

3.2 – « La Lettre volée » - L'inconscient discours de l'Autre.

Lacan donne une nouvelle formalisation du concept d'inconscient avec le séminaire sur « La Lettre volée[34] » (1956). Il a choisi cet extrait pour l'ouverture de son recueil *Écrits*, en dépit de la chronologie, car « on le dira la parodie de notre discours[35] ». Ce texte représente ce qui est perçu comme le point de départ de l'enseignement de Lacan et de son style propre. « La Lettre volée » est le titre du conte d'Edgar Allan Poe que Lacan utilise pour illustrer la vérité qui se dégage de son étude du texte de Freud « Au-delà du principe du plaisir ».

Lacan démontre « dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant[36] ». C'est la démonstration de la thèse de la détermination du sujet par le déplacement du signifiant. Cette thèse est une reprise de son « Discours de Rome » où l'ordre symbolique constitue le sujet. Les idées d'ordre et de place y ont été proposées sans recevoir leur forme achevée que l'on rencontre avec l'idée de chaîne symbolique développée dans la « Lettre Volée ». De la même manière, l'interlocution et l'intersubjectivité sont des conditions qui constituent le fondement de la méthode freudienne : dans le dispositif analytique le rapport à l'autre, au moyen de la parole, est un

[34] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », [1955], *Écrits*, *op*. *cit*., pp. 11- 61.

[35] Lacan, J., « Ouverture de ce recueil », [1966], *Écrits*, *op*. *cit*., p. 10.

[36] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op*. *cit*., p. 12.

rapport de reconnaissance. Ce rapport imaginaire est isolé en même temps qu'il est distingué du rapport à l'Autre symbolique.

Ce texte représente un passage des lois de la parole à celles du langage dans la pensée lacanienne. Auparavant, il y avait la parole qui par son acte fondait le sujet; désormais avec « La Lettre volée » c'est le langage qui le fonde et le détermine. Dans son « Discours de Rome » Lacan affirme:

> La découverte de Freud, c'est que le mouvement de cette dialectique ne détermine pas seulement le sujet à son insu et même par les voies de sa méconnaissance, […] mais qu'il le constitue en un ordre qui ne peut être qu'excentrique par rapport à toute réalisation de la conscience de soi. […] Tel est l'ordre essentiel où se situe la psychanalyse, et que nous appellerons désormais l'ordre symbolique[37].

La méthode psychanalytique en tant que dialectique de l'intersubjectivité reproduit dans le transfert le mouvement rétroactif qui détermine le sujet et le constitue dans l'ordre symbolique. Le sujet de la psychanalyse est le sujet de l'inconscient, il se situe en rapport à l'ordre symbolique sans qu'il y ait recours à la pensée ou à la conscience de soi. La répétition, la compulsion, l'insistance sont à cette période mises sur le compte de la répétition symbolique.

La thèse présentée par Lacan dans sa « Lettre volée » dès le premier paragraphe n'est pas nouvelle, mais elle est formalisée et développée dans ce texte avec les concepts de chaîne signifiante et d'ordre symbolique :

---

[37] Lacan, J., « Discours de Rome », [26 septembre 1953], *Autres Écrits*. *op*. *cit*., p. 139.

> Notre recherche nous a menés à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du symbolique[38].

« La Lettre volée » est l'écrit de Lacan qui correspond à l'étude développée dans son séminaire de « L'Au-delà du principe de plaisir » de Freud. Dans cet ouvrage, Freud introduit la notion controversée de pulsion de mort à partir de certains paradoxes observés dans sa clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique et la réaction thérapeutique négative. Selon Lacan ce concept est devenu nécessaire lorsque la psychanalyse clinique a rencontré ses premiers échecs. Dans sa lecture Lacan reprend l'automatisme de répétition qui agit dans l'inconscient comme le résultat du fonctionnement de la chaîne signifiante. La chaîne signifiante est la formalisation de ce qui précédemment était présenté comme l'ordre symbolique. L'existence du sujet de l'inconscient est corrélative au symbolique. La thèse de Lacan porte sur la distinction entre l'imaginaire et le symbolique dans la théorie et la pratique de la psychanalyse et la domination, la prégnance du symbolique sur l'imaginaire, du refoulement sur la résistance, dans un mouvement qui va de l'identification imaginaire à l'identification symbolique. Les incidences imaginaires sont définies comme inconsistantes à moins d'être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente. L'imaginaire est inerte et ses facteurs ne sont faits que « d'ombres et de reflets » comparés à la dynamique signifiante.

---

[38] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit.*, p. 11.

Le conte d'Edgar Allan Poe, « La Lettre volée[39] » illustre le déplacement du signifiant, de la lettre. Le sujet y est montré comme soumis à la loi symbolique, le conte illustre la domination exercée par la chaîne signifiante inconsciente sur le sujet. Lacan remarque que les deux scènes qui se suivent dans cette histoire sont semblables, donc la deuxième peut être prise pour la répétition de la première.

La « scène primitive[40] » se joue dans le boudoir royal, la Reine y est seule quand elle reçoit une lettre. L'entrée du Roi dans la chambre, dont on sait que la réaction à la lecture de la lettre pourrait menacer l'honneur et la sécurité de la Reine, est suivie de l'entrée du ministre D… La Reine n'a d'autre choix que de compter sur l'inattention du Roi qui ne voit rien et laisse la lettre sur la table « retournée, la suscription en dessus[41] ». Le ministre par contre voit la lettre et le désarroi de la Reine, elle ne peut dissimuler son secret. Après avoir traité des affaires courantes, le ministre tire de sa poche une lettre qui ressemble à celle de la Reine et après avoir feint de la lire, la dépose à côté de l'autre. Avec cette manœuvre, il s'empare de la lettre embarrassante et part sans que la Reine, impuissante mais consciente du moindre détail, ne puisse rien faire, craignant d'éveiller les soupçons de son conjoint. Lacan traduit la scène sous la forme d'une opération mathématique, le quotient de l'opération est le vol de la lettre de la Reine par le ministre. Le résultat de l'opération c'est que la Reine sait que c'est le ministre qui est en possession

---

[39] Poe, E. A., « La Lettre volée », *Histoires extraordinaires,* Paris, Gallimard, 1973.

[40] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit*., p. 12.

[41] Poe, E. A., « La Lettre volée », *Histoires extraordinaires*, p. 95.

de la lettre. Le reste est la lettre laissée par le ministre à la place de celle dont il s'est emparé.

La deuxième scène a lieu dans le cabinet du ministre. Le préfet de police fait appel à Dupin, dont le génie pour résoudre des énigmes est reconnu, et relate que la police fouille l'hôtel du ministre à la recherche de la lettre sans succès depuis dix-huit mois mais la situation lui a permis de déduire que le ministre garde la lettre à sa portée. Dupin va voir le ministre qui le reçoit avec une nonchalance affichée et des propos ennuyés. Dupin profite de l'entrevue pour parcourir, de ses yeux, le bureau à la recherche de la lettre. Quand son regard se porte sur une note froissée, apparemment sans intérêt, négligemment déposée au milieu d'autres papiers au dessus de la cheminée, il sait qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Dupin se retire en oubliant à dessein sa tabatière pour revenir le lendemain la chercher muni d'un fac-similé de la lettre volée. Le lendemain, Dupin profite d'un moment de distraction du ministre pour remplacer la lettre volée par sa copie. Le quotient de l'opération est que le ministre n'a plus la lettre, mais il ne le sait pas. Le reste c'est le double laissé par Dupin avec un message écrit de sa main, ce qui permettra que le ministre, au moment où il voudra faire usage de la lettre, identifie l'auteur de la substitution.

Lacan souligne la similitude structurale entre ces deux scènes pour soutenir sa thèse selon laquelle le déplacement du signifiant, de la lettre, entre les personnages détermine leur position subjective. « C'est l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que nous

voulons relever, et les trois termes dont elle les structure[42] ». L'intersubjectivité est représentée par trois positions distinctes occupées par différents personnages qui se relayent dans les deux scènes. La première position est celle du Roi, occupée ensuite par la police, qui ne voit rien. La deuxième est celle de la Reine, remplacée dans le second mouvement par le ministre, qui voit que le Roi ne voit rien. La troisième position est celle occupée d'abord par le ministre puis par Dupin, c'est la position de celui auquel rien n'échappe. Lacan s'intéresse à la façon dont les sujets se déplacent dans leur rapport intersubjectif en conséquence du déplacement du signifiant dans la structure représentée par la chaîne signifiante. Le déplacement de la lettre détermine la position des sujets. L'automatisme de répétition est mis sur le compte du déplacement du signifiant dans la chaîne symbolique qui détermine le relais intersubjectif et la position occupée par le sujet.

Le vol de la lettre, le déplacement du signifiant, provoque un changement de position des sujets. La place occupée par la Reine lors de la « scène primitive », revient dans la scène suivante au ministre, c'est la place où le sujet porte/détient la lettre. La position de la lettre coïncide avec la place du pouvoir, elle confère le pouvoir à celui qui la porte. Ce pouvoir vient du fait que la lettre volée représente une menace pour la Reine, elle est le symbole de la plus haute trahison de la Reine au regard du Roi, son époux et souverain. La lettre ne peut pas être portée à la connaissance du Roi, même si le message qu'elle véhicule n'est pas révélé au lecteur. Le pouvoir que la lettre confère à celui qui la

[42] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *op. cit.*, p. 11.

possède provient du pouvoir royal de celle à qui la lettre a été adressée. Celui qui porte la lettre possède « un ascendant sur l'illustre personne dont l'honneur et la sécurité sont ainsi mis en péril[43] ». Une telle ascendance est confirmée par Dupin du fait que le voleur sait que la personne volée le connaît. La Reine connaît le voleur à qui elle a affaire, le ministre, elle le croit capable de tout. Le pouvoir conquis grâce à ce stratagème a été utilisé depuis quelques mois dans un but politique, la personne volée est convaincue de la nécessité de récupérer sa lettre. Une telle situation permet de conclure que le ministre est en possession de la lettre, parce que c'est sa possession et non son usage qui lui donne son pouvoir. Avec l'usage, son pouvoir se dissipe : « L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue[44] ». La possession de la lettre fait que le ministre occupe la place précédemment occupée par la Reine, le pouvoir acquis lui vient de cette position et non de l'usage qu'il pourrait faire de la lettre. Il est possible de vérifier l'intersubjectivité Reine - ministre illustrée par le déplacement de la lettre entre ces deux personnages. Lacan s'intéresse à la façon dont les sujets se déplacent dans leur rapport intersubjectif.

Lacan souligne la non-action du ministre comme la répétition de l'immobilité de la Reine pendant la « scène primitive », la même absence de réaction se reproduit lors de la visite que Dupin rend au ministre. La façon dont le ministre reçoit Dupin avec « une attitude amollie et des propos ennuyés » contraste avec la description que lui a donnée la

---

[43] Poe, E. A., « La Lettre volée », *Histoires extraordinaires, op. cit.*, p. 95.

[44] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit.*, p. 33.

Reine, d'un homme qui ose tout, capable de tout pour mener jusqu'au bout ses objectifs. L'interposition imaginaire est mise en évidence dans le rapport entre la Reine et le ministre « […]: qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu[45] ». Ce changement d'attitude est le résultat de la possession de la lettre, il est le résultat du rapport imaginaire dans lequel est pris le ministre. En occupant la place antérieurement attribuée à la Reine, c'est-à-dire sous le sceau de la lettre, le ministre s'identifie à elle.

Le déplacement de la lettre change par conséquent la position du ministre, de voleur à volé, de l'action à l'immobilité, de la virilité comme attribut à « *l'odor di femina* la plus singulière[46] ». En se déplaçant dans la structure pour venir à la place de la Reine, le ministre répète sa manœuvre pour essayer de cacher la lettre en la laissant apparente. L'identification imaginaire du ministre à la Reine mène le ministre à répéter, imiter, les gestes et les actions de la Reine. « Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu[47] ». La place de la lettre, ou sa possession, d'abord occupée par la Reine puis dans le second mouvement par le ministre constitue le rapport imaginaire que ce couple représente [$a - a'$].

---

[45] *Ibid*.

[46] *Ibid*.

[47] *Ibid*.

La troisième position relevée par Lacan est celle occupée par le ministre D… lors de la première scène, remplacé ensuite par Dupin. C'est la position du voleur, du « larron » :

> Nous voici en effet derechef au carrefour où nous avions laissé notre drame et sa ronde avec la question de la façon dont les sujets s'y relaient. […] À tomber en possession de la lettre, – admirable ambiguïté du langage –, c'est son sens qui les possède.
> C'est ce que nous montre le héros du drame qui ici nous est conté, quand se répète la situation même qu'a nouée son audace une première fois pour son triomphe. Si maintenant il y succombe, c'est d'être passé au rang second de la triade dont il fut d'abord le troisième en même temps que le larron, – ceci par la vertu de l'objet de son rapt[48].

Lors de la « scène primitive » le ministre s'empare de la lettre dans une manœuvre astucieuse, profitant de l'aveuglement du roi et de l'inaction de la Reine. Dupin sait qu'il est le détenteur de la missive et qu'il la garde près de lui au cas où son usage ou sa destruction deviendrait nécessaire. Pourtant la police n'a pas localisé la lettre dans son hôtel particulier, même en ayant utilisé les techniques les plus sophistiquées de perquisition. La raison de la défaite de la police repose sur le fait que le préfet de police ne participe pas au relais des personnages. Il reste toujours dans la position de celui qui ne voit rien dans l'affaire. Il ne se met pas dans la position de son adversaire pour calculer ses mouvements, mais il suppose son adversaire comme lui-même : ce qui représente la réaction d'un « imbécile » comme l'a décrit Poe et l'a souligné Lacan. Il est mentionné dans l'histoire que le préfet de police décrit le ministre comme « pas absolument fou, […], toutefois poète, ce qui, je crois n'en est pas fort éloigné[49] ». La police en cherchant la lettre

---

[48] *Ibid*., p. 30.

[49] Poe, E. A., « La Lettre volée », *Histoires extraordinaires, op. cit*., p. 98.

ne pense qu'aux moyens dont elle-même se serait servie pour la cacher. « Mais les chercheurs ont une notion du réel tellement immuable qu'ils ne remarquent pas que leur recherche va à le transformer en son objet. Trait où peut-être ils pourraient distinguer cet objet de tous les autres[50] ». La police a exécuté sa perquisition au pied de la lettre, en maintenant sa position d'aveuglement, cherchant la lettre réelle sans se rendre compte que la lettre était devenue un objet de quête, transformé en symbole : le symbolique peut changer, le réel reste à sa place.

Le ministre sait qu'il fera l'objet d'une perquisition de la police pour retrouver la lettre, mais il connaît les moyens employés dans la fouille et il sait que la méthode de la police ne varie pas. Le ministre s'est mis à la place de la police pour calculer sa cachette, mais la police à son tour n'a pas fait le même mouvement. Le génie de Dupin pour résoudre l'énigme repose sur le fait que lui, à la différence de la police, reconnaît au ministre sa sagacité, il lui suppose un savoir. « Cela n'est pas dû à l'astuce de Dupin, mais à la structure des choses[51] ». Dupin se met à la place du ministre pour essayer de découvrir l'endroit où il a mis la lettre volée, il s'identifie au ministre, non à sa position imaginaire, mais avec son intellect.

La méthode utilisée par Dupin pour résoudre l'énigme nous est présentée par Lacan comme participant à l'alternance intersubjective, au relais entre les sujets, dans une

---

[50] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits. op. cit*., p. 25.

[51] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955], Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 235.

identification avec l'adversaire. C'est la répétition dans l'intersubjectivité relevée cette fois dans un rapport symbolique. Lors de la deuxième scène Dupin occupe la place que le ministre a occupée lors de la « scène primitive », c'est cette place qui lui permet de soustraire la lettre.

Pour révéler la méthode qui lui a permis de résoudre l'énigme de la lettre volée, Dupin a recours à l'histoire d'un enfant de huit ans « dont l'infaillibilité au jeu de pair impair faisait l'admiration universelle. Ce jeu est simple, on y joue avec des billes. L'un des joueurs tient dans sa main un certain nombre de billes, et demande à l'autre ‹ Pair ou non? › Si celui-ci devine juste il gagne s'il se trompe il en perd une[52] ». Le raisonnement dont cet enfant faisait usage lui permettait de toujours gagner dans le jeu. Son mode de divination résidait dans l'observation et l'appréciation de la finesse de ses adversaires. Il s'agit de l'identification de l'intellect du raisonneur avec celui de son adversaire.

Avec un adversaire quelconque, sa méthode ne peut lui donner la bonne réponse qu'au deuxième coup, car elle fonctionne par principe d'alternance. Son adversaire, avec des billes dans sa main, lui demande : « Pair ou non ? », il lui répond « impair » et il a perdu. Si le garçon prodige suppose que son adversaire est un idiot, il pense qu'il va mettre impair au second coup, alors quand il lui demande sa réponse il dit « impair » et il gagne. Avec un adversaire un peu plus intelligent il se dit que cet adversaire peut s'apercevoir qu'une variation serait trop simple, et si au premier coup il a mis pair il va insister au

[52] Poe, E. A., « La Lettre volée », *Histoires extraordinaires, op. cit.*, p. 104.

deuxième coup pour tromper le garçon prodige. Alors le prodige dit « pair » et il gagne. « Maintenant, ce mode de raisonnement de notre écolier, que ses camarades appellent la chance qu'est-ce que c'est? — C'est simplement, une identification de l'intellect de notre raisonneur avec celui de son adversaire[53] ». C'est l'appréciation de l'intellect de son adversaire qui a permis à Dupin de retrouver la lettre volée.

Lacan distingue trois temps dans le jeu de l'enfant. Le premier où le sujet suppose son adversaire identique à lui. Il croit qu'il est plus naturel que son adversaire change de thème, « qu'il passe du pair à l'impair par exemple[54] ». Dans un second temps, le sujet est capable de se faire autre et il pense que son adversaire peut raisonner comme lui et qu'il lui faut sortir de ce rapport de pur reflet de son adversaire pour le devancer. Alors si dans le premier temps son adversaire est passé de pair à impair pour gagner, il se dit que dans un second temps la même variation serait trop simple, et il insiste sur le premier choix de son adversaire, il dit pair et il gagne. Lacan suppose un troisième temps qui rend difficile la poursuite du même raisonnement par analogie. « Mais dans un troisième temps, ce qu'il y a de plus intelligent c'est de faire comme l'imbécile, ou le présumé tel. C'est-à-dire que tout perd sa signification[55] ». Dès que le sujet est dans le troisième temps, il revient par oscillation simple à la première formule. Il est possible que par l'identification à son

[53] *Ibid*., p. 104.
[54] *Ibid*., p. 213.
[55] *Ibid*., p. 222.

adversaire l'enfant prodige ait gagné plus souvent qu'à son tour, mais le fond de la question se situe dans un autre registre que celui de l'intersubjectivité imaginaire.

Lacan utilise l'allégorie du jeu « pair impair » pour démontrer sa thèse de la détermination du sujet de l'inconscient par l'ordre symbolique. Il procède à la formalisation du jeu en s'appuyant sur « la cybernétique des machines à calculer. […] Parmi ces machines à calculer ou à penser, […] — ce sont les machines qui jouent, inscrites dans le fonctionnement et, singulièrement, dans les limites d'une stratégie[56] ». La stratégie commune entre les jeux de l'enfant et les machines à calculer/penser est présentée par Lacan comme le résultat de l'alternance entre présence et absence, plus et moins, pair et impair, (+ / -), ce qui lui permettra de démontrer comment les déterminations symboliques s'agencent dans cette alternance.

Selon Lacan, c'est l'intersubjectivité du jeu qui exprime une certaine régularité dans la succession des coups proposés, et non l'identification imaginaire impliquée dans la relation duelle entre les sujets. C'est seulement dans la succession des réponses qu'il est possible de faire des prévisions sur le fonctionnement de la machine, ou de son adversaire, de sa stratégie. C'est par l'introduction du symbole dans le réel, d'une convention, d'une séquence de signes, que les notions de probabilité et de chance sont rendues possibles. « Or, toute machine peut se réduire à une série de relais qui sont simplement de plus et moins. Tout, dans l'ordre symbolique, peut être représenté à l'aide d'une telle

---

[56] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse*, [1954-1955], *op. cit*., p. 211.

succession[57] ». C'est la structure de l'ordre symbolique que Lacan illustre avec le jeu et la machine, avec la notion d'alternance et de succession.

La machine, au contraire du raisonnement du joueur, ne revient pas par oscillation simple au premier mouvement lors du troisième temps. « Ce qui se passe dans la machine à ce niveau, pour ne parler que de celui-là, est analogue à la remémoration à quoi nous avons affaire dans l'analyse. En effet, la mémoire est ici le résultat d'intégrations[58] ». La machine peut reconstituer les séries des trois tirages qu'elle effectue pour déterminer son jeu, ces résultats mémorisés peuvent intervenir à chaque lance pour qu'elle gagne. La machine peut mémoriser les séries de trois coups consécutifs et par conséquent changer sa stratégie. Il ne s'agit plus d'oscillation mais de séquences, de succession, de séries d'éléments pris par groupe de trois.

Lacan note la nécessité de la distinction entre mémoire et remémoration. Il distingue la mémoire comme propriété définissable de la substance vivante en tant que capacité de l'organisme de répondre de façon différente à un stimulus déjà connu. La remémoration, propriété du sujet de l'inconscient, est de l'ordre de l'histoire. « En tous les cas, il n'y a aucune raison d'identifier cette mémoire, propriété de la substance vivante, avec la remémoration, groupement et succession d'événements symboliquement définis, pur symbole engendrant à son tour une succession[59] ». La machine élaborée par Lacan

---

[57] *Ibid*., p. 218.

[58] *Ibid*.

[59] *Ibid*.

fonctionne à partir du groupement de trois coups consécutifs de trois signes, dans ce mécanisme il ne s'agit pas d'oscillation, mais de succession et du rapport entre les signes, d'intégration des symboles. L'histoire n'est pas la simple remémoration des événements du passé, mais la subjectivation dans un système organisé de symboles, prétendant couvrir la totalité des expériences du sujet. Chaque élément n'est pas pris pour sa valeur individuelle, mais pour sa valeur relationnelle, dans son rapport aux éléments voisins dans une série, dans une succession. C'est comme dans une phrase où le sens du premier élément n'est compris que quand le dernier est posé, l'ordre des éléments dans une succession détermine le sens de l'ensemble que la phrase représente.

La mémoire, propriété du vivant, ne présuppose pas un sujet, mais dans la remémoration le sujet y est la cause. Avec le jeu de pair impair Lacan démontre les limites de l'intersubjectivité duelle, imaginaire. Le sujet machine et le sujet de l'inconscient participent à l'ordre symbolique. La construction de la machine est faite pour illustrer, avec les notions d'alternance, de groupement, de succession et d'intégration les chaînes ordonnées d'un langage formel, l'ordre symbolique. « (…), nous pouvons, dans les chaînes ordonnées d'un langage formel, trouver toute l'apparence d'une mémoration: très spécialement de celle qu'exige la découverte de Freud[60] ». Il s'agit de la démonstration de la détermination du sujet par la fonction symbolique et l'institution de cet ordre comme le champ privilégié de la psychanalyse.

[60] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *op. cit.*, p. 42.

Dans le commentaire qui suit sa « Lettre volée » Lacan souligne que l'automatisme de répétition, présenté par Freud dans « Au-delà du principe de plaisir » [1920] comme destiné à répondre aux paradoxes observés dans sa clinique tels que les rêves de la névrose traumatique et la réaction thérapeutique négative, est la réaffirmation par Freud de sa découverte de l'inconscient et de la conception de mémoire impliquée par ce concept. La révolution freudienne, c'est le décentrage du sujet par rapport à la conscience et le changement de son centre de gravitation dans son rapport à l'inconscient et ainsi à l'ordre symbolique :

> Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le "projet" où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ, prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de retrouver l'objet foncièrement perdu.
> (…) Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant[61].

L'automatisme de répétition introduit par Freud dans son « Au-delà du principe du plaisir » est, pour Lacan, une reprise de ce qu'il avait développé dans son « Projet pour une psychologie scientifique » (1895), dans ce texte il introduit son système Ψ qui est une ébauche de la représentation du système psychique. Freud est parti d'une conception énergétique où le système doit toujours retourner à un point d'équilibre, d'homéostasie. La répétition qui peut déjà se vérifier dans ce système tire son origine de la rencontre mythique entre le sujet et un objet qui aurait pu le satisfaire pleinement et qui ensuite aurait disparu, cette expérience de satisfaction pleine est la matrice de la répétition. Dans la

[61] *Ibid*., p.45.

mesure où ce qui se présente au sujet ne coïncide que partiellement avec ce qui lui a procuré satisfaction, le sujet se met en quête et répète indéfiniment sa recherche de l'objet perdu et ainsi il ne cesse d'engendrer des objets substitutifs. La recherche de l'objet se structure sur la voie de la répétition. Avec cette théorie on rencontre l'esquisse de la fonction de la répétition structurant le rapport du sujet aux objets du monde. La rencontre et la perte de l'objet, la substitution incessante par d'autres objets, est neutralisée par la fonction du symbole.

C'est ce qui fait le pont entre l'investissement libidinal et la connaissance du monde pour le sujet. Le Moi, fonction imaginaire, est aussi un objet qui n'intervient dans la vie psychique que comme symbole, il est un élément indispensable de l'insertion du symbolique dans la réalité du sujet, « il est lié à la béance primitive du sujet. En cela, en son sens originel, il est dans la vie psychologique du sujet humain l'apparition la plus proche, la plus intime, la plus accessible de la mort[62] ». Le Moi est le point de l'insertion du symbolique et de l'imaginaire pour le sujet.

Lacan remarque que la remémoration, phénomène sur lequel la psychanalyse est fondée, comporte les notions de restitution et de répétition. Avec l'automatisme de répétition, ces deux registres se mêlent, s'entrelacent. En ayant pour objectif la remémoration, on rencontre la restitution dans le transfert et par là la répétition. « (…), c'est le fait massif de la reproduction dans le transfert qui lui impose (à Freud) la

---

[62] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse*, [1954-1955], *op. cit*., p. 245.

décision d'admettre comme tel la compulsion de répétition[63] ». Lacan procède à la distinction entre la restitution et la répétition, à une distinction des plans, en répartissant ces concepts selon les principes distingués par Freud dans son « Au-delà du principe de plaisir ». La fonction restitutive est celle qui essaye de maintenir l'équilibre du système, l'homéostasie, identifiée au principe de plaisir et au Moi. La fonction répétitive est soumise au principe de Nirvana ou à la pulsion de mort, concept que Lacan essaye de démontrer comme la fonction propre au symbolique.

L'énergie du principe de plaisir est la libido, tout ce qui correspond à un investissement est imputé à cette énergie, « la libido est sexuelle[64] ». Le Moi, ainsi que l'objet, sont des destinataires possibles pour la décharge, l'investissement, de la libido. La libido tient au Moi instance imaginaire et Lacan l'interprète à partir du narcissisme, et ce dernier à partir du stade du miroir. Selon l'hypothèse du principe de plaisir, le système doit revenir à son point de départ, mais Freud constate qu'après la tendance restitutive, il reste quelque chose qui se présente comme paradoxal, énigmatique, répétitif. La pulsion de mort est le principe que Freud introduit dans son « Au-delà » lié à la compulsion de répétition.

Lacan insiste sur le fait que Freud a été forcé d'introduire ce concept pour revenir à l'excentricité du sujet de l'inconscient par rapport à la fonction du Moi. « C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui la gouverne d'au-delà de la vie – et qu'il appelle l'instinct de

[63] *Ibid*., p. 85.
[64] *Ibid*., p. 84.

mort[65] ». Selon Lacan ce qui fait sortir Freud de sa première approche énergétique du psychisme c'est la découverte du symbole dans le rêve. Dans son « Au-delà du principe du plaisir », Freud revient à ses prémisses énergétiques et les relie avec sa découverte de la fonction du symbole dans l'inconscient. C'est du fait qu'il participe à la fonction du symbole que le sujet est décentré par rapport au Moi. L'au-delà dont il s'agit pour Lacan est un au-delà symbolique. Lacan soutient la thèse que « l'instinct de mort » a été introduit par Freud dans une tentative de conserver dans sa théorie le dualisme énergétique proposé lors de son « projet », ce concept est intervenu au moment où la découverte de l'inconscient tombait dans l'oubli, moment qui correspond au tournant des années vingt. L'instinct de mort, paradoxal par définition, a été le concept que Freud a fait intervenir pour préserver à la fois son principe énergétique et la découverte du symbolisme dans le rêve.

C'est au moment où le Moi et la libido prenaient de l'importance et occupaient le devant de la scène de la théorie et de la pratique de la psychanalyse, en reléguant dans l'oubli l'apport fondamental de Freud – le symbolisme dans l'inconscient – qu'il a fait intervenir son « instinct de mort » pour préserver l'originalité de sa découverte, le fonctionnement du symbole dans l'inconscient.

> L'introduction par Freud de sa nouvelle topique a été comprise comme le retour du bon vieux moi – (…) Or, s'il y a quelque chose que Freud veut introduire au moment où il introduit sa nouvelle topique, c'est justement le contraire. Il s'agit pour lui de rappeler qu'entre le sujet

[65] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit*., p. 46.

> de l'inconscient et l'organisation du moi, il y a non seulement dissymétrie absolue, mais différence radicale[66].

Après la découverte du symbolisme dans le rêve (1900) il a fallu a Freud vingt ans pour qu'il puisse revenir à ses prémisses énergétiques et retrouver le symbolisme dans le rêve sur le plan énergétique. Ce que Freud a introduit à partir de 1920, ce sont des notions supplémentaires nécessaires pour maintenir le principe du décentrement du sujet de l'inconscient par rapport au Moi. Il faut noter qu'il a apporté ces notions avant d'élaborer sa nouvelle topique, avec « Le Moi et le Ça », [1923].

Lacan souligne que Freud introduit la notion de « l'instinct de mort » accompagnée d'un exemple qui révèle la formalisation fondamentale que cette notion désigne, l'exemple dont il s'agit est le « *Fort – Dà* », avec lequel il démontre la détermination que le sujet reçoit de l'ordre symbolique. Selon Lacan, grâce à cet exemple Freud démontre la raison des jeux répétitifs où le sujet fomente à la fois la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

> Ce jeu par où l'enfant s'exerce à faire disparaître de sa vue, pour l'y ramener, puis l'oblitérer à nouveau, un objet, au reste indifférent de sa nature, cependant qu'il module cette alternance de syllabes distinctives, – ce jeu, dirons-nous, manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique[67].

Ce jeu d'occultation que Freud a produit pour qu'il soit possible d'y reconnaître que la maîtrise de l'objet, l'avoir – ne plus l'avoir, coïncide pour le sujet avec son

---

66 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955], *op. cit*., p. 78.

67 Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit*., p. 46.

introduction dans le langage, avec la prise du sujet par l'ordre symbolique. L'alternance entre rencontre et perte de l'objet, le contraste entre présence et absence, est ce qui introduit le sujet dans l'usage du symbole.

L'alternance présence – absence dans le rapport du sujet à l'objet manifeste la détermination que le sujet reçoit de l'ordre symbolique en même temps qu'elle révèle son être de désir, son être de manque. Le désir surgit avec le symbolisme. Avec le désir, il s'agit de nommer ce qui n'est pas :

> L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence et l'absence prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur conjonction essentielle, et pour ainsi dire, au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie, qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole[68].

Le symbole est ce qui vient représenter l'objet perdu, le symbole représente la présence dans l'absence et l'absence dans la présence, il est la synthèse de ces opposés, il est leur conjonction. Le point zéro du désir, son origine, a rapport au manque, ce point est le même que l'origine du symbole. La reconnaissance du désir et sa nomination créent ce qui est, et du même coup créent ce qui n'est pas. Derrière ce qui est nommé il y a l'innommable – la mort, le réel. La prise symbolique annule les caractéristiques naturelles de l'objet, le symbole arrache l'objet de son immanence vitale.

---

[68] *Ibid*.

Avec le jeu de l'enfant, l'alternance présence – absence dans le rapport du sujet à l'objet, il est possible d'appréhender la façon dont le sujet est pris par l'ordre du langage, l'ordre symbolique :

> À vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et surimpose dans la diachronie comme dans la synchronie la détermination du signifiant à celle du signifié.
> On peut saisir à son émergence même cette surdétermination qui est la seule dont il s'agisse dans l'aperception freudienne de la fonction symbolique[69].

L'ordre symbolique impose au sujet sa structure – la surdétermination du signifié par le signifiant. La symbolisation est toujours de l'ordre de la surdétermination mise en évidence par Freud dans les formations de l'inconscient.

Pour démontrer ce que représente la surdétermination qui structure l'ordre symbolique Lacan revient dans son texte à la machine qu'il avait proposée, dans son séminaire, et qui joue au « pair impair » selon une stratégie prédéterminée. « La simple connotation par (+) et (–) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence, permet de démontrer comment les plus strictes déterminations symboliques s'accommodent d'une succession de coups dont la réalité se répartit strictement "au hasard"[70] ». La première stratégie, la scansion, la loi qui règle les réponses de la machine, est de prendre dans la diachronie de la série des signes purement différentiels [–, +] les groupes de trois signes consécutifs et de leur attribuer

---

[69] *Ibid*.

[70] *Ibid*., p. 47.

synchroniquement une classification selon : la symétrie connotée [1], la dissymétrie, l'impaire, notée [2], et l'alternance notée [3].

Ces classifications entraînent une deuxième série subordonnée à la première cette fois représentée par [1, 2, 3] répartis selon les signes de la série antérieure formée par les séquences des *plus* et des *moins*. La stratégie de la machine de prendre les signes différentiels de la première série par groupe de trois entraîne dans la deuxième série, des possibilités et des interdictions – des lois de succession pour la série des 1, 2, 3. La première convention, la stratégie – prendre les signes différentiels par groupes de trois – entraîne une ambiguïté classificatoire qui fait équivaloir les chances des symboles 1 et 3 à celles du symbole 2.

Cette nouvelle série, subordonnée à la première, « manifeste la symétrie concentrique dont est grosse la triade, – c'est-à-dire, remarquons-le, la structure même à quoi doit se référer la question toujours rouverte par les anthropologues, du caractère foncier ou apparent du dualisme des organisations symboliques[71] ». La symétrie concentrique est la disproportion dans cette chaîne entre les termes notés [2] et les termes notés [1, 3], c'est aussi l'ambiguïté classificatoire ou le dualisme, ce sont des caractéristiques des structures de l'organisation symbolique. Dès qu'une unité significative est introduite, la chaîne s'organise, se déroule, soumise à cette loi. À partir de son origine le symbole engendre des structures, des lois, des nécessités et des répétitions. C'est la loi

[71] *Ibid*.

symbolique qui produit les effets de disproportion, de dissymétrie, qui caractérisent les organisations symboliques.

Lacan propose une troisième série en regroupant les éléments de la série des [1, 2, 3]. En recombinant les éléments de cette syntaxe en de nouveaux groupes ternaires – groupes de trois éléments, comme dans la série des plus et des moins – cette fois en sautant celui du milieu, les termes des extrémités, pris deux à deux, ont pour résultat un groupe binaire. Les groupes binaires produisent une nouvelle séquence notée α, β, γ, δ selon les combinaisons de la série précédente. [ex: {1, 2, 1} – {1-1}] La conjonction entre une symétrie et une symétrie, sera notée α; une dissymétrie et une dissymétrie sera notée γ; une symétrie et une dissymétrie β, une dissymétrie et une symétrie δ. Lacan note que bien que cette série rétablisse une égalité des chances combinatoires entre les quatre symboles, la nouvelle syntaxe qui régit cette succession détermine des probabilités de répartition absolument dissymétriques entre les termes. « Joignons ici le réseau des α, β, γ, δ, dans sa constitution par transformation du réseau 1-3. Tous les mathématiciens savent qu'il est obtenu en transformant les segments du premier réseau en coupures du second et en marquant les chemins orientés joignant ces coupures[72] » Cette série orientée en quatre temps représente la première forme achevée d'une chaîne symbolique.

Lacan poursuit en démontrant qu'étant donné que n'importe lequel de ces termes peut succéder à n'importe quel autre, il se révèle que le troisième terme est soumis à une

[72] *Ibid*., p. 56.

loi d'exclusion. Cette loi détermine qu'à partir d'un α ou d'un δ on ne peut obtenir, au troisième temps, qu'un α ou un β; et qu'à partir d'un β ou d'un γ on ne peut obtenir qu'un γ ou un δ. « Que la liaison ici apparue ne soit rien de moins que la formalisation la plus simple de l'échange, c'est ce qui nous confirme son intérêt anthropologique. Nous ne ferons qu'indiquer à ce niveau sa valeur constituante pour une subjectivité primordiale, […][73] ». La liaison entre le premier et le troisième terme, compte tenu de leur orientation, est rétroactive, ainsi en fixant le troisième terme de la séquence il est possible de revenir au premier. Il se vérifie que si le troisième terme d'une séquence est, par exemple, un α ou un β, le deuxième terme est indéfini, n'importe quel terme peut occuper cette position, mais le premier sera nécessairement un α ou un δ.

Lacan propose une deuxième variation pour la séquence des α, β, γ, δ, et il démontre les nécessités et les interdictions qui résultent de cette nouvelle liaison, de cette loi. En fixant le premier et le quatrième terme d'une séquence, car dans une série de quatre temps n'importe quel terme peut apparaître aux extrémités de la chaîne, il démontre dans une nouvelle série subordonnée à la première les lettres que cette combinaison exclut des deux temps de son intervalle, et dans une troisième ligne il indique les lettres exclues respectivement de la première et de la deuxième position de l'intervalle. Lacan prétend démontrer avec la tétrade qu'en fixant le premier et le quatrième terme de la série, les termes intermédiaires – la deuxième et la troisième position – obéissent à des lois

[73] *Ibid*., p. 48.

d'exclusion et de combinaison qui résultent de la fixation de la première et de la quatrième position.

Si on rencontre dans la chaîne ordonnée deux β qui se succèdent sans l'interposition d'un δ, on obtiendra toujours (ββ) ou β suivi par l'interposition d'un nombre indéfini des (αγ), [ex: β(αγαγ…αγαγ)β]. Mais après l'interposition du deuxième β nul autre β ne peut apparaître dans la chaîne avant qu'un δ n'y soit produit. La succession des deux β ne peut se produire sans qu'un deuxième δ ne s'ajoute au premier dans une liaison équivalente à celle qui s'impose aux deux β, en notant l'inversion des (γα), [ex: δ(γαγα… γα)δ].

> D'où résulte immédiatement la dissymétrie que nous annoncions plus haut dans la probabilité d'apparition des différents symboles de la chaîne. (…)
> La probabilité de la combinaison que représentent les β et les δ étant équivalente à celle que supposent les α et les γ – (…) –, on voit donc se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle[74].

La triade (1, 2, 3) proposée par Lacan, répartit de façon dissymétrique les combinaisons des signes de la série originale, celle des plus et des moins. Ensuite la série de la triade est transformée en une nouvelle série de groupes binaires, résultats de la prise des éléments de l'extrémité de la triade, les groupes binaires sont notés (α, β, γ, δ) produisant une tétrade, cette nouvelle série restitue la symétrie, l'égalité des chances entre les termes. Pourtant, il se vérifie que même si les probabilités sont restituées et égales, la

[74] *Ibid*., p. 51.

disparité dans la distribution des termes reste manifeste. La disparité qui se vérifie démontre que quand une unité significative ou unité symbolique est introduite dans le réel, le symbole fait émerger des lois précises, puisque les (α, β, γ, δ) ne peuvent pas se succéder dans n'importe quel ordre, la même chose se passe pour la triade, ce qui entraîne la disparité de la probabilité d'apparition des différents symboles dans la chaîne. La notion de probabilité et de chance suppose l'introduction du symbole dans le réel. Dans le réel les chances de chacun des symboles d'en suivre un autre, ou d'être tiré au sort, sont les mêmes. Dans le réel, il n'est pas possible de faire des prévisions, par contre le symbolique abolit le hasard.

Lacan souligne le caractère récréatif des chaînes ordonnées qu'il a créées et utilisées avec l'intention de démontrer ce que représente la surdétermination symbolique mise en évidence par Freud dans les formations de l'inconscient, en même temps qu'il démontre comment cette structure est déterminante pour le sujet. « Car il n'y a pas d'autre lien que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une surdétermination réelle dans un esprit comme le sien, […][75] ». La structure de surdétermination que Freud révèle à propos des formations de l'inconscient est reprise par Lacan comme la structure de l'ordre symbolique – la détermination du signifié par le signifiant. Lacan démontre avec sa machine la détermination signifiante, les chaînes qu'il

[75] *Ibid*., p. 52.

dégage sont subordonnées dans une sorte de hiérarchie. Ces chaînes sont constituées par les symboles de la chaîne précédente pris dans une « stratégie », la stratégie est la démonstration de la loi qui régit la chaîne, l'ordre symbolique.

La loi symbolique a été mise en évidence par Freud à propos des formations de l'inconscient. Lacan met en évidence que les lois qui régissent les formations de l'inconscient, « (…) la partition significative, la polyvalence, et tous les termes dont Freud se sert. C'est toujours de l'ordre de la surdétermination, ou encore de l'ordre de la motivation significative[76] ». La surdétermination, structure qui se vérifie dans les formations de l'inconscient, est la même structure qui se vérifie dans l'ordre symbolique, celle de la détermination du signifié par le signifiant. Cette structure établit un rapport entre les éléments qui font partie des formations symboliques. La structure impose une loi combinatoire au symbole, cette loi est la raison des répétitions vérifiées dans les systèmes symboliques; des structures élémentaires de la parenté, en passant par les formations de l'inconscient - du rêve au symptôme, jusqu'au langage et la détermination du signifié par le signifiant, c'est la structure commune de l'univers symbolique.

Lacan met ainsi en évidence « l'autonomie symbolique » comme ce à quoi revient Freud dans son « Au-delà du principe du plaisir ». Il rencontre dans l'insistance de la chaîne la persistance indestructible du désir inconscient. La répétition, l'insistance, l'indestructibilité ne peuvent être pensables que dans une perspective symbolique, car toute

---

[76] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955], *op. cit*., p. 247.

réaction vitale tend à s'amortir et à s'éteindre, c'est de la structure de surdétermination dont il est question pour lui.

Lacan revient à l'idée selon laquelle c'est l'ordre symbolique qui est constituant pour le sujet, et c'est une illusion de penser qu'il l'a institué. Cette illusion est le résultat de la double fonction du Moi, d'une ambiguïté inhérente à cette fonction. Le Moi est une fonction imaginaire, c'est un objet qui se structure et se reconnaît dans le rapport à l'image spéculaire et au semblable. C'est seulement par cette fonction du Moi, béance imaginaire, qu'il est possible pour le sujet d'entrer dans l'ordre symbolique. L'entrée s'effectue quand le Moi est pris comme un élément de l'ordre symbolique :

> Mais il n'a pu faire cette entrée que par le défilé radical de la parole, soit le même dont nous avons reconnu dans le jeu de l'enfant un moment génétique, mais qui, dans sa forme complète, se reproduit chaque fois que le sujet s'adresse à l'Autre comme absolu, c'est-à-dire comme l'Autre qui peut l'annuler lui-même, de la même façon qu'il peut en agir avec lui, c'est-à-dire en se faisant objet pour le tromper[77].

C'est de cette ambiguïté de la fonction du Moi que résulte la distinction des deux champs dans la théorie et la technique de la psychanalyse. Le rapport du Moi à l'objet d'un côté, et de l'autre le rapport du sujet à l'Autre. L'Autre absolu, qui annule, qui répète et qui peut tromper, est la représentation de l'ordre symbolique. Lacan distingue à partir de l'entrée du symbole deux principes: le Moi imaginaire – la structuration de l'objet et ce que Freud avait appelé « l'instinct de mort » qu'il traduit par l'ordre symbolique.

---

[77] Lacan, J., « Le *Séminaire* sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit*., p. 53.

Lacan formalise cette distinction avec son « Schéma L[78] » en même temps qu'il souligne la primauté du symbolique par rapport à l'imaginaire. Lacan démontre que le champ de l'intersubjectivité ne peut être réduit à la dimension imaginaire et qu'il tient plutôt au symbolique. La relation spéculaire à l'autre, l'axe [*a* – *a*'], par lequel Lacan a voulu redonner la position dominante à la fonction du Moi dans la théorie du narcissisme doit toujours se rapporter à la fonction symbolique représentée dans ce schéma par l'axe [S – A], qui représente le sujet de l'inconscient dans son rapport fondamental à l'ordre symbolique ici représenté par l'Autre. Il distingue la relation duelle impliquée dans la notion de projection d'une intersubjectivité véritable.

Avec la formalisation de cette position, Lacan essaie de démontrer que le champ de l'intersubjectivité dans l'expérience analytique ne peut être réduit à sa dimension imaginaire. Cette critique de Lacan va surtout à l'encontre de la psychanalyse pratiquée par les héritiers de Freud qui s'étaient distanciés de la notion freudienne de l'inconscient pour envisager une cure à partir de la seule référence à la fonction imaginaire du Moi. Selon Lacan, la position de l'autonomie du symbolique est ce qui permet de dégager de ses contradictions la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse.

Dans la troisième partie de son texte qui date de 1966, intitulée « Parenthèse de la parenthèse », Lacan revient aux notions majeures qu'il a transmises dans son texte. Il distingue la notion du sujet de la notion de l'inconscient. Le sujet (*Es*) est silencieux, il est

[78] *Ibid*., p. 53.

identifié au Ça freudien – silence des pulsions; il est aussi un « en-deçà » du rapport imaginaire. Alors que, dans le champ de l'Autre, la répétition domine marquée par le trait unaire [I], représentant les marques symboliques, il est « l'au-delà » de l'interposition imaginaire. « C'est de là aussi que le sujet reçoit son message sous une forme inversée (interprétation)[79] ». La loi interne à la chaîne ordonnée a des résultats aussi bien sur la mémoire que sur sa structure. Avec la chaîne symbolique, il démontre à la fois une mémoration primordiale et une structure dissymétrique. Lacan pointe cette loi interne propre aux systèmes symboliques comme ce qui régule toutes sortes de disparités et la répétition qui s'y vérifient. La chaîne signifiante est la traduction lacanienne de l'automatisme de répétition de la pulsion de mort. Derrière les chaînes symboliques et la répétition qui s'y vérifie, il y a la loi comme cause.

L'Autre est représenté par la chaîne symbolique, il est aussi représenté par la ruse de l'enfant prodige, l'identification à l'intellect de son adversaire, c'est penser l'Autre comme étant capable de nous tromper - la position occupée par le ministre D… et ensuite par Dupin. C'est en retrouvant la loi qui régit la chaîne qui module son adversaire que l'enfant prodige peut gagner plus souvent qu'à son tour :

> C'est ce qui nous a permis de dire que si l'inconscient existe au sens de Freud, nous voulons dire : si nous entendons les implications de la leçon qu'il tire des expériences de la psychopathologie de la vie quotidienne par exemple, il n'est pas impensable qu'une moderne machine à calculer, en dégageant la phrase qui module à son insu et à long terme les choix

[79] *Ibid*., p. 56.

> d'un sujet, n'arrive à gagner au delà de toute proportion accoutumée au jeu de pair et impair[80].

Dans « Fonction et champ », Lacan avait introduit ce qu'il évoque ici comme les expériences de la « psychopathologie de la vie quotidienne». Parmi les expériences qu'il y a décrites, Lacan fait référence au hasard et au fait qu'il démontre l'efficacité subjective des associations sur des nombres tirés au sort, l'expérience du choix d'un chiffre au hasard. À partir d'un nombre choisi « au hasard », de sa dérivation, de sa variation, par toutes sortes d'opérations mathématiques, [de la coupure dans la série des chiffres du nombre choisi, de la division du nombre par un autre de sa série], les nombres obtenus s'avèrent significatifs dans les associations que fait le sujet à partir de sa propre histoire. Cela signifie que les nombres obtenus étaient latents en fonction du choix dont ils sont issus. C'est dans l'expérience des associations, de combinatoire, de symbolisation, que réside ce que l'analyse peut révéler au sujet sur son propre inconscient.

Avec l'expérience de l'association sur des nombres choisis au hasard Lacan rencontre la démonstration de la structure dominante dans le champ psychanalytique, celle de la surdétermination freudienne, détermination symbolique qui se vérifie dans le texte des associations dites libres. Les associations sur le nombre peuvent être remontées, traquées, suivies, pour détecter les points où les réseaux symboliques s'entrecroisent pour y repérer les nœuds de la structure symbolique. L'expérience d'association sur le chiffre choisi au hasard démontre que la combinatoire est ce qui produit toutes sortes

[80] *Ibid*., p. 59.

d'équivoques et démontre ainsi le ressort propre à l'inconscient. Il n'y a pas de hasard dans les formations symboliques, ou dans les systèmes inconscients, il y a combinatoire, équivalence, substitution, articulation. L'association n'est pas libre, au sujet il ne reste pas de choix, il est déterminé par le symbolique.

La machine à calculer moderne, en analysant les choix du sujet, pourrait reconstituer la matrice combinatoire qui les détermine. La machine pourrait déduire la loi qui régit la chaîne symbolique qui programme les réponses d'un adversaire et ainsi gagner avec une plus grande fréquence qu'à l'accoutumée au jeu du « pair-impair ».

L'inconscient au sens de Freud c'est la prévalence de la structure symbolique pour le sujet et par conséquent, la répétition et la dissymétrie dans la distribution des symboles sont les effets caractéristiques de l'ordre symbolique. L'ordre symbolique s'instaure à partir de la loi qui régit le système. La loi est la raison de la répétition et des disproportions vérifiées dans les systèmes symboliques. La surdétermination freudienne, structure vérifiée dans les formations de l'inconscient, est celle de la détermination symbolique du signifié par le signifiant :

> Alors le symbolique lacanien, le premier, c'est ça. Une instance qui prend, qui capture, qui domine, qui règne, pas une instance abstraite, pas le moins du monde, c'est une instance parfaitement concrète, au sens de Lacan, dans la mesure où il l'incarne - pas simplement qu'il l'illustre - mais enfin le symbolique c'est une chaîne signifiante. Bien entendu c'est aussi la synchronie des signifiants, le trésor, mais le symbolique en tant qu'il prend, c'est une chaîne signifiante. La loi et les prophètes du premier Lacan, celui qui prend aujourd'hui bien au-delà de ce milieu, cette chaîne signifiante, symbolique, c'est la loi[81].

[81] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Le Partenaire-Symptôme* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 19 novembre 1997, inédit.

Lacan avait proposé dès l'ouverture de son texte que « l'inconscient est le discours de L'Autre[82] ». L'inconscient, contribution majeure de la pensée freudienne et fondement de la psychanalyse, ne se rencontre pas dans le rapport imaginaire, entre deux Moi, *deux egos*, *deux égaux*. L'inconscient discours est fondé sur la parole et la communication, l'Autre y est inclus dès le début puisqu'il y participe. Lacan distingue l'intersubjectivité duelle de l'intersubjectivité vraie, celle représentée par l'axe symbolique dans son « schéma L ». Il y introduit une dissymétrie entre le sujet et l'Autre absolu. L'Autre, l'ordre symbolique, est lieu où se dépose de la parole, le lieu du langage et de la structure, lieu de toutes les déterminations du sujet, de la réponse inattendue, de la chaîne symbolique, il est celui à partir duquel le sens prend son essor en même temps qu'il le sanctionne. La chaîne signifiante donne son support au discours de l'Autre ; l'inconscient discours de l'Autre, est la chaîne signifiante. « Mais que ce soit l'effet même de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant, […][83] ». L'inconscient est l'émergence du discours de l'Autre dans le discours du sujet.

Dans son « Schéma L », Lacan place l'inconscient sur l'axe symbolique entre le sujet et l'Autre au-delà de l'interposition imaginaire. Il distingue le système imaginaire et son principe, la *résistance*, du système symbolique dont le principe est le *refoulement*.

---

[82] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit*., p. 16.

[83] *Ibid*., p. 35.

C’est de l’ordre symbolique, de la chaîne signifiante, du refoulé, que procède ce qui insiste pour se faire valoir. L’univers du symbole est de l’ordre de la répétition.

3.3 – La métaphore paternelle, le Nom-du Père et la « *Verwerfung* ».

La période de l’enseignement de Lacan entre les *Séminaires* III, *Les Psychoses*[84]*,* et VII, *L’Etique de la psychanalyse*[85]*,* est pour le concept d’inconscient son moment fondamental. C’est la période dans laquelle l’aphorisme de Lacan « L’inconscient structuré comme un langage » est énoncé et actualise le concept freudien à partir des disciplines contemporaines du structuralisme et de la linguistique. C’est à partir du concept de structure que Lacan introduit les concepts du signifiant, du signifié, de la métaphore, de la métonymie et de l’ordre symbolique dans son retour à Freud. Cette période de l’enseignement de Lacan qui s’étend de 1955 à 1960 est restée pendant longtemps connue comme « la base, le noyau et même le tout de son enseignement[86] ».

---

[84] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les psychoses,* [1955-1956], Paris, Éditions du Seuil, 1981.

[85] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L’Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], Paris, Éditions du Seuil, 1986.

[86] Miller, J.-A., « Les Six Paradigmes de la jouissance : trois leçons du cours de L'orientation lacanienne 3, 1 (24, 31 mars et 7 avril 1999) », Revue de l’école de la cause freudienne, nº43, Paris, 1999, p. 07.

La structure est mise en évidence par Lacan comme le commun dénominateur entre l'inconscient, le langage, l'alliance et la parenté. Le concept de structure de Lévi-Strauss est élaboré sur la base de l'alliance et de la parenté à partir de l'étude anthropologique des sociétés élémentaires. Le langage, l'inconscient et la société sont structurés par rapport à une combinatoire des termes pris dans le réel de la reproduction, de la « liaison sexuelle ».

> C'est au cœur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient dont il nous dit avec insistance qu'il n'a rien à faire avec tout ce qui a été désigné sous ce nom jusqu'alors, il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Œdipe comme sa motivation centrale. Et c'est ce qui me permet maintenant de vous dire pourquoi les motifs de l'inconscient se limitent, – point sur quoi Freud s'est déclaré dès l'abord et n'a jamais fléchi –, au désir sexuel. C'est essentiellement en effet sur la liaison sexuelle, et en l'ordonnant à la loi des alliances préférentielles et des relations interdites, que la première combinatoire des échanges de femmes entre les lignées nominales prend son appui, pour développer en un échange de biens gratuits et en un échange de maîtres-mots le commerce fondamental et le discours concret qui supportent les sociétés humaines[87].

L'interdit de l'inceste est la Loi qui oriente les échanges de femmes entre des groupes, familles ou clans différents. Une femme portant un nom de famille ou de clan ne peut pas se marier avec un homme portant le même nom. Le nom de famille est ce qui oriente les échanges de femmes, il est à l'origine des lignées nominales. Le Nom-du-Père est le support de l'ordre symbolique.

L'échange nécessaire de femmes rend possible d'autres types d'échanges secondaires – l'échange de produits manufacturés, de la cueillette, de l'agriculture, des animaux d'élevage ou de chasse; l'échange de femmes est à l'origine du commerce. C'est

[87] Lacan, J., « La chose freudienne », [1955], *Écrits*. *op. cit*., p. 432.

aussi la possibilité pour les échanges des maîtres-mots, ce qui a contribué au développement de la parole, du langage et du discours. L'échange de femmes orienté par l'interdit de l'inceste organise une combinatoire primitive, la matrice, qui détermine les rapports permis, préférentiels ou interdits – la structure encadre l'ordre social, l'ordre des générations et la survie des lignées nominales.

La structure révèle le dualisme pulsionnel à son origine, elle est issue de l'économie des pulsions. D'un côté, la reproduction des individus et le maintien de l'espèce est au point de départ – la « pulsion de vie », le désir sexuel. D'un autre, la mort de l'individu au profit de la survie de l'espèce, l'orientation de la dérive pulsionnelle en raison de la Loi symbolique qu'interdit l'inceste et oriente l'échange de femmes, l'alliance et les générations – la « pulsion de mort ». Le paradoxe de la reproduction des corps, le rapport sexuel entre l'homme et la femme, le rapport entre les sexes, qui en même temps conjugue vie et mort, est le réel sur lequel s'est érigée la structure. Le complexe d'Œdipe, mis en évidence par Freud comme la motivation centrale de l'inconscient, indique que la Loi du Nom-du-Père régule la pulsion, la culture s'impose à la nature.

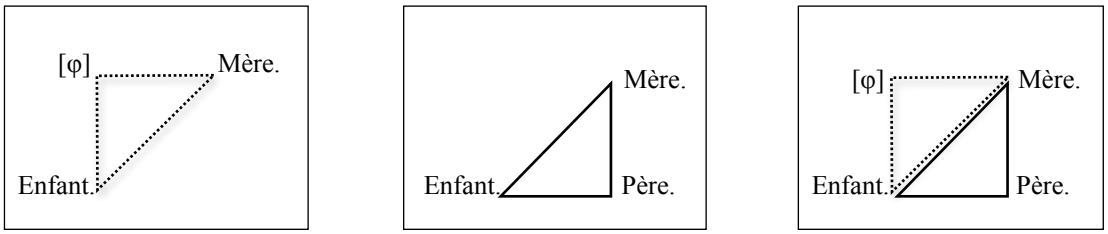
La réflexion sur la problématique œdipienne dans l'enseignement de Lacan débute avec sa proposition de la métaphore paternelle et le Nom-du-Père, lors du *Séminaire* III, *Les Psychoses*[88] [1955-1956]. Lacan forge la métaphore paternelle pour démontrer que pour le sujet psychotique le Nom-du-Père n'accomplit pas cette fonction de métaphore.

---

[88] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956]. *op. cit*.

> La situation triangulaire de l'Œdipe est quelque chose qui n'est pas complètement élucidé par Freud, mais du seul fait qu'elle est maintenue toujours, elle est là pour prêter à une élucidation, qui n'est possible que si nous reconnaissons que le tiers, l'élément central pour Freud, qu'est le père, a un élément signifiant, irréductible à toute espèce de conditionnement imaginaire.
>
> Je ne dis pas que le Nom-du-Père soit le seul dont nous puissions dire cela.
>
> Nous pouvons dégager cet élément chaque fois que nous appréhendons quelque chose qui est à proprement parler de l'ordre symbolique[89].

Lacan fait valoir le père en tant qu'élément central du ternaire œdipien – mère, père, enfant. Il restitue l'importance fondamental de l'intervention du père sur le couple mère-enfant. En effet, Lacan décale la position du père dans ce ternaire. L'élément qu'intervient originellement sur le binaire mère-enfant est le phallus imaginaire [φ], produisant ainsi un premier ternaire imaginaire comprenant – mère, enfant, phallus imaginaire. Cet élément imaginaire est essentiel dans la relation intersubjectif mère-enfant. L'élément signifiant porté par le père est issu de l'ordre symbolique et se distingue de l'instance imaginaire.



Le signifiant du Père est le deuxième élément qui s'interpose au couple originel mère-enfant. Ensemble ils produisent un deuxième ternaire qui correspond à la situation triangulaire du complexe d'Œdipe – père, mère, enfant. Les deux ternaires mis ensemble

[89] *Ibid*., p. 355.

produisent un rapport quaternaire entre : enfant, mère, phallus, père. Ce schéma quaternaire est homologue aux « *Schéma L*[90] » et « *Schéma R*[91] » de Lacan.

> Or, si des échanges affectifs, imaginaires, s'établissent entre la mère et l'enfant, autour du manque imaginaire du phallus, ce qui en fait l'élément essentiel de la coaptation intersubjective, le père, dans la dialectique freudienne, a le sien, c'est tout, il ne l'échange, ni ne le donne. Il n'y aucune circulation. Le Père n'a aucune fonction dans le trio, sinon de représenter le porteur, le détenteur du phallus. Le père en tant que père a le phallus, un point c'est tout. (…)
> Cela est si fondamental que si nous essayons de situer dans un schéma ce qui fait tenir debout la conception freudienne du complexe d'Œdipe, ce n'est pas d'un triangle père-mère-enfant dont il s'agit, c'est d'un triangle (père)-phallus-mère-enfant. Où est le père là-dedans ? Il est dans l'anneau précisément qui fait tenir tout ensemble[92].

Le ternaire imaginaire originel – enfant, mère, phallus imaginaire [φ] – doit produire le ternaire symbolique dans lequel le père entre en possession de l'objet du désir de la mère, le phallus imaginaire. L'essence de la fonction du père consiste à faire tenir ensemble les trois autres éléments : [père-(phallus, enfant, mère,)]. Le phallus imaginaire est l'élément qui connecte le couple originaire mère-enfant. Le père entre dans le rapport mère-enfant en tant que porteur du phallus, en tant qu'il en a un et qu'il ne le partage pas. Il s'agit de la possession par le père d'un élément symbolique qui ne se réduit pas à l'imaginaire, le phallus symbolique représente la Loi qu'interdit l'inceste et oriente les échanges des femmes à travers les lignées nominales.

> La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Selon la formule que je vous ai expliqué une fois être celle de la métaphore, le père vient à la place de la mère, S à la place

---

90 Lacan, J., « Le séminaire sur ‹ La Lettre Volée › », *Écrits, op. cit.*, p. 53.

91 Lacan, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [rédaction décembre 1957 - janvier 1958], *Écrits, op. cit*., p. 553.

92 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op. cit*., p. 359.

de S', S' étant la mère, en tant que déjà liée à quelque chose qui était *x*, c'est à dire le signifié dans le rapport à la mère. C'est la mère qui va, qui vient[93].

$$\frac{\text{Père}}{\text{Mère}} \cdot \frac{\text{Mère}}{x}$$

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)$$

La symbolisation la plus primitive est celle de *l'absence* de la mère. Son absence représente pour le sujet une énigme [*x*]. Le signifiant maternel issu de la représentation de son absence est le premier à être symbolisé. Dans un moment très précoce le nourrisson comprend, aperçoit, quelle est la réponse à l'énigme de l'absence de la mère – le *phallus imaginaire* [φ], l'objet du désir de la mère, la raison de son absence. Le *Désir de la Mère* prend la place de son absence, il se substitue à [*x*], la signification inconnue du désir maternel. L'enfant cherche à se faire une place dans le Désir de la Mère, il s'identifie au phallus imaginaire. Cette identification est ce qui produit le ternaire imaginaire : mère–enfant–(phallus-imaginaire).

> C'est pour autant que le père se substitue à la mère comme signifiant que va se produire le résultat ordinaire de la métaphore, (…). L'élément signifiant intermédiaire tombe et le S entre en possession par voie métaphorique de l'objet du désir de la mère qui se présente sous la forme du phallus[94].

La métaphore est une structure surdéterminée comme celle du rapport entre le signifiant et le signifié, en référence à « *l'algorithme* » issu du *Cours de linguistique*

---

93 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], Paris, Seuil, 1998. pp. 175-176.

94 *Ibid*., p. 176.

général [1916] de Ferdinand de Saussure[95], l'œuvre qui correspond à l'émergence de la discipline linguistique.

$$\frac{S}{s}$$

Lacan applique les concepts de la linguistique saussurienne, signifiant et signifié, de structure (issu de l'œuvre de Claude Lévi-Strauss[96]), et les figures de style, la métaphore et la métonymie (issus de l'œuvre de Roman Jakobson[97] [1915]), dans son retour sur l'œuvre de Freud. Tous ces concepts étaient étrangers à la psychanalyse jusqu'à ce que Lacan les utilise dans son retour à Freud pour permettre à la psychanalyse de revenir à l'orientation de la première topique, au concept de l'inconscient et du refoulé en maintenant l'apport fondamental de la deuxième topique, le concept de résistance, la répétition et le dualisme pulsionnel, les « pulsions de vie et de mort ».

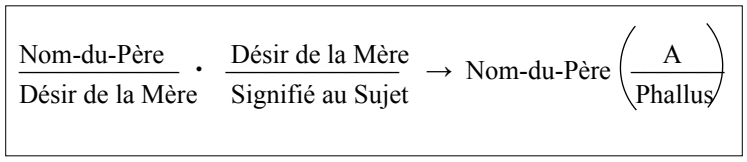
La métaphore est la figure de style utilisée par Lacan pour faire la démonstration de la *substitution* du signifiant du Nom-du-Père (N.d.P) au Désir de la Mère (D.M). Cette substitution introduit le signifiant du Nom-du-Père dans le trio primitif : enfant, mère, phallus-imaginaire. La métaphore paternelle est la substitution du signifiant du Désir de la Mère [S'] par le signifiant Nom-du-Père [S].

---

[95] cf. Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*, *op. cit.*, p. 497.

[96] Lévi-Strauss, C., Les structures élémentaires de la parenté, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.

[97] Jakobson, R., « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », *Essais de linguistique générale,* traduit et préface par Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, 1963.



Pour le sujet, le Nom-du-Père doit se superposer au Désir de la Mère. La fonction du Nom-du-Père est d'interdire au sujet le Désir de la Mère, le signifiant du Nom-du-Père représente la Loi qui interdit l'inceste et ordonne les échanges symboliques et les lignées nominales. Le Nom-du-Père fait valoir pour le sujet la Loi symbolique. En interdisant la mère, l'objet primitif, la Loi libère le sujet et lui permet de rechercher un objet substitutif. Lacan remarque que le Père est l'élément essentiel dans la signification du phallus, l'interdiction au sujet du Désir de la Mère. L'élision de [S'], du Désir de la Mère, est la condition pour la réussite de la métaphore paternelle. Le résultat attendu de cette métaphore est que le Nom-du-Père entre en possession de l'objet du Désir de la Mère, le phallus.

« Ceci s'applique ainsi à la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de absence de la mère[98] ». Au moyen de cette *série de substitutions* le Nom-du-Père devient la fonction dont l'argument est l'Autre, lieu du signifiant, structuré, érigé, sur le phallus symbolique. Le résultat final de la métaphore paternelle situe le grand Autre [A] à la place du numérateur de la fraction dont le dénominateur est le phallus symbolique.

---

98 Lacan, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [1957-1958], *Écrits, op. cit.*, p. 557.

L'Autre occupe la place équivalente à celle du signifiant dans l'algorithme saussurien, le phallus symbolique la place du signifié. Le phallus est le commun dénominateur entre le Désir de la Mère et le Nom-du-Père. L'Autre symbolique prend la place du premier signifiant introduit dans la symbolisation : le signifiant maternel, la symbolisation première par le sujet de l'énigme de son absence [*x*], dont le signifié est le phallus imaginaire [φ], représenté par le Désir de la Mère et remplacé par le Nom-du-Père.

C'est comme, par exemple, si l'Autre était un coffret qui garde le « trésor du signifiant » avec un système de sécurité à double serrure ou à double vérification : la première c'est l'inscription qu'origine le lieu de l'Autre, celle du signifiant maternel issu de l'*alternance présence-absence* de la mère; ensuite il y a une autre serrure de sécurité, c'est la substitution du premier signifiant du Désir de la Mère par le signifiant du Nom-du-Père. Ce n'est qu'avec ce deux serrures que le coffret peut être fermé en sécurité, que l'Autre symbolique est structuré et refermé en tant que un ensemble qui contient tous les signifiants.

« Ce signifiant du Nom-du-Père il est à une place fonctionnelle tout à fait précise puisque c'est le signifiant qui garantirait la consistance de l'Autre[99] ». La consistance est une référence à la théorie des ensembles en mathématiques, son application sur l'Autre – ensemble des signifiants – revient à dire que la métaphore paternelle fonde la structure et

[99] Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *Donc. La logique de la cure* », [1993-1994], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 15 juin 1994, inédit.

l'ordre symbolique. Le signifiant du Nom-du Père est le garant de la consistance de l'ensemble signifiant représenté par l'Autre.

Lors de son séminaire sur les psychoses, Lacan fait valoir la nécessité d'admettre à partir du texte de Freud la notion du signifiant et un autre registre que celui du refoulé – « *verdrängt* » et du refoulement – « *verdrängung* ». L'autre registre qu'il articule à partir du texte de Freud est celui de la « *Verwerfung* ».

> Il s'articule dans ce registre comme l'absence de cette « *Bejahung* » ou jugement d'attribution, que Freud pose comme précèdent nécessaire à toute application possible de la « *Verneinung* » qu'il lui oppose comme jugement d'existence : cependant que tout l'article où il détache cette « *Verneinung* » comme élément de l'expérience analytique, démontre en elle l'aveu du signifiant même qu'elle annule.
> C'est donc aussi sur le signifiant que porte la « *Bejahung* » primordial et d'autres textes permettent de le reconnaitre, et nommément la « lettre 52 » à Fliess, où il est expressément isolé en tant que terme d'une perception originelle sous le nom de signe, « *Zeichen* ».
> La « *Verwerfung* » sera donc tenue par nous pour forclusion du signifiant[100].

L'écrit de Freud sur « La Négation[101] » [1925] distingue deux processus de jugement : la « *Bejahung* » – l'affirmation primordial – qui correspond au *jugement d'attribution*; suivie par, la « *Verneinung* » – la *négation* – qui correspond au *jugement d'existence*. La « *Verwerfung* », la *forclusion*, est pour un sujet le rejet de l'inscription d'un signifiant dans l'Autre. La « *Verwerfung* » est antérieur à la « *Bejahung* », elle signifie l'expulsion hors symbolique qui constitue le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui « *ex-siste* ». La « *Bejahung* » est l'appropriation, l'introjection, par le sujet d'une trace de

---

[100] Lacan, J.,« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [1957-1958], *Écrits, op. cit*., p. 558.

[101] Freud, S., « La Négation », *Résultats, idées et problèmes II,* [1921-1933], Paris, Presses Universitaires de France, 1985. pp. 135-140.

perception, ce qui résulte dans une symbolisation primordial. À ce moment mythique, il se produit la différentiation entre le monde extérieur et le sujet, la distinction entre l'étranger et lui-même.

La « *Verwerfung* » correspond à la forclusion, le rejet de l'inscription de la trace de perception correspondant à la fonction du Nom-du-Père, la castration, cette trace est rejetée, abolit du symbolique et fait son apparition dans le réel.

> La *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est à dire à la *Bejahung* que Freud pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa racine, et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne s'offrir à la révélation de l'être, (…), soit laissé être[102].

La « *Verwerfung* » est traduite par Lacan comme, la *forclusion*, le rejet, de l'inscription du signifiant Nom-du-Père au lieu de l'Autre. Dans la psychose il n'y a pas l'affirmation première, le jugement d'attribution, du signifiant du Nom-du-Père et son inscription symbolique, ce signifiant est *rejeté* du symbolique, il est forclos, « *Verworfen* ». La forclusion de la trace de perception exclut le double processus de jugement, son enregistrement et sa reproduction en tant que « signe ».

« Pour aller maintenant au principe de la forclusion (*Verwerfung*) du Nom-du-Père, il faut admettre que le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la Loi du signifiant[103] ». Lacan forge la

---

[102] Lacan, J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la ‹ *Verneinung* › de Freud », [1954], *Écrits*, *op. cit.*, p. 388.

[103] Lacan, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [1957-1958], *Écrits, op. cit.*, p. 578. Nous soulignons.

métaphore paternelle pour démontrer que dans la psychose le Nom-du-Père n'accomplit pas sa fonction de métaphore. Le signifiant du Nom-du-Père est forclos – « *Verworfen* » – il est rejeté dans la psychose, il ne fonde pas la structure et l'ordre symbolique puisqu'il manque à sa place dans l'Autre. Au lieu de l'Autre, le Nom-du-Père représente en même temps deux fonctions : la Loi symbolique et la Loi de la génération. Le Nom-du-Père se dédouble au lieu de l'Autre, comme une monnaie, d'un côté il représente la Loi du désir et de l'autre la Loi du signifiant.

Le Nom-du-Père est un signifiant qui appartient à l'ensemble des signifiants – l'Autre, trésor du signifiant, [A] – et qui dans la psychose manque à sa place laissant le sujet en proie au Désir de la Mère. Dans la psychose, le symbolique n'est pas structuré, ce qui produit pour le sujet psychotique l'intromission du signifiant dans le réel, les phénomènes élémentaires, l'hallucination et le délire.

Le Nom-du-Père est le « signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi[104] ». Le Nom-du-Père est l'Autre de l'Autre, il est le signifiant qui dans l'Autre symbolique [A] représente l'Autre de la Loi, la castration. Le rapport primitif de l'enfant à la présence et à l'absence de sa mère produit la première symbolisation qui inaugure l'Autre lieu du signifiant. Ce rapport constitue pour le sujet l'espace de l'Autre. Le Désir de la Mère fait d'elle l'Autre originel pour le sujet.

[104] *Ibid*., p. 583.

La réponse à l'énigme du Désir de la Mère, le résultat de la métaphore paternelle, c'est que le Nom-du-Père doit prend sa place signifiante dans l'Autre, il doit prend la possession du phallus, le commun dénominateur entre le symbolique et la reproduction. Le Nom-du-Père est l'Autre de la Loi par rapport à l'Autre symbolique, il est « l'Autre de l'Autre ». Le père dans l'Œdipe est une métaphore, une substitution, du premier signifiant inscrit pour le sujet, la mère, par le signifiant du Nom-du-Père.

> Si l' expérience analytique nous a montré quelque chose, c'est bien que tout rapport inter-humain est fondé sur cette investiture qui vient en effet de l'Autre. Cet Autre est d'ores et déjà en nous sous la forme de l'inconscient, mais rien dans notre propre développement ne peut se réaliser, si ce n'est à travers cette constellation qui implique l'Autre absolu comme siège de la parole. Si le complexe d'Œdipe a un sens c'est précisément parce qu'il donne, comme étant le fondement de notre installation entre le Réel et le Symbolique, et de notre progrès, l'existence de celui qui a la parole, de celui qui peut parler, du père. Pour tout dire, il le concrétise en une fonction qui, je vous le répète, est en elle-même essentiellement problématique. L'interrogation « Qu'est-ce que le père ? » est posée au centre de l'expérience analytique comme éternellement non résolue, du moins pour nous analystes[105].

Tout rapport intersubjectif fondé sur la parole et le langage, sur la communication, est dépendant de ce qui se déroule dans l'Autre [A] dont Freud a trouvé la syntaxe par les formations de l'inconscient : rêve, lapsus, « *Witz* » – mot d'esprit, symptôme. L'Autre est la synchronie du système signifiante, l'ensemble des signifiants, et le lieu où les signifiants s'articulent, la diachronie de la chaîne, le lieu où se dépose la parole et lieu du discours. L'Autre absolu est le symbolique structuré par la métaphore paternelle.

Même avant sa naissance, l'être humain est déjà en immersion dans un bain qui implique l'existence de l'ordre symbolique, avant que le signifiant maternel puisse être

[105] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La Relation d'objet*, [1956-1957], Paris, Editions du Seuil, 1994, p. 372.

inscrit pour un sujet. Pour l'être humain, l'univers du langage, le « bain signifiant », est premier. Le sujet est pris dans l'ordre symbolique, qu'il le veuille bien ou non, avant sa naissance et même avant sa conception, il est pris dans le discours de sa famille et dans l'ordre des générations à une place unique. La parole est l'attribut du père dans la famille de l'époque où cette articulation est développé par Lacan.

Le père est le signifiant qui se situe entre le Réel de la reproduction, le Symbolique de la parole et du langage et l'Imaginaire pris sur la réalité, il est l'anneau qui fait tenir ensemble ces trois instances. Lacan fait valoir ainsi la triple fonction du père : le père réel, celui de la reproduction; le père symbolique, le Nom-du-Père, l'Autre de l'Autre; et le père imaginaire, celui de la réalité, le porteur, le détenteur du phallus. L'Autre absolu est le lieu où la parole se constitue, il est le père représentant de la Loi et de l'ordre symbolique. L'Autre relatif en opposition à l'idée de l'absolu serait alors ce que la mère représente pour le sujet – la satisfaction du besoin. Le sens du complexe d'Œdipe est de faire une place pour le père dans le rapport mère-enfant, donner existence au père en tant que celui qui a la parole, celui qui peut parler, et le responsable par l'introduction du sujet dans l'ordre symbolique.

Le complexe d'Œdipe exalte la fonction du Père en même temps qu'il la rend problématique puisqu'il s'agit du meurtre du Père par son fils. L'Autre absolu est le père-mort, l'altérité radicale par rapport au sujet, le « *tu* » par rapport auquel se définit le « *je* »

qui représente le sujet de l'inconscient. Le « *tu* » est le signifiant-limite, l'absolu, celui qui représente le symbole en tant que le « meurtre de la Chose », celui qui « *tue* ».

> Comment Freud ne la reconnaîtrait-il pas en effet (l'affinité de deux relations signifiants attribués au père : la procréation et la mort), alors que la nécessité de sa réflexion l'a mené à lier l'apparition du signifiant du Père, en tant qu'auteur de la Loi, à la mort, voire au meurtre du Père, – montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à vie à la Loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie cette Loi est bien le Père mort[106].

Lacan remarque que l'attribution de la procréation au père démontre sa nature signifiante, ce que les religions ont aperçu et que leurs commandements et dogmes essaient de réguler. La fonction « être père » ne peut pas être conçue sans que la catégorie du signifiant soit posée comme le fondement des rapports « *inter-humains* ». La notion du père au sens de la procréation est portée à l'état de signifiant par la série de substitutions démontrées par la métaphore paternelle. Le signifiant du père fait que l'acte de copuler devienne fonction de procréation dont seule la mort rend le sens plein. « Le signifiant ‹ être père › est ce qui fait la grand-route entre les relations sexuelles avec une femme[107] ». L'Autre de l'Autre, l'Autre absolu, est le père, le représentant de la mort et de la reproduction sexué. Le Nom-du-Père représente en même temps vie et mort. Avec le Nom-du-Père et par rapport à la structure de la métaphore, Lacan donne une version linguistique à l'Œdipe freudien.

---

[106] Lacan, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [1957-1958], *Écrits, op. cit*., p. 556.

[107] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les psychoses,* [1955-1956], *op. cit*., p. 330.

3.4 – « *Verneinung »* et « *Verdrängung »* : la négation et le refoulement.

À partir de l'analyse du fait clinique de la dénégation, dans son écrit homonyme de 1925, Freud distingue deux conduites de jugement réglés par le principe du plaisir : la « *Bejahung* », l'affirmation, et la « *Verneinung* », la négation. En allemand le mot « *Verneinung* » désigne la *négation* logique et grammaticale, mais aussi la *dénégation* psychologique. « La négation est une manière de connaître le refoulé, ce qui revient à dire qu'elle est déjà, au fond une sorte de suppression du refoulement, mais qu'elle ne signifie certes pas encore une acceptation du refoulé. *On voit comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif*[108] ». La dénégation permet au refoulé son devenir conscient à condition d'être nié, d'être condamné par la conscience. Le refoulé n'est pas pour autant accepté, le refoulement n'est pas annulé. Ce fait issu de l'observation clinique renforce la nécessité vérifiée par Freud de séparation entre les systèmes de la perception-conscience et la mémoire, entre affectif et intellectuel. Cette nécessité était déjà présente dans les schémas de l'appareil psychique du début du vingtième siècle dans le « Projet pour une psychologie scientifique » et la « Science de Rêves ».

Freud est conduit par l'étude de la négation à l'origine de la fonction intellectuel : le jugement d'attribution – la « *Bejahung* » – et le jugement d'existence – la « *Verneinung* ». Le jugement d'affirmation attribue ou refuse une propriété à une

[108] Freud, S., « La Négation », *Résultats, idées et problèmes II,* [1921-1933], *op. cit*. Nous soulignons.

représentation, à une « chose ». L'affirmation indique le passage de la perception à l'idée, à l'intellect, à la mémoire. Le jugement d'existence fait le contrôle de la représentation produite lors du processus primaire et vérifié son existence dans la réalité. La négation marque le passage de la représentation au processus secondaire, du principe du plaisir au principe de réalité.

> Pour comprendre cette évolution, il faut se rappeler que toutes les représentations proviennent des perceptions, qu'elles en sont les reproductions. Originellement donc, l'existence de la représentation est déjà un gage de la réalité de ce qui est représenté. L'opposition entre le subjectif et l'objectif n'existe par conséquent pas dès le début. Le premier but et le plus immédiat de l'examen de la réalité n'est pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant à ce qui est représenté, mais de le retrouver, de s'assurer qu'il existe encore. Une autre chose qui contribue à opposer le subjectif et l'objectif est due à une autre vertu de la faculté de penser. La reproduction de la perception dans la représentation n'est pas toujours sa reproduction fidèle; elle peut être modifiée par des omissions ou changée par la fusion d'éléments divers. Il appartient à l'examen de la réalité de contrôler jusqu'où vont ces déformations. Mais on s'aperçoit qu'on ne se livre à cet examen de la réalité que parce que des objets qui, autrefois, avaient été cause de réelles satisfactions, ont été perdus[109].

L'évolution dans la séparation entre le subjectif et l'objectif, représentation et réel, intérieur et extérieur, dedans et dehors, révèle qu'à l'origine cette opposition n'existe pas. Freud remonte l'origine de cette séparation au *jugement d'attribution*. Freud exprime l'attribution première de la fonction de jugement dans le langage des motions les plus anciennes, orales : ceci est bon et je veux l'introduire en moi; ceci est nuisible, mauvais, je veux l'exclure hors de moi. Le Moi-plaisir se différencie de l'extérieur, l'étranger, dans lequel il exclut et rejette les perceptions reconnues comme déplaisantes, la « *verwerfung* » primitive.

---

[109] *Ibid*.

Cette évolution traduit aussi le mouvement de la pulsion à l'origine de l'excitation qui produit la sensation dont la perception déclenche la représentation à partir de la fonction intellectuelle du jugement d'attribution. La « *Bejahung* » – le jugement d'attribution – marque le passage de la perception au processus primaire. Le processus primaire transforme la perception en représentation, dans une « *Vorstellung* ». La satisfaction pulsionnel qui résulte du processus primaire ne produit qu'une faible décharge du composant énergétique de la pulsion. Il s'agit d'une satisfaction à peine illusoire, hallucinatoire.

L'autre vertu de la faculté de penser est le jugement d'existence – la « *Verneinung* » – que Freud résume comme « l'examen de la réalité ». Le processus secondaire fonctionne comme le contrôle des représentations produites lors du processus primaire. L'examen de la réalité, l'épreuve de la réalité, consiste dans le retour de la fonction intellectuelle du jugement de la représentation sur l'ordre perceptif première cause de la représentation. La représentation est déjà une preuve de l'existence de ce qui est représenté. L'excitation pulsionnelle est aussi bien à l'origine de la perception, qui résulte dans une représentation, que de la recherche de l'objet qui correspond à la satisfaction de la pulsion. La rencontre de « l'objet cause réelle de satisfaction » fait revenir la pulsion au niveau minimal d'excitation et restitue à nouveau l'équilibre du système psychique. Freud remarque qu'il est important de savoir si un objet de satisfaction possède une propriété quelconque et si

l'objet représenté existe dans la réalité, dans le monde extérieur, de façon qu'il soit possible de s'en emparer s'il en est besoin.

L'utilisation du verbe « trouver » pour d'écrire l'opération du processus secondaire – le retour de la fonction intellectuelle du jugement de la représentation sur la perception première, « l'examen de la réalité » – pourrait suggérer que la trouvaille de l'objet n'est que fortuite, ne résulte que du pure hasard. En plus ce mot supprime le fait qu'il s'agit de la recherche par la pulsion de l'objet correspondant à une première expérience de satisfaction, il s'agit d'un objet déjà connu et alors à « retrouver ». Cette expérience première de satisfaction à partir de la rencontre de l'objet de satisfaction de la pulsion, perçue en tant que « plaisir », inscrit dans la « mémoire » une trace que lui correspond.

Le verbe « retrouver » décrit plus précisément le résultat de la recherche de l'objet par la pulsion, il apporte la « dimension de la répétition » caractéristique du processus primaire et du principe du plaisir. La satisfaction de la pulsion dans la rencontre de l'objet, lors du processus secondaire, correspond à la décharge du facteur quantitatif de la pulsion, le retour de l'excitation pulsionnelle au niveau minimal et à l'équilibre du système psychique – conforme à la loi du principe du plaisir. La satisfaction de la pulsion est passagère, fugace, très tôt l'excitation pulsionnelle s'élève, est reconnue par la perception en tant que « déplaisir » et relance la recherche de l'objet de satisfaction et le circuit de la pulsion.

C’est autour de l’objet de satisfaction qui tourne la motion pulsionnelle, ce circuit est inextricablement tramé au tissu symbolique chez l’être humain. Pour l’être humain, la reproduction d’une perception par la représentation, l’inscription symbolique de la représentation, produit comme son effet la séparation, la perte, le manque, de l’objet de satisfaction de la pulsion. La reproduction d’une perception dans une représentation n’est pas toujours fidèle, il peut y avoir des omissions, des fusions, des déformations. L’objet représenté n’est pas l’objet réel qui correspond à la satisfaction de la pulsion. La représentation symbolique, le processus primaire, est la raison de ce que pour le sujet de l’inconscient l’objet de la pulsion est perdu. Le rapport et en même temps la séparation entre l’être humain et l’objet de satisfaction de la pulsion se réalise par l’interposition du processus symbolique et du principe du plaisir. Le processus symbolique comme tel est inopérant dans le monde animal pour lequel il ne s’agit pas de pulsion, mais de l’instinct. Le sujet de l’inconscient est à la recherche de l’objet, mais rien ne l’y conduit. Il n’y a pas de correspondance, connaissance ou adaptation entre le sujet de l’inconscient et l’objet de la pulsion. Il faut remarquer que c’est dans son écrit sur la dénégation que Freud identifie l’objet à la « tendance à retrouver » qui fonde l’orientation du sujet vers l’objet, mais l’objet dont il s’agit il ne l’articule pas.

Lors du processus secondaire, la satisfaction de la pulsion nécessite l’intervention de la réalité. La séparation entre le système perception-conscience et l’inconscient est homologue à la séparation entre subjectivité et objectivité, intellectuel et affectif, principe

de plaisir et principe de réalité. Les deux processus de jugement distingués par Freud marquent les frontières du processus primaire et du principe du plaisir, entre perception et conscience. Un « signe de perception » – « *Wahrnehmungzeichen* » – est transformé par le processus primaire dans un « signe de réalité », il s'agit de la représentation de l'objet correspondant à la satisfaction de la pulsion entre rencontre et perte.

Selon le schéma de la « Lettre 52[110] », du 06 décembre 1896 de Freud à Fliess, une trace de perception est changée en signe en passant par deux systèmes consécutifs responsables par la décomposition symbolique et son inscription dans l'inconscient. Le premier est le système « Percep. S. » – (*Wz*) – « constitue le premier enregistrement des perceptions, tout à fait incapable de devenir conscient et aménagé suivant les associations simultanées[111] ». Le seconde est le système de l'Inconscient, « *Unbewusste* » – (*Ub*) – « est un second enregistrement ou une seconde transcription, aménagé suivant les autres associations – peut-être suivant des rapports de causalité. Les traces de l'inconscient correspondraient peut-être à des souvenirs conceptionnels et seraient aussi inaccessibles au conscient[112] ». Les « souvenirs conceptionnels » désignent la représentation, l'idée, d'un objet, la transformation de la perception en mémoire. Ces souvenirs correspondent aux traces mnésique inscrites dans l'inconscient à partir des traces de perception.

---

[110] Freud, S., *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhem Fliess; Notes et Plans*, [1887-1902], Paris, Presse Universitaire de France, 1956. (A. Berman traducteur).

[111] *Ibid.*, p.155.

[112] *Ibid*.

Déjà dans le schéma de l'appareil psychique de la « Lettre 52 » Freud articule l'inscription des « souvenirs conceptionnels » dans le système inconscient en fonction des « rapports de causalité ». Il s'agit de l'indication du rapport entre les processus primaire et secondaire en fonction d'une « cause » commune selon laquelle les « souvenirs conceptionnels » sont rangés. La « cause » commune qui déclenche la perception et le processus d'inscription symbolique est l'excitation qui résulte de la pulsion. Cette excitation produit en même temps la représentation de l'objet qui correspond à la satisfaction de la motion pulsionnelle et relance la recherche de l'objet. Les « souvenirs conceptuels[113] » sont une première approche par Freud des éléments inscrits dans l'inconscient, lesquels, indique Lacan, sont équivalents au signifiant linguistique.

Dans ses schémas de l'appareil psychique de la « Lettre 52 » et de la « Science de Rêves » Freud utilise le terme de « *Niederschriften* » en référence à l'inscription des empreintes, des marques, des traces, et leur retranscription, résultant dans le système des couches superposées et ordonnés, leur contiguïté produisant une séquence qui correspond au système inconscient.

> De quel terme Freud use-t-il sans cesse chaque fois qu'il a à expliquer la succession des empreintes dans lesquelles se décompose l'appareil psychique et notamment dans la *Traumdeutung* ? – du terme de *niederschreiben*. On le trouve chaque fois que, dans ce texte et dans tout autres, où viennent s'imprimer – *niederschreiben*, ce n'est même pas s'imprimer, c'est s'inscrire – et s'enregistrer des éléments que Freud articule différemment selon les différents moments de sa pensée. Au niveau d'une première couche, il s'agira des rapports de simultanéité, lesquels seront ensuite ordonnés au niveau d'autres couches. C'est ainsi que le

[113] N.B.,« (…) les *Vorstellungsrepräsentanzen*, que Freud appelle dans l'*Entewurf* les souvenirs conceptuels, ce qui n'est qu'une première approximation de la même notion ». cf. Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960],*op. cit*., p. 78. Nous soulignons.

> schéma se fractionne en une succession d'inscriptions, de *Niederschriften* – (…) – qui se superposent les unes sur les autres. Toutes ces choses qui se passent originalement – soit avant l'arrivé à une autre forme d'articulation qui est celle de la pré-conscience – c'est à dire qui sont très précisément dans l'inconscient, exigent, pour être conçues, une sorte d'espace typographique. Il y a là une véritable topologie de signifiants. Si nous traduisons littéralement cette topologie des signifiantes, on arrive au *Begreifen* de la réalité, terme qu'il emploie sans cesse[114].

Le schéma des couches superposées de la « Science des Rêves » différencie deux systèmes : le premier où les empreintes sont inscrites par des rapports de simultanéité, de condensation et, donc, par la « substitution » des éléments inscrits à partir de la perception; le deuxième est constitué par des rapports d'« analogie » et de « similitude ». Ce deuxième système représente depuis les premiers ébauches de l'appareil psychique le « déplacement », mécanisme en œuvre lors du processus primaire. Lacan remarque qu'il s'agit de l'élément temporel, la diachronie constituante et orientée du réseau signifiant. Le schéma freudien de l'appareil psychique de la *Traumdeutung* est représenté par une séquence des couches, analogue à la réfraction de la lumière qui changerait d'indice de réfraction de couche en couche. L'inconscient est un « immense étalement, spectre spécial, dans l'intervalle entre perception et conscience ».

Dans ces schémas de l'appareil psychique du début du vingtième siècle, Freud inscrit dans l'inconscient un « *Niederschriften* », un caractère typographique, la lettre au sens du caractère d'imprimerie. La topologie inconsciente met en relief que les rapports entre les lettres dans l'inconscient, les éléments inscrits dans l'inconscient, s'organisent en

---

114 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, [1958-1959], La Martinière; Le Champ freudien, 2013, p. 86.

fonction de la position que chaque caractère occupe par rapport aux autres, leur combinatoire, composant un système.

Ces deux schémas freudiens de l'appareil psychique ont en commun la différenciation de deux systèmes aménagés selon : la simultanéité et la succession. Le premier correspond à l'*inscription* d'un « signe de perception »; le deuxième repose sur la transcription du « signe de perception » en des « traces de souvenirs » ou des « traces mnésiques/mnémoniques ». L'inscription dans l'inconscient d'un signe attribué à une perception sont les termes freudiens utilisés dans sa description de l'appareil psychique. Ces termes indiquent que dans les schémas freudiens de l'appareil psychique le contenu de l'inconscient était formé, composé, par l'inscription de « signes » qui se réfèrent aussi bien à l'écrit et à la lettre qu'à une première manipulation de l'objet.

> Toute sa définition de la mémoire tourne autour de la succession des *Niederschriften*, des inscriptions. L'exigence fondamental de tout ce système est d'ordonner dans une conception cohérent de l'appareil psychique les champs divers de ce qu'il y voit fonctionner effectivement dans les traces mnésiques.
> Dans la lettre 52, la *Wahrnehmung*, c'est-à-dire l'impression du monde extérieur comme brute, originelle, primitive, est hors du champ qui correspond à une expérience notable, c'est-à-dire effectivement inscrite dans quelque chose dont il est tout a fait frappant qu'à l'origine de sa pensée, Freud l'exprime comme une *Niederschriften*, quelque chose qui se propose donc, non pas simplement en termes de *Prägung* (empreinte) et d'impression, mais dans le sens de quelque chose qui fait signe et qui est de l'ordre de l'écriture – ce n'est pas moi qui lui ait fait choisir ce terme[115].

Le double processus de jugement exposé par Freud dans son écrit sur « La Négation » [1925], le jugement d'attribution et le jugement d'existence, est homologue aux

[115] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*., p. 63.

deux systèmes d'inscription et traduction des traces de perception en de traces mnésique inscrites dans le système inconscient, aussi bien celui du schéma de la « Lettre 52 » que dans le schéma de l'appareil psychique de la « L'Interprétation des Rêves » [1900].

La « *Verneinung* » est homologue au deuxième système qui compose la topologie signifiante de l'inconscient, celui qui correspond à la transcription des traces de perception en signes du schéma de la « Lettre 52 », et aussi à la succession et l'ordre du schéma de la « Science de Rêves ». La négation, conçue après la deuxième topique [1923], est homologue au concept freudien de déplacement, un des mécanisme caractéristique du processus primaire régit par le principe du plaisir. « Déjà au niveau de l'inconscient, cela s'organise selon des lois qui ne sont pas forcément, Freud l'a bien dit, les lois de la contradiction et de la grammaire, mais les lois de la condensation et du déplacement, celles que j'appelle pour vous les lois de la métaphore et de la métonymie[116] ». Lacan suivant les indications de la linguistique a assimilé le déplacement à la diachronie de la chaîne signifiante et à la figure de style de la métonymie.

> Si le non-dit dont il s'agit dans le refoulement est bien un tel truc, il ne fait pas de doute que la négation qui est ici en jeu est une forme si primordiale que la *Verneinung* – qui paraît pourtant être l'une des formes le plus élaborées du refoulement chez le sujet, (…) – Freud la met tout de même tout de suite après la *Bejahung* primitive. La *Verneinung* primitive, c'est ce dont je suis en train de vous parler à propos du *non-dit*. (…) Et puis, je vous est déjà indiqué qu'il y a plus d'un mode de la négation, puisque j'ai énoncé à ce propos la *Verwerfung* et que j'ai fait reparaître là, (…), la *Verneinung*[117].

---

[116] *Ibid*., p. 76.

[117] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op. cit*., p. 98.

La « *Verneinung* » marque le passage de la structure symbolique au « mouvement de la parole », au dire, à l'énonciation. La négation marque le passage du système inconscient au préconscient-conscience, du processus primaire au secondaire, du principe du plaisir au principe de réalité. Le « non-dit » met en évidence la fonction de la parole en tant que propre au système préconscient-conscience. Ce n'est qu'en fonction de la parole que le discours inconscient peut devenir objet de l'analyse et passer au savoir conscient.

Dans son écrit sur la négation, Freud conclut que « l'on ne découvre en analyse aucun ‹ non › à partir de l'inconscient (…) ». Lacan remarque qu'il y a bien d'autres façons de représenter la négation dans l'inconscient, mais la particule négative « ne » ne se fait reconnaitre que par la parole, c'est le « non-dit ». La particule « ne » n'est pas représentée dans l'inconscient, cette particule appartient au système préconscient-conscience.

« *Verwerfung* », « *Verneinung* », « *Verdrängung* » sont trois modes de négation dont le sujet dispose pour ranger un signifiant : *forclusion* – le rejet de la perception antérieur à l'inscription symbolique; la *négation* – marque le passage de la perception au symbolique et fait frontière avec le préconscient, c'est le « *non-dit* »; le *refoulement* – porte sur un signifiant, ce signifiant n'est pas autorisé par la censure à passer au système préconscient-conscient, il est envoyé dans l'inconscient, il est « *interdit* ». Freud souligne que c'est seulement à partir du refoulement qu'il est possible de parler d'inconscient et conscient.

Il faut remarquer avec attention la différence entre les deux usages du mot « *Verneinung* » : la *négation* – jugement d'existence – marque le passage de la perception au symbolique et délimite la frontière entre le processus primaire et secondaire; et la *dénégation* qui est « le mode privilégié de connotation au niveau du discours, de ce qui, dans l'inconscient, est *verdrängt*, refoulé[118] ». La dénégation permet au refoulé de passer au dire, mais non pas d'être accepté par la conscience. La dénégation sert au refoulé pour passer la frontière de la répression qui sépare l'inconscient et le préconscient sans être reconnu par la censure. C'est au moyen de la parole que le « *non-dit* » peut faire passer le signifiant refoulé de l'inconscient au préconscient-conscience.

> Le terme de « *Verneinung* » s'applique ici au sens où Freud nous en montre les deux faces, qu'il est articulé, symbolisé, mais qu'il est pourvu du signe non. (…) Observez simplement que pour pouvoir parler d'annulation, il faut qu'il s'agisse du signifiant, parce qu'on n'annule rien qui ne soit signifiant. Il n'y a pas la moindre annulation concevable au animal, et si nous trouvons quelque chose qui y ressemble, nous dirons qu'il y a une ébauche de formation symbolique. L'annulation n'est pas simplement cet effacement de la trace dont je vous ai parlé, mais au contraire la prise d'un signifiant élémentaire dans une parenthèse pour dire cela n'est pas – mais cela disant on le pose tout de même comme signifiant. C'est toujours du signifiant qu'il s'agit[119].

À partir de l'étude de la « négation » Lacan fait valoir la duplicité du sujet de l'inconscient divisé entre le dire et le dit, entre parole et langage, entre signifiant et signifié. Cette différence est représentée sur le « *graphe du désir*[120] » par les deux chaînes parallèles, celles de l'énonciation et de l'énoncé. La chaîne de l'énonciation (en haut)

---

[118] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.,* p. 78-79.

[119] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient*, [1957-1958], *op. cit*., p. 484.

[120] Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 817.

marque la place où le sujet est implicite au pur discours – le sujet impliqué dans l'acte de parler; et la chaîne de l'énoncé (en bas) dans laquelle le sujet est désigné par des éléments du code, ce que les linguistes appellent les « *shifter* » pour désigner les mots qui ne prennent sens que des coordonnées (attribution, datation, lieu d'émission) du message, des symboles index.

Lacan procède à l'étude des deux types de la négation en français et leur usage de la particule « *ne* ». Le mode « forclusif » emploie nécessairement deux termes pour exprimer la négation, le « ne » combiné d'un mot auxiliaire « pas, point, personne, rien, goute, mie », comme par exemple dans la phrase « *Il n'y a ici pas un chat* ». La négation forclusive permet au sujet de faire passer le refoulé de l'inconscient au préconscient au moyen de la parole. « Au niveau de l'énonciation, la négation porte sur l'articulation même du signifiant, sur le signifiant pur et simple dit en acte, c'est la négation du Je ne dis pas que… par exemple, *Je ne dis pas que je suis ta femme*. Au niveau de l'énoncé, elle devient la négation du *Je ne suis pas ta femme*[121] ».

Le mode « discordantiel » emploie le « ne explétif », dans lequel la particule « ne » apparait toute seule. L'exemple que Lacan donne est ceci : « *Je crains qu'il ne vienne* ». « Chacun sait que cela veut dire *Je crains qu'il vienne* et non pas *Je crains qu'il ne vienne pas*[122] ». Lacan propose encore une variation dans l'interprétation du même exemple, en disant « *Je crains qu'il ne vienne* » le sujet dissimule son vœu, « *J'espérais qu'il vienne* ».

---

[121] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op.cit*., p. 106.

[122] *Ibid*.

La négation exprime la distance entre le dire et le dit et dans leur écart il est possible de reconnaitre le sujet et son désir. Le mode subjonctif employé dans cet énoncé fait valoir derrière le sujet de l'énoncé celui de l'énonciation, le sujet de la parole.

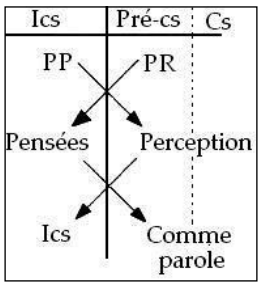
Lacan fait valoir à partir de la distinction entre le dire (– Je ne dis pas que je suis ta femme. – Je crains qu'il ne vienne.) et le dit (– Je ne suis pas ta femme. – Je crains qu'il vienne.) : la double inscription du sujet, et en même temps, son correspondant, le désir – le reste entre l'urgence du besoin et la demande d'amour. La double inscription du sujet de la psychanalyse reflète la structure surdéterminée du signifiant et du signifié. Le sujet parlant est divisé et structuré par le signifiant. Le sujet de l'inconscient peut être repéré dans le processus de distinction entre l'énonciation et l'énoncé. Entre la ligne de l'énonciation et la ligne de l'énoncé, la particule « ne » de la négation est la trace qui reste du « pas » qui s'efface dans leur intervalle. La particule « ne » de la négation « discordantielle » est le support et l'index du sujet de l'inconscient dans l'énoncé.

La négation met en relief la distinction entre le sujet et le Moi, processus primaire et processus secondaire, principe du plaisir et principe de réalité. Il faut noter que le langage parlé, articulé, le discours effectif, la parole, sont des fonctions attribuées au préconscient-conscience, au Moi. Freud souligne que les processus de pensée en tant que le principe du plaisir les domine, sont inconscients, ils ne parviennent à la conscience que pour autant qu'ils sont verbalisés, qu'une explication réfléchie les ramène par la parole au

préconscient-conscience. Le processus de pensée se trouve dans le champ de l'inconscient, il ne devient accessible que par l'artifice de la parole articulée.

> L'inconscient nous ne le saisissons en fin de compte que dans son explication, dans ce qui est articulé de ce qui se passe en paroles. C'est de là que nous avons le droit – et ce, d'autant plus que la suite de la découverte freudienne nous montre – de nous apercevoir que cet inconscient n'a lui même pas d'autre structure au dernier terme qu'une structure de langage[123].

Par rapport à la pensée inconsciente, le langage articulé du discours commun – le discours effectif, la « matérialité » du discours – est « au-dehors », dans le système préconscient-conscience. Le « tableau à double colonne[124] » de Lacan illustre la séparation et l'entrecroisement de l'inconscient et du préconscient-conscience, pensée et parole.



La « pensée inconsciente » est « structurée comme un langage » par le double processus en œuvre dans le principe du plaisir – métaphore et métonymie. L'inconscient à été reconnu par Freud à partir des « formations de l'inconscient » : le symptôme, le rêve, lapsus, l'acte manqué, le mot d'esprit. La clinique psychanalytique et l'investigation de l'inconscient sont érigés sur la règle de la « méthode de libre association » selon laquelle

---

[123] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.*, p. 42.

[124] *Ibid.*, *op. cit.*, p. 44.

le patient doit dire tout ce que lui vient à la pensée, et autant que possible sans discrimination. L'inconscient ne se révèle que par la parole fonction du système préconscient-conscience.

Le problème du passage de la frontière entre l'inconscient et le préconscient est résolu par Lacan au moyen de la différenciation entre le sujet de l'énoncé et de l'énonciation. Le sujet de l'inconscient se constitue au niveau le plus radical de l'émergence de l'acte de l'énonciation – la Demande qui s'articule en parole. Le statut de l'inconscient « structuré comme un langage » remet à la genèse, au fonctionnement premier et radical, du sujet en tant que parlant. L'inconscient – « discours de l'Autre », « cœur parlant du sujet », « lieu du sujet où ça parle » – structuré comme un langage est effet de parole. Le discours effectif, la parole, est préconscient : « La syntaxe bien sûr est préconsciente[125] ».

Le facteur commun entre la chaîne de pensées inconsciente et la parole préconsciente-consciente qui permet le passage d'un système à l'autre est l'articulation, l'élément temporel, la diachronie inhérente à la structure signifiante et caractéristique intrinsèque à la parole. Le processus de pensée se trouve dans le champ de l'inconscient, il ne nous est accessible que par l'artifice de la parole articulée, parce qu'il y a « mouvement de parole ». La structure inconsciente qui règle l'investissement de la motion pulsionnelle – laquelle, dans le système de perception, tend à se décharger d'emblée en mouvement

[125] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], Paris, Seuil, 1973, p. 66.

pour maintenir la tension au niveau plus bas – ne peut être reconnue que par le « mouvement de la parole[126] ».

> La *Verneinung*, elle, est de l'ordre du discours, et concerne ce que nous sommes capables de faire venir au jour par une voie articulée. Le dit principe de réalité intervient strictement à ce niveau. (…) Il s'agit de l'attribution, non pas de la valeur de symbole, *Bejahung*, mais de la valeur d'existence, il (Freud) donne, avec une profondeur mille fois en avance sur ce qu'on disait de son temps, la caractéristique suivante – qu'il s'agit toujours de retrouver l'objet.
> Toute appréhension humaine de la réalité est soumise à cette condition primordiale – le sujet est à la recherche de l'objet de son désir, mais rien ne l'y conduit. La réalité, pour autant qu'elle est sous-tendue par le désir, est au départ hallucinée. La théorie freudienne de la naissance du monde objectal, de la réalité tel qu'elle est exprimée à la fin de la *Traumdeutung* par exemple, (…), comporte que le sujet reste en suspension à l'endroit de ce qui fait son objet fondamental, l'objet de satisfaction essentielle[127].

La négation marque la frontière entre le principe du plaisir (processus primaire) et le principe de réalité (processus secondaire). Dans le schéma du « Projet pour une psychologie scientifique », le processus primaire gouverné par le principe du plaisir – le système [ψ] – se situe entre les systèmes de la perception [φ] (voie afférente) et le préconscient-conscience (voie efférente) – le système [ω]. Dans la « Science de Rêves », l'inconscient se situe entre perception-conscience, « *Wahrnehmungsbewußtsein* ». Le processus primaire constitue le lieu de l'inconscient, « l'autre scène, ‹ *eine andere Schauplatz* › », le lieu de l'Autre, sous la loi du principe du plaisir-déplaisir. Le lieu de l'Autre résulte du déploiement d'une parole.

Le processus primaire correspond au traitement symbolique donné à la perception primitive des stimulus, en provenance de l'organisme ou de l'extérieur, à l'afflux des

---

[126] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.*, p. 61.

[127] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op. cit.*, p. 98.

excitations qui s'accumulent dans l'organisme. Par rapport au processus primaire il est important de distinguer la structure inconsciente de la fonction inconsciente de l'*Ich.* La structure inconsciente, le système [ψ], est la fonction régulatrice responsable par la manutention au niveau minimal des excitations reçues par la perception. Le principe du plaisir, ou encore de « moindre pâtir », a pour bout éviter le déplaisir et régler l'économie de l'appareil psychique. La structure inconsciente règle la décharge. La fonction inconsciente – l'*Ich* – la retient, en soutient les réserves et constitue « l'armoire à provision » de l'inconscient comme Freud le définit dans « *l'Entwurf* ». La fonction inconsciente de l'*Ich* – le Moi inconscient – est présente depuis 1895 dans le schéma freudien de l'appareil psychique.

Dans son écrit « Les Pulsions et destin des Pulsions[128] » [1915], Freud différencie trois niveaux de la pulsion : le *Real-Ich*, le *Lust-Ich* et l'*Ich-Trieb*. Ces trois instances de la pulsion peuvent être superposés aux trois systèmes qui forment l'appareil psychique tel qu'il sont exposés dans « l'Esquisse », dans la « Lettre 52 » et aussi dans « La science des Rêves » : perception, inconscient, préconscient-conscience. Le *Real-Ich* est l'instance de la pulsion qui correspond au système de perception. Le *Lust-Ic*h est l'instance de la pulsion en fonction dans le système inconscient, il est régi par le principe du plaisir-déplaisir. À partir de la théorie lacanienne, il est possible d'assimiler cette instance au sujet de l'inconscient, le « Je », (identification symbolique). Le *Lust-Ich* est la structure

[128] Freud. S., « Pulsions et destin des pulsions », *Métapsychologie,* Paris, Gallimard, 1976, p. 18. Trad., J. Laplanche et J.-B. Pontalis.

inconsciente qui règle la décharge de la pulsion. L'*Ich-Trieb* est l'instance de la pulsion qui correspond à la fonction inconsciente qui retient, qui fait résistance à la décharge, le « Moi », (identification imaginaire).

Le système de Perception, [φ], (*Wahrnehmung*), est représenté dans le « Projet pour une psychologie scientifique » à partir du modèle du *système nerveux* : les terminaisons nerveuses au niveau de la peau, des tendons, des muscles, des os, c'est la « sensibilité profonde », l'appareil sensoriel. Freud compare ce système à « la pellicule de surface des organes sensoriels ». Ce système reçoit les quantités brutes d'excitations [Q], exogènes ou endogènes, que le système de perception doit barrer, il joue le rôle d'un « tamis ».

Le système de la perception n'enregistre pas des « quantités » d'énergie, il enregistre les excitation reçues en termes des « indices de qualité ». À la perception est attribuée une qualité qui ne cherche pas à capturer l'essence, mais qui joue comme un « signe ». Le système de perception ne différencie que deux qualités : ce qui « intéresse » et ce qui est « indifférent ». « Freud ne les fait intervenir qu'en tant qu'ils sont *Qualitätszeichen*, mais la fonction de signe ne joue pas tellement par rapport à la qualité, opaque et énigmatique[129] ». L'indice de qualité (intéressant-indifférent) attribué par la perception aux tensions reçues par les organes sensoriels joue comme un « signe ».

[129] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.,* p. 60.

Freud ne distingue que deux qualités majeures qu'il qualifie de monotones – l'immobile et le mobile – sur lesquelles il trace la décussation de l'appareil psychique : les processus primaire et secondaire.

> Et cela se limiterait à une perception obscure, capable tout au plus d'opposer dans le monde les deux grandes qualités que Freud ne manque pas de classifier de monotones, l'immobile et le mobile, ce qui peut se mouvoir et ce qui est impossible à mouvoir, s'il n'y avait certains mouvements de structure différents, les mouvements articulés de la parole[130]. (esquisse)

Le principe du plaisir est un principe de conservation et d'équilibre de l'investissement de la motion pulsionnel reçu par le système de perception. Ce n'est que lors du processus secondaire, qu'opère au moyen du principe de réalité, que le critère de la motricité, du mouvement, de l'activité, fait son entrée dans la théorie freudienne.

La fonction inconsciente – l'*Ich* – noyau de l'inconscient, du processus primaire et du principe du plaisir, est l'*immobile* : ce qui ne se fait reconnaitre qu'en raison du « mouvement de la parole », par l'intervention du processus secondaire et du principe de réalité. Ce mouvement de la parole appartient au processus secondaire et au système préconscient-conscience. Freud souligne que les processus de pensée, pour autant que le principe du plaisir les domine, sont inconscients, ils ne parviennent à la conscience que grâce au mouvement de parole, pour autant qu'ils sont articulés, verbalisés, parlés. C'est la parole qui introduit dans la pensée un ordre souvent artificiel.

---

[130] *Ibid*., p. 61.

Le terme freudien de « *Begreifen* », l'appréhension, la saisie, de la réalité, corrobore avec l'idée d'un mouvement du corps, un « tâtonnement » moteur, vers un objet de la réalité. La satisfaction de « l'urgence de la vie », du besoin vital, est relative au *mouvement*, à *l'action*, à la recherche de l'objet de satisfaction fondamental, au processus secondaire régit par le principe de réalité. Le besoin vital n'est apaisé que par des éléments de la réalité.

Le processus secondaire et le principe de réalité sont instances relatives au mobile, il y a le mouvement du corps et le mouvement de la parole. Le mobile est une fonction qui joue son rôle dans le système préconscient-conscience. L'inconscient, l'immobile, ne peut être saisi que dans ce qui est articulé, ce qui passe en paroles. Le mouvement, caractéristique du processus secondaire, suggère l'harmonie ou la syntonie avec le mouvement de recherche par la pulsion de son objet.

« Le plaisir dans Aristote est une activité, comparée à la fleur qui se dégage de l'activité de la jeunesse – (…). De surcroît, c'est aussi le signe de l'épanouissement d'une action, au sens propre de *l'energeia*, terme où s'articule la praxis véritable, comme comportant en elle-même sa propre fin[131] ». Le plaisir dans Freud n'est pas une activité, le principe du plaisir est plutôt un principe d'inertie, de manutention et constance. Freud distingue le plaisir de la satisfaction qui nécessite l'intervention du processus secondaire et du principe de réalité. L'activité, le mouvement, l'action, la motricité interviennent lors du

[131] *Ibid*., p. 36.

processus secondaire pour la décharge de la pulsion dans un objet de la réalité. L'énergie de la pulsion, le mouvement de décharge, sont relatifs au processus secondaire.

Il faut noter que les deux grandes qualités distinguées par Freud, le mobile et l'immobile, lui servent dans la division de deux grands principes : du plaisir et de réalité. La dualité « plaisir – déplaisir », « *Lust – Unlust* », [+/-], est le mécanisme en œuvre dans le principe du plaisir qui gouverne le processus primaire. Plaisir et déplaisir sont deux signes qui ne jouent que par rapport au processus primaire et au principe du plaisir. Lors du processus secondaire, il s'agit de la satisfaction de la pulsion. C'est important de remarquer ici la disjonction effectuée par Freud entre le plaisir et la satisfaction. Ce dualisme est responsable par la différenciation entre la fonction du Moi et le monde extérieur, la réalité, l'objet, l'autre semblable.

Plaisir et déplaisir sont les deux « signes » attribués aux stimuli reçus par le processus primaire en provenance de la perception. Le système de la perception attribue un « signe de qualité » à la montée de l'énergie de la pulsion. L'attribution d'un « signe de qualité » à un stimuli correspond à la perception première, c'est le premier temps de l'inscription d'un « signe » de la perception avant le passage au registre symbolique.

La « *Bejahung* » – le jugement d'attribution – marque le passage de la perception au symbolique : la condensation ou la synchronie, le premier de deux systèmes composant l'inconscient. « Le jugement d'attribution il (Freud) le conçoit donc comme s'instaurant de

la seule *Bejahung*. Sa chaîne développant une première condensation ou syncrétisme, en quoi déjà se manifeste une structure combinatoire que nous avons nous mêmes illustrée[132] ». La « *Bejahung* » est homologue à la condensation, mécanisme distingué par Freud et en œuvre dans le processus primaire, et à la synchronie signifiante que Lacan fait valoir à partir de la linguistique saussurienne.

Lors du passage du système de la perception au processus primaire, à l'inconscient, le « signe » – de la « qualité » attribuée aux excitations reçues par le système de perception – passe de la perception au processus primaire et se relie, s'accroche, cette fois à une représentation, une « *Vorstellung* ». En raison de la décharge de la pulsion du système de perception au système inconscient, le « signe de qualité » – « *Qualitätszeichen* » – devient le « signe » de représentation de l'objet correspondant à la satisfaction de la motion pulsionnelle cause, raison, origine, de la perception.

La décharge de la pulsion s'initie dans le système de perception et tend à s'effectuer en mouvement lors du processus secondaire. Dans le trajet de décharge de la motion pulsionnelle de la perception au processus secondaire, le processus primaire s'interpose, il fait résistance et régule la tension optimale au-dessous de laquelle « il n'y a plus ni perception, ni effort ». La loi propre au principe du plaisir fixe le niveau, la limite, la quantité d'excitation qui, une fois dépassée, dérange l'équilibre du principe du plaisir et déclenche le processus secondaire pour faire revenir le système à l'homéostasie.

---

[132] Lacan, J., « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache : ‹ Psychanalyse et structure de la personnalité › », [1958], *Écrits*, *op. cit.*, p. 662.

Dans le schéma freudien du « Projet pour une psychologie scientifique » la « structure inconsciente » et la « fonction inconsciente du Moi », « *l'Ich* », règlent la décharge de la pulsion. La quantité d'énergie brute [Q] reçue par le système de perception doit être arrêtée, barrée, par rapport à ce qui sera soutenu d'une autre quantité d'énergie [Qn], laquelle détermine le niveau optimal qui distingue le processus primaire et le principe du plaisir. La manutention de cette tension optimale, uniforme et constante, caractéristique du processus primaire, produit une représentation, une « *Vorstellung* ».

> Quand le processus primaire est seul en jeu il aboutit à l'hallucination. Cette hallucination se produit par un procès de régression qu'il appelle de régression topique. Les différents schémas que Freud a fait de ce qui motive, structure, le processus primaire, ils ont en commun de supposer comme leur fond le parcours de l'arc réflexe, avec ses deux voies – voie afférente et afférence de quelque chose qui s'appelle sensation, voie efférente et efférence de quelque chose qui s'appelle motilité.
> Dans cette perspectif, et d'une façon je dirais horriblement discutable, la perception est mise comme quelque chose qui se cumule, qui s'accumule quelque part du côté de la partie sensorielle, de l'afflux d'excitations, du stimulus du milieu extérieur, et elle est mise à l'origine de l'acte. Toutes sortes d'autres choses sont supposées venir après. Nommément, c'est là que Freud insérera toute la suite des couches superposées qui vont de l'inconscient au préconscient et la suite, pour aboutir à quelque chose qui passe ou qui ne passe pas vers la motilité. Chaque fois que Freud nous parle de ce qui se passe dans le processus primaire, (…) il se passe un mouvement régressif. Quand l'issue de l'excitation vers la motilité est, pour une raison quelconque, barrée, il se produit quelque chose qui est de l'ordre régressif. C'est ici qu'apparaît une *Vorstellung,* quelque chose qui se trouve donner à l'excitation en cause une satisfaction hallucinatoire à proprement parler. Voilà la nouveauté qui est introduite par Freud[133].

La représentation de l'appareil psychique divisé entre processus primaire et processus secondaire est introduite par Freud. La « *Vorstellung* » est l'élément qu'il a dû forger pour soutenir sa nouvelle théorie de l'appareil psychique. La « *Vorstellung* » est une

[133] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 83.

représentation produite lors du principe du plaisir, elle est : la reproduction imaginaire de l'objet correspondant à la satisfaction de l'excitation pulsionnelle qui origine la perception. La représentation produite par le processus primaire sert aussi bien à la discrimination de la réalité qu'à la recherche de l'objet de satisfaction de la pulsion.

Quand, pour une raison quelconque, le passage de la motion pulsionnelle de la sensation (voie afférente) à la motilité (voie efférente) est barré, la motion pulsionnelle retenue par la structure du principe du plaisir (le défilé du signifiant) produit un phénomène lumineux, une image, une « *Vorstellung* », c'est la « régression topique ». Lacan compare la structure du processus primaire à un circuit électrique. Freud décrit le résultat du processus primaire comme un phénomène lumineux, une lampe qui s'allume dans un circuit électrique et produit une image. L'important n'est pas le phénomène lumineux qui se produit (*Vorstellung)*, mais ce qu'il indique de la tension (pulsion) en fonction de la résistance (structure et fonction inconscientes) de l'ensemble du circuit (système psychique).

Les représentations constituées lors du processus primaire par la reproduction imaginaire de la perception servent au sujet à discriminer la réalité en tant qu'existant et aussi à y retrouver l'objet représenté. La réalité est au départ construite sur les représentations, les hallucinations, produites par le principe du plaisir. Ces représentations sont des « fausses réalités », des « leurres », les images autour desquelles s'organise le monde humain. « Le caractère de composition imaginaire, d'élément imaginaire de l'objet,

en fait ce qu'on pourrait appeler la substance de l'apparence, le matériel d'un leurre vital, (…). La *Vorstellung* est quelque chose d'essentiellement décomposé[134] ». L'objet de la pulsion [(*a*)] est la substance derrière l'apparence, le voile, l'écran imaginaire, [*i*(*a*)].

Tout ce qui était relatif à la « qualité », dans le trajet de perception au processus primaire, devient représentation, « *Vorstellung* », image. Le « signe », autrefois attribué par le perception à l'excitation pulsionnelle, dans ce même parcours, se relie alors à la représentation. Les « signes » de représentation qui opèrent lors du processus primaire ne sont que deux : plaisir et déplaisir. C'est le deuxième temps de l'inscription d'un « signe » de représentation dans le symbolique.

> Tout ce qui, de l'objet, est qualité, peut être formulé comme attribut, rentre dans l'investissement du système [ψ] et constitue les *Vortellungen* primitives autour desquels se jouera le destin de ce qui est réglé selon les lois du *Lust* et de *l'Unlust*, du plaisir et du déplaisir, dans ce qu'on peut appeler les entrées primitives du sujet[135].

La représentation produite lors du processus primaire n'effectue qu'une petite décharge du composant quantitatif de la pulsion, une satisfaction à peine illusoire, hallucinatoire. Le processus secondaire doit intervenir à ce moment pour la satisfaction réelle de la pulsion, à partir de la recherche de l'objet de la pulsion dans la réalité. Ce processus – l'épreuve, l'examen, le contrôle, de la réalité – sert à la rectification de la représentation produite lors du processus primaire, la vérification de l'identité entre pensée et perception.

---

[134] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*., p. 75.
[135] *Ibid*., p. 65.

Le processus secondaire demande l'intervention de la réalité, il se présente comme un mécanisme de mise à l'épreuve de la représentation produite lors du processus primaire. Le processus secondaire motive une nouvelle conduite du jugement : le jugement d'existence – la « *Verneinug* ». La réalité humaine se construit selon Freud sur un fond d'hallucination préalable, lequel est l'univers du principe du plaisir dans son essence illusoire. La prise, « *Begreifen* », de la réalité est comme le retour de la représentation sur la perception première pour s'assurer qu'il y a dans la réalité un objet de référence auquel cette représentation correspond. Il s'agit alors dans cette vérification comme d'un retour de la représentation à la perception première, originelle, un retour de la représentation sur l'ordre perceptif.

Le processus secondaire régi par le principe de réalité intervient à partir des systèmes du préconscient et de la conscience. Pour autant ce processus utilise la motricité dans une recherche tâtonnante de l'objet qui correspond à la cessation de la motion pulsionnel à l'origine de l'excitation et du déséquilibre de l'homéostasie du système psychique. La prise de la réalité correspond au processus secondaire, à l'action motrice qui par avancées et retraits, par des essais, recherche l'objet de satisfaction du besoin. Le processus secondaire guide le sujet pour qu'il aboutisse à une action possible. Dans le processus secondaire, il s'agit du rapport du sujet de l'inconscient à un objet issu de la réalité. Pour un sujet, la prise de la réalité s'effectue au moyen de la prise de l'objet de la pulsion.

La « *Verneinung* » est assimilée par Freud au jugement d'existence, car la réalité qui se présente à l'être humain, tout ce qui pour lui existe, est nécessairement le résultat de ce qui du réel est passé par le double processus de décomposition symbolique : l'inscription symbolique d'un signe et sa transcription en signifiant. Tout ce qui existe est relatif au principe de réalité dont la « *Verneinung* », le jugement d'existence, marque la frontière avec le principe du plaisir. Seul le réel *ex-siste* au symbolique, le réel résulte d'une forclusion primitive – la « *Verwerfung* ».

La réalité résulte de ce que du réel est passé par le double filtre du symbolique, par la superposition de la « *Bejahung* » et de la « *Verneinung* », condensation et déplacement, métaphore et métonymie. L'affirmation institue un premier principe de substitution – la commutativité. La négation institue un deuxième principe de substitution – la similitude. Tous les objets du monde du sujet, de son environnement, sont structurés par la parole et le langage, les processus symboliques dominent tout.

Au niveau des derniers couches de l'inconscient, à la frontière marquée par la « *Verneinung* » entre les processus primaire et secondaire, le « signe de représentation » devient le « représentant de la représentation » – un « *Vorstellungrepräsentanz* » – terme freudien auquel Lacan attribue l'évidence du signifiant linguistique. C'est le troisième temps, le dernier, dans la transcription du « signe de perception » en « signifiant » et son inscription dans le symbolique.

> Et cette sphère, cet ordre, cette gravitation des *Vorstellungen*, où les place-t-il ? Je vous ai dit la dernière fois qu'à bien lire Freud, il fallait les placer entre perception et conscience, comme on dit « entre cuir et chair ». C'est entre perception et conscience que s'insère ce qui fonctionne au niveau du principe du plaisir. C'est-à-dire quoi ? – les processus de pensée pour autant qu'ils règlent par le principe du plaisir l'investissement des *Vorstellungen* et la structure dans laquelle l'inconscient s'organise, la structure dans laquelle la sous-jacence des mécanismes inconscients se floculent, ce qui fait le grumeau de la représentation, à savoir quelque chose qui a la même structure - c'est là le point essentiel sur lequel j'insiste - la même structure que le signifiant. Ce qui n'est pas simplement *Vorstellung*, mais, comme Freud l'écrit plus tard dans son article sur *l'Inconscient, Vorstellungsrepräsentanz*, ce qui fait de la *Vorstellung* un élément associatif, un élément combinatoire[136].

Le principe du plaisir gouverne la recherche par l'objet de satisfaction de la pulsion et lui imposes ses détours, les défilés du signifiant, qui conservent une certaine distance de son but. L'investissement de la pulsion dans les « *Vorstellungen* » – les représentations produites par le principe du plaisir lors du processus primaire dans le but de procrastiner la réel satisfaction de la pulsion et de maintenir l'équilibre du système psychique, ce que Freud expresse par « l'ajournement par la pensée » – ne produit qu'une faible décharge de la pulsion. Les représentations se situent entre perception et conscience, dans l'inconscient, et s'organisent les unes par rapport aux autres selon ses lois : la condensation et le déplacement. La recherche par l'objet rencontre une série de représentations, des satisfactions illusoires, avant la satisfaction réelle de la pulsion dans la recherche et rencontre de son objet lors du processus secondaire.

Le trajet de la pulsion, de la perception à la décharge motrice, est signalé, orienté, dévié, par les « *Vorstellungen* », les représentations, produites lors du processus primaire. La structure et la fonction inconscientes règlent la décharge de la pulsion qui dans son

[136] *Ibid*., p. 75-76.

parcours allume des « constellations de *Vorstellungen* ». Les représentations s'organisent selon les lois de la chaîne signifiante : métaphore et métonymie.

Les différents éléments que Freud articule dans ses schémas de la première topique, dans son « Projet pour une psychologie scientifique » [1895], la « Lettre 52 » [1896] et la « *Traumdeutung* » [1900], pour représenter l'appareil psychique, le processus primaire et l'inconscient, sont comme une ébauche de ce qui, en 1915, dans son écrit intitulé « L'Inconscient », sera présenté en tant que le « *Vorstellungrepräsentanz* » – le « représentant de la représentation » de la motion pulsionnelle – la formalisation freudienne de ce qui pour la linguistique est le signifiant. Tous ces différents éléments issus de la théorie freudienne servent à Lacan comme l'évidence nécessaire de ce que : dans l'inconscient il n'y a que l'inscription des éléments signifiants.

> Ne voyez pas là un simple pléonasme, car représente et représentation sont ici deux choses différents comme l'indique le terme « *Vorstellungrepräsentanz* ». Il s'agit de ce qui dans l'inconscient, représente comme signe la représentation comme fonction d'appréhension – de la façon dont se représente toute représentation pour autant qu'elle évoque le bien que « *das Ding* » apporte avec lui[137].

Le moment inaugural qui déclenche la perception est le déséquilibre du facteur quantitatif de la pulsion, l'augmentation de l'excitation pulsionnelle, perçu en tant que « sensation » à laquelle lors du processus primaire le principe du plaisir attribue le « signe » de « déplaisir » – « *Unlust* ». L'homéostasie du système psychique doit être maintenue par le principe du plaisir à un niveau optimal minimum des excitations reçues

[137] *Ibid*., p. 88.

par la perception. Une perception s'origine du déséquilibre de l'énergie de la pulsion dans l'organisme. Le retour à l'équilibre est dépendant de la satisfaction de la pulsion, l'extinction de l'excitation est résolue par la rencontre de l'objet de la pulsion, par l'intervention du processus secondaire. Le rapport à l'objet s'effectue par l'intervention du « processus secondaire » au moyen d'une « action ».

Le choix du mot « appréhension » par Lacan pour définir la fonction de la « représentation » évoque le terme freudien « *Begreifen* », la « prise », la « saisie », de la réalité lors du « processus secondaire » au moyen de la rencontre de l'objet de satisfaction de la pulsion. La satisfaction première de la pulsion, l'apaisement qu'elle apporte à l'excitation pulsionnelle, le retour à l'équilibre du système psychique, le « bien » produit par la rencontre de l'objet de satisfaction de la pulsion, marquent le moment inaugural dans la représentation de cet objet comme fonction d'appréhension lors du processus secondaire. À cette « représentation » est attribué un « représentant » symbolique, un « signe » qui la représente.

Le terme « *Vorstellungrepräsentanz* » – le représentant de la représentation – traduit le double processus de décomposition symbolique en œuvre lors du processus primaire, la formation d'une « image » corrélée à un « signe » qui la représente dans le symbolique. Dans son trajet vers la satisfaction le facteur quantitatif de la pulsion produit la représentation de son objet à laquelle correspond un représentant symbolique.

Le refoulement, la « *Verdrängung* », est la « mise à l'écart » d'une représentation refusée, censurée, par la conscience. En effet, le refoulement ne porte que sur le composant symbolique de la représentation, le « *repräsentanz* ». Seul le « représentant » peut être refoulé dans l'inconscient. Quel est le destin de la « représentation » et du « facteur quantitatif de la motion pulsionnel » qui l'investit ?

> La différence, écrit Freud, entre ce qu'il en est de l'affect et du « *Vorstellungrepräsentanz* », c'est que la représentation après le refoulement reste comme formation réel dans le système inconscient, tandis qu'à l'affect inconscient ne répond qu'une possibilité annexe qui n'avait nulle nécessité à s'épanouir[138].

L'affect fait allusion au facteur quantitatif de la pulsion. Il n'y a pas d'affects, de sensations, de sentiments, dans l'inconscient. À cause du refoulement du représentant de la représentation investi par la pulsion, l'affect se détache de la représentation. L'affect doit se rattacher, déménager, à une autre représentation dont le représentant n'est pas refoulée, appartenant au préconscient. La théorie du refoulement corrobore la nécessaire séparation entre l'affectif et l'intellectuel, processus primaire et secondaire, vérifié par Freud depuis « *l'Entwurf* ». La représentation de l'objet de la pulsion, la « *Vorstellung* », le composant imaginaire, est l'élément qui rend possible l'union des deux particules qui se repoussent, le signifiant et la motion pulsionnelle.

> Au niveau du système de Perception [φ], (…) la réaction typique de l'organisme en tant que réglé par l'appareil neutronique, c'est l'élidement. Les choses sont *vermeidet*, élidées. Le niveau des « *Vorstellungrepräsentanz* » est le lieu élu de la *Verdrängung*. Le niveau des *Wortvorstellungen* est le lieu de la *Verneinung*[139].

---

[138] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op.cit*., p.69.

[139] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*., p. 78.

La « *Verwerfung* » est le rejet de l'inscription du « signe de perception ». L'élision, l'expulsion, la suppression, le rejet, de la perception sont des synonymes de la « forclusion ». Le refoulement est la « mise-à-l'écart » de la conscience du représentant de la représentation, un signifiant. Pour autant, ce signifiant a dû passer par le double processus de décomposition symbolique de ce qui est à l'origine perception. Le refoulement présuppose la transcription symbolique de la perception qui sera ignorée par la conscience. Lacan utilise à plusieurs reprises l'expression « *ne rien vouloir savoir* » pour se référer au refoulement. Les « *Wortvorstellungen* » sont les « représentations de mots » qui appartiennent au préconscient et qui peuvent passer en paroles au discours. La négation est le « non-dit » et porte sur la parole.

3.5 – L'inconscient, discours phallique.

L'inconscient est un concept élaboré par Freud à partir de son « Projet pour une psychologie scientifique » [1895], de la « Lettre 52 » [1896] et de la « *Traumdeutung* » [1900]. L'inconscient est initialement pensé en tant que registre de mémoire et doit être distingué de la perception qui déclenche l'inscription des traces

mnésiques. Freud note, comme une nécessité qui s'impose à son maniement de l'ensemble du système psychique, que la mémoire ne peut pas être en continuité avec la réalité en tant que source d'excitation. Les phénomènes de conscience et mémoire s'excluent. L'observation clinique conduit Freud à la nécessaire séparation de l'intellectuel et de l'affectif, du processus primaire et du processus secondaire. Depuis la première esquisse de l'appareil psychique, « *Entwurf* » [1895], l'inconscient freudien est situé entre perception et conscience, « *Wahrnehmung – Bewusstsein* ».

Lors du schéma de l'appareil psychique de la « Science des Rêves » [1900] l'inconscient est le lieu du processus primaire régit par le principe du plaisir. C'est dans cet espace que s'inscrivent les représentations des éléments qui varient selon la période de la pensée freudienne, qui peuvent être : le « *Wahrnehmungzeichen* », le « *Niederschriften* » et le « *Vorstellungrepräsentanz* ». Lacan, dans son retour à Freud, soutient la thèse que ces éléments de la pensée de Freud étaient équivalents au signifiant linguistique et que le champ analytique est structuré comme un langage.

> Par rapport au préconscient, tel que nous venons de le situer, qu'est-ce que l'inconscient ?
> Si je dis que tout ce qui appartient à la communication analytique a structure de langage, cela ne veut justement pas dire que l'inconscient s'exprime dans le discours. La *Traumdeutung*, *la Psychopathologie de la vie quotidienne, et Le Mot d'esprit*, le rendent transparent – rien n'est explicable des détours de Freud si ce n'est que le phénomène analytique comme tel, quel qu'il soit, est, non pas un langage au sens où ça voudrait dire que c'est un discours - je n'ai jamais dit que c'était un discours -,mais structuré comme un langage. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il est une variété phénoménale, et la plus révélatrice des rapports de l'homme au domaine du langage.Tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe du champ analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose, est structuré comme un langage. Cela veut dire que c'est un phénomène qui a présenté

> toujours la duplicité essentielle du signifiant et du signifié. Cela veut dire que le signifiant y a sa cohérence et son caractères propres, qui le distinguent de toute autre espèce de signe[140].

Dans son *Séminaire* III, *Les Psychoses*[141]*,* Lacan définit le préconscient en tant que la somme des impressions, « *Prägung »*, des informations, des rapports naturels que le sujet maintient avec le monde où il vit, c'est le rapport imaginaire que le sujet entretient avec la réalité, l'environnement et son entourage. Ce qui caractérise le champ imaginaire chez l'être humain est sa relation au corps propre où sont repérées les zones érogènes de la bouche, de l'anus et des organes génitaux. Le préconscient est l'instance, le registre, du monde imaginaire de l'enfant et de son rapport aux objets : le sein, les excréments, l'image du corps propre et le phallus imaginaire.

Le préconscient, « *Vorbewusstsein* », une des instances de l'appareil psychique de la première topique freudienne, est situé entre l'inconscient et la conscience, il est le lieu des « représentations verbales », « *Wortvorstellungen* », qui correspondent aux « représentation des mots ». L'imaginaire, le registre du préconscient, support de la relation de l'enfant au monde peut s'exprimer dans le discours. Le préconscient est à la disposition du sujet prêt à émerger dans la conscience.

En raison de la barrière de la censure et du refoulement, l'inconscient ne se manifeste dans la parole et dans le discours conscient du sujet qu'au moyen de ses effets,

---

[140] Lacan, J., *Le Séminaire,* Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op. cit*., p. 187.

[141] *Ibid.*

les formations de l'inconscient : le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, l'acte manqué, l'oubli de noms et de mots et le symptôme.

L'analyse par Freud des formations de l'inconscient, qui n'avaient pas été élucidées quant à leur sens jusqu'à la période qui comprend les ouvrages – « *La Science de rêves* » [1900], « *La Psychopathologie de la vie quotidienne* » [1901] et « *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* » [1905] – permet de rendre explicite le rapport de ces phénomènes et du champ analytique au langage. « Les livres que l'on peut dire canoniques en matière de l'inconscient – (…) –, ne sont qu'un tissu d'exemples dont le développement s'inscrit dans les formules de connexion et de substitution (…)[142] ». Lors de son retour à Freud, Lacan fait valoir que les lois reconnues par Freud dans l'inconscient – déplacement et condensation – sont les mêmes qui caractérisent l'articulation signifiante – la connexion qui se vérifie sur la chaîne signifiante et la substitution qui peut être rencontrée dans les deux figures de style métaphore et métonymie.

Dans son écrit « Le séminaire sur ‹ La lettre Volée[143] › », Lacan formule que « l'inconscient : c'est le discours de l'Autre[144] ». Cette définition de l'inconscient par Lacan met en relief la fonction de la parole, la communication, le message qu'adresse le sujet à « l'autre duel qui est celui en face de qui le sujet se trouve comme étant sa propre

---

[142] Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*, *op. cit.*, p. 522.

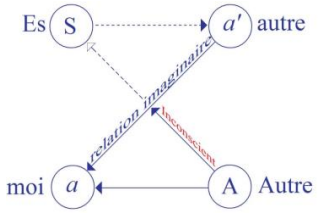
[143] Lacan, J.,« Le séminaire sur ‹ La Lettre Volée › », [mai, aout 1956], *Écrits*, *op. cit.* pp. 11- 61.

[144] *Ibid.*, p. 16.

image[145] », et le champ du langage défini en tant qu'Autre, « siège de la parole et garant de la vérité[146] ».

Le message que le sujet adresse à l'autre, son semblable, doit passer par l'Autre du langage, lieu du code « où gît le trésor de la langue dans sa synchronie, la somme des éléments taxiématiques sans quoi il n'y a pas moyen de communication entre des être soumis aux conditions du langage[147] ». Du fait d'articuler son message au moyen de la parole le sujet est impliqué dans l'ordre symbolique, l'univers du langage, qui le précède. Par la fonction de la parole, la communication, le sujet s'introduit à la dialectique de l'Autre.

Sur le « Schéma *L*[148] » sont écrits deux axes perpendiculaires et quatre pôles : la relation imaginaire représente le rapport entre l'autre et le Moi, [*a'* – *a*], dont la résistance est le mécanisme caractéristique; et l'axe symbolique qui représente le rapport entre le sujet et l'Autre, [S – A], respectivement l'en-deçà et l'au-delà de la relation imaginaire. Le rapport du sujet à l'Autre représente le « mur du langage[149] » qui s'interpose entre le Moi et l'objet *a*'.



[145] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 12.

[146] *Ibid*.

[147] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 41.

[148] Lacan, J.,« Le séminaire sur ‹ La Lettre Volée › », [mai, aout 1956], *Écrits, op. cit.* p. 53.

[149] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955], *op. cit*., p. 285.

L'axe symbolique est le lieu du refoulé et de la répétition. Le discours, la parole, de l'Autre dirigée vers le sujet est barrée par l'axe imaginaire. Entre l'Autre et l'axe imaginaire, Lacan écrit « l'Inconscient » :

> Nous appliquerons, (…), ladite relation sur le schéma *L* déjà produit et ici simplifié : signifiant que la condition du sujet (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché a définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent[150].

L'analyse du « Rêve de l'injection d'Irma » par Freud révèle une définition de l'inconscient en accord avec celle donnée par Lacan et représentée sur son « *Schéma L* » : « Le créateur [du rêve] est quelqu'un de plus grand que moi. C'est mon inconscient, c'est cette parole qui parle en moi, au-delà de moi[151] ».

Lors de son *Séminaire* III, *Les Psychoses*[152], Lacan revient à la définition « *l'inconscient, c'est le discours de l'Autre* » pour remarquer la différence entre l'instance de l'inconscient et le phénomène inconscient. La définition de Lacan – « *l'inconscient structuré comme un langage* » – précise sa définition antérieure et promeut les disciplines de la linguistique – « l'étude des langues existantes dans leur structure[153] » – et du structuralisme, des références nécessaires pour concevoir le rapport du signifiant au signifié. La découverte freudienne de l'inconscient promeut le rapport fondamental du

---

150 Lacan, J. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [rédaction décembre 1957 - janvier 1958], *Écrits, op. cit*., p. 548-549.

151 Freud, S., cité par, Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse*, [1954-1955], *op. cit*., p. 203.

152 Lacan, J.,Le *Séminaire,* Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op. cit*.

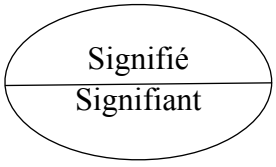
153 Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*. *op*. *cit*., p. 496.

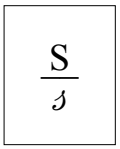
sujet à la parole, au langage et à l'ordre symbolique. Les phénomènes inconscients ne sont pas un discours, il sont l'effet de ce qu'il y a le discours de l'Autre, discours de l'inconscient.

La théorie de la communication définit le *signe* comme ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. La définition lacanienne du *signifiant* fait valoir le sujet de l'inconscient comme supposé au phénomène analytique : « un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant[154] ».

> Dans la théorie de la communication on parle du signe comme de quelque chose qui s'adresse à quelqu'un, et qui vaut par rapport à une troisième chose que ce signe représente. Tout récemment encore, on peut lire que trois sont les termes minimaux. Sans qu'il soit même besoin de parler d'émetteur, il faut qu'il y ait celui qui entend et il suffit ensuite d'un signe, lequel signifie une troisième chose, qu'il représente simplement[155].

Le signe linguistique de Ferdinand de Saussure représente l'unité et l'égalité entre le signifié et le signifiant au moyen d'une ellipse qui les circonscrit. Le signe saussurien n'attribue pas de primauté d'un des éléments sur l'autre, mais plutôt leur équivalence.





L'algorithme lacanien « signifiant sur signifié » rend hommage au signe saussurien, mais l'inverse pour démontrer la primauté du signifiant sur le signifié, « comme d'ordres

---

[154] Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits, op. cit*., p. 819

[155] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op.cit*., p. 20.

distinctes et séparés par une barrière résistante à la signification. C'est là ce qui rend possible une étude exact des liaisons propres au signifiant et l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié[156] ». La connexion des signifiants dans la chaîne signifiante produit le signifié.

Les phénomènes analytiques – les formations de l'inconscient – ainsi que l'instance de l'inconscient se révèlent être structurés comme un langage. La matrice de la structure du langage peut être repérée dans l'algorithme lacanien par le biais de la barre qui sépare le signifiant et le signifié, rappelant la fraction mathématique, ou encore l'indication d'une proportion[157]. « Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est c'est celle-là même que définit l'algorithme : $\frac{S}{s}$[158] ». L'appareil psychique conçu par Freud dans sa première topique est divisé en trois instances : perception, inconscient, pré-conscient–conscient. L'inconscient est un lieu psychique où les inscriptions en provenance de l'extérieur, « *Umwelt* », sont organisés par deux mécanismes : condensation et déplacement. Lacan assimile la topique freudienne de l'inconscient au rapport entre le signifiant et le signifié issu de la linguistique saussurienne, lequel est traduit dans son « algorithme » par signifiant sur signifié. Les mécanismes en œuvre dans l'inconscient recouvrent les deux axes qui structurent le langage : synchronie et diachronie.

---

156 Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*, *op*. *cit*., p. 497.

157 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op*. *cit*., p. 64.

158 Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits, op*. *cit*., p. 515.

L'articulation des signifiants dans une chaîne est ce qui détermine la production du sens. La révélation du sens qui se dégage à partir de l'analyse des formations de l'inconscient n'est que secondaire par rapport à la combinatoire signifiante. La succession des signifiants dans une chaîne doit respecter l'ensemble de relations existant entre les éléments signifiants organisés dans un système propre à une langue donnée.

> Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé. Ceci veut dire que ses unités, (…), sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé. Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les phonèmes (…). Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui, (…), présentifient valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant.
>
> Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux[159].

Lacan remarque les deux caractéristiques du signifiant : l'opposition d'un élément signifiant à un autre, leur différence relative, et la position que chaque élément signifiant occupe dans la chaîne signifiante. Le signifiant se définit, prend sa valeur et son sens, par son rapport à un autre signifiante, il est réduit à être un élément différentiel. La notion d'élément signifiant permet de comprendre la structure du langage à partir de ses deux dimensions : la diachronie et la synchronie.

La diachronie implique la formation de la chaîne signifiante par l'*articulation*, la *liaison*, la *combinaison*, la *succession*, la *contiguïté*, des éléments signifiants : « (….) la

---

[159] Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*, *op*. *cit*., p. 502-503.

chaîne signifiante. Cette structure basale, fondamentale, soumet toute manifestation du langage à cette condition d'être réglée par une succession, par une diachronie, par quelque chose qui se déroule dans le temps[160] ». La chaîne signifiante comporte une autre dimension celle de la *substitution* des ses éléments.

L'autre dimension du langage – la synchronie – concerne la possibilité de *substitution*, ou *commutativité*, des signifiants dans la chaîne. Cette dimension est possible en raison de la stricte équivalence des éléments différentiels derniers, les signifiants. À partir de la substitution d'un élément par un autre dans la chaîne, il est possible de vérifier le rapport structural du signifiant au signifié.

Deux principes se distinguent à partir de la commutativité signifiante : la métaphore et la métonymie.

> (…), la commutativité signifiante devient une dimension essentielle pour la production du signifié. C'est à savoir que c'est d'une façon effective, (…), que la substitution d'un signifiant à un autre signifiant sera comme telle l'origine de la multiplication des ces significations qui caractérisent l'enrichissement du monde humain[161].

Le rapport d'un signifiant à un autre signifiant dans la chaîne engendre le signifié. La substitution signifiante instaure la *métaphore* qu'exerce la fonction créatrice de signifié et de production des nouveaux sens. Par le jeu de substitution d'un signifiant à un autre signifiant la métaphore produit la possibilité de changements des significations grâce auxquels l'évolution et l'enrichissement d'une langue s'effectuent.

---

[160] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op.cit*., p. 21.

[161] *Ibid*., p. 26.

Lacan relie de façon explicite la dimension de la *métaphore* au mécanisme inconscient de la *condensation* : « (…) la dimension métaphorique. Celle-ci correspond à la condensation[162] ». La condensation se produit à partir de la substitution ou commutativité signifiante, sue l'axe synchronique du langage.

La structure de la métaphore, représentée par la fonction mathématique au dessous, indique par le signe mathématique (+) que la substitution d'un signifiant par un autre signifiant dans la chaîne produit une nouvelle signification, la barrière résistante à la signification est franchie, un signifiant (S) est « *unterdrückt*, que je vous ai traduit par *tombé dans les dessous*[163] », un nouveau signifié (*s*) émerge. Lacan synthétise la formule de la métaphore par : « *un mot pour un autre*[164] ».

$$f\left(\frac{S'}{S}\right) S'' \cong S\ (+)\ s$$

« Un second principe se dessine également, qui est le principe de la *similitude*. En fonction du fait que, à l'intérieur de la chaîne signifiante, un des termes sera ou non semblable à un autre, s'exerce une certaine dimension d'effet, la dimension métonymique[165] ». La métonymie est la figure de style qui, à partir de la contiguïté des signifiants dans une chaîne, renvoie un signifiant à un autre. Cette figure de réthorique tient

---

[162] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 62.

[163] *Ibid.,* p. 39.

[164] Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*. *op*. *cit*., p. 507.

[165] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 26.

à la fonction qui prend un signifiant en tant qu'il est en rapport à un autre signifiant dans la continuité de la chaîne signifiante. Il s'agit du transfert de la signification le long de cette chaîne.

$$f(S \dots S') S'' \cong S(-)\, s$$

L'exemple que Lacan donne de la métonymie, issu de la grammaire de ses études secondaires, le « Quintilien », est : « trente voiles » dit à la place de « trente navires ». Il remarque qu'il ne s'agit pas dans cet exemple d'une référence au réel, de la partie prise pour le tout : « qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas moins commun[166] ». Il remarque que dans la figure de rhétorique de la métonymie il faut se référer à la correspondance « *mot à mot*[167] ».

Lacan fait équivaloir la dimension de la *métonymie* au mécanisme inconscient du *déplacement* : « Je vous ai parlé tout à l'heure du déplacement, et c'est la dimension métonymique qui lui correspond[168] ».

Lacan soutient la thèse que la structure de l'inconscient identique à la structure du langage et du signifiant. L'inconscient est le lieu du processus primaire, tissé comme un langage par les deux dimension du signifiant : métaphore et métonymie, la synchronie et la diachronie, condensation et déplacement.

---

166 Lacan, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits*, *op*. *cit*., p. 505.

167 *Ibid*., p. 506.

168 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op*. *cit*., p. 62.

> À quoi cela servirait-il que je vous parle de Freud, si précisément nous n'essayons pas de tirer le maximum de profit de ce qu'il nous apporte ? (…) La question est riche de conséquences, non seulement pour tout notre thérapeutique, mais aussi bien notre conception des modes de l'inconscient. *Qu'il y ait une certaine structure, que cette structure soit la structure signifiante, que celle ci impose sa grille à tout ce qu'il en est du besoin humain, est absolument décisif*[169].

La structure signifiante s'impose au besoin au moyen de la demande adressée à l'Autre. Les tensions de l'organisme, la faim ou la soif, leurs nécessités ou besoins, sont apaisés par leur satisfaction. « Satisfaction veut dire satisfaction d'un besoin[170] », la satisfaction supprime les tensions de l'organisme perçues en tant que déplaisir. Les besoins liés au corps sont dépendants du fait qu'un Autre en prend soin.

Sur son « *graphe du désir*[171] », Lacan illustre l'imposition de la structure du signifiant au besoin. Cette graphitisation représente, au moyen de deux chaînes parallèles, les deux plans de la demande : la chaîne inférieure est celle du discours concret, de l'énoncé, le plan de l'appel; et la chaîne supérieure est la chaîne signifiante, de la parole, de l'énonciation, le plan votif. Cette duplicité est inhérente au champ du langage et au rapport du signifiant au signifié. Ces deux chaînes sont croisées par un vecteur rétrograde[I←Δ] qui représente la manifestation primitive de la tendance, l'expression de l'excitation pulsionnelle à l'origine de la demande, le besoin ou encore l'intention subjective. Ce graphe est la représentation de ce que le symbolique et le signifiant

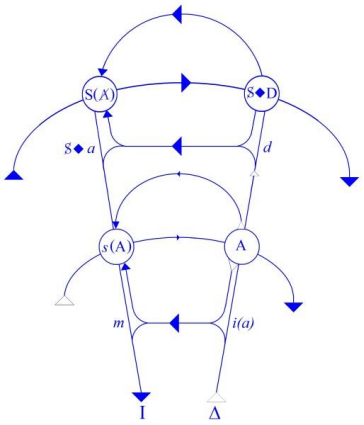
---

169 *Ibid*., p. 72. Nous soulignons.

170 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La relation d'objet,* [1956-1957] *op*. *cit*., p. 180.

171 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [1960]*, Écrits*. *op. cit*., p. 817.

imposent leur structure à la motion pulsionnel. Le « graphe du désir » complet est écrit le 23 avril 1958[172].



Lacan introduit la fonction de la demande dans son *Séminaire* IV, *La relation d'objet*[173], et dans l'écrit « La direction de la cure et les principes de son pouvoir[174] ». Le rapport du sujet à l'objet de satisfaction du besoin est structuré sur le rapport du sujet à l'Autre.

> Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fond de la premier enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite. C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et qu'elle se présente[175].

L'introduction de la demande dans l'enseignement de Lacan marque un moment de bascule dans la définition de l'Autre symbolique, siège de la parole et trésor du signifiant. Jusqu'à ce moment la fonction de la parole était une attribution du père, la métaphore paternelle structure le champ du langage, le Nom-du-Père est le signifiant qui dans l'Autre représente le siège de la Loi, il lui donne support et la promulgue. Lors des séminaires IV

---

[172] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit.*, p. 341.

[173] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La relation d'objet,* [1956-1957], *op. cit.*, p. 48. [05 décembre 1956].

[174] Lacan, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », [juillet 1958], *Écrits. op. cit.*, pp. 585-645.

[175] *Ibid., op. cit.*, p. 617.

et V [1956-1958], Lacan articule le rapport de l'enfant à sa mère par l'énigme (*x*) de son désir.

À partir de l'introduction de la demande, la fonction de la parole revient à la mère, ainsi comme la langue maternelle. « Nous trouvons d'abord ce qui répond à la demande, soit, à une première étape, la parole de la mère. Cette parole a elle même une relation à une Loi qui est au-delà, et que je vous ai montrée être incarnée par le père[176] ». L'Autre qui répond à la demande du sujet est représenté par la toute-puissance maternelle. La fonction du père n'est pas décalée au second plan, le symbolique est toujours premier, déjà là et au-delà de la réponse à la demande.

Les tensions en provenance de l'organisme, la faim ou la soif, ses nécessités ou besoins, sont apaisés par leur satisfaction. La satisfaction supprime les tensions de l'organisme et fait revenir l'excitation pulsionnelle au niveau minimal et à l'homéostasie, conformément à l'énoncé du principe du plaisir. Les besoins du sujet sont dépendants de ce qu'un Autre en prend soin. Du fait que pour être satisfaits les besoins doivent passer par la parole, s'introduit pour le sujet, par la demande, le langage, le signifiant et leur structure. Celui qui vient répondre aux besoins du nourrisson, la toute-puissance qui apporte la source de satisfaction et de plaisir – le sein – est la mère, l'Autre qui répond à la demande.

> Or il est convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute-puissance maternelle, à savoir celle qui

[176] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 367.

> non seulement suspend à l'appareil signifiant la satisfaction des besoins, mais qui les morcelle, les filtre, les modele aux *défilés* de la structure du signifiant.
> Les besoins se subordonnent aux même conditions qui sont celles du signifiant en son double registre : *synchronique* d'opposition entre éléments irréductibles, *diachronie* de substitution et de combinaison, *par quoi le langage, s'il ne remplit certes pas tout, structure tout de la relation inter-humaine*[177].

L'appel dirigé vers l'Autre de la demande, plutôt un cri primitif, introduit le sujet à la fonction de la parole, la communication. La demande qu'émet le sujet n'est pas une parole ou un discours articulé, mais la réponse de l'Autre à l'appel du nourrisson imprime sur le besoin la marque du signifiant. La mère est pour le sujet l'objet primitif qui, de l'alternance présence-absence, inaugure la symbolisation. C'est au moyen de la demande et de l'inscription symbolique sur les besoins qu'ils se subordonnent à la structure signifiante : à la *diachronie* des éléments différentiels dans la chaîne signifiante, et à la *synchronie* des signifiants du langage, le « code », situé dans l'Autre.

Sur le premier étage du « graphe du désir » le premier point de recoupement entre le vecteur rétrograde qui représente « l'intentionnalité du sujet[178] » et la « chaîne du discours concret[179] » est le lieu de l'Autre, lieu du *code*, (A). Le deuxième point de recoupement est le lieu où se produit le *message* que le sujet reçoit de sa demande dirigé à l'Autre, le « signifié de l'Autre », [*s*(A)]. La réponse que le sujet reçoit à l'énigme de l'alternance présence-absence de la toute-puissance maternelle, le signifié de son rapport à l'Autre, est le phallus imaginaire, [φ], l'objet imaginaire du désir de la mère.

---

177 Lacan, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », [1958], *Écrits, op. cit*., pp. 618-619. Nous soulignons.

178 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 21.

179 *Ibid*., p. 464.

« Si ce processus aboutit à ce noyau de l'identification, c'est que la mère n'est pas simplement celle qui donne le *sein*, elle est aussi celle qui donne le *seing* s.e.i.n.g. de l'articulation signifiante[180] ». La mère n'apporte pas uniquement la satisfaction du besoin pour le sujet, le sein, en même temps elle lui parle et transmet la réponse à l'énigme de son désir, de son l'alternance présence-absence : le phallus imaginaire auquel le sujet s'identifie. Au-delà de la satisfaction de la pulsion, dans le rapport du nourrisson à la toute-puissance maternelle la parole de la mère doit transmettre la Loi incarnée par le Père qui autorise et fonde le système signifiant, structure l'univers du langage et l'ordre symbolique.

Ce premier niveau du « graphe du désir » produit l'identification primaire du sujet à l'objet du désir, le phallus imaginaire, [φ]. Cette identification est le noyau de formation du Moi, représenté sur le « graphe du désir » au dessous du premier étage par le lien entre l'image de l'autre, [*i*(*a*)] et le Moi, [*m*] : [*m* — *i*(*a*)]. Sur le « graphe du désir » le lien entre l'image de l'autre et le Moi représente une moitié du principe de réalité qui sera complété lors du deuxième étage. C'est l'alternance présence-absence de l'objet primordial, la mère, qui structure l'axe imaginaire [*a*' — *a*]. L'alternance présence-absence de la mère introduit le sujet dans une symbolisation primitive.

> La demande en soi porte sur autre chose que sur les satisfactions qu'elle appelle. Elle est demande d'une présence ou d'une absence. Ce que la relation primordiale à la mère manifeste, d'être grosse de cet Autre à situer en deçà des besoins qu'il peut combler. Elle le constitue déjà comme ayant le privilège de satisfaire les besoins, c'est-à-dire de pouvoir

[180] *Ibid*., p. 43.

> priver de cela seul par quoi ils sont satisfaits. Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radical du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour.
> C'est que la demande annule (*aufhebet*) la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmutant en preuve d'amour, et les satisfactions même qu'elles obtiennent pour le besoin se ravalent (*sich erniedrigt*) à n'être plus que l'écrasement de la demande d'amour (…)[181].

Le sujet rencontre ses premières expériences de satisfaction liées à l'apaisement des besoins physiologiques dans la réponse que l'Autre donne à sa demande. La présence de l'Autre représente pour le sujet la satisfaction, en même temps que son absence peut représenter la privation de cette satisfaction. Du fait que la demande est articulée en termes symboliques, elle annule la satisfaction apportée par l'objet de la pulsion, elle est demande de la présence de la mère qui se produit sur fond de son absence.

L'alternance de la mère, à la fois là et jamais là, satisfaction-privation, anéantit l'objet réel de la pulsion – le sein – lequel prend une valeur symbolique et devient le « signe du don, c'est-à-dire comme rien en tant qu'objet[182] ». Le symbolique annule l'objet de satisfaction de la pulsion et transforme la demande en demande d'amour. La demande d'amour garde le caractère inconditionnel de la demande de satisfaction du besoin, de laquelle elle se détache.

Tout ce qui vient de la mère en réponse à l'appel du sujet est converti en don, c'est-à-dire, autre chose qu'un objet réel de satisfaction, tout est converti en affect, l'amour en premier. « Il y a une différence radicale entre, d'une part, *le don comme signe d'amour*, qui

---

[181] Lacan, J., « *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus* », [1958], *Écrits, op. cit*., pp. 690-691.
[182] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La relation d'objet*, [1956-1957], *op. cit*., p. 182.

vise quelque chose d'autre, un au-delà, l'amour de la mère, et d'autre part, l'objet quel qu'il soit qui vient là pour la satisfaction des besoins de l'enfant[183] ». Le don surgit à partir du symbolique au-delà de la relation objectale. L'Autre est représenté par ce qu'il a et qu'il peut donner ou refuser – l'objet de satisfaction de la pulsion, le sein.

Le don répond ou ne répond pas à l'appel du sujet. L'Autre ne donne pas uniquement la satisfaction, il donne sa présence, son attention, ses paroles. « Le don-type, c'est justement le don de la parole, parce qu'en effet le don est ici, si je puis dire, égal en son principe. Dès l'origine, l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain, et il périt des mots[184] ». La satisfaction orale demandée par le nourrisson dans l'appel adressé à l'Autre fait valoir non seulement l'objet de satisfaction, le sein, mais aussi la zone érogène de la relation orale, la bouche, et la fonction de la parole, la communication, le « bain du langage », l'ordre symbolique dans lequel l'enfant, même avant sa naissance, est inséré.

Le symbolique annule l'objet de satisfaction du besoin, le don en tant que signe d'amour résulte de cette révocation. Le *signe d'amour* est l'objet de satisfaction de la pulsion annulé par le symbolique. *Le don est le signe d'amour*. Lacan écrit la demande d'amour par la formule [*$*◊D] localisée au deuxième étage du « graphe du désir », sur le croisement entre le vecteur qui représente l'intentionnalité du sujet – la tendance, le besoin – et la chaîne signifiante, à droite de son graphe.

---

183 *Ibid*., p. 125. Nous soulignons.

184 *Ibid*., p. 189.

Au-delà des besoins qu'elle peut satisfaire, au-delà de la toute-puissance maternelle, de son caprice, la mère doit transmettre au sujet la dimension de la Loi. Le fondamental dans le rapport de l'enfant à sa mère est que le sujet puisse s'apercevoir du don de ce qu'elle n'a pas, le phallus. La mère n'apporte pas uniquement la satisfaction du besoin pour le sujet, le sein, en même temps elle lui parle et transmet, au-delà du phallus imaginaire – [φ], le signe de l'articulation signifiante, le phallus symbolique – [Φ]. « L'Autre, le Père dans l'occasion, le lieu où s'articule la loi, est lui-même soumis à l'articulation signifiante, et, plus que soumis à l'articulation signifiante, il en est marqué, avec l'effet dénaturant que comporte la présence du signifiant[185] ». La parole de la mère doit faire place à la Loi du Père, le Nom-du-Père et la métaphore paternelle, l'Autre de l'Autre.

Au deuxième niveau du « graphe du désir » – à droite, le premier point d'intersection entre le vecteur rétrograde qui représente « l'intentionnalité du sujet[186] » et la « chaîne signifiante[187] » de la demande – Lacan écrit la formule de la demande d'amour, [*$*◊D], désignée en tant que pulsion.

> Nous disposons, à partir de la linguistique structurale de Saussure, d'un appareil, d'une grille, d'une articulation : nous allons considérer que la jouissance est ordonnée à la structure de langage. (…) Alors, cette entreprise de transport, de transport-export, a impliqué, est développée par Lacan sous la forme : La pulsion est une chaîne signifiante. Pourquoi pas ? Pourquoi pas, en effet, dire que la pulsion est une demande, une demande – (…) –, une demande acéphale : c'est une exigence du corps. Evidemment, dire la pulsion est une chaîne

185 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 464.
186 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 21.
187 *Ibid*., p. 463.

> signifiante, il faut de la bonne volonté pour accepter ce point de départ. Si la bonne volonté manque il reste à dire ce que dit Lacan à savoir : Eh bien ! c'est une chaîne signifiante, dont les éléments sont les objets fantasmatiques, dont les éléments sont l'objet oral, l'objet anal, le phallus, ces objets qui sont – (…) – qui sont assurément signifiants[188].

La formule de la demande d'amour et de la pulsion, [*$*◊D], réunit en tant que *code* « les avatars de la demande[189] », l'éventail des objets de satisfaction de la pulsion perdus en conséquence de l'entrée du sujet dans l'ordre symbolique. Cet éventail contient les objets perdus : le *sein* – l'objet de la pulsion oral, l*'excrément* – l'objet de la pulsion anale, et le *phallus* – l'objet imaginaire de la pulsion génitale. Lacan adjoint deux autres objets à la liste freudienne des objets de la pulsion : le *regard* est l'objet de la pulsion scopique, et la *voix* est l'objet de la pulsion invoquante. L'intervention du symbolique annule les objet du besoin et les transforme en signifiants qui marquent le rapport du sujet, du nourrisson, à l'Autre qui répond à la demande, la toute-puissance maternelle.

Freud définit la pulsion en tant qu'un « concept limite entre le psychique et le somatique[190] ». Le signifiant qui représente l'objet de satisfaction de la pulsion, un des éléments qui composent le code de la demande d'amour, est ce que Freud définit en tant que : « elle [la pulsion] est le *représentant* psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme[191] ». C'est la définition freudienne de la pulsion que Lacan traduit par la formule – [*$*◊D]. Cette formule exprime la dépendance du sujet par

---

[188] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Choses de finesse en psychanalyse* », [2008-2009], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 13 mai 2009, inédit. Nous soulignons.

[189] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 27.

[190] Freud S., « Pulsions et destin des pulsions », *Métapsychologie, op. cit*., p. 19.

[191] *Ibid*.

rapport à un signifiant et non pas sa dépendance à l'égard d'un objet de satisfaction de la pulsion.

Le « graphe du désir » de Lacan représente la définition freudienne de la pulsion par l'intersection entre le vecteur qui représente « l'intention qui surgit du besoin[192] » et la « chaîne signifiante[193] » ou la « chaîne de l'inconscient[194] » en haut à droite – [*$*◊D]. Le signifiant qui représente l'objet de satisfaction du besoin, un des éléments qui compose le code de la demande d'amour, est ce que Freud appelle le représentant psychique qui définit le concept de la pulsion. Lacan écrit la pulsion en tant que « trésor des signifiants[195] », [*$*◊D].

> Alors, Lacan lui donne un mathème : S barré, poinçon, grand D, (…), qui désigne en fait l'acéphalité de la demande pulsionnelle, où le sujet manifeste sa disparition par la barre qui le frappe, étant entendu que s'évanouit aussi la demande comme demande de parole, comme demande parlée. Et Lacan dit gentiment : eh bien ! tout ce qui reste finalement c'est la coupure elle-même. C'est la coupure que l'on retrouve – je simplifie – dès qu'il est question de jouissance : l'introduction de la structure de langage dans la jouissance, Lacan la fonde sur le trait de coupure[196].

Le petit losange, le signe mathématique poinçon [◊], représente la « coupure » signifiante en même temps que la « coupure[197] » des zones érogènes des : « lèvres, ‹ enclos

---

192 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 466.

193 *Ibid*.

194 *Ibid.*

195 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960] *Écrits*, *op. cit*., p. 817.

196 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Choses de finesse en psychanalyse* » [2008-2009], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 13 mai 2009, inédit.

197 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits, op. cit*., p. 817.

de dents ›, marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille[198] ». C'est la coupure qui donne à la pulsion son « artifice grammatical », ces caractéristiques de réversibilité selon Freud : renversement dans son contraire, retournement sur la personne et le passage de l'activité à la passivité.

En analyse, le sujet articule sa demande en termes qui permettent de reconnaître un rapport du type oral, anal, phallique, à l'objet. Lacan note que si le rapport à l'objet exerce son influence sur le sujet depuis son enfance jusqu'au moment où il commence son analyse c'est parce que ces objets sont devenus signifiants. « Car ces objets partiels ou non, mais assurément signifiants, le sein, l'excrément, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute, en est détruit ou préserve, mais surtout il *est* ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental, (…)[199] ». La formule de la demande constitue le lieu du « code », un ensemble de signifiants, formé par les signifiants issus du rapport à la parole de l'Autre et à la satisfaction du besoin. Les phases orale, anale et phallique sont des façons dont le sujet articule sa demande par l'apparition de certains systèmes de signifiants archaïques qui ont organisé les étapes du développement du sujet.

Ce qui articule les deux niveaux de la demande – l'appel à la satisfaction du besoin au premier étage, (A), et la demande d'amour au deuxième, [*$*◊D] – est le *désir de l'Autre*, [*d*]. La question du désir est posée par le sujet à l'Autre, et aussi par l'Autre au sujet. Au niveau du désir le sujet pose des questions, mais aussi il doit les répondre : « *Che*

198 *Ibid*.

199 Lacan, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », [1958], *Écrits, op. cit*., p. 614.

vuoi[200] ? », « Que veux-tu ? ». Le franchissement du niveau quésitif de la demande au niveau votif n'est possible que par le *désir de l'Autre*. L'énigme du désir de l'Autre oriente et structure le désir du sujet.

> L'insertion de l'homme dans la dialectique du désir sexuel est vouée à une problématique absolument spéciale, dont le premier trait est qu'elle a à trouver place dans quelque chose qui l'a précédée, qui est la dialectique de la demande, en tant que la demande demande toujours quelque chose qui est plus que la satisfaction à quoi elle fait appel, et qui va au-delà. D'où le caractère problématique et ambigu de la place où doit se situer le désir. Cette place est toujours au-delà de la demande, pour autant que la demande vise la satisfaction du besoin, et elle est en deçà de la demande, pour autant que celle-ci, du fait d'être articulée en termes symboliques, va au-delà de toutes les satisfactions auxquelles elle fait appel, qu'elle est demande d'amour, visant à l'être de l'Autre, à obtenir cette présentification essentielle – qui l'Autre donne ce qui est au-delà de toute satisfaction possible, son être même, qui est justement ce qui est visé dans l'amour.
>
> C'est dans cet espace virtuel, entre l'appel de la satisfaction et la demande d'amour, que le désir a à prendre sa place et à s'organiser. C'est pourquoi nous ne pouvons le situer que dans une position toujours double par rapport à la demande, à la fois au-delà et en deçà, selon l'aspect sous lequel nous envisageons la demande, demande par rapport à un besoin, ou demande structurée en termes de signifiant.
>
> Comme tel, le désir dépasse toujours toute espèce de réponse qui soit au niveau de la satisfaction, appelle en lui-même une sorte de réponse absolue, et dès lors projette son caractère essentiel de condition absolue sur tout ce qui s'organiser dans l'intervalle intérieur aux deux plans de la demande, le plan « signifié » et le plan « signifiant ». C'est dans cette intervalle que le désir a à prendre sa place et à s'articuler[201].

La position du désir [*d*] dans le graphe se situe entre les deux niveaux de la demande, cette position est homologue à celle qu'occupe la barre dans l'algorithme lacanien qu'écrit le rapport entre le signifiant [S] au niveau supérieur et le signifié [*s*] au niveau inférieur. Le caractère problématique de la position du désir peut être repéré sur le graphe homonyme. Le désir [*d*] se situe entre les deux chaînes parallèles de la demande. Il

---

[200] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., pp. 25, 47, 49, 366, 386, 468.

[201] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958] *op. cit*., p. 406.

se trouve *au delà* de la demande de satisfaction, (A), située au niveau inférieur, et *en deçà* de la demande d'amour, [*$*◊D], structurée en termes signifiantes localisée au niveau supérieur.

Le désir se trouve *au delà* de la demande en tant qu'il n'est pas réductible à la satisfaction apportée au besoin. Le désir se situe *en deçà* de la demande d'amour, il est le reste de l'opération de soustraction entre les exigences du besoin et la demande structurée par le signifiant. Le désir est l'héritier de l'exigence inconditionnelle de satisfaction du besoin passée par le filtre de la demande, il en garde le caractère fondamental de *condition absolue*. Le désir [*d*] représenté entre les deux niveaux de la demande est « le désir de l'Autre ».

Quelques années après cette période de son enseignement [1956 – 1959] – lors de son *Séminaire*, Livre X, *L'Angoisse*[202], [1962-1963] – Lacan traduit le passage de la satisfaction du besoin par la demande d'amour, dont le reste de l'opération est le désir, par un de ses aphorismes : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir[203] ». Le désir [*d*] est le résidu du passage du besoin, représenté par le vecteur rétrograde dans le graphe, par la demande d'amour – [*$*◊D], situé au deuxième étage à droite.

Sur le « graphe du désir », Lacan désigne la place du « fantasme » en tant qu'homologue à celle du désir, il situe ainsi l'image de l'autre [*i*(*a*)] à une place symétrique

---

[202] Lacan, J., *Séminaire*, Livre X, *L'Angoisse*, [1962-1963], Paris, Éditions du Seuil, 2004.
[203] *Ibid*., p. 209.

à celle du Moi [*m*]. Sur le graphe du désir, l'ensemble des rapports imaginaires représente le « principe de réalité », de la première topique freudienne, la satisfaction et décharge de la motion pulsionnel dans un objet issu de la réalité. Ce rapport quadratique représente également le lieu de la « pulsion de vie » de la deuxième topique freudienne. Par rapport au « graphe du désir », Lacan énonce :

> Vous voyez sur le graphe deux systèmes s'opposer. (…). Disons, si vous voulez, pour schématiser les choses, que Freud à cherché à quel niveau de cet endroit original d'où ça parle et à quel moment, par rapport à une visée qui est celle de l'aboutissement du processus en I, se constitue le moi. Il s'agit du moi en tant qu'il a à se repérer par rapport à la première prise du ça dans la demande[204].

Dans la formule du fantasme le losange [◊] reproduit le rapport quadratique désigné par le « *Schéma L* » entre le sujet et l'Autre [S — A] interposé par l'axe imaginaire qui relie l'image de l'autre, le semblable, au Moi – [*a*' — *a*]. L'image sert ici de guide pour la décharge de la pulsion, puisque lors du processus primaire, par le symbolique, il n'y a qu'une faible décharge du composant énergétique de la motion pulsionnel.

> Nous avons ici, en (*$*◊*a*), le répondant et le support du désir, le point où il se fixe sur son objet, qui bien loin d'être naturel, est toujours constitué par une certaine position prise du sujet par rapport à l'Autre. C'est à l'aide de cette relation fantasmatique que l'homme se retrouve et situe son désir[205].

La formule du fantasme écrit le rapport du sujet barré par le signifiant au petit autre, son semblable. Dans le « graphe du désir » le [*d*] indique la place du désir de l'Autre, le fantasme désigne la place du sujet désirant [*$*] en rapport à l'objet du désir [*a*].

---

[204] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., pp. 54-55.

[205] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 442.

Le fantasme permet au sujet de se situer et de s'arranger avec son désir. La formule du fantasme exprime la division du sujet en face de l'objet du désir. Le sujet de l'inconscient, l'être qui parle, n'est pas le corrélatif de l'objet, le symbolique dénature tout rapport du sujet à la réalité.

> Autrement dit, l'objet consiste en quelque chose qui est hors de lui, et qu'il ne peut saisir dans sa nature propre de langage qu'au moment précis où lui, comme sujet, doit s'effacer, s'évanouir, disparaître derrière un signifiant. À ce moment, qui est, si l'on peut dire, un point panique, le sujet a à raccrocher à quelque chose, et il se raccroche justement à l'object en tant qu'objet du désir[206].

L'objet du désir, le petit (*a*) de la formule du fantasme, et les objets de la pulsion qui composent l'éventail de la demande, ne sont pas des objets naturels. L'être qui parle n'est pas dans un rapport direct à la réalité. La prise de la réalité et la saisie de l'objet ne sont pas à portée de main. Pour le sujet de l'inconscient, la réalité et l'objet sont représentés par l'intermédiaire du symbolique et du signifiant. Le signifiant, le symbolique et leur structure réfractent les représentations du réel produisant des images modifiées qui constituent pour le sujet la réalité dans laquelle il habite. Dans la formule du fantasme [*$◊a*], Lacan réunit le processus primaire et le processus secondaire dans une seule formule, le sujet barré par le signifiant est le représentant du principe du plaisir, symbolique, et l'objet petit (*a*) est le représentant du principe de réalité, imaginaire.

Le facteur commun entre l'objet du désir et les objets de la pulsion est leur représentation par le signifiant, l'interposition symbolique et leur structure. Et pourtant ces

---

[206] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959] *op.cit*., p. 108.

objets appartiennent à deux classes différentes : le désir et la pulsion. L'opérateur de cette différence est le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. L'objet du désir petit (*a*) est, de façon homologue au désir [*d*], un reste, un résidu, du rapport des objets de la pulsion [*$*◊D] au *signifiant qui représente le « complexe de castration »*, [S(Ⱥ)]. Le rapport entre l'ensemble des « objets-signifiants » qui composent le code de la demande, les objets de la pulsion, et le signifiant qui représente le « complexe de castration » est écrit sur la chaîne supérieur du « graphe du désir » : [S(Ⱥ)⋯▸(*$*◊D)].

Sur le deuxième étage du « graphe du désir » est représentée en pointillé la « chaîne inconsciente[207] », celle que le sujet n'articule pas – [S(Ⱥ)⋯▸(*$*◊D)]. Le deuxième niveau du graphe est également représenté par la « boucle intentionnelle » articulée en tant que discours par le sujet – [(*$*◊D)◂⋯S(Ⱥ)]. Le deuxième niveau du graphe représente le sujet « en tant qu'agissant dans l'aliénation de la signifiance avec le jeu de la parole, il s'articule très exactement comme question, comme énigme[208] ». Ce niveau du graphe implique que l'enfant parle, même s'il ne sait pas encore tenir un discours, et qu'il essaye de s'y situer en tant que sujet de la parole, [*$*].

Sur le deuxième étage du « graphe du désir », le deuxième point de croisement entre le vecteur qui représente l'intentionnalité du sujet et la chaîne signifiante est le lieu où se situe le « signifiant de l'Autre barré » – [S(Ⱥ)] – désigné en tant que *message* par

---

[207] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op.cit*., p. 466.
[208] *Ibid*.

rapport au *code* – [*$*◊D] – « ceci en fonction du caractère rétroactif de l'effet de la chaîne signifiante quant à la signification[209] ». Ce point est le lieu de la scansion de la chaîne signifiante et de la réponse que le sujet reçoit de la question qu'il pose à l'Autre, « *Che vuoi* ? ». Lacan écrit le signifiant de l'Autre barré [S(Ⱥ)] pour la première fois, le 26 mars 1958[210].

Quand le sujet adresse à l'Autre la demande de satisfaction orale, il reçoit comme réponse l'objet sein, le mamelon. Quand la demande s'inverse et c'est l'Autre qui adresse au sujet la demande de contrôle des sphincters – l'apprentissage de la propreté – aussi bien de l'urine que des excréments, le sujet reçoit comme réponse les objets correspondants : « flot urinaire » et « scybale ». Au moment où le sujet adresse à l'Autre la demande d'amour, il reçoit comme réponse le phallus imaginaire, [φ], l'objet du désir de la mère. Le sujet s'identifie au phallus imaginaire, il essaye de leurrer l'Autre maternel dans le but de se faire l'objet de son amour.

> Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître, c'est à dire l'autre en tant qu'il est lui même sujet divisé de la *Spaltung* signifiante.
> (…)
> Mais c'est dans la dialectique de la demande d'amour et de l'épreuve du désir que le développement s'ordonne.
> La demande d'amour ne peut que pâtir d'un désir dont le signifiant lui est étranger. Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire. Ainsi la division immanente au désir se fait déjà sentir d'être éprouvée dans le désir de l'Autre, en ce qu'elle s'oppose déjà à ce que le sujet se satisfasse de présenter à l'Autre ce qu'il peut avoir de réel

[209] *Ibid*., p. 463.

[210] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 303.

> qui répond à ce phallus, car ce qu'il a ne veut pas mieux que ce qu'il n'a pas, pour sa demande d'amour qui vaudrait qu'il soit.
> Cette épreuve du désir de l'Autre, la clinique nous montre qu'elle n'est pas décisive en tant que le sujet y apprend si lui-même a ou non un phallus réel, mais en tant qu'il apprend que la mère ne l'a pas[211].

Dans la demande d'amour le sujet fait l'expérience du désir de l'Autre. Dans le rapport mère-enfant, le sujet se substitue au phallus imaginaire, l'objet du désir maternel, pour combler son manque. C'est par cette voie que l'enfant, le sujet dans son origine, fait le premier mouvement en direction à la reconnaissance de ce qu'il est, ainsi que l'Autre, un être qui porte la marque du désir.

Quand le sujet demande à l'Autre, « qu'est-ce que c'est le désir ? », la réponse qu'il reçoit est un manque dans l'Autre trésor du signifiant et siège de la parole. Cette fois, dans la demande que le sujet adresse à l'Autre, l'objet détachable n'est pas à sa place, la réponse qu'il reçoit est le manque, l'absence, de l'objet. L'Autre manque d'un signifiant. Le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], indique que l'Autre, trésor du signifiant, manque du signifiant phallus. Le signifiant de l'Autre barré représente le déclin de l'Autre, la toute-puissance maternelle qui répondait à l'appel de satisfaction du sujet. La castration, l'absence de l'organe viril, est aperçue par le sujet sur le corps de la mère. *Le signifiant de l'Autre barré,* [S(Ⱥ)]*, représente pour le sujet la castration.*

Dans la demande d'amour le sujet se substitue au phallus imaginaire dans le but de se faire l'objet d'amour de sa mère. Le sujet, aussi la fille que le garçon, *est* le phallus

---

[211] Lacan, J., « *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus* », [1958]*, Écrits*, *op. cit*. p. 693.

imaginaire. En essayant de leurrer l'Autre maternel le sujet prend la place que lui a été destinée par le désir de sa mère. L'enfant prend sa place à la fin de la série métonymique des objets du désir de la mère. Cette série s'origine à partir du « *Penisneid* », « l'envie du pénis », l'équivalent féminin du « complexe de castration » masculin. Face à la découverte qu'elle est châtrée, la fille s'assujettit au « *Penisneid* ». Pour le sujet, l'énigme du désir de l'Autre, [*d*], est le premier pas en direction du « complexe de castration »,[S(Ⱥ)], ce qui produit comme résultat la rencontre de son propre désir, [*$◊a*].

> Il s'agit que l'enfant s'inclue lui-même dans la relation comme l'objet de l'amour de la mère. Il s'agit qu'il apprenne ceci, qu'il apporte à la mère le plaisir. C'est une des expériences fondamentales de l'enfant, qu'il sache si sa présence commande, si peu que ce soit, celle de la présence qui lui est nécessaire, si lui-même introduit l'éclairement qui fait que cette présence est là et l'entoure, si lui-même lui apporte une satisfaction d'amour. Bref, le être aimé, le *geliebet werden*, est fondamental pour l'enfant. C'est là le fond sur lequel s'exerce tout ce qui se développe entre la mère et lui.
>
> Comme je vous l'ai indiqué, la question qui nous est proposé par les faits, est de savoir comment l'enfant appréhende ce qu'il est pour la mère. Notre hypothèse de base, vous le savez, c'est qu'il n'est pas seul. Quelque chose s'articule peu à peu dans l'expérience de l'enfant, qui lui indique que, dans la présence de la mère à lui, il n'est pas seul. C'est autour de ce point que s'articulera toute la dialectique du progrès de cette relation mère-enfant.
>
> L'une des expériences les plus communes, c'est que d'abord il n'est pas seul parce qu'il y a d'autres enfants. Mais notre hypothèse de base est qu'il y a un autre terme en jeu qui est, lui, radical, constant, et indépendant des contingences de l'histoire, c'est-à-dire de la présence ou de l'absence de l'autre enfant.C'est le fait que, à un degré différent selon les sujets, la mère conserve le *Penis-neid*. L'enfant le comble ou ne le comble, mais la question est posée. La découverte de la mère phallique pour l'enfant, celle du *Pénis-neid* pour la mère, sont strictement coextensives du problème que nous abordons. (le complexe de castration).
>
> Ce n'est pas au même niveau. Si j'ai choisi de partir d'un certain point pour arriver à un certain point, de partir de l'étape préœdipienne pour arriver à l'Œdipe et au complexe de castration, c'est que nous devons tenir le *Penis-neid* pour une des données fondamentales de l'expérience analytique, et pour un terme de référence constante de la relation de la mère à l'enfant. (…). C'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de celle-ci. Et lui même se situe là dans différentes positions par lesquelles il est amené à maintenir, c'est-à-dire très exactement à leurrer, ce désir de la mère[212].

[212] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La Relation d'objet,* [1956-1957], *op. cit*., pp. 224-225.

La série métonymique des objets substitutifs du désir de la mère conduit le sujet, dans un mouvement rétrograde, vers son origine : le « *Penisneid* » et la castration maternelle. Le signifiant de l'Autre barré [S(Ⱥ)] représente pour le sujet l'horreur de la castration maternelle, « la tête de Méduse[213] ». Lacan traduit le « complexe de castration », perçu en tant qu'absence de l'organe viril sur le corps de la mère, par le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. Ce signifiant est la réponse que le sujet reçoit face à l'énigme du désir de l'Autre, le signifiant qui représente le « complexe de castration », la découverte de la castration maternelle et le phallus en tant qu'il manque à sa place, aussi bien dans l'imaginaire que dans le symbolique.

L'abandon du rapport amoureux à la mère, aussi bien pour la fille que pour le garçon, est le résultat de la perception que la mère est châtrée. La théorie freudienne de la sexualité fait du phallus la solution du « complexe de castration » pour le garçon, aussi bien que du « *Penisneid* », « l'envie du pénis », pour la fille. Il s'agit pour les deux sexes de se détourner du rapport primitif à la mère pour se diriger vers le père, celui qui a le phallus. Le sujet trouve refuge à l'abjecte castration maternelle dans son rapport au père et au phallus. Cette substitution du rapport du sujet à la mère par le père annule le phallus imaginaire, [φ], l'objet du désir de la mère, le signifié du rapport du sujet à l'Autre, et l'élève à la dignité de signifiant du désir, le phallus symbolique, [Φ].

---

213 Freud, S., « L'organisation génitale infantile », [1923], *La vie sexuelle*. *op*. *cit*., p. 115. (Lors de cette référence Freud la renvoie à Ferenczi. Lacan reprend cette citation lors des *Séminaires* IV et V).

Selon Lacan, le phallus est le signifiant qui traduit le concept hégélien de « l'*Aufhebung* », l'annulation d'une satisfaction interdite, la jouissance de la mère, et son élévation à un niveau supérieur, l'annulation du rapport à l'objet de satisfaction interdite en le remplaçant, au moyen de la Loi du père, par un objet substitutif légal, l'objet du désir petit (*a*). L'annulation et l'élévation dont il s'agit traduisent le renoncement à une satisfaction immédiate, interdite, et la promesse de retrouver plus tard, en tant que possible, une satisfaction ré-signifiée, élevée, sublimée. La jouissance est interdite au sujet par la Loi, elle lui sera permise dans un moment futur après avoir été raffinée, relevée, par le symbolique. L'« *Aufhebung* » est traduit par Lacan en tant que : « Ce mot veut dire à la fois annulation – (…) – et il veut dire aussi, grâce à une ambiguïté de sens qui le rend précieux dans la langue allemande, élever à une puissance, à une situation supérieure[214] ». La traduction de « l'*Aufhebung* » met en valeur les actions de mettre en haut, remonter, rétablir, et aussi celles de remplacement ou de succession. Le père interdit au sujet la jouissance de la mère. La satisfaction lui sera permise, élevée, purifiée par la Loi. La mère, l'objet primitif interdit, doit être remplacée par un nouveau objet permis, l'objet du désir. L'*Aufhebung* du phallus annule la jouissance de la mère et l'élève à la condition de désir. La satisfaction de la pulsion revient au sujet par la rencontre de l'objet substitutif, l'objet du désir (*a*).

[214] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V., *Les formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 343-344.

Pour la fille comme pour le garçon, la mère est l'objet originel de l'amour et du désir. Pour les deux sexes, la réponse à la castration est le phallus. Pourtant il y a une différence dans l'ordre des événements : complexe de castration et complexe d'Œdipe. « *Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration*[215] ». Pour le garçon, le rapport à la mère l'introduit d'emblée dans le complexe d'Œdipe, le père est son rival. Le complexe d'Œdipe est contemporain de l'intérêt et de la manipulation de l'organe sexuel par le garçon. En raison de l'onanisme lors de la « phase phallique », le garçon reçoit des menaces de castration. Ensuite, la découverte du fait que la mère est châtrée actualise pour le garçon, en tant qu'un fait accomplit, les menaces de castration qu'il a reçu. L'angoisse de castration boucle la phase œdipienne. Le garçon trouve la sortie du « complexe de castration » dans l'identification au père, le porteur du phallus.

Pour la fille, le complexe de castration introduit le complexe d'Œdipe. Selon Freud, pour la fille, la castration n'est pas une menace, mais un fait accompli. Lors de la phase phallique, « pour les deux sexes, *un* seul *organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*[216] ». La petite fille remarque la « supériorité » de l'organe masculin, d'un frère ou d'un camarade de jeu, en

---

[215] Freud, S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », [1925], *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 130.

[216] Freud, S., « L'organisation génitale infantile », [1923], *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 114.

comparaison à son clitoris, petit et caché, elle tombe sous le coup de « l'envie du pénis », le « *Penisneid* ».

Le désir d'avoir un pénis, le « *Penisneid* », conduit la petit fille au complexe d'Œdipe et à la personne du père, celui qui a l'organe et qui, elle imagine, peut le lui donner. Face à l'impossible réalisation, ce désir est substitué par le désir d'avoir un enfant de son père. Ce désir se heurte encore une fois à l'impossible, et finalement se transforme dans le désir d'avoir un enfant, *désir de devenir mère*. Freud indique que la fille trouve la sortie de l'Œdipe « le long d'une équation symbolique – du pénis à l'enfant[217] ». Pour la fille le « *Penisneid* » est le point de départ de la série métonymique des objets substitutifs qui se termine par le désir de devenir mère. Pour les deux sexes, la sortie normale est l'orientation vers le père, le phallus symbolique.

> J'aurais dit en somme – (…) – que le développement sexuel de la femme passait obligatoirement par ceci, qu'elle doit être le phallus sur le fond qu'elle ne l'est pas, et que pour l'homme, le complexe de castration peut se formuler par ceci, qu'il a le phallus sur le fond de ce qu'il ne l'a pas, ou qu'il est menacé de ne pas l'avoir[218].

Après avoir leurré la mère en se substituant au phallus imaginaire, le sujet doit reconnaitre qu'*il n'est pas* le phallus. Le deuxième moment en direction de la reconnaissance de son propre désir impose au sujet le passage par la dialectique : *ou bien* avoir l'organe viril, *ou bien* ne pas l'avoir. C'est le moment du « complexe de castration » et du « *Penisneid* », la rencontre avec le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], la solution

---

[217] Freud, S., « La disparition du complexe d'Œdipe », [1923], *La vie sexuelle*, *op*. *cit*., p. 122.

[218] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op*. *cit*., pp. 457-458.

normative qui conduit le sujet à l'hétérosexualité aussi bien pour l'homme que pour la femme.

Au moment final de la dialectique du désir, dans le rapport au partenaire, la femme doit s'identifier au signifiant phallique : « il s'agit qu'elle en présente l'apparence, qu'elle paraisse l'être[219] », « qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir[220] ». L'homme, « résout la question du danger qui menace ce qu'il a effectivement, par ce que nous connaissons bien, à savoir, l'identification pur et simple à qui en a les insignes, qui a toutes les apparences d'avoir échappé au danger, c'est à dire au père[221] ». Pour les deux sexes la solution de l'articulation « complexe d'Œdipe » – « complexe de castration » est l'identification, chacun à sa manière au signifiant phallique. La femme *est* le phallus, l'homme *a* le phallus.

Le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], représente le « complexe de castration » pour l'homme et le « *Penisneid* » pour la femme. Pour cette raison il représente en même temp la castration en tant qu'un fait accomplit, pour elle, et une menace, pour lui. La barre transversale sur l'Autre (Ⱥ) peut être interprétée en même temps comme : le manque du phallus, le « *Penisneid* », qui oriente le désir pour la femme; l'interdiction de la mère par le père, sous menace de castration, que libère le désir pour l'homme; pour le deux sexes l'interdiction ouvre la voie de la recherche d'un objet substitutif. La barre transversal [/]

---

[219] *Ibid*., p. 454.

[220] *Ibid*., p. 350.

[221] *Ibid*., p. 351.

représente une hyper-condensation sémiotique du complexe d'Œdipe et du complexe de castration.

> Mais ce que Freud nous a appris, c'est que le symptôme n'est jamais simple, qu'il est toujours surdéterminé. Il n'y a pas de symptôme dont le signifiant ne soit apporté d'une expérience antérieur. Cette expérience est toujours située au niveau où il s'agit de ce qui est réprimé chez le sujet, c'est le complexe de castration, c'est le signifiant de l'A barré qui s'articule dans le complexe de castration, mais qu'il n'est pas forcement, ni toujours articulé. Le fameux traumatisme dont on est parti, la fameuse scène primitive qui entre dans l'économie du sujet, et qui est au cœur et à l'horizon de la découverte de l'inconscient, qu'est-ce que c'est[222] ?

La théorie freudienne révèle que le symptôme est surdéterminé. Sur le « graphe du désir » il est possible de repérer la surdétermination du symptôme. Lacan situe le symptôme à la place du signifié de l'Autre, [*s*(A)]. Le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], est localisé au deuxième étage à gauche, sur le signifié de l'Autre, [*s*(A)], situé au premier étage à gauche. Le signifiant qui s'articule à partir du « complexe de castration », [S(Ⱥ)], est « réprimé ». Ce signifiant est la source implicite dans la production du symptôme névrotique. Le refoulement, « *Verdrängung* », porte sur le signifiant de l'Autre barré, le représentant de la castration pour le sujet. Le sujet « *ne veut rien savoir*[223] » de la castration, il refoule le signifiant qui la représente, le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. Le traumatisme est la découverte de ce que la mère, l'être que le sujet croyait phallique, est en effet châtrée.

---

[222] *Ibid*., p. 466.

[223] Lacan, J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la ‹ *Verneinung* › de Freud », [1954], *Écrits*. *op*. *cit*., p. 388.

> L'Autre, le Père dans l'occasion, le lieu où s'articule la loi, est lui-même soumis à l'articulation signifiante, et, plus que soumis à l'articulation signifiante, il en est marqué, avec l'effet dénaturant que comporte la présence du signifiant.
> Ce dont il s'agit est loin encore d'être parvenu à un état de conceptualisation parfaite, mais, à titre d'hypothèse de départ pour illustrer notre pensée, *nous dirons que l'effet du signifiant sur l'Autre, la marque qu'il en subit à ce niveau, représenté la castration comme telle*[224].

Le signifiant de l'Autre barré représente que l'Autre est un sujet soumis à la castration, un sujet qui porte la marque du désir. *Le signifiant de l'Autre barré est le représentant de la castration*, [S(Ⱥ)]. L'homme et la femme sont assujettis à la castration. La castration est découverte sur le corps de la mère. La mère manque du phallus. Le père est le porteur du phallus, et pourtant en tant que sujet il n'échappe pas au « complexe de castration », une opération symbolique. La Loi de la castration crée le désir du phallus.

> La question du signifiant du désir se pose comme telle. Ce qui l'exprime n'est pas un signifiant comme les autres. C'est en effet quelque chose qui emprunte à une forme prévalante de la poussée, du flux vital, mais qui n'en est pas moins pris dans la dialectique au titre de signifiant, avec ce que ce passage au registre du signifiant comporte toujours de mortifié pour tout ce qui accède à la dimension du signifiant[225].

L'action symbolique de la castration porte sur un organe pris sur l'image du corps, le pénis. Cet organe manque sur le corps des femmes, des sœurs, des camarades de jeu, mais surtout son manque est perçu sur le corps de la mère. L'organe mâle a été primitivement, dans des cultures très anciennes, l'objet de culte. Cet organe symbolise la « *poussée de la vie, (…), la montée de la puissance vitale*[226] ». Le signifiant phallique

---

[224] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 464. Nous soulignons.

[225] *Ibid*., p. 383.

[226] *Ibid*., p. 465. Nous soulignons.

représente le père en tant qu'il joue un rôle essentiel dans la reproduction et dans la perpétuation de l'espèce.

Le phallus symbolique est représenté par la lettre grec *Phi* majuscule, [Φ], ce caractère porte la barre, le signe qui représente la marque du symbolique et par conséquent une perte de vie, le passage de l'état de nature à la culture. « Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose[227] ». Ce signifiant représente l'action du symbolique sur le vivant, la régulation et l'équilibre du composant énergétique de la pulsion, une perte de l'énergie de la vie.

Le signifiant phallique est ambigu, il représente en même temps l'union des pulsions de mort et de vie, processus primaire et secondaire, le symbolique et le désir. « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir[228] ». La signification du phallus – « *Die Bedeutung des Phallus* » – est le résultat de la substitution du rapport du sujet à l'objet originel – aussi bien de son amour que de son désir – la mère par le signifiant phallus appréhendé dans le rapport au père. Le trauma de la castration maternelle oriente le sujet vers le père.

La signification du phallus résulte d'une série de substitutions de deux types : métonymique et métaphorique. Cette série substitutive commence par les objets issus de la

---

[227] Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », [1953], *Écrits, op. cit*., p. 318.

[228] Lacan, J., « *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus* », [1958]*, Écrits, op. cit.,* p. 692.

demande, la chaîne métonymique des « objets détachables[229] » et perdus : le sein et l'excrément. Le phallus imaginaire, [φ], est le dernier élément de cette chaîne métonymique, il est l'objet du désir de la mère. Au moment ou le sujet fait la découverte du fait que la mère qu'il croyait phallique est en vérité châtrée, la série des « objets détachables » est re-signifiée. À ce moment se produit une métaphore, la substitution du phallus imaginaire par le signifiant de l'Autre barré, le représentant de la castration. Encore une substitution est nécessaire, celle qui substitue le père au signifiant qui représente la castration. Cette métaphore produit, en tant que son effet, la signification du phallus. Le père est la solution aussi de la « menace de castration » que du « *Penisneid* ».

> On n'insistera jamais assez sur l'énigme que comporte le complexe de castration ou le *Penisneid*, pour autant qu'est ici concerné quelque chose qui tout de même tient bel et bien au corps, (…).
> Cet élément n'est sur le corps propre qu'un point de volupté, et c'est ainsi que le sujet le découvre d'abord. L'auto-érotisme masturbatoire, qui joue en effet dans l'histoire un si grand rôle, n'est pas du tout de nature à déclencher en lui-même de telles catastrophes, comme nous le savons par expérience, tant que l'organe n'est pas pris dans le jeu signifiant, dans la métaphore paternelle, dans l'interdiction maternelle ou paternelle. Cet organe n'est rien d'autre à l'origine pour le sujet qu'un point de volupté de son propre corps, de son rapport organique à lui même, beaucoup moins sujet à caducité que tout autre des éléments qui ont pris portée de signifiant dans sa demande antérieur. *C'est précisément pour cette raison que pour lui plus que pour un autre, la prise de la chaîne métaphorique doit jouer son rôle pour en faire un signifiant, qui du même coup, devient le signifiant privilégié du rapport à l'Autre de l'Autre, ce qui en fait un signifiant central de l'inconscient*[230].

Le phallus est le signifiant qui manque dans l'Autre, la mère, lieu de la parole et de la synchronie signifiante. Le signifiant phallique ne peut y être représenté qu'en tant que manque, absence, béance, trou. La représentation du manque, insupportable pour le sujet,

---

[229] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 482.
[230] *Ibid*., pp. 482-483. Nous soulignons.

doit être remplacée par un des signifiants disponibles dans l'Autre, le signifiant substitutif est celui qui représente le Père, l'Autre de l'Autre.

La signification du phallus est le résultat de deux substitutions consécutives. La métaphore paternelle en est le modèle. D'abord le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], se substitue au signifié de l'Autre, [*s*(A)]. Ensuite le signifiant du père se substitue au signifiant de l'Autre barré. La métaphore est la figure de style qui résulte de la substitution d'un signifiant à un autre signifiant produisant en tant qu'effet une signification. Cette série substitutive produit la : « signification du phallus en tant que signifiant du désir[231] ».

$$\Phi = \left(\frac{\text{Père}}{\text{Mère}} \cdot \frac{\text{Mère}}{x}\right) ; \left(\frac{\text{Père}}{\text{S(Ⱥ)}} \cdot \frac{\text{S(Ⱥ)}}{\jmath\text{(A)}}\right)$$

> De même que je vous ai dit qu'à l'intérieur du système signifiant, le Nom-du-Père a la fonction de signifier l'ensemble du système signifiant, de l'autoriser à exister, d'en faire la loi, je vous dirai que nous devons fréquemment considérer que le phallus entre en jeu dans le système signifiant à partir du moment où le sujet a à symboliser, par opposition au signifiant, le signifié comme tel, je veux dire la signification. (…). Le signifiant du signifié en général, c'est le phallus. Cela est essentiel[232].

Le phallus n'est pas un des signifiants qui appartiennent au système signifiant, il ne peut y être représenté que comme manque. Le manque du signifiant phallique dans l'Autre est la cause du désir. Le désir du sujet prend forme à partir du désir de l'Autre. Ce désir est le point de départ de la structuration de l'inconscient. Le désir de l'Autre est ce qui rend

---

231 *Ibid*., p. 454.

232 *Ibid*., p. 240.

opaque au sujet son rapport à la demande d'amour qu'il dirige vers l'Autre et la réponse qu'il en obtient : le signifiant de l'Autre barré, le représentant de la castration.

La chaîne inconsciente se structure comme conséquence des substitutions consécutives qui prennent son départ dans le rapport du sujet à l'Autre lors de la demande et les objets qui s'en détachent : l'objet oral, le sein; l'objet anal, les fèces et le phallus imaginaire, l'objet du désir de la mère. Cette série métonymique est finalisée par le manque d'un signifiant dans l'Autre, représenté par [S(Ⱥ)]. Le signifiant qui représente la castration se substitue au désir de la mère. Cette première métaphore produit la « *Urverdrängung* », le refoulement primordial de l'objet du désir de la mère, le phallus imaginaire. L'horreur produite par la castration ne peut pas rester béante. Le signifiant du père vient obturer le manque du signifiant dans l'Autre. Cette substitution produit la « *Verdrängung* », le refoulement du signifiant qui représente la castration, le [S(Ⱥ)]. L'inconscient est ainsi structuré comme un langage.

3.6 – La fille, le phallus et le complexe d'Œdipe.

L'origine du mot « phallus » est relevée par Lacan dans les mystères de l'Antiquité grecque où le mot était employé à propos « d'un simulacre, d'un insigne[233] ». Pour les Anciens, le phallus jouait le rôle de l'objet autour duquel étaient placés les derniers voiles derrière lesquels il était représenté comme « un bâton, une imitation des organes virils, un morceau de bois », soit un objet substitutif qui ne devait pas être dévoilé.

Lacan note que la représentation du dévoilement du phallus, dans des fresques sur les murs de la ville des Mystères – Pompéi, est à côté de la représentation du châtiment par les démons de la pudeur l'*Aïdos* (*Scham*). Dans cette fresque ces démons armés d'un « flagellum » appliquent le châtiment rituel à une des initiées. Le dévoilement du phallus est en connexion directe avec le fantasme de flagellation.

Dans le texte « Un enfant est battu[234] » [1919], Freud fait l'analyse d'une structure de rêveries et de fantasmes diurnes, auxquels restent attachés des sentiments de plaisir qui conduisent à l'acte onaniste. Il analyse ce fantasme à la lumière de la cure analytique de six de ses patients, dont quatre femmes. L'analyse est restreinte aux fantasmes relatés par les femmes et elle est construite en trois étapes consécutives.

---

233 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'inconscient*, [1957-1958], *op. cit.*, p. 347.

234 Freud, S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », [1919], *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 13ème ed., 2010, pp. 219-243.

Le premier temps du fantasme n'est obtenu qu'avec hésitation, les souvenirs sont incertains, des résistances s'opposent au traitement analytique, honte et sentiments de culpabilité accompagnent l'analyse du fantasme. Ce temps s'énonce ainsi: « un enfant est battu ». En principe l'agent est indéterminé, mais il est clair qu'il s'agit d'un adulte. Plus tard il devient évident qu'il s'agit pour la fille de la figure de son père. Celui qui subit les sévices n'est pas l'enfant qui raconte le fantasme, il s'agit d'un autre enfant, un petit frère ou une sœur :

> Le père refuse, dénie son amour à l'enfant battu, petit frère ou sœur. C'est pour autant qu'il y a dénonciation de la relation d'amour et humiliation, que ce sujet est visé dans son existence de sujet. Il est l'objet d'un sévice, et ce sévice consiste à le dénier comme sujet, à réduire à rien son existence comme désirant, à le réduire à un état qui tend à l'abolir en tant que sujet. Mon père ne l'aime pas, voilà le sens du fantasme primitif, et c'est ce qui fait plaisir au sujet – l'autre n'est pas aimé, c'est à dire n'est pas établi dans la relation symbolique. C'est par ce biais que l'intervention du père prend sa valeur première pour le sujet, celle dont va dépendre toute la suite[235].

Lacan remarque que ce fantasme ne représente pas un rapport pris sur la réalité du sujet, mais qu'il nécessite un développement symbolique. Le sujet qui subit les sévices du père est dénoncé dans sa relation d'amour au père, la punition en est la conséquence. Ce sujet est humilié par le père, il est ainsi annulé comme sujet de désir.

Le sens de la phase « archaïque » du fantasme est traduit par Freud: « Le père bat l'enfant haï par moi[236] », forme qui témoigne d'une rivalité infantile primitive. Le message reçu par le sujet c'est que l'enfant battu est « un rien du tout sur lequel on peut

---

235 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 238.

236 Freud, S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », [1919] *Névrose, Psychose et Perversion, op. cit*., p. 225.

s'asseoir[237] ». La solution proposée par Freud à la première phase du fantasme est que la punition représente un acte symbolique. Ce temps est la représentation de la phase pré-œdipienne chez la fille qui s'établit dans un rapport triangulaire entre le sujet, le père et le petit rival.

Le temps intermédiaire de l'analyse de ce fantasme reste inconscient et doit être reconstruit par Freud. L'identité de la personne qui bat demeure celle du père, mais l'enfant battu est devenu le sujet qui narre le fantasme: « Je suis battue par le père ». Il y a substitution du petit-rival-rien-du-tout qui est battu par le sujet qui rapporte le fantasme.

Cette phase du fantasme qui n'a pas de représentation indique un plaisir intense du sujet dans cette position à l'endroit du père. Ce temps est lié au complexe d'Œdipe et il représente le rapport tendre de la fille au père. Le plaisir obtenu au moyen du fantasme constitue l'origine du sentiment de culpabilité pour le sujet et du refoulement conséquent de cette phase.

Lors du premier temps, il s'agissait d'un fantasme sadique, correspondant au stade sadique-anal. En raison de la conscience de culpabilité et du refoulement, le fantasme de la deuxième phase, représentant la phase phallique de la fille, par « régression », il devient un fantasme masochiste.

> Ainsi le fantasme de la seconde phase – être battue par le père – devient l'expression directe de la conscience de culpabilité, qui alors a comme base l'amour pour le père. Il est donc

[237] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 242.

> devenu masochiste; à ma connaissance il en est toujours ainsi, chaque fois la conscience de culpabilité est le facteur qui transforme le sadisme en masochisme. […] La conscience de culpabilité ne peut pas être restée maîtresse du terrain elle seule, il faut que la motion amoureuse ait elle aussi sa part[238].

Ce qui est arrivé au petit rival, frère ou sœur, dans le premier temps du fantasme revient au sujet dans le second. Lacan remarque le fait que la rivalité avec l'autre n'est pas tout, puisqu'il y a aussi l'identification imaginaire du sujet qui relate le fantasme au petit rival de la première phase. Ce moment correspond au rapport entre l'image du corps propre [*i*(*a*)] avec le moi (*a*) du sujet. Le rapport qui lie le sujet à toute image de l'autre a un caractère ambigu et constitue la bascule pour qu'il puisse occuper la place qui était celle du rival.

Le signe – « être battu » – lors de la première phase représentait le rabaissement du rival haï. Pendant la deuxième phase, quand le sujet devient l'objet du châtiment, le sens se transforme en son contraire, il devient la représentation du fait que le sujet est aimé par le père.

> Au départ, ce signe, que l'enfant soit battu par le père est celui de l'abaissement du frère haï. […] dans la deuxième étape d'évolution de ce fantasme, […] alors qu'il s'agit du sujet lui-même, ce signe devient au contraire signe d'amour. Battu il est aimé. […] Le changement de sens de cette action dans l'intervalle ne manque pas tout de même de poser un problème. Le même acte qui, quand il s'agit de l'autre, est pris comme un sévice et aperçu par le sujet comme le signe que l'autre n'est aimé, prend valeur essentielle quand c'est le sujet qui en devient le support. Cela n'est concevable que par la fonction de signifiant.
>
> C'est pour autant que cet acte élève le sujet lui-même à la dignité de sujet signifiant, qu'il est pris à ce moment-là dans son registre positif, inaugural. Il l'institue comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour[239].

---

238 Freud, S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », [1919], *Névrose, Psychose et Perversion, op. cit*., p. 228 - 229.

239 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 345.

Lacan fait valoir que l'acte du père, le châtiment de l'enfant, ne change pas de la première à la deuxième phase du fantasme. Il est la représentation d'un acte symbolique, l'acte de l'abolition du sujet comme sujet du désir. Le fantasme de fustigation représente, par l'acte du père, l'annulation et l'institution symbolique du sujet. Cette phase du fantasme est la raison du changement de sens, être haï – être aimé. Être aimé par le père signifie que le sujet passe de l'identification imaginaire au petit rival lors du premier temps, à l'identification symbolique au signifiant phallique. Le sujet s'identifie au phallus.

L'acte symbolique du père lors de la deuxième phase, comme il est représenté dans le fantasme de fustigation, institue le sujet comme sujet du signifiant. Être aimé par le père signifie que le sujet est institué à partir du symbolique, le sujet reçoit la marque du phallus, le représentant de la Loi du père. La punition est perçue par le sujet comme la preuve qu'il est aimé par le père.

Lacan note qu'il ne s'agit pas seulement de la question de qui bat et de qui est battu, mais aussi de l'instrument utilisé dans le fantasme de fustigation: « le fouet ou la baguette, porte en soi le caractère, a la nature de je ne sais quelle chose qui sur un plan symbolique, s'exprime par une raie[240] ». Le fouet est utilisé par le père dans l'acte symbolique qui anéantit, supprime, élimine, exclut, barre le sujet. L'analyse du fantasme démontre que l'acte symbolique du père n'est réalisé qu'au moyen de cet objet qui laisse sa

[240] *Ibid.*, p. 241.

marque sur le sujet et qui l'abolit symboliquement. Le fouet est la représentation d'un signifiant qui barre, qui annule symboliquement le sujet. C'est comme la représentation de la fonction signifiante du phallus et du rapport du sujet au signifiant.

Cette phase reproduit l'acte symbolique du père, le sujet se substitue au petit rival et le même objet de fustigation est maintenu: le fouet. Pourtant il y a un changement de sens du fantasme, l'acte auparavant perçu comme humiliant devient un acte d'amour. Lacan renforce l'idée que cela ne peut être que la démonstration de la fonction signifiante.

Troisième temps:

> La personne qui bat n'est jamais le père, elle est ou bien laissée indéterminée comme dans la première phase ou bien investie, d'une manière typique, par un substitut du père (professeur). La personne propre de l'enfant auteur du fantasme ne paraît plus dans le fantasme de fustigation. Pressées de questions les patientes répondent seulement: vraisemblablement, je regarde. Au lieu d'un seul enfant battu on a maintenant affaire la plupart du temps à beaucoup d'enfants[241].

Lors de cette phase la figure du père est remplacée par celle d'une autorité en posture de punir, un maître par exemple. De plus, il y a une nouvelle modification du sujet battu qui est alors représenté comme un grand nombre d'enfants, il s'agit d'une série neutre d'enfants. Ce temps est la représentation de la sortie de l'Œdipe. Le dernier temps est celui qui fixe pour le sujet une image privilégiée à laquelle ce qu'il pourra obtenir de satisfaction génitale masturbatoire reste attaché.

---

[241] Freud, S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », [1919], *Névrose, Psychose et Perversion, op. cit*., p. 225.

Le sujet qui rapporte le fantasme est celui qui regarde la scène. Lors du deuxième temps, la représentation de la phase phallique où le sujet devient l'objet du châtiment, le regard est absent. Le regard manifeste l'identification du sujet qui rapporte le fantasme au petit rival de la première phase et à la foule d'enfants du temps final. Ce qui se maintient d'une phase à l'autre sans subir de modification, c'est le fouet, le représentant imaginaire de la fonction signifiante du phallus :

> En effet, le caractère de généralité, du fantasme dernier, celui qui reste, nous est assez bien indiqué par la démultiplication indéfinie des sujets. Il met en évidence le rapport avec l'autre, les autres, les petits autres, le petit *a* en tant que libidinal […] Entrer dans le monde du désir, c'est pour l'être humain subir tout d'abord la loi imposée par ce quelque chose qui existe au-delà – que nous l'appelions ici le père n'a plus d'importance – la loi de la schlague[242].

La fonction de cette phase du fantasme est de manifester la subordination du sujet au phallus. La multiplication des sujets dans le troisième temps indique que les rapports libidinaux du sujet aux semblables doivent passer par l'intervention de la Loi du père – la castration. L'accès du sujet au monde du désir dans un rapport légitime entre le sujet et l'autre son semblable nécessite l'intervention de la Loi du père. La castration est nécessaire pour que le sujet puisse entrer dans le monde du désir, le phallus est le signifiant qui constitue et oriente le désir pour le sujet, il est le représentant de la castration et de la fonction signifiante.

La Loi du père représentée par le signifiant phallique détermine les rapports libidinaux du sujet et en établit la limite, le principe du plaisir se définit par rapport à cette

---

[242] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 243.

limite. Les rapports qui ne sont pas ménagés par le signifiant phallique sont passibles de punition. Lacan remarque que ce que Freud appelle son « Au-delà du principe du plaisir » est le rapport fondamental du sujet à la chaîne signifiante, son annulation comme être de désir et son ascension comme sujet du signifiant. Au-delà du principe du plaisir il n'y a que le père. Le père comme figure support du signifiant phallique n'est pas sujet à sa Loi :

> C'est bien là ce dont il s'agit, à savoir que nous voyons ici pointer quelque chose dont je vous ai déjà marqué la place de nœud à dénouer, et qui est le rapport qu'il y a entre le sujet comme tel, le phallus comme objet problématique, et la fonction signifiante de la barre, pour autant qu'elle entre en jeu dans le fantasme de l'enfant battu. […] Il s'agit du phallus pour autant qu'il occupe une certaine place dans l'économie du développement du sujet, et qu'il est le support indispensable de la construction subjective comme le pivot du complexe de castration et du *Penisneid*[243].

Le signifiant phallus a un caractère essentiellement double, ambigu, obtus. Un seul signifiant représente en même temps la fonction de la castration du fait qu'elle règle le rapport du sujet au désir – l'économie du développement – et il est le signifiant du pouvoir de signifiance, la marque signifiante, le responsable du fait que le sujet peut accéder au symbolique.

Dans le fantasme de fustigation, le phallus est représenté par l'instrument utilisé dans la punition des sujets – le fouet. Dans la représentation des mystères de l'antiquité grecque, il est représenté par le « *flagellum* ». Le phallus renvoie au rituel des mystères de l'antiquité grecque où le point culminant était le dévoilement du simulacre de l'organe masculin, représentant la puissance, le savoir et la fertilité pour la terre et pour les hommes.

---

[243] *Ibid*., p. 346.

Le phallus représente ce qui dans la vie se présente de façon pure: « la poussée, le flux, la sève, la veine ».

Le dévoilement du phallus révèle l'objet qui a été considéré comme le caractère significatif dernier pour la révélation du sens. Lacan assimile le fouet et le flagellum au phallus et celui-ci à la barre qui sépare et unit signifiant et signifié dans l'algorithme qui fonde la linguistique :

$$\Phi \rightarrow \frac{S}{s}$$

Le phallus assimilé à la barre de l'algorithme signifiant est la représentation du signifiant du pouvoir de signifiance, du signifiant de la fonction signifiante. Ce signifiant est celui qui désigne dans son ensemble les effets de tout ce qui est signifié, il est le signifiant qui autorise le système signifiant à exister et en fait la Loi :

> Il semble que les choses soient telles que ce point extrême de la manifestation du désir dans ses apparences vitales, ne puisse entrer dans l'aire du signifiant qu'à y déchaîner la barre. […] Le phallus se trouve toujours recouvert par la barre mise sur son accession au domaine signifiant, c'est-à-dire sur sa place dans l'Autre. Et c'est ce par quoi la castration s'introduit. Ce n'est jamais par les voies d'une interdiction à la masturbation[244].

Le phallus dans sa désignation de flux, de vie, ne peut rentrer dans le champ de l'Autre, lieu du signifiant, qu'en étant barré. Le phallus est le signifiant qui du fait d'avoir

[244] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 347.

été le premier à être barré, est le signifiant qui porte cette barre : il est le signifiant de « *l'Aufhegung* ».

La castration commence à être efficiente pour le sujet par la perception du fait que la mère est châtrée. La castration de la mère est symbolisée au moment où le phallus par sa fonction signifiante fait que la barre est portée sur l'Autre, l'aire du signifiant. Le phallus, la représentation du flux vital et du désir, n'acquiert une fonction signifiante que par la perception de la castration de la mère. La castration chez la mère est la perception d'une menace pour le garçon, mais, pour la fille, elle est une constatation et l'actualisation de la perception de sa propre castration.

Le caractère paradoxal ou ambigu du phallus est la conséquence de ce qu'il réunit dans un seul signifiant simultanément les fonctions d'insigne du désir du fait qu'il représente la vie et celle de la barre du fait qu'il est un signifiant. La barre est aussi double et représente la fonction de signification et de castration en opposition à sa fonction de poussée vitale.

La castration est introduite dans la dialectique subjective par la perception du fait que la mère est châtrée. La castration se manifeste d'abord à la place de l'Autre où c'est le désir de l'Autre qui est marqué par la castration. La mère, l'Autre sur lequel tombe la barre [Ⱥ], est manquante: elle est châtrée. Son désir à elle, le désir de l'Autre pointe vers le phallus.

La constatation du fait que la mère est châtrée est le facteur qui actualise pour la fille sa propre castration. La fille reproche à la mère le fait de ne pas avoir l'organe phallique. Cette constatation est à l'origine des blessures narcissiques qui conduisent la fille à l'Œdipe, qui constitue pour elle un « havre » et la sortie du complexe de castration. « D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir[245] ». Puisque pour la petite fille la castration est un fait accompli, il ne serait pas possible ou précis de la lui attribuer. Ce que Freud propose comme une sorte de correction à la dissymétrie garçon-fille dans leur rapport au phallus et à la castration est « l'envie du pénis » ou « *Penisneid* », la fille se révolte contre la mère, la castration et cette condition.

L'envie, la jalousie, le désir d'avoir l'organe phallique est la motion qui conduit la fille vers la sortie, le complexe d'Œdipe. Freud propose pour la fille trois sorties possibles pour son complexe de castration, dont une seulement conduit à la féminité :

> Les effets du complexe de castration sont tous différents chez la femme. La femme reconnaît le fait de sa castration et avec cela reconnaît aussi la supériorité de l'homme et sa propre infériorité mais elle se révolte aussi contre cet état de chose désagréable. Trois orientations du développement découlent de cette attitude divisée[246].

La première conduit la fille à l'abandon, de façon générale, de la sexualité. La seconde est le « complexe de masculinité », la femme n'abandonne pas l'idée qu'elle a un pénis ou qu'elle va le recevoir, elle se croit un homme, cette croyance se maintient jusqu'à une période tardive et peut être la raison du choix d'objet homosexuel. La troisième sortie

---

[245] Freud, S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », [1925], *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 128.

[246] Freud, S., « Sur la sexualité féminine », [1931], *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 143.

est celle de l'Œdipe et la seule qui conduit à « l'attitude féminine normale »: le désir de la fille de recevoir du père ce qui est aussi manquant chez sa mère et qu'elle n'a pas pu lui fournir – le pénis. L'envie du pénis conduit la fille vers l'Œdipe, la sortie vers la féminité est le désir d'avoir le phallus.

Le complexe d'Œdipe est la seule sortie « positive» pour la féminité. L'amour du père, comme représenté par le fantasme de fustigation, est un résidu du complexe de castration chez la fille : « Ce fantasme semble être le résidu de la période phallique de la petite fille[247] ». L'analyse du fantasme de fustigation par Freud révèle l'expression d'un moment primitif dans l'évolution libidinale de la petite fille – le « *Penisneid* » et sa sortie, le complexe d'Œdipe. Le fantasme de fustigation est la représentation de la sortie du complexe de castration rencontré par la fille – l'Œdipe et l'amour du père :

> Le renoncement du pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation. La fille glisse – on devrait dire: le long d'une équation symbolique – du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui[248].

La perception par la fille de la castration chez la mère est la raison de son recours au père. Pour la fille, la castration est le point de départ. Le « *Penisneid* » ou « l'envie du pénis » est le moteur qui pousse la fille vers le père avec l'espoir de recevoir l'organe dont elle a été frustrée par la mère. Dans son recours au père elle s'aperçoit qu'elle en est

---

[247] Freud, S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », [1925], *La vie sexuelle*, *op*. *cit*., p. 128.

[248] Freud, S., « La disparition du complexe dŒdipe », [1923], *La vie sexuelle, op*. *cit*., p. 122.

privée. Par une série d'équivalences, la position féminine se résout en adressant à l'endroit du père un désir impossible à satisfaire, celui d'avoir un enfant de lui, un désir incestueux.

Le fantasme de fustigation est la représentation de la phase phallique chez la petite fille, du « *Penisneid* » ou « l'envie du pénis » et du complexe d'Œdipe – le désir de recevoir du père l'organe dont elle a été privée. Ce moment marque le début de la série métonymique du désir pour la fille qui va la conduire au désir d'être mère. La punition mise en scène dans le fantasme est nécessaire en raison du désir œdipien qui pour la fille ne rencontre pas dans la castration une vraie menace ou limite, mais plutôt un point de départ, un tremplin, pour la réalisation de son désir. Le phallus et la Loi du père ne limitent pas le désir de la fille, mais plutôt le stimulent ou le motivent.

Le complexe de castration est développé par rapport au garçon pour qui il est un paradigme et constitue une menace. Chez le garçon, le complexe d'Œdipe n'est pas refoulé, « il vole littéralement en éclats sous le choc de la menace de castration[249] ». Pour le garçon, l'investissement libidinal dans l'objet parental, la mère, est abandonné face à l'angoisse de castration. L'intérêt narcissique pour son organe est prévalent. L'investissement libidinal dans l'objet œdipien est abandonné et remplacé par l'identification au père. Les tendances libidinales sont désexualisées et sublimées.

[249] Freud, S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », [1925], *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 131.

Pour le garçon, il ne reste pas de trace de la phase pré-œdipienne, il y a suppression et destruction du complexe. Pour lui, son rapport au phallus se résume ainsi: il a l'organe et il veut bien le garder. Ce qui lui reste à faire, c'est de se soumettre à la Loi et s'identifier au père, le porteur, le détenteur du phallus. Pour le garçon, il n'y a qu'à s'identifier au père, celui qui a le phallus.

Le complexe d'Œdipe de la fille manque de raison à sa destruction, pour la fille la castration est un fait accompli, elle n'a plus rien à perdre : « Le complexe d'Œdipe échappe donc au destin qui l'attend chez le garçon; il peut être abandonné lentement, être liquidé par le refoulement, ses effets peuvent être longuement différés dans la vie mentale normale de la femme[250] ». L'amour du père est une des solutions possibles pour la fille face à sa propre castration déjà effective comme point de départ. Le désir d'avoir le pénis conduit la fille d'abord au père, ensuite au désir d'avoir un enfant du père. Plus tard, au moment de la rencontre avec un partenaire, la femme aura son désir réalisé de façon substitutive, l'organe et la maternité.

Le fantasme « un enfant est battu » est l'expression du complexe de castration comme point de départ pour la fille et du complexe d'Œdipe comme une solution possible. Ce fantasme est la représentation du fait que la fille réalise son désir, ce qui pose le problème de l'infraction à la limite phallique, puisqu'il est la représentation du désir incestueux, hors la Loi :

---

[250] *Ibid*.

> La femme se trouve prise dans un dilemme insoluble, autour de quoi il faut placer toutes les manifestations types de la féminité, névrotique ou pas. Pour ce qu'il en est de trouver sa satisfaction, il y a d'abord le pénis de l'homme, ensuite par substitution, le désir de l'enfant. […] Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qu'en fin de compte, elle n'obtient satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale, aussi instinctuelle, que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs que par les voies de la ligne substitutive. […]
>
> Inversement pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée par la fonction du phallus, d'être, jusqu'à un certain degré qui varie, ce phallus, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. Si *verdrängt* que puisse être la fonction du phallus, c'est bien à cela que répondent les manifestations de ce qui est considéré comme la féminité. Le fait qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie de façon latente et secrète au phallus, et situe son être comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre[251].

En comparaison à la règle, la castration définie par rapport au garçon, le caractère de particularité du rapport de la fille au phallus est ce qui fait de l'analyse du complexe de castration chez elle un point privilégié dans la recherche et la démonstration de la fonction phallique pour autant que cette fonction est déterminante pour le sujet, pour la structure du discours, l'économie libidinale et l'inconscient. La position féminine se définit par rapport au phallus par l'envie du pénis dont le sens est la « haine de la mère-désir du phallus[252] » qui poussent la fille vers la figure du père dans l'espoir de recevoir l'organe, et puis un bébé de son père et la maternité comme si c'était son destin.

La série symbolique qui « glisse » de l'organe, vers le père et vers l'enfant démontre que la fille est sujette à la Loi. Cependant, là où pour le garçon il y a limite dans la menace de castration qui finit avec le complexe d'Œdipe, pour la fille le désir, l'envie, est ce qui la dirige vers le père et l'introduit à la métonymie désirante, le début d'une série

---

[251] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], *op. cit*., p. 350.

[252] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op. cit.*, p. 155.

substitutive qui ne rencontre pas de limite dans la castration. La satisfaction pour la femme provient de l'organe du partenaire, mais surtout de la maternité. Pour ce qui est de son désir à elle, il lui reste à s'identifier au phallus, être le phallus qu'elle n'a pas, incarner l'objet du désir :

> Cette épreuve du désir de l'Autre, la clinique nous démontre qu'elle n'est pas décisive en tant que le sujet y apprend si lui-même a ou non un phallus réel, mais en tant qu'il apprend que la mère ne l'a pas. Tel est le moment de l'expérience sans laquelle nulle conséquence symptomatique (phobie) ou structurale (*Penisneid*) qui se réfère au complexe ne prend effet. Ici se signe la conjonction du désir en tant que le signifiant phallique en est la marque, avec la menace ou nostalgie du manque à avoir.
> Bien sur, c'est de la loi introduite par le père dans cette séquence que dépend son avenir. Mais on peut, à s'en tenir à la fonction phallique, pointer les structures auxquelles sont soumis les rapports entre les sexes.
> Disons que ces rapports tourneront autour d'un être et d'un avoir qui, de se rapporter à un signifiant, le phallus, ont l'effet contrarié de donner d'une part réalité au sujet dans le signifiant, d'autre part d'irréaliser les relations à signifier[253].

La castration de la mère est le point de départ pour la fille et le garçon, la fonction phallique est leur orientation, aussi bien pour l'identification sexuée que comme réponse à l'énigme du désir de l'Autre. La castration chez la mère, « l'horreur » que cette perception cause, est la raison de l'abandon du premier objet de l'investissement libidinal, aussi bien pour la fille que pour le garçon.

Pour le garçon cette perception constitue une menace qui finit avec la phase œdipienne, il ne reste pas de trace de ce moment après sa résolution. La phobie est un des résultats symptomatiques possibles du retour du refoulé – la castration de la mère et la menace qu'elle représente. L'objet phobique est le représentant de ce moment archaïque,

[253] Lacan, J., « *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus* », [1958], *Écrits, op. cit*., p. 694.

l'horreur de la castration de la mère et la phase œdipienne. Pour le garçon, l'issue du complexe d'Œdipe est l'identification au père, celui qui « *a* » le phallus.

Pour la fille, la castration de la mère est l'actualisation de la perception antérieure de sa propre castration. Cette perception est la raison de l'abandon de la mère comme objet d'amour et des reproches qu'elle lui adresse pour ne pas avoir reçu l'organe. Le désir de recevoir cet organe est ce qui pousse la fille vers son père, celui qui a l'organe. Le phallus constitue pour la fille son objet fétiche, l'envie du pénis dure pendant longtemps dans la vie psychique de la femme. En dépit des frustrations et des reproches que la fille a adressés à sa mère, elle doit s'identifier à elle comme l'être phallique par excellence, et plus tard pour la maternité la femme doit préserver cette identification à sa mère. La réponse que la fille trouve à l'énigme du désir de l'Autre est « d'être » le phallus, l'objet du désir de l'Autre, la femme symbolise le phallus.

La fonction phallique, la Loi du père, détermine pour le sujet son avenir symbolique et sexué. Les rapports entre l'homme et la femme – l'amour, le désir et la rencontre – sont des rapports au phallus pris sur la dialectique être – avoir le phallus. La femme « *est* » le phallus, tandis que l'homme « *a* » le phallus.

Le fantasme « un enfant est battu » met en scène l'institution phallique de la fille. La solution par le complexe de castration et par l'envie du pénis est ce que Freud plus tard réaménage sous la forme de « l'aspiration à la virilité ou le refus de la féminité » :

> Lacan fait valoir que ce que Freud appelle « *das Streben nach Männlichkeit* » l'aspiration à la virilité, […], est d'ordre fantasmatique, que la virilité est par excellence de l'ordre du fantasme, c'est-à-dire que la virilité repose sur le comblement de la castration fondamentale de tout être parlant, marqué moins phi par un petit a. […] Et c'est cela qui est l'institution du sujet, c'est ce que Freud cerne: le caractère radical de l'institution phallique du sujet par le biais d'un fantasme qui est toujours un fantasme phallique instituant le sujet[254].

L'analyse du fantasme de fustigation par Lacan, « un fantasme au-delà du principe du plaisir », date du 12 février 1958. Il y revient encore une fois le 23 avril de la même année et aussi l'année suivante le 7 janvier 1959. La formule du fantasme [*$◊a*] est proposée par Lacan le 26 mars 1958. Cette formule est l'écriture du rapport du sujet au signifiant phallique comme sortie de la castration aussi bien pour la fille que pour le garçon. Le phallus interdit le rapport du sujet à l'Autre, il le remplace par un autre possible avec qui le sujet pourra trouver satisfaction. Le sujet barré par le signifiant phallique trouve son complément dans cet « autre », un objet substitutif. La libido a été tempérée, éduquée, par la fonction phallique et alors elle peut trouver satisfaction dans le rapport à cet objet.

« Le sujet en tant qu'il est barré, annulé, aboli, par l'action du signifiant, trouve son support dans l'autre, qui est ce qui, pour le sujet qui parle définit l'objet comme tel. […] Cet autre est l'image du corps propre, au sens large que nous lui donneront[255] ». L'annulation symbolique du sujet par le signifiant phallique permet son identification à l'autre imaginaire, l'image du corps propre. Pour le sujet, la phase phallique reçoit son signifié à partir de l'image manquante de l'organe dans l'image du corps de la mère, la

---

254 Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 9 février 2011, inédit.

255 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VI, *Le Désir et son interprétation*, [1958-1959], *op. cit*., p. 119.

castration se produit au niveau imaginaire. L'identification du sujet au phallus est contemporaine de l'identification de l'image du corps propre à la prise imaginaire du Moi. Le narcissisme est ce qui structure l'identification imaginaire du sujet au semblable [$\boldsymbol{a}$ – $\boldsymbol{a}$']. La tension imaginaire entre le Moi et l'autre structure de façon générale le rapport du sujet symbolique à l'objet imaginaire, l'objet vient combler la castration – [$\$ \lozenge a$].

« […] en effet ce phallus qui est au principe de l'institution fantasmatique du sujet, c'est un semblant[256] ». Le phallus est le simulacre de l'organe, le signifiant du désir de l'Autre et l'image de l'organe privilégié par le narcissisme et le complexe de castration. Le phallus est l'objet précis de la castration et le signifiant du désir de la mère. La castration de la mère est le tournant qui « élève » l'organe à la fonction symbolique. Le phallus élevé à la dignité du signifiant est le signifiant du pouvoir de signifiance.

La fonction phallique a une valeur signifiante et une valeur de castration déterminantes pour le sujet. Le phallus conjugue le sujet symbolique et l'objet imaginaire dans la formule du fantasme et ainsi il réoriente la dérive libidinale. Cette fonction est responsable de la représentation symbolique, de la castration et de l'institution fantasmatique du sujet : l'annulation symbolique et la validation imaginaire. La fonction phallique est le nœud qui unit le symbolique à l'imaginaire dans la formule du fantasme, le phallus est un semblant, un insigne.

---

256 Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 9 février 2011, inédit.

Le phallus, le responsable de l'institution fantasmatique du sujet, est le même signifiant qui fonde et oriente la structure. La structure est le dernier des voiles qui cache le phallus. Le phallus dans ses fonctions symbolique et imaginaire organise la combinatoire qui génère la structure. « La structure qu'il définit ici comme le réel qui se fait jour dans le langage[257] ». La structure est le réel qui articule symbolique et imaginaire.

IV – L'INCONSCIENT ET LE RAPPORT SEXUEL IMPOSSIBLE À ÉCRIRE.

4.1 – L'inconscient, pulsation.

Ce chapitre a pour objet le concept de l'inconscient dans le *Séminaire* XI de Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*[258] [1964]. Une brève contextualisation historique semble nécessaire pour situer le changement auquel a été soumis l'enseignement de Lacan. Après dix ans de séminaires s'adressant à des psychanalystes, Lacan se démis de sa fonction d'analyste didacticien et quitte la commission d'enseignement dont il faisait partie en raison des événements survenus à

[257] Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* ». *op. cit*., leçon du 2 février 2011, inédit.

[258] Lacan, J. Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op. cit*.

l'intérieur de la Société française de psychanalyse. Le groupe français avait la prétention de s'affilier à l'« *International Psychoanalysis Association* » sous l'influence de la psychanalyse américaine et le prix à payer pour obtenir sa reconnaissance était de radier Lacan. Il va appeler cet épisode son « excommunication ». Après la première séance de son séminaire « Introduction aux Noms-du-père » le 20 novembre 1963[259], Lacan arrête son enseignement. Ce séminaire n'a jamais été repris, il y voyait « le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse[260] ».

Lacan reprend son discours le 15 janvier 1964 à l'École des Hautes Études. C'est là qu'il trouve l'espace et l'accueil pour poursuivre son enseignement, cette fois étendu à un public renouvelé. Il ne s'agit plus seulement de psychanalystes : son auditoire est composé de philosophes venus de l'École normale supérieure, ainsi que d'un public hétérogène captivé par son discours qui à cette époque s'était répandu bien au-delà du cercle restreint des sociétés psychanalytiques.

Au regard de sa nouvelle audience et du fait de son « excommunication », cette fois Lacan aborde « les fondements de la psychanalyse », aussi bien que la pratique analytique, la formation et le désir de l'analyste. Il remet en question la pratique analytique entre science et religion. Par la revendication herméneutique – la recherche de la signification dans un texte – et l'interprétation, il rencontre une communication entre la psychanalyse et

---

[259] Lacan, J., « Introduction aux Noms-du-Père », [20 novembre 1963], *Des Noms-Du-Père,* Éditions du Seuil, Collection Champ Freudien, 2005, pp. 65-104.

[260] Lacan, J., « La Méprise du sujet supposé savoir », [décembre 1967], *Autres Écrits, op. cit*., p. 337.

le registre religieux. En définissant la psychanalyse comme une science possible, Lacan indique qu'elle a un objet défini et que son opération doit être reproductible, c'est ce qu'il appelle l'expérience – une praxis qui délimite un champ. La psychanalyse est-elle une science ?

Lacan s'interroge sur le désir du psychanalyste par rapport au désir du scientifique. Est-il en effet possible que le désir soit laissé hors des limites du champ de la psychanalyse comme il l'est dans la science moderne ? La mise en formule du désir de l'analyste suffit-elle à faire passer la psychanalyse au rang de science moderne ?

> Le vrai n'est peut-être qu'une seule chose : c'est le désir de Freud lui-même, à savoir le fait que quelque chose, dans Freud, n'a jamais été analysé.
> C'est exactement là que j'en étais au moment où, par une singulière coïncidence, j'ai été mis en position de devoir me démettre de mon séminaire.
> Ce que j'avais à dire sur Les Noms-du-Père ne visait à rien d'autre qu'à mettre en question l'origine, à savoir, par quel privilège le désir de Freud avait pu trouver, dans le champ de l'expérience qu'il désigne comme l'inconscient, la porte d'entrée.
> Remonter à cette origine est tout à fait essentiel si nous voulons mettre l'analyse sur les pieds[261].

Pour Freud, c'est le désir de l'hystérique qui a indiqué l'entrée du champ défini par l'expérience de l'inconscient. L'hystérique constitue son désir dans l'action de parler, de sorte que c'est par cette porte que Freud est entré dans les rapports entre désir et langage et qu'il a découvert les mécanismes de l'inconscient. Lacan remarque que le désir de l'hystérique ne se situe pas au même niveau que celui de l'analyste, celui du désir de Freud. Il ne s'agit pas dans ce cas de l'objet du désir, mais du désir comme objet comme il

---

[261] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit*., p. 16.

a été soutenu par Freud. C'est ce qui impose à Lacan un saut rétroactif dans son élaboration sur l'essentiel de la théorie freudienne à propos de l'inconscient.

Lacan mène son séminaire en se demandant quel statut conceptuel il faut donner à quatre des termes introduits par Freud comme concepts fondamentaux: « l'inconscient, la répétition, le transfert, et la pulsion ». Il considère ces concepts par rapport à la fonction du signifiant qu'il a introduite dans son enseignement et qui lui a permis de montrer leur valeur opératoire dans le champ de la psychanalyse. « L'inconscient freudien et le nôtre[262] ».

« L'inconscient est structuré comme un langage[263] » – dit Lacan pour introduire sa recherche de l'élaboration conceptuelle de l'inconscient. C'est l'un des ses aphorismes les plus connus, cela représente aussi une synthèse de son enseignement précédent. Cette introduction fait référence à deux champs qui n'existaient pas du temps de Freud – la linguistique et le structuralisme sont les références de la reprise lacanienne du concept de l'inconscient.

Lacan remarque que la fonction totémique organise la « *Pensée sauvage*[264] » par sa dimension classificatoire primaire. Avant que des relations proprement humaines ne s'établissent, certains rapports étaient déjà déterminés. Ces rapports sont pris parmi tout ce que la nature peut offrir comme supports, qui se disposent dans des chaînes d'oppositions.

---

[262] *Ibid*., p. 121.

[263] *Ibid*., p. 23.

[264] Lévi-Strauss, C., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, (Pocket n°2 , 1990).

« La nature fournit, pour dire le mot, des signifiants, et ces signifiants organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures, et les modèlent[265] ».

La linguistique, dont le modèle est la combinatoire opérant dans sa spontanéité, et les *s*tructures de la parenté, dont la combinatoire est déterminée par la loi qui interdit l'inceste, donnent sa structure à l'inconscient. C'est une démonstration condensée de ce qu'était jusqu'alors le concept de l'inconscient de Lacan. « L'inconscient, concept freudien, est autre chose, que je voudrais essayer de vous faire saisir aujourd'hui [266]».

« L'inconscient n'est pas une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience[267] ». L'inconscient freudien ne correspond pas à la notion de l'inconscient qui le précède. Lacan fait valoir que l'inconscient n'est pas une notion forgée par Freud, mais qu'il existait bien avant. Avec un dictionnaire, il est possible de consulter plusieurs sens communs attribués à cette notion. Lacan avertit que la seule chose en commun entre ces diverses acceptions de l'inconscient, c'est leur fondement en opposition à la conscience. Le « *cogito* » cartésien est l'exploit majeur de la conscience, l'être qui cogite n'assure son existence que par la certitude de cogiter. La conscience identifiée au Moi n'est pas un phénomène unitaire, elle se divise entre la pensée et l'être. Le « *cogito* » cartésien, condensé par l'axiome « *Je pense, donc je suis* », en ce qu'il atteint une certitude de savoir, est l'exploit majeur de la conscience. Le

---

[265] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op.cit.*, p. 23.

[266] *Ibid*.

[267] Lacan, J., « Position de l'Inconscient », [mars 1964], *Écrits, op. cit*., p. 830.

« *cogito* » se fonde à partir de la conscience de soi et va engendrer l'idée d'un savoir absolu. L'inconscient d'avant Freud « n'est pas » parce qu'il ne dénomme rien comme son objet.

« L'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet. (…) L'inconscient est ce que nous disons, si nous voulons entendre ce que Freud présente en ses thèses[268] ». À l'idée d'un inconscient qui ne se définit que par opposition à la conscience, ou à la conception de l'inconscient que Lacan situe dans « l'in-noir » comme en opposition aux lumières attribuées à la raison et à la conscience, Freud oppose la révélation que l'inconscient fonctionne comme ce qui opère pour constituer le sujet – le symbolique, la combinatoire signifiante.

C'est d'abord par rapport à la fonction de la cause que Lacan remet en question le concept de l'inconscient freudien. En s'appuyant sur la vaste littérature philosophique sur ce sujet, il fait référence à la *Physique* d'Aristote, à sa théorie de la fonction de la cause et aux quatre causes distinguées: cause matérielle, cause formelle, cause motrice et cause finale. Quatre causes qui semblent faire écho aux quatre concepts fondamentaux prélevés par Lacan dans l'œuvre de Freud.

Mais pour introduire l'ordre de la cause il nous propose comme référence l'*Essai sur les grandeurs négatives*[269] de Kant. Dans cet essai, « (…) nous pouvons saisir combien

---

[268] *Ibid*.

[269] Kant, E., *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, Paris, Vrin, 1972. (trad. Roger Kempf.)

est serrée de près la béance qui, depuis toujours, offre la fonction de la cause pour toute saisie conceptuelle[270] ». Selon Lacan, dans cet essai, la cause est un concept inanalysable, impossible à comprendre par la raison, et il reste toujours, à propos de la fonction cause, une certaine béance. La cause n'est jamais toute rationalisée, il y a toujours quelque chose d'anti-conceptuel, d'indéfini.

Lacan distingue la fonction de la cause et la loi qui détermine la chaîne signifiante, ainsi que les principes de la physique qu'il illustre avec la loi de « l'action et réaction ». Leur point distinctif c'est qu'entre la cause et son effet il y a béance, laps de temps, il y a deux moments distincts; tandis qu'action et réaction s'effectuent en un seul mouvement. L'inconscient freudien démontre que la névrose est un effet, mais Lacan distingue sa cause comme ayant rapport à un réel non déterminé – le sujet. Lacan revient au point de départ de Freud :

> Voyez d'où il part – de l'Étiologie des névroses – Et qu'est-ce qu'il trouve dans le trou, dans la fente, dans la béance caractéristique de la cause ? Ce qu'il trouve c'est quelque chose de l'ordre du non-réalisé.
> (…) L'inconscient, d'abord, se manifeste à nous comme quelque chose qui se tient en attente dans l'aire, dirais-je, du non-né[271].

L'inconscient désigne la béance comme la dimension essentielle de la notion de cause. Ce qui s'est montré d'abord à Freud comme proprement de l'ordre de l'inconscient, c'est ce que Lacan appelle le non-réalisé – le sujet. L'inconscient est homologue au sujet –

---

[270] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 14.

[271] *Ibid*., p. 25.

ça parle et ça fonctionne de façon aussi élaborée que le conscient. La béance représente ce à quoi Lacan faisait déjà référence dans son *Séminaire,* Livre II, où il évoquait ce que Freud avait nommé « le nombril des rêves, le noyau de l'être » pour désigner le centre de l'inconnu.

> Je crois avoir suffisamment accentué au cours des mois, voire des années qui précèdent, que l'inconscient, c'est ce sujet inconnu du moi, méconnu par le moi, *der Kern unseres Wesen*, écrit Freud dans le chapitre de la *Traumdeutung* sur le procès du rêve, (…) – quand Freud traite du processus primaire, il veut parler de quelque chose qui a un sens ontologique et qu'il appelle le noyau de notre être[272].

Lors du *Séminaire* II – *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse* – de Lacan, l'inconscient est le sujet distinct du Moi qui représente la conscience. C'est une référence à la première topique freudienne et à l'opposition des termes de conscient et d'inconscient. L'être serait identifié à la conscience tandis que le sujet serait identique à l'inconscient. Le sujet de l'inconscient est le noyau de l'être, lequel serait identifié à la conscience et au moi. La conscience serait le domaine ou le champ propre à l'être.

Lacan introduit dans le domaine de la cause, où la béance se produit, la loi du signifiant. La différence entre l'être de la philosophie et le sujet de l'inconscient ne se fonde pas sur leurs qualités conscientes ou inconscientes, mais sur le langage. « Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel[273] ». La cause du

---

[272] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955]*, op. cit.,* p. 59.

[273] Lacan, J., « Position de l'Inconscient », [mars 1964], *Écrits. op. cit.*, p. 835.

sujet est le signifiant, le sujet est l'effet du langage. Le sujet est à la place où quelque chose peut être dit, il est le thème de ce qui y est dit et c'est à lui que s'adresse ce qui de l'inconscient se manifeste. Avant le signifiant le sujet n'était rien, il n'advient proprement qu'au moment où il disparaît sous le signifiant qui le représente. Le sujet de l'inconscient n'advient que par le langage. Là où c'était le non-réalisé, le manque-à-être, le réel, le sujet doit advenir au moyen du signifiant. Le sujet s'identifie au signifiant qui le représente tout en le différenciant de n'importe quel autre signifiant.

Lacan remarque que le langage comme dimension de l'inconscient, l'ordre symbolique comme cause du sujet : « c'était oublié[274] ». Les psychanalystes de la deuxième et troisième génération d'après-guerre ont suturé cette béance, ils l'ont effacée. Cette dimension est tombée dans l'oubli. C'est une référence aux critiques que Lacan portait déjà en 1953 dans son « Fonction et champ de la parole et du langage» aux légataires de Freud. Les concepts de l'inconscient et du sujet de l'inconscient ont été effacés de la pratique de la psychanalyse, la béance de la cause a été suturée et remplacée par la notion du Moi et de la résistance renouvelés lors de la deuxième topique avec « Le Moi et le ça » [1923].

Dans la recherche du concept de l'inconscient, pour faire valoir sa fonction la plus essentielle, celle de la « béance », Lacan situe le sujet au centre de cette recherche. Ce qui est mis en évidence est une fonction ontologique. Cependant, ce que Lacan soutient, c'est

---

[274] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 26.

que l'inconscient se situe entre deux temps, l'un d'ouverture et l'autre de fermeture de l'inconscient, c'est la fonction du temps, sa référence. « Ontiquement donc, l'inconscient c'est l'évasif – mais que nous arrivons à cerner dans une structure, et une structure temporelle dont on peut dire qu'elle n'y a jusqu'ici jamais été à proprement parler cernée comme telle[275] ». Synchronie et diachronie sont des fonctions du temps par lesquelles Lacan cerne le concept de l'inconscient.

1 - Lacan situe d'abord l'inconscient dans une synchronie. C'est une référence à la synchronie signifiante, mais surtout il s'agit de son indication de la structure de surdétermination que Freud a révélée à propos des formations de l'inconscient.

> Vous verrez que, plus radicalement c'est dans la dimension d'une synchronie que vous devez situer l'inconscient – que c'est au niveau d'un être, mais en tant qu'il peut se porter sur tout, que c'est au niveau du sujet de l'énonciation, en tant que, […], c'est toujours lui qui vous pose son énigme et qui parle, – bref, au niveau où tout ce qui s'épanouit se diffuse, comme dit Freud à propos du rêve, comme le mycélium autour d'un point central, et qui se rapporte à l'inconscient. C'est toujours du sujet en tant qu'indéterminé qu'il s'agit[276].

La synchronie ou la surdétermination sont les démonstrations de la structure première par laquelle le sujet s'identifie à un signifiant, ou au signifiant un – S_1. Le sujet est indéterminé – il ne sait pas ce qu'il est; mais en même temps il est déterminé par le signifiant – il s'identifie à un signifiant qui le désigne. Le sujet qui parle met en relief la fonction de la parole et le champ du langage comme la place où l'inconscient est situé. L'indétermination du sujet est le point de départ, c'est le centre gravitationnel du système

[275] *Ibid*., p. 33.

[276] *Ibid*., p. 28.

inconscient. La dimension de la cause cerne et indique ce point indéterminé en tant que béance. Ce point a été indiqué par Freud et repéré par Lacan comme : le centre de l'inconnu, le noyau de l'être, l'ombilic du rêve. C'est là que Lacan situe le langage en tant que cause de tout ce qui peut exister, c'est autour de ce point que se diffuse tout ce qui se manifeste de l'inconscient par le langage.

2- Lacan situe l'inconscient par rapport à la diachronie comme fonction du temps. « La discontinuité, telle est la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène – la discontinuité, dans laquelle quelque chose se manifeste comme une vacillation[277] ». Ce qui est d'abord présenté par Freud comme effet de l'inconscient, ses phénomènes, sont les formations de l'inconscient – rêve, acte manqué, lapsus, mot d'esprit. Leur caractéristique distinctive est le mode d'achoppement, de défaillance, par lequel les phénomènes de l'inconscient se manifestent. Freud y distingue une vérité, une parole, qui demande à se réaliser, ce qui peut paraître comme intentionnel, mais doté d'une temporalité déplacée.

Les formations de l'inconscient révèlent une vérité autrefois refoulée. L'effet de surprise, ce par quoi le sujet se sent dépassé, est une autre caractéristique distinctive des formations de l'inconscient. Le symptôme partage avec les formations de l'inconscient leur structure de surdétermination mais il s'en différencie du fait qu'il dure. Les formations de l'inconscient, ses phénomènes, se sont présentés à Freud comme la « trouvaille » de

[277] *Ibid*., p. 28.

l'inconscient. C'est ainsi que d'abord l'exploration freudienne rencontre ce qui se passe dans l'inconscient.

> Ainsi l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet, d'où resurgit une trouvaille que Freud assimile au désir, que nous situerons - pour nous, provisoirement - dans la métonymie dénudée du discours en cause où le sujet se saisit en quelque point inattendu[278].

La trouvaille du désir est toujours prête à se dérober à nouveau, instaurant ainsi la dimension de la perte. Métonymie, discontinuité, fente, béance, rupture, font surgir l'absence. Les formations de l'inconscient dans leur aspect de rupture, rencontre et perte, font surgir l'absence qui réverbère le point central indéterminé cerné par la notion de la cause où le langage s'érige et autour duquel se développe tout ce qui est en rapport à l'inconscient, de l'indétermination du sujet aux formations de l'inconscient – $\{[\$] = [\varnothing,S_1]\}$. Ce qui vacille fait allusion aussi à la structure de pulsation que Lacan met en relief par rapport à l'inconscient et aussi à l'alternance entre le symbole du manque avec l'ensemble vide et le trait unaire, la première inscription signifiante pour le sujet. C'est la représentation de la paire d'opposition [0-I] dans une alternance qui, en obéissant à une loi pré-déterminée, produit par exemple une chaîne symbolique, et aussi, le langage binaire des systèmes informatiques.

Ce que Lacan met en évidence avec la diachronie signifiante, ainsi qu'avec l'idée de fugacité, d'évanouissement, de fulgurance, par l'aspect éphémère des formations de

[278] *Ibid*., p. 29.

l'inconscient, c'est la fonction du temps, et non une fonction d'être. C'est pour cette raison que Lacan souligne l'indestructibilité du désir comme trait distinctif par rapport aux formations de l'inconscient. Le désir, Freud le qualifie d'indestructible. Le désir ne peut être indestructible que du fait qu'il se répète, la répétition confère au désir la caractéristique de ne pas succomber au passage du temps, ce n'est qu'ainsi qu'il peut tendre vers l'infini. C'est le désir par son trait distinctif d'indestructibilité, par la répétition, qui confère son statut à l'inconscient. L'inconscient se manifeste dans la discontinuité, dans la diachronie du discours, et cela est une référence à la fonction du temps.

« Le statut de l'inconscient est éthique, non point ontique[279] ». Lacan attribue à l'inconscient un statut qui fait référence à l'éthique et non à l'être. L'éthique lacanienne remet en question le désir de l'analyste. Le statut évoque l'ensemble des règles qui organisent ou structurent un groupe ou une association, ici il s'agit de l'inconscient. C'est la structure du langage qui sert de modèle à l'inconscient. Mais, avant toute structure de langage, les mécanismes de l'inconscient, condensation et déplacement, ont été observés et catalogués par Freud à propos du rêve. Le statut de l'inconscient, c'est le désir et sa répétition qui le lui fournissent. La contribution du statut du désir à l'inconscient est la notion de répétition. Le statut de l'inconscient est le statut du désir et celui-ci est la répétition. Lacan remarque la nécessité de distinguer remémoration et répétition.

[279] *Ibid*., p. 35.

Au début, avec les hystériques, le processus de remémoration était très convaincant. Lors des premières analyses les sujets guérissaient plus au moins « miraculeusement ». Lacan remarque que l'analyse n'est pas le passage du symptôme, cause de souffrance pour le sujet, à la conscience. Il s'agit pour le sujet de faire passer son symptôme par la parole pour s'en débarrasser. Le symptôme analytique est l'effet d'une parole méconnue du sujet. Le sujet en analyse reconstitue, remémore, son histoire pour son analyste, il remet à leur place des mémoires, des souvenirs, autrefois refoulés, rejetés de sa conscience. Freud constate qu'il y a des pensées au-delà de la conscience, c'est la définition de l'inconscient comme identique au refoulé. L'inconscient, ce sont les contenus refusés par la conscience. Le principe de l'inconscient est le retour du refoulé qui agit sur la remémoration.

Freud constate que la parole refusée de la conscience par le sujet fait retour, dans ce que le sujet dit, dans ses actions, dans son caractère, dans ses conduites, dans ses comportements et dans sa personnalité[280]. Visant à la remémoration, Freud rencontre le retour du refoulé et aussi le transfert sous la forme de reproduction. « C'est le fait massif de la reproduction dans le transfert qui lui impose (à Freud) la décision d'admettre comme telle la compulsion à la répétition[281] ». La compulsion à la répétition est conçue à partir de l'analyse du transfert en tant que reproduction en acte d'une remémoration.

> C'est monnaie courante d'entendre que le transfert est une répétition. Je ne dis pas que ce soit faux, qu'il n'y ait pas de répétition dans le transfert. Je ne dis pas que ce ne soit pas à

---

[280] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse*, [1954-1955], *op. cit*., p. 82.

[281] *Ibid*., p. 85.

> propos de l'expérience du transfert que Freud ait approché la répétition. Je dis que le concept de répétition n'a rien à faire avec celui de transfert[282].

Lacan indique lors de son *Séminaire* XI que le retour du refoulé et la reproduction dans le transfert sont deux variétés de ce qui insiste, mais qu'il ne faut pas les confondre avec la répétition. Le transfert n'est pas répétition il est « la mise en acte de la réalité de l'inconscient[283] ». Le retour des signes, le refoulé, n'est pas à confondre avec la reproduction dans le transfert, ni non plus avec la répétition qui est différente.

Après les premières analyses, Freud constate que le sujet s'est refusé à répondre, le sujet résiste à la cure. Lacan remarque que la vérité des formations de l'inconscient qui demande à se révéler rencontre toujours une limite. À l'endroit du sujet Freud rencontre dans la clinique la non-conviction, la non-guérison, la réaction thérapeutique négative, la résistance. Le sujet, dans son récit du rêve, dans l'élaboration de son « histoire », doute : Freud vérifie dans le doute le signe de la résistance. Dans la clinique la remémoration, la levée du refoulé, rencontre la résistance. Le passage de l'inconscient à la conscience, de l'in-noir aux lumières, du méconnu au savoir, rencontre une limite dans la résistance :

> Enfin, – dans ces premiers temps de l'expérience où la remémoration peu à peu se substitue à elle-même, et approche toujours plus d'une sorte de focus, du centre où tout événement paraîtrait devoir se livrer – précisément à ce moment se manifeste ce que j'appellerai aussi – (…) – la résistance du sujet et qui devient, à ce moment-là, répétition en acte[284].

---

[282] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 34.

[283] *Ibid*., p. 133.

[284] *Ibid*., p. 51.

L'analyse commence par la remémoration de l'histoire par le sujet jusqu'à ce que cette élaboration rencontre une limite – la résistance. Lacan met en évidence la résistance comme phénomène du sujet de l'inconscient, pourtant la pensée freudienne attribuait la résistance au Moi fonction de la conscience. Lacan objecte que la seule fonction de la conscience est la capture de l'image spéculaire du Moi et la fonction de méconnaissance qui lui reste attachée. Lacan met en relief la distinction nécessaire entre le sujet de l'inconscient et le Moi fonction de la conscience. Les résistances attribuées au Moi sont inconscientes, mais le Moi demeure le siège de la conscience, ce paradoxe va exiger de Freud un remaniement de sa théorie. La résistance ne se manifeste qu'au moment où le processus de remémoration s'approche du centre de l'inconnu, de la béance de la cause, du noyau de l'être et c'est à ce moment-là que la résistance devient répétition en acte :

> Le sujet chez soi, la remémorialisation de la biographie, tout ça ne marche qu'à une certaine limite, qui s'appelle le réel. (…) Le réel est ce qui revient toujours à la même place – à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, où la *res cogitans*, ne le rencontre pas. Toute l'histoire de la découverte, par Freud de la répétition comme fonction ne se définit qu'a pointer ainsi le rapport de la pensée et du réel[285].

Le sujet est chez lui dans l'inconscient, la remémorialisation est le passage de l'inconscient à la conscience, au savoir. La limite à la prise de conscience est le Réel. « Ce qui revient à la même place » – était la définition de Lacan, lors de son *Séminaire* II, pour introduire la notion du Réel par l'astronomie et les planètes qui reviennent dans leurs orbites toujours à la même place autour du soleil comme point central et fixe. Sa référence

[285] *Ibid*., p 49.

au réel et son modèle étaient alors l'astronomie. Il complète cette définition lors de son *Séminaire* XI en disant que la cogitation, la pensée, ne peut atteindre le réel que comme limite. Ce qui revient, ce qui fait retour, se répète. Déjà au moment du *Séminaire* II la répétition était désignée par Lacan comme signe du réel. Le Réel se vérifie comme limite à l'élaboration, comme résistance, mais aussi comme répétition.

Les résistances de la répétition corroborent avec la notion d'un point central et indéterminé, non-réalisé, à l'origine de tout ce qui se produit dans l'inconscient, un point de Réel. Le Réel est ce dont le sujet reste à jamais séparé après son surgissement dans le langage, c'est ce qu'il perd. La répétition a été approchée par Lacan comme fonction du réel. Le sujet de l'inconscient, effet du langage, répète. La répétition du sujet de l'inconscient démontre que l'élaboration s'approche d'un point de Réel rebelle à l'élaboration symbolique, homologue à la béance soulevée par l'ordre de la cause, mais ce point serait plus proche des conséquences, des finalités.

Lacan remarque la subversion du sujet de Descartes par rapport au sujet de Freud : l'un affirme son existence de la certitude du fait qu'il pense, l'autre affirme son existence du fait que le doute est signe de résistance. Lacan remarque que le *cogito* de Descartes vise un Réel : la certitude du fait que le sujet qui pense, existe. Pour Descartes c'est le *cogito*, la pensée, qui conduit le sujet à la certitude d'être. Le sujet qui cogite se rassure du Réel du fait qu'il est sûr du fait de penser. Mais la rencontre de ce Réel qu'il vient de s'assurer ne peut rejoindre la vérité que par le garant d'un Autre qui, de surcroît, n'est pas trompeur –

Dieu qui par son existence est le seul garant de la vérité. Lacan revient au sujet cartésien pour distinguer la fonction du sujet de la certitude par rapport à la recherche de la vérité. Le sujet cartésien identifié au Moi, à la conscience, ne peut accéder au Réel que comme limite à son élaboration, à la pensée.

Freud apporte du nouveau, le sujet – ça pense, et même ça se manifeste avant qu'il ne puisse entrer dans la certitude, avant qu'il ne puisse se reconnaître comme Moi par la raison. Lacan remarque que la structure de l'ordre symbolique vient avant le sujet, la remémoration est un effet de la structure du signifiant. Il faut noter que la répétition n'a rien à voir avec le retour refoulé, le retour des signes. La remémoration, la levée du refoulé, rencontre dans la clinique les résistances de la répétition. La résistance n'apparaît qu'au moment où la remémoration approche le réel. Lacan remarque que pour Freud le phénomène qui indique le Réel comme limite à la remémoration est la répétition, la répétition vise le Réel. C'est par la perception de la répétition que Freud peut unir l'expérience de l'inconscient avec un point de Réel :

> La prochaine fois, nous aborderons le concept de répétition, nous demandant comment le concevoir, comment à l'intérieur de cette expérience en tant qu'expérience décevante, c'est justement de la répétition comme répétition de la déception, que Freud coordonne son expérience avec un réel qui sera désormais, dans ce champ de la science, situé comme essentiellement ce que le sujet est condamné à manquer, mais que ce manquement même révèle[286].

[286] *Ibid*., p. 39.

Tout d'abord la répétition est perçue par Freud par rapport au fonctionnement normal du principe du plaisir et du principe de réalité. Avec les hystériques, la répétition apparaît d'abord comme une reproduction ou comme une « présentification » en acte sous la forme du transfert. Freud a très tôt compris que c'était dans le champ du rêve qu'il devait trouver la confirmation de ce que son expérience inaugurale avec les hystériques lui avait appris. C'est dans le rêve qu'il va explorer le désir de l'hystérique comme désir insatisfait. Le rêve comme satisfaction du désir commémore la répétition de la première rencontre avec l'objet de satisfaction qui ensuite a été perdu, l'inconscient répète ainsi cette matrice de satisfaction.

Le rêve de la névrose traumatique remet en question la reproduction, la répétition du souvenir traumatique, et le fonctionnement normal du principe du plaisir. Ces rêves remettent en cause la thèse de Freud du rêve comme réalisation d'un désir. C'est alors dans la clinique que Freud rencontre les rêves de la névrose traumatique qui remettent en question le rapport entre la répétition et la bipartition du principe du plaisir et du principe de réalité. La répétition apparaît de façon paradoxale au niveau de la névrose traumatique où le sujet reproduit en rêve les souvenirs de bombardements d'où part sa névrose.

Freud articule la notion de répétition pour la première fois en 1914 avec « Remémoration, répétition et perlaboration[287] ». La répétition est introduite dans l'œuvre de Freud par rapport à la remémoration. Lacan fait valoir le rêve du névrosé de guerre

---

287 Freud, S., « Erinnern, Wiederholen, Durcharbeiten. Remémoration, répétition et perlaboration », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972. (trad. rejetée par Lacan)

comme répétition du trauma. La répétition du trauma en rêve a remis en question la bipartition du principe de plaisir et du principe de réalité : quelle est sa fonction si elle ne répond pas au principe de plaisir ?

> La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre – de la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle toute seule, suffit déjà à faire naître notre attention, celle du traumatisme.
> N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'inassimilable, sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle[288]?

Le trauma est conçu comme devant être recouvert par « l'homéostasie subjectivante » qui oriente le fonctionnement du principe du plaisir. Le problème se pose du fait que le processus primaire, soumis au principe de plaisir, conserve en rêve l'insistance du trauma. Comment le rêve porteur du désir du sujet peut-il reproduire ce qui fait surgir de façon répétée le trauma ? Lacan conclut en disant que le principe de réalité laisse prisonnier du principe du plaisir une partie essentielle de ce qui est pourtant du Réel – le trauma.

Aux exigences du principe de réalité répondent des points radicaux dans le Réel que Lacan appelle rencontres et qui font que la réalité est conçue comme « en souffrance, en suspens, non livrée ». La lettre en souffrance a été la référence pour Lacan dans « La Lettre volée[289] » pour donner sa version et approcher le concept du refoulement chez Freud

---

[288] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, pp. 54-55.

[289] Lacan, J., « Le Séminaire sur ‹ La Lettre volée › », *Écrits, op. cit.*, pp. 11- 61.

: la réalité est là interdite, la réalité est là qui attend, elle est là refoulée. La constitution même du champ de l'inconscient dépend de ce qui a été refoulé. Lacan observe que la contrainte à la répétition, la compulsion à la répétition, provoque les détours du processus primaire, les détours de l'inconscient. La répétition est mise en évidence comme ressort des processus primaires; la répétition, signe de rencontre avec un point de réel, est au centre des mécanismes de l'inconscient.

Lacan souligne l'importance de saisir l'inconscient comme processus primaire dans son expérience de rupture entre perception et conscience :

> Le processus primaire – qui n'est autre que ce que j'ai essayé pour vous de définir dans les dernières leçons sous la forme de l'inconscient – il nous faut bien, une fois de plus, le saisir dans son expérience de rupture « entre perception et conscience », dans ce lieu, vous ai-je dit, intemporel et qui contraint à poser ce que Freud appelle, (…), « *die Idee einer anderen Lokalität* » – une autre localité, un autre espace, une autre scène, l'entre perception et conscience[290].

L'inconscient est le lieu du processus primaire, il ne s'agit pas d'un lieu anatomique, mais d'un lieu idéal où se produit la mise en scène du rêve, en images et paroles. L'inconscient a été mis en évidence par Freud comme l'autre scène où se joue l'« affaire » de l'inconscient, un lieu topologique. Il s'agit d'un espace où il n'y a pas de passage du temps, son temps est celui de la répétition, ce que le rêve met en valeur. La formation du rêve entre perception et conscience fait valoir l'inconscient dans son organisation spatio-temporelle.

---

[290] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op. cit.*, p. 55.

Pour saisir le processus primaire et la formation du rêve, mais pour le saisir dans sa fonction paradoxale de répétition du trauma, Lacan revient au chapitre VII de « La Science des rêves », introduite par Freud par le rêve d'un père qui veillait son fils mort :

> Notez comme ce rêve, tout entier fait aussi sur l'incident, le bruit, qui détermine ce malheureux père, qui a été prendre, dans la chambre voisine de celle où repose son enfant mort, quelque repos, laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte, d'un grison, d'un autre vieillard – et qui atteint, réveillé, par quelque chose qui est quoi? – ce n'est pas seulement la réalité, le choc, le *knocking*, d'un bruit fait pour le rappeler au réel, mais cela traduit, dans son rêve précisément, la quasi identité de ce qui se passe, la réalité même d'un cierge renversé et en train de mettre le feu au lit où repose cet enfant. Voilà quelque chose qui semble peu désigné pour confirmer ce qui est la thèse de Freud dans la *Traumdeutung*, à savoir que le rêve est la réalisation d'un désir[291].

Lacan remarque que Freud connaissait bien les difficultés autour du concept de l'inconscient quand il a introduit le dernier chapitre de « La Science des rêves » avec ce rêve qui, parmi tous les rêves analysés dans ce livre, a un sort à part – le rêve qui unit un père et son fils mort; il remarque que ce rêve est là, placé, que Freud le pèse, le goûte, mais qu'il ne l'analyse pas. Lacan se demande ce que Freud a voulu dire en plaçant ce rêve en conclusion de sa thèse sur le rêve comme satisfaction d'un désir inconscient – fonction primaire du rêve.

Ce rêve illustre le processus primaire entre perception et conscience. Le rêve est constitué autour de la représentation de la perception du bruit d'un cierge renversé. Le processus primaire peut répondre à la réalité perçue. Lacan remarque que la conscience se constitue aussi par rapport à la perception de la réalité et à sa représentation. La formation

---

[291] *Ibid*., p. 56.

du rêve dans sa presque coïncidence avec la réalité met en avant l'idée que l'inconscient peut aussi répondre à la réalité perçue et la représenter en rêve.

> N'est ce pas, dans le rêve, une autre réalité? – celle que Freud nous décrit ainsi – « *Daß das Kind, an seinem Bett steht* » : « que l'enfant est près de son lit », « *ihn am Arme faßt* » : « le prend par le bras » et « lui murmure sur un ton de reproche » : « *und ihm*, *Vorwurfsvoll zuraunt* » : « *Vater, siehst du denn nicht* » : « Père, ne vois-tu pas », « *daß ich verbrenne* ? » : « que je brûle[292]? »

Lacan se demande quelle est alors la réalité qui réveille le père ? Est-ce le bruit entendu par la perception, ou est-ce le message entendu dans le rêve – « Père, ne vois-tu pas que je brûle » ? Le message du fils entendu par le père, sur un ton de reproche, comporte plus de réalité que le bruit perçu. Lacan remarque que cette phrase aurait pu être prononcée par l'enfant au moment de sa maladie à cause d'une fièvre. Mais cette phrase reproduit en rêve la réalité dans sa presque coïncidence avec ce qui se passe dans la pièce d'à côté: l'incendie qui consume le corps de l'enfant mort. Lacan fait valoir les mots entendus dans le rêve qui perpétuent chez le père les remords. Ceux de ne pas avoir protégé son fils des flammes de la fièvre qui ont consumé sa vie. Lacan note que ce rêve est l'hommage à la réalité à jamais manquée – la rencontre père-fils – qui ne peut se réaliser qu'en rêve, entre perception et conscience. Avec ce rêve le désir est représenté par la perte de l'objet au point le plus cruel, la rencontre du père et de son fils mort. C'est la rencontre avec l'objet à jamais perdu qui se répète et ainsi se perpétue.

---

[292] *Ibid*., 57.

Lacan remarque qu'il est possible de reconnaître dans la phrase prononcée par l'enfant « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » l'envers de ce que serait la réalité – l'enfant mort. Lacan se demande ce qui est le corrélatif, dans le rêve, de la représentation :

> Et c'est bien ce qui nous porte à reconnaître dans cette phrase, dans cette pièce détachée du père dans sa souffrance, l'envers de ce qui sera, lui éveillé, sa conscience, nous portant à nous demander ce qui est le corrélatif, dans le rêve, de la représentation.
> Cette question est d'autant plus frappante qu'ici, le rêve, nous le voyons vraiment comme l'envers de la représentation – c'est l'imagerie du rêve, et c'est l'occasion pour nous d'y souligner ce que Freud, quand il parle de l'inconscient, désigne comme ce qui le détermine essentiellement, le *Vorstellungsrepräsentanz*, ce qui veut dire, non pas comme on l'a traduit en grisaille, le représentant représentatif, mais le « tenant-lieu de la représentation[293] ».

Le recours de Lacan aux rêves de la névrose traumatique lui a permis de démontrer la répétition en fonction de la rencontre du sujet avec un élément du Réel rebelle à la dialectique du principe du plaisir et du principe de réalité – le trauma. C'est la répétition du trauma qui a d'abord permis à Freud de coordonner son expérience de l'inconscient avec un point de réel. Lacan souligne l'indication de Freud selon laquelle il n'est possible de concevoir ce qui se passe dans ces rêves qu'au niveau du fonctionnement le plus primitif, celui de la liaison d'énergie, de l'investissement libidinal. Le ressort de la répétition du trauma est la composante quantitative de la pulsion, c'est l'investissement libidinal. La répétition résulte de la rencontre du sujet et de l'objet investi par la pulsion. De l'autre côté de cette arche qui se dessine entre la cause et son effet, se situe un autre point Réel, à son arrivée – l'objet investi par la motion pulsionnelle. Le trajet dessiné par cette arche pourrait représenter la motion pulsionnelle dans une allusion à la rencontre du

[293] *Ibid*., p. 58.

sujet et de l'objet investi par la pulsion. Lacan situe la place du Réel entre le trauma et le fantasme.

Entre ce qui arrive comme par hasard, la perception du bruit du cierge renversé, sa représentation en rêve dans une quasi-coïncidence avec la réalité, et son représentant, la phrase qui s'articule – Lacan fait valoir l'investissement libidinal comme ressort de la répétition. C'est dans le champ du désir, le même que celui du rêve, que Lacan essaye d'articuler les rapports du sujet à l'objet de la pulsion. Ce rêve fait valoir le rapport, le lien entre la représentation, l'imagerie du rêve et son représentant – le discours qui s'articule. Le recours à ce rêve permet d'analyser la formation de la représentation à partir d'un événement perçu de la réalité extérieure, puisqu'il s'est produit tout autour de la perception. Le point initial c'est le lien entre perception et représentation. Deuxièmement, il y a l'articulation entre la représentation, l'imagerie du rêve, et la phrase qui s'y articule. Ce qui est déterminant pour l'inconscient, ce n'est pas la représentation, l'imagerie, mais le « tenant-lieu de la représentation », le représentant que Lacan identifie au signifiant.

L'analyse du rêve rend possible de saisir la portée du terme freudien de « *Vorstellungsrepräsentanz* » traduit par Lacan comme le « représentant de la représentation ». Dans ce rêve, ce qui correspond à la représentation, c'est l'image de l'enfant qui s'approche de son père avec le regard plein de reproche et le prend par le bras. Le représentant de cette représentation est la phrase articulée par l'enfant qui demande à son père de le regarder : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ». Le signifiant marque la

place de la représentation de l'investissement libidinal sur un objet. C'est la démonstration de la convergence entre les perspectives, symbolique et énergétique dans la théorie de Freud, dès son origine :

> Dans la troisième partie de *Das Unbewußte*, Freud nous explique très nettement que ne peut être refoulé, à proprement parler, que ce qu'il appelle « *Vorstellungsrepräsentanz* ». Cela signifie représentant de la représentation. De quoi? – du mouvement pulsionnel, qui est ici appelé *Triebregung* et qu'on peut même appeler plus précisément l'unité de motion pulsionnelle.
>
> (…) Cela veut dire simplement que l'on doit prendre comme un concept objectif ce que nous appelons *Triebregung*. C'est une unité objective en tant que nous la regardons, et elle n'est ni consciente ni inconsciente, elle est simplement ce qu'elle est : un fragment isolé de réalité que nous concevrons comme ayant son incidence d'action propre.
>
> Il n'en est à mon avis que plus remarquable que ce qui la représente, à savoir le représentant de la représentation – c'est la valeur exacte du terme allemand – seul représentant de la pulsion, *Trieb*, puisse, lui, être dit appartenir à l'inconscient. Or celui-ci implique ce que j'ai mis tout à l'heure avec un point d'interrogation, à savoir un sujet inconscient[294].

Le « *Vorstellungsrepräsentanz* » est la traduction du représentant de la représentation de la motion pulsionnelle. Le signifiant est le représentant de la représentation de l'investissement pulsionnel dans un objet. L'investissement de la pulsion dans un fragment de la réalité – un objet – fait de la pulsion une unité objective et fragmentée, dotée d'action, ce qui révèle la pulsion comme motion, comme énergie cinétique. Seul le représentant de la motion pulsionnelle – « *Triebregung* » – peut être refoulé; sa représentation ne l'est pas. L'énergie de la pulsion associée à la représentation n'obéit pas au régime du refoulé et à son retour mais elle est soumise aux contraintes du régime de la résistance et de la répétition.

---

[294] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op. cit*., p. 66.

La reprise par Lacan du terme freudien de « *Vorstellungsrepräsentanz* » met en évidence le rapport entre le refoulement du signifiant et les résistances de la répétition qui se vérifient au moment où la remémoration approche la composante énergétique – l'investissement de la pulsion dans l'objet. Dans la conjonction qui se vérifie entre les composantes, symbolique et énergétique, du représentant et de la représentation, seul le représentant, le facteur symbolique, peut être refoulé; la composante énergétique « va se promener ailleurs, là où [elle] peut[295] », elle se déplace et cherche à se lier à une nouvelle représentation.

Freud, le 25 septembre 1895, écrit la première représentation de l'inconscient, ce manuscrit à été publié en allemand pour la première fois sous le titre « *Entwurf einer Psychologie* » en 1950, et en français sous le titre de « Projet pour une psychologie scientifique », ou « Esquisse d'une psychologie scientifique » en 1956. Pour illustrer l'inconscient comme processus primaire entre perception et conscience. Lacan évoque la fameuse « Lettre 52 » de Freud à Wilhelm Fliess où il est possible d'appréhender une des premières ébauche de l'appareil psychique. Cette lettre du 6 décembre 1896 n'a été reconnue comme faisant partie de leur correspondance qu'en 1948.

Ce projet tentait de représenter l'appareil psychique comme un système entre les organes de la perception, le cerveau fonctionnant comme organe régulateur entre les stimuli internes à l'organisme et les manifestations de motilité et de recherche à l'extérieur.

---

[295] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op. cit.*, p. 198.

C’est une représentation qui met en relief la recherche de satisfaction des besoins naturels d’un organisme dans la réalité extérieure, c’est un rapport entre les stimuli intérieurs et l’extérieur. Cette ébauche s’inspirait de l’arc réflexe fondé sur la notion de quantité, d’accumulation et de décharge d’énergie des neurones, c’est le moment neurologique de Freud.

Ce schéma de l’appareil psychique est sous la domination du principe du plaisir selon lequel l’activité psychique a pour but d’éviter le déplaisir et de procurer le plaisir. Ce principe recherche la diminution des excitations, l’apaisement des besoins, c’est un principe régulateur en quête de l’homéostasie, d’équilibre des tensions au niveau le plus bas. Il est corrélé au principe de réalité qui corrige les conséquences du principe de plaisir en fonction des conditions imposées par le monde extérieur. Le principe de réalité, second par rapport au principe du plaisir, régule la recherche de plaisir et de satisfaction des stimuli en indiquant les détours nécessaires pour que l’excitation pulsionnelle soit compatible avec l’existence de l’organisme. Le principe de réalité est le responsable des vicissitudes de l’excitation pulsionnelle, qu’elle soit rendue inoffensive, annulée, transformée en son contraire, détournée de son but, refoulée ou encore qu’elle soit sublimée.

Lacan fait valoir, par rapport au schéma de la « Lettre 52 », que Freud a déduit de son expérience la nécessité de séparer perception et conscience. Il a désigné un temps où les traces de la perception – « *Wahrnehmungszeichen* » – doivent être constituées dans la

simultanéité; « qu'est-ce que c'est, si ce n'est la synchronie signifiante ? (…) Mais nous, nous pouvons tout de suite leur donner, à ces ‹ *Wahrnehmungszeichen* › , leur vrai nom de signifiants[296] ». Les signes de la perception sont tout d'abord des prises de réalité, ce sont des index de réalité. L'articulation de l'appareil psychique de « l'Esquisse » indique la mise en place des traces mnésiques dans un ordre déterminé. Freud dans cette lettre parle d'enregistrement, de transcription, de traduction des représentations verbales dans un espace psychique. Il y propose que les inscriptions respectent une suite temporelle.

Cette première ébauche de l'appareil psychique sera revisitée par Freud lors du chapitre VII de la « *L'Interprétation des rêves*[297] » et représentée comme une succession de couches dans un étalement situé entre perception et motilité, les diverses couches constituant ainsi l'inconscient. Ce système de couches représente la place où vient s'imprimer, s'inscrire et s'enregistrer les signes de la perception qui seront traduits en traces mnésiques :

> Mais quand il y revient dans la *Traumdeutung*, nous verrons qu'il va jusqu'à en désigner, d'une façon non moins frappante, d'autres couches : là ils se constitueront « par analogie ». Nous retrouvons, semble-t-il, les contrastes, les mêmes fonctions de similitude, si essentielles dans la constitution de la métaphore introduite d'une diachronie.
>
> Nous trouvons dans les articulations de Freud l'indication sans ambiguïté de ce dont il s'agit, non seulement d'un réseau de signifiants, non pas constitué par des associations en quelque sorte de hasard et de contiguïté, mais qu'ils n'ont pu se constituer de cette façon qu'en raison d'une structure très définie, d'une possibilité également très définie de l'élément temporel, d'une diachronie constituante et orientée[298].

---

[296] *Ibid*.

[297] Freud, S., *L'Interprétation des rêves, op. cit*., p. 457.

[298] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 46.

Lacan note que, lors du schéma de *L'Interprétation des rêves*, les traces de la perception se constituent au niveau de la première couche, par des rapports de « simultanéité », la synchronie du langage. Ensuite, chaque couche sera rangée dans une séquence temporelle, la diachronie du langage, par des rapports « d'analogie ».

Lacan remarque aussi que dans la synchronie il ne s'agit pas d'un réseau formé d'associations au hasard et de contiguïté, mais que les signifiants n'ont pu se constituer dans la simultanéité qu'en raison d'une structure définie de la diachronie constituante, la diachronie est orientée par la structure. « Si le sujet est le sujet du signifiant – déterminé par lui – on peut imaginer le réseau synchronique tel qu'il donne dans la diachronie des effets préférentiels. Entendez bien qu'il ne s'agit pas là d'effets statistiques imprévisibles, mais que c'est la structure du réseau qui implique les retours[299] ».

La particularité des schémas qui illustrent la formation du processus primaire est qu'ils s'inspirent de l'arc réflexe, avec ces deux voies – l'afférente, sensation et l'efférente, motilité. Les deux schémas représentent la perception par l'organisme des stimuli de l'extérieur et sa réponse à l'excitation comme motilité ou comme prise de conscience de la stimulation, c'est le schéma de l'arc réflexe, mais aussi celui du système inconscient. Ces schémas représentent le rapport entre un organisme et la réalité extérieure. Ils illustrent la façon dont les stimuli provenant de la réalité sont traités et transformés en traces de

[299] *Ibid*., p. 65.

perception. Au départ il y a la perception à partir desquelles les traces mnésiques se constituent. Le Réel précède la perception et constitue son objet.

Par rapport au schéma de la *Traumdeutung*, il est possible de repérer deux opérations qui traitent des traces provenant de la perception. La première consiste en une sorte « d'échafaudage »; sa structure s'édifie par superposition des traces de perception comme dans un édifice, c'est la formation de chacune des couches. La deuxième opération consiste dans le fait que les couches soient disposées, les unes par rapport aux autres, dans un rapport de contiguïté, dans une séquence, comme dans une « palissade ».

La dernière couche du schéma est celle où s'établissent des relations entre processus primaire et secondaire, inconscient et préconscient. Le système préconscient-conscience est le lieu de processus secondaires soumis au principe de réalité, ces processus sont le support de la pensée et de l'action. « La syntaxe bien sûr, est préconsciente, mais ce qui échappe au sujet c'est que sa syntaxe se constitue en rapport avec certaines réserves inconscientes[300] ». La syntaxe – partie de la grammaire traditionnelle qui étudie les relations entre les mots constituant une proposition ou une phrase, leurs combinaisons, et les règles qui président à ces relations, à ces combinaisons – est, ainsi que le langage, la formalisation qui résulte de l'étude des lois qui composent la parole. La syntaxe en tant que partie de la grammaire est préconscient, elle n'est pas refoulée et reste accessible à la conscience. La syntaxe se constitue en rapport à la diachronie de la chaîne de l'inconscient.

[300] *Ibid*., p. 66.

La parole est une fonction préconsciente-consciente, la diachronie, l'élément temporel, en sont des caractéristiques inhérentes. Le mouvement de la parole permet le passage de l'inconscient au préconscient et à la conscience.

« Les schémas dont il s'agit nous sont donnés pour leur valeur fonctionnelle, je veux dire pour établir – Freud le dit expressément – une suite, une séquence, dont il souligne d'ailleurs qu'il est plus important de la considérer comme temporelle que comme spatiale[301] ». Freud présente un appareil psychique qui rend compte de l'inscription, entre perception et conscience, des traces mnésiques inconscientes en obéissant à l'antinomie du plaisir et du déplaisir. C'est la perception d'une expérience de satisfaction ou de déplaisir qui sera transformée en trace mnésique, en obéissant aux opérations du système de couches. L'excitation provenant de la perception – peut déranger l'homéostasie qui régit le principe de plaisir – pour maintenir le niveau de l'excitation au plus bas, le stimulus serait régulé par l'appareil psychique. La perception d'une expérience de satisfaction ou de déplaisir sera transformée en trace mnésique, en obéissant aux opérations de synchronie et de diachronie. L'investissement pulsionnel dans une trace mnésique peut être inhibé, censuré, et cette trace peut être refoulée. Le refoulement du signifiant lié à la représentation investie par la motion pulsionnelle obéit au principe du plaisir.

L'inconscient est ainsi situé dans cet espace entre la perception et le système préconscient-conscience, il est le lieu des processus primaires dont les mécanismes

[301] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], *op. cit*., p. 83-84.

spécifiques sont la condensation et le déplacement. L'inconscient est une organisation spatio-temporelle où s'inscrivent les traces mnésiques investies par l'excitation pulsionnelle qui doivent être mis à l'écart et maintenus éloignés de la conscience. « *Urverdrängung* » est le terme freudien pour le « refoulement primordial », qui consiste dans le fait qu'un représentant de la représentation de la motion pulsionnelle – « *Vorstellungsrepräsentanz* » – soit refusé de la prise en charge par le conscient et logé dans l'inconscient. « Lacan a articulé au moins une fois la castration avec l'*Urverdrängung – dans sa ‹ Réponse à des étudiants de philosophie*[302] › ».

La motion pulsionnel qui investissait sur la représentation dont le représentant est refoulé doit se déplacer sur une représentation dont le représentant n'est pas refoulé. Un second stade du refoulement, « *Verdrängung* », concerne les associations qui restent en rapport avec le représentant originairement refoulé, ce sont des réseaux d'associations en chaîne frappés par le refoulement originaire qui les entraîne à sa suite et qui sont refoulées.

C'est la structure de l'inconscient comme structure de langage qui est ainsi mise au point par Lacan. L'espace de l'inconscient, sa topologie, se situe entre perception et conscience. Son statut est celui du désir et de la répétition. Celle-ci a été mise en valeur par Lacan comme rencontre à jamais manquée, mais aussi comme automatisme en fonction de la structure qui implique les retours des signifiants. La répétition implique la fonction du temps qui a été mise en valeur par Lacan dans son rapport à l'inconscient :

---

[302] Monribot, P., « La pudeur originelle », *La femme et la pudeur,* Quarto nº 90, Bruxelles, 2007, p. 36.

> Je n'ai cessé d'accentuer dans mes propos précédents la fonction en quelque sorte pulsative de l'inconscient, la nécessité d'évanouissement qui semble lui être en quelque sorte inhérente – tout ce qui, un instant apparaît dans sa fente semble être destiné, (…), à se refermer, comme Freud lui même en a employé la métaphore, à se dérober, à disparaître[303].

La fonction du temps a été mise au centre de la recherche lacanienne sur l'inconscient, l'inconscient fait son apparition entre deux temps, l'un d'ouverture et l'autre de fermeture, Lacan accentue ainsi la fonction pulsative de l'inconscient. La fonction temps est d'ordre logique et liée à une mise en forme signifiante du Réel :

> Vous avez là un accès rapide à la formulation que j'ai mise au premier plan, d'un mouvement du sujet qui ne s'ouvre que pour se refermer, en une certaine pulsation temporelle – pulsation que je marque comme plus radicale que l'insertion dans le signifiant qui sans doute la motive, mais ne lui est pas primaire au niveau de l'essence, puisque d'essence, on m'a provoqué de parler[304].

Lacan démontre la convergence des conceptions de l'inconscient qu'il propose : l'inconscient – « somme ses effets de la parole sur le sujet » – et l'inconscient « pulsation temporelle ». La pulsation temporelle mise en évidence par Lacan à propos de l'inconscient fait allusion à une dimension consubstantielle à celle de la parole et du langage – c'est une indication de la dimension de la pulsion et de la sexualité comme primordiale par rapport au concept de l'inconscient. La réalité de l'inconscient, celle du principe de réalité et des processus secondaires, est la réalité sexuelle.

---

303 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 44.

304 *Ibid*., p. 115.

La manière dont s'est fondée dans la société une répartition des fonctions dans un jeu d'alternance, à partir de la division sexuelle en deux pôles, [masculin-féminin], reste connue. Le structuralisme moderne précisé que c'est au niveau de l'alliance, en opposition à la génération naturelle, que sont exercés les échanges fondamentaux – au niveau du signifiant. Le structuralisme repère les structures élémentaires du fonctionnement social et les inscrit dans les termes d'une combinatoire. Lacan indique ainsi une affinité des énigmes de la sexualité avec le jeu du signifiant :

> Où tend tout ce discours ? – À nous interroger si nous devons considérer l'inconscient comme une rémanence de cette jonction archaïque de la pensée avec la réalité sexuelle. Si la sexualité est la réalité de l'inconscient – entendez bien ce qu'ici il y a à trancher – la chose est d'accès si difficile que nous ne pouvons peut-être l'éclairer que par la considération de l'histoire[305].

Lacan soutien que c'est au niveau de l'analyse que doit se révéler ce qu'il en est de ce point nodal par quoi la pulsation de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle, ce point nodal qu'il appelle le désir. Le désir est le support de la fonction du fantasme, il est le support du rapport entre le sujet barré par le signifiant et l'objet du désir. La formule du fantasme – [$\$\lozenge a$] – représente chez Lacan les rapports entre la pensée et le Réel de la reproduction dans la théorie de la psychanalyse. L'homme pense avec l'objet, c'est ainsi qu'il peut connaître la réalité. Mais aussi l'homme, l'être du désir, se satisfait avec l'objet.

> C'est en raison de la réalité du système homéostatique que la sexualité n'entre en jeu que sous la forme des pulsions partielles. La pulsion est précisément ce montage par quoi la

[305] *Ibid*., p. 140.

> sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient[306].

La sexualité sous la forme des pulsions partielles se manifeste en dominant l'économie psychique. Ce qui distingue cette satisfaction de l'auto-érotisme de la zone érogène, c'est le rapport à un objet. Le sujet, au moment où il émerge dans le signifiant, est atteint par une perte de vie, une perte naturelle et il est alors identifié par Lacan à l'ensemble vide, à un « creux ». L'objet vient répondre à cette perte de vie, il vient occuper cette place vide, il est son complément. Cet objet est l'objet perdu – l'objet petit *a*, qui ne se trouve jamais en position de visée du désir, mais en position de cause. Le sujet est comme un appareil lacunaire et c'est dans cette lacune que s'instaure l'objet en tant qu'objet perdu. C'est le statut de l'objet *a* en tant qu'il est présent dans la pulsion.

Lacan fait valoir, pendant tout ce séminaire, quatre concepts fondamentaux, quatre causes chez Aristote, quatre vicissitudes et quatre éléments de la pulsion. L'objet partiel est fragmenté en quatre : le sein, la scybale, le regard et la voix. La pulsation de l'inconscient, son mouvement d'ouverture et de fermeture, est relatif aux bords des zones érogènes: de la bouche, de l'anus, de l'œil, de l'oreille. Ces marges sont la source et le départ de la pulsion.

Dans l'inconscient il n'est possible de saisir que des pulsions partielles, la représentation de la totalité de la pulsion sexuelle, la « *ganze Sexualstrebung* », n'y est pas

306 *Ibid*., p.160.

représentée. L'opposition masculin-féminin n'est pas représentée dans l'inconscient. La représentation de l'autre sexe ou de la différence sexuelle manque : elle reste insondable. L'objet partiel est ce qui va combler le manque de représentation de la totalité, il est ce qui vient répondre à la perte de vie que subit le sujet au moment de son surgissement dans le symbolique. C'est un rapport complémentaire entre le manque de représentation totale de la sexualité et l'objet qui vient combler ce manque.

« La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode de son être de ce qui y est mâle ou femelle[307] ». Du côté du vivant, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe que par la voie des pulsions partielles, où le sujet cherche un objet qui remplace sa perte de vie d'être sexué. Du côté de l'Autre – lieu où la parole rencontre l'échange signifiant, lieu des idéaux, des structures élémentaires de la parenté, – l'ordre et la norme doivent instaurer ce qui peut représenter pour le sujet ce qu'il faut faire en tant qu'homme ou en tant que femme.

> Vous êtes-vous aperçus qu'au début du *Séminaire des Quatre concepts* Lacan décrit l'inconscient comme il ne l'avait jamais fait ? Tout le monde gobe cela parce que c'est tellement bien argumenté. Depuis son premier paradigme, Lacan avait toujours décrit l'inconscient plutôt comme un ordre, une chaîne, une régularité, et voilà qu'au début des Quatre concepts il recentre tout l'inconscient sur la discontinuité – et pas seulement la discontinuité qui est compatible avec l'ordonnance signifiante. Il décrit l'inconscient exactement comme un bord qui s'ouvre et qui se ferme.
>
> Pourquoi choisir de mettre en valeur ce qui s'ouvre et qui se ferme ? La réponse est claire. C'est pour rendre l'inconscient homogène à une zone érogène. Il décrit exactement l'inconscient comme un anus ou comme une bouche. Il le décrit sur le mode de la zone érogène pour montrer ici qu'il y a une communauté de structure entre l'inconscient

[307] Lacan, J., « Position de l'Inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. 849.

> symbolique et le fonctionnement de la pulsion. C'est parce qu'il a commencé ainsi qu'il lui suffit de dire en une phrase qui est la phrase clef de tout le Séminaire, page 165 : Quelque chose dans l'appareil du corps est structuré de la même façon que l'inconscient.
> Son procédé est très différent. Il a structuré l'inconscient de la même façon que quelque chose dans l'appareil du corps, de la même façon qu'une zone érogène, comme un bord qui s'ouvre et qui se ferme[308].

Lors de son séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan propose une nouvelle définition du concept fondamental de l'inconscient. L'inconscient reste toujours structuré comme un langage, par les dimensions de la synchronie et de la diachronie. Et pourtant la caractéristique de l'inconscient mise en valeur à ce moment est la pulsation temporelle dans son rapport à la pulsion partielle. Une des définitions de l'inconscient de Lacan, pendant ses séminaires V et VI, met en relief la fonction spatiale, celle d'un espace typographique, l'autre scène constituée par la synchronie et la diachronie des signifiants, qui correspondent à la condensation et au déplacement que Freud reconnaît en œuvre dans la mécanique inconsciente depuis le début.

À ce moment, Lacan privilégie la temporalité, la diachronie, pour faire valoir, dans une alternance ouverture-fermeture de l'inconscient, une pulsation. De cette façon il fait valoir le composant énergétique, la motion pulsionnelle, à l'origine de la perception et de la transposition du signe de perception en trace mnésique par l'appareil psychique. Le processus primaire et le principe du plaisir – l'inconscient – s'interposent entre la source de la pulsion, la zone érogène, et son but, la satisfaction obtenue lors du processus secondaire

---

308 Miller, J.-A., « Les Six Paradigmes de la jouissance : trois leçons du cours de L'orientation lacanienne 3, 1 (24, 31 mars et 7 avril 1999) », *op. cit.*, p. 16.

et le principe de réalité, par un mouvement du corps, une action, de recherche et prise de l'objet. L'inconscient règle la décharge de la pulsion.

4.2 – Sur la structure de l'inconscient. Aliénation et Séparation.

La formalisation de la structure du discours par Lacan à partir des opérations d'aliénation et de séparation à la fin de son séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, est comme une reprise de ses schémas antérieurs : le « Schéma L », la « métaphore paternelle », et même le « Graphe du Désir ». Le « Schéma L » traduit la situation analytique en tant que communication par le sujet de son histoire à l'analyste. Ce schéma distingue quatre pôles : le sujet, l'Autre, l'autre et le Moi. La « métaphore paternelle » est structurée à partir d'une série de substitutions : l'énigme du désir de la mère [*x*] est substitué par la symbolisation du Désir de la Mère, ensuite ce désir doit être remplacé par le Nom-du-Père. Dans le « Graphe du Désir » il est possible de distinguer deux ensembles de quatre pôles dont l'arrangement entre les termes peut varier. L'ensemble formé par les éléments symboliques – l'Autre, la demande, le signifiant de l'Autre barré et le signifié de l'Autre – représente le processus primaire. L'ensemble formé par les éléments imaginaires – l'image de l'autre, le désir de l'Autre, le fantasme et le Moi

– représentent les processus secondaire. Chacun de ces schémas dispose de quatre éléments et de quatre places produisant ainsi une matrice de deux lignes et deux colonnes. Lors de son *Séminaire* XI, à partir des opérations d'*aliénation* du sujet au signifiant et de la *séparation* du sujet et de l'Autre, produisant d'un côté la division du sujet et de l'autre la perte de l'objet de satisfaction de la pulsion, Lacan représente la matrice de la structure du discours. Les graphes, les schémas, de Lacan sont comme un essai pour traduire l'appareil psychique et les deux topiques freudiennes.

La dynamique des rapports entre les éléments de cette matrice première est régie par les lois qui se vérifient aussi bien dans le langage que dans l'inconscient : métaphore et métonymie; condensation et déplacement. La métaphore et la métonymie donnent les principes à partir desquels s'engendre la dynamique de l'inconscient :

> Quand à partir de la structure du langage, je formule la métaphore de façon à rendre compte de ce qu'il appelle condensation dans l'inconscient, la métonymie pour de même en motiver le déplacement, l'on s'y indigne que je ne site pas Jakobson.
> (…), je ne peux faire en un écrit (Position de l'inconscient) que de rappeler que l'objet *a* est le pivot dont se déroule en sa métonymie chaque tour de phrase. Où le situer cet objet *a*, l'incorporel majeur des stoïciens? Dans l'inconscient où bien ailleurs? Qui s'en avise[309]?

La structure du discours peut être repérée comme le résultat de l'union des opérations d'aliénation et de séparation introduites par Lacan lors de son *Séminaire* XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*[310].

---

309 Lacan, J., « Préface à une thèse », [1970], *Autres Écrits. op. cit*., p. 402.

310 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op. cit*.

L'opération d'aliénation est structurée comme la métaphore, la condensation, ou la synchronie, comme une structure de surdétermination. Ce que Lacan appelle aliénation est une version formalisée du concept freudien d'identification. Par rapport à la définition du signifiant donnée par Lacan: « Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant[311] », le sujet est représenté par [S_1] pour [S_2]. Le sujet s'identifie à un signifiant qui le représente : [S_1], ce signifiant nécessite un autre signifiant pour lequel le sujet est représenté : [S_2]. La définition circulaire du signifiant proposée par Lacan inclut la représentation minimale de la chaîne signifiante, [S_1–S_2]. Cette représentation de la chaîne met en évidence les notions d'ordre et de place dès le moment du premier couplage signifiant.

Cette proposition est comme la représentation écrite d'une thèse fondamentale de Saussure, selon laquelle, dans le langage, il n'y a que des différences : c'est le caractère différentiel du signifiant qui ne se définit que par sa différence avec un autre signifiant. Un mot ne répond pas à une essence, ou à une chose en soi, sa valeur de signification ne peut être obtenue que dans son rapport à un autre signifiant. C'est grâce à son caractère différentiel que le signifiant peut produire des chaînes et des réseaux. La représentation du sujet par le signifiant met en avant la dimension formelle de la chaîne signifiante, notamment la place que le signifiant vient prendre dans une chaîne symbolique déterminée.

311 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits, op. cit*., p. 819.

L'opération d'aliénation n'est jamais complète ou exhaustive dans sa représentation du sujet en raison de la définition du signifiant qui nécessite deux signifiants pour le représenter. Le sujet est ainsi représenté par le signifiant et il reste inaccessible à une représentation qui pourrait l'identifier complètement. Par la fonction de l'aliénation, Lacan présente le résultat du fonctionnement signifiant, la représentation du sujet, sous la forme du manque d'un signifiant pour le représenter. La définition du signifiant en tant que représentant du sujet met en avant l'idée d'aliénation symbolique.

L'action du refoulement peut être repérée sur la représentation minimale de la chaîne signifiante qui opère dans l'inconscient : [S_1–S_2]. Par rapport à cette représentation minimale le refoulement agit sur le signifiant qui représente le sujet [S_1]. Ce signifiant est mis à l'écart et il doit être maintenu éloigné de la « conscience », il « passe en dessous ». Ce signifiant est refoulé et réprimé :

> Nous pouvons le localiser dans notre schéma des mécanismes originels de l'aliénation, ce *Vorstellungsrepräsentanz*, dans ce premier couplage signifiant qui nous permet de concevoir que le sujet apparaît d'abord dans l'Autre, en tant que le premier signifiant, le signifiant unaire, surgit au champ de l'Autre, et qu'il représente le sujet, pour un autre signifiant, lequel autre signifiant a pour effet *l'aphanisis* du sujet. D'où, division du sujet – lorsque le sujet apparaît quelque part comme sens, ailleurs il se manifeste comme *fading*, comme disparition. Il y a donc, si l'on peut dire, une affaire de vie et de mort entre le signifiant unaire et le sujet en tant que signifiant binaire, cause de sa disparition. Le *Vorstellungsrepräsentanz*, c'est ce signifiant binaire.
>
> Ce signifiant vient à constituer le point central de *l'Urverdrängung*, de ce qui, à être passé dans l'inconscient sera, […], le point d'attrait, par où seront possibles tous les autres refoulements, tous les autres passages similaires, au lieu de *l'Unterdrückt* : ce qui est passé en dessous, comme signifiant[312].

---

[312] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], *op. cit.*, p. 199.

Le sujet est représenté par [S_1] pour [S_2], il est aliéné par le signifiant unaire qui le représente pour un autre signifiant, ce qui produit en tant qu'effet la disparition, l'effacement du sujet. L'autre signifiant [S_2] – le « *Vorstellungsrepräsentanz* » – est le représentant de la représentation de la castration : [$S(\not A)$]. Le refoulement primordial porte sur le représentant de la castration et produit l'effacement du sujet au lieu de l'Autre.

La division du sujet, la « *Spaltung* », est ici une référence à la représentation du sujet par deux signifiants. En même temp, la division du sujet est une référence à la barre transversale qui caractérise son signe [$\$$], ainsi que le signifiant de l'Autre barré [$\not A$], et qu'il reçoit de son rapport au désir de l'Autre, à la loi symbolique, et à l'interdit à la jouissance de la mère. La « *Spaltung* » est une référence à la reconnaissance par le sujet de son propre désir comme le résultat de l'interdit.

Le couplage signifiant [S_1–S_2] donne l'orientation, la direction, à la chaîne signifiante. Le sujet qui apparaît comme sens est une référence au [S_2] comme signifiant nécessaire qui s'ensuit du [S_1] dans la représentation du sujet. De plus, ce n'est qu'à partir du [S_2] que le sens peut être orienté et produit comme effet du couplage signifiant. La représentation du sujet par le signifiant appartient « au lieu de l'Autre », trésor du signifiant. Pour que le sujet y advienne comme sens il lui faut un [S_2]. Le mot « sens » est ici utilisé dans sa désignation d'orientation, mais aussi en tant que signification.

Au moment du couplage signifiant, le sujet est représenté et divisé entre deux signifiants, [S_1] et [S_2]. *L'aphanisis* du sujet, la disparition du signifiant « unaire », correspond à l'effacement du représentant du sujet « au lieu de l'Autre ». Cet effacement produit un vide « au lieu de l'Autre », un manque de signifiant. L'effacement du signifiant est analogue à l'être de manque du sujet, son manque-à-être. Au moment de l'effacement du [S_1] « au lieu de l'Autre », trésor du signifiant, ce signifiant vient s'inscrire sur l'Autre en tant que corps.

> L'Autre, à la fin des fins et si vous ne l'avez pas encore deviné, l'Autre, là, tel qu'il est là écrit, c'est le corps ! [...] Que le corps est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque, ça éviterait à tous bien des soucis et le ressassement de bien des sottises. Le corps est fait pour être marqué[313].

Le corps est la place où vient s'inscrire [S_1], le signifiant effacé de l'ensemble signifiant [S_2]. Le trait « unaire » s'inscrit comme marque sur le corps, c'est le « Un » de la totalité pris sur l'image spéculaire. Ce « Un » est la marque du corps, mais aussi la marque de la division du sujet et du refoulement primordial.

L'opération d'aliénation, est d'ordre purement symbolique et produit un sujet du signifiant réduit à un manque de signifiant:

> Lacan le fait sous la forme de ce double mécanisme d'aliénation et séparation qui est en fait une articulation entre signifiant et jouissance. Sous la forme de la première opération, il nous présente le résultat, le résultat foncier du fonctionnement signifiant sous la forme spéciale de manque de signifiant qu'il appelle le sujet.
> Le résultat de l'opération aliénation qui est elle-même - je l'ai indiqué vite - une contraction de l'identification et du refoulement, lui permet de mettre en valeur comme résultat de

[313] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XIV, *La Logique du fantasme*, [1966-1967], Leçon du 10 mai 1967, inédit.

> l'opération signifiante le sujet barré, son manque et c'est par rapport à ce sujet que l'on peut dire que le signifiant joue sa partie[314].

La deuxième opération appelée séparation est la réponse au fonctionnement normal des opérations d'identification et de refoulement. Cette opération est analogue à la métonymie ou au déplacement, ou encore, elle correspond à la diachronie de la chaîne signifiante. La séparation répond au manque d'un signifiant qui s'ensuit de la division et de l'effacement du sujet « au lieu de l'Autre ».

L'opération de séparation, que Freud appelle « *Ichspaltung* » ou refente du Moi, correspond au rapport du sujet à l'objet de la pulsion, plus exactement à la séparation, ou perte de cet objet. La refente est la séparation du sujet et de l'objet investi par la pulsion. Par rapport au manque du signifiant, résultat de l'aliénation, et au manque-à-être du sujet, la perte de l'objet représente « une perte de vie ». L'être de manque du sujet rencontre son homologue dans cette « perte de vie » qui résulte du fait que le sujet se reproduit par les voies du sexe, c'est une perte « naturelle ». Il y a ici une dissymétrie, le manque de signifiant est articulé à un manque naturel :

> Ce qui fait là une petite difficulté, c'est que cet objet perdu, au point où Lacan en est dans son Séminaire XI, est une perte indépendante du signifiant, une perte naturelle. C'est celle qu'il introduit page 847 des *Écrits* : ‹ Ici cette libido comme objet perdu représente la part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe ›. Il considère, par rapport à l'amibe, le fait que nous soyons individualisés et le fait qu'il y ait une reproduction sexuée équivalant à une perte de vie[315].

---

314 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Expérience du réel dans la cure analytique* », [1998-1999]. enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 31 mars 1999, inédit.

315 Miller, J.-A., « Les Six Paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 16.

La libido trouve dans l'objet perdu son équivalent comme perte de vie. La libido est l'énergie de la pulsion qui reste active après que cette perte de vie naturelle a frappé le vivant. Elle vient répondre à la perte naturelle qui se produit en raison de la reproduction sexuée.

L'Autre fait le pont entre le sujet et la pulsion. Par la distribution des investissements signifiants sur la surface du corps du sujet, l'Autre distingue quelques parties privilégiées sources d'excitation pulsionnelle – les zones érogènes. À chaque zone érogène répond un objet de la pulsion : à la pulsion orale – le sein; à la pulsion anale – les fèces; à la pulsion scopique – le regard; et à la pulsion invoquante – la voix. La séparation du sujet et de l'Autre produit l'objet de la pulsion comme objet perdu. Le rapport du sujet à l'Autre est ce qui fait surgir l'objet perdu comme objet « cause du désir », non pas comme équivalent du manque de signifiant ou comme son effet, non pas comme effet de la polarité sexuelle masculin – féminin, mais comme ce que le « vivant » perd du fait de se reproduire par les voies du sexe. La reproduction sexuée a pour résultat une perte de vie représentée par l'objet *a*, objet perdu, cause du désir chez le sujet.

La reproduction sexuée produit comme son effet que toute pulsion porte une déperdition de vie, ce qui entraîne que toute pulsion est pulsion de mort. La libido est un reste qui résulte du conflit entre les pulsions de vie et de mort. C'est par rapport à l'Autre que Lacan peut expliquer les deux faces de la pulsion qui représentent à la fois la sexualité,

la reproduction, et la mort dans l'inconscient. C'est par cette perte de vie, par l'objet *a*, que la libido entre en fonction pour le sujet du signifiant et qu'il peut avoir rapport au corps, à l'Autre sexe, au désir et à la jouissance.

Le résultat des opérations d'aliénation et de séparation peut être mieux saisi dans une série d'analogies entre le manque-à-être du sujet, le manque de signifiant « au lieu de l'Autre » et la structure de béance de l'inconscient et du langage, comme dans une sorte de superposition des manques :

> La séparation, […], est en fait une superposition, une superposition qui amène le sujet, dit Lacan, à retrouver dans le désir de l'Autre l'équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient, c'est-à-dire ici une position limite où se croisent le manque dans l'Autre principe de son désir et le manque de l'être du sujet […].
> Cette idée de superposition, cette notion de superposition, on peut dire qu'elle est alors vraiment conductrice chez Lacan. […] C'est ainsi que Lacan situe l'inconscient dans les béances qui sont instaurées dans le sujet par la distribution d'investissements signifiants et qu'il faut supposer que quelque chose dans l'appareil du corps est structuré de la même façon que l'inconscient.
> C'est comme si, là, deux manques, le manque, leur deux sens, le manque de sens venait à s'insérer, à recouvrir le manque mystérieux qui habite le désir de l'Autre.
> Et c'est ce qui permettra à Lacan de donner à la pulsion son rôle dans le fonctionnement de l'inconscient[316].

Lors de ce passage il s'agit d'abord de l'analogie entre le manque à être du sujet et le manque de signifiant produit de son effacement « au lieu de l'Autre ». C'est également une analogie entre l'objet *a* en tant qu'objet perdu et l'être de manque du sujet. C'est l'équivalence entre les manques relatifs au sujet et le manque dans l'Autre principe de son désir. C'est par son être de manque que le sujet inconscient vient retrouver dans le désir de

316 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Illuminations profanes* », [2005-2006], Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 25 janvier 2006, inédit.

l'Autre son équivalent. C'est aussi par son être de manque et par le manque de signifiant qu'une superposition, une équivalence, peut être faite entre le sujet de l'inconscient et l'intervalle qui structure la chaîne, sépare les signifiants [S_1–S_2] et s'y répète.

L'intervalle entre les signifiants, leur point d'intersection, est une béance, un vide, un manque, un creux, un intervalle. Le manque est le point de connexion entre le sujet et l'Autre. La structure que partagent l'inconscient et le langage, mise en évidence par l'aphorisme lacanien – « l'inconscient structuré comme un langage » – est une structure de béance. Cette superposition des manques permet de situer la structure de béance de l'inconscient, du langage et du sujet sur le circuit de la pulsion.

Le circuit de la pulsion est tracé sur les béances prélevées sur l'appareil du corps et instaurées par l'investissement signifiant de l'Autre. Le manque à être du sujet et le manque dans l'Autre s'emboîtent avec les béances cernées par le circuit de la pulsion sur le corps. C'est par cette structure de béance qu'il est possible de supposer que quelque chose du corps, les zones érogènes, puisse être structuré de la même façon que l'inconscient. L'homogénéité supposée des divers types de manques rend possible leur superposition et leur analogie.

Le manque, le vide, le creux, l'objet perdu, est le point de connexion entre le sujet du signifiant et la pulsion. C'est cette superposition que Lacan va appeler « communauté topologique des béances en jeu » :

> C'est que, ce que nous révèle cette articulation que nous sommes amenés à faire de la pulsion dans sa forme radicale, de ce que nous pourrions appeler sa manifestation, comme mode d'un sujet acéphale, car tout s'y articule en termes de tension et n'a de rapport au sujet, que de communauté topologique. J'ai pu vous articuler l'inconscient comme se situant dans les béances que la distribution des investissements signifiants instaure dans le sujet et se figurent dans l'algorithme en losange [◊] que je mets au cœur de tout rapport de l'inconscient entre la réalité et le sujet. Eh bien! c'est pour autant que quelque chose dans l'appareil du corps est structuré de la même façon, c'est en raison de cette unité topologique des béances en jeu, que la pulsion prend son rôle dans le fonctionnement de l'inconscient[317].

Les béances dont le circuit de la pulsion fait une unité topologique sont celles des zones érogènes prises sur la surface du corps. Le circuit de la pulsion fait des zones érogènes éparpillées sur la surface du corps une unité topologique. C'est la pulsion, en passant par chacun des objets partiels, qui produit l'unité topologique des béances en tant qu'un corps.

Le rapport entre pulsion et sujet n'est possible en tant que « communauté topologique » que par la superposition des béances cernées par la pulsion et le manque à être du sujet. La structure de béance de l'inconscient, son mouvement d'ouverture et de fermeture, est superposée aux béances du corps, à la pulsation des zones érogènes. Le battement de l'inconscient est superposé à celui des zones érogènes, comme si leur intervalle, leur rythme, vibrait, percutait dans une même fréquence. C'est la pulsation, le rythme, l'intervalle des battements des structures de bord, de l'inconscient, du sujet et du corps qui permettent leur conjonction.

---

317 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], *op. cit.*, p. 165.

L'inconscient peut être représenté comme un diaphragme, un obturateur, localisé entre le sujet et la réalité, celle-ci étant le résultat de processus secondaires. Lacan situe l'inconscient dans les béances qu'il écrit [◊], poinçon – signe idéographique utilisé en mathématiques pour représenter le rapport entre deux éléments différents appartenant à des champs distincts. Ce symbole [◊] est celui utilisé dans l'écriture du fantasme [*$◊a*] et pour celle de la demande [*$*◊D]. Ce signe représente le rapport entre le sujet du signifiant et l'objet *a* comme ce qui de la représentation du Réel par le signifiant, en passant par le processus primaire et par le processus secondaire, reste comme réalité.

L'inconscient « battement, pulsation » est le connecteur entre le sujet barré par le signifiant et l'objet *a* comme reste des opérations d'aliénation et de séparation. Ce reste représente ce qui a été perdu pour l'être vivant, comme perte naturelle, il représente un manque, un vide. Cette perte cause le désir chez le sujet :

> […] C'est qu'il opère avec sa propre perte, qui le ramène à son départ. Sans doute le "peut il me perdre" est-il son recours contre l'opacité de ce qu'il rencontre au lieu de l'Autre comme désir, mais c'est pour ramener le sujet à l'opacité de l'être qui lui est revenu de son avènement de sujet, tel que d'abord il est produit de l'intimation de l'autre.
> […] Car c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste qu'on verra s'accorder cette pulsation de bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà.
> […] Mais l'être qui, à nous opérant du champs de la parole et du langage, de l'en deçà de l'entrée de la caverne répond, quel est-il ? Nous irons à lui donner corps des parois de la caverne elles-mêmes qui vivraient, ou plutôt s'animeraient d'une palpitation dont le mouvement de vie est à saisir, maintenant, c'est-à-dire après que nous ayons articulé fonction et champs de la parole et du langage en son conditionnement[318].

[318] Lacan, J., « Position de l'inconscient », [1960], *Écrits, op. cit*., p. 844.

C'est parce que le sujet opère avec l'objet *a* « cause-du-désir », objet perdu, qu'il est ramené au départ : à son être de manque et à l'aliénation originelle au [S_1], le signifiant refoulé, manque de signifiant. Cette intersection entre deux manques est le principe infini de la répétition.

C'est parce que le sujet opère avec l'objet *a*, objet perdu, que l'opacité de l'être en-deçà du langage – le corps – peut être mise en question. Ce n'est qu'à partir de l'avènement du sujet par la fonction de la parole et du langage que la question de l'être préalable peut être posée. L'objet *a* est un recours pour ramener au jour l'être d'avant l'avènement du sujet par la fonction de la parole dans le champ du langage. Cette sorte d'équivalence entre le manque de signifiant, le désir de l'Autre et la structure de béance de la chaîne signifiante est le recours utilisé par Lacan pour approcher le corps.

Le rythme d'ouverture et de fermeture de l'inconscient produit une « pulsation de bord » par laquelle le mouvement de la vie peut être saisi. L'inconscient défini comme une structure de bord qui pulse est une approximation de la structure de l'inconscient et du langage et des zones érogènes prélevées sur le corps. C'est par une superposition des structures de bords qui pulsent en alternant ouverture et fermeture que Lacan fait l'approximation du corps.

Lacan parle de l'être en-deçà de la parole et du langage et ainsi il fait allusion à l'instance freudienne du Ça, le lieu des pulsions. « *Wo es war, soll ich werden*[319] » – le

[319] *Ibid*., p. 842.

précepte freudien que Lacan traduit par « Là où c'était, là comme sujet doit-je advenir[320] » – fait référence à l'être préalable à la parole à l'être du Ça, l'être de pulsion : le corps. À l'endroit des pulsions, à la place du Ça, le sujet du signifiant doit advenir. C'est la pulsion qui par son circuit fait des béances éparpillées sur la surface du corps une unité topologique. Cet être de pulsion ne devient un corps que par la mise en place du circuit de la pulsion et son produit, l'unité topologique des béances en jeu :

> L'important est de saisir comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique du sujet. Cet organe de l'incorporel dans l'être sexué, c'est cela de l'organisme que le sujet vient à placer au temps où s'opère sa séparation. C'est par lui que de sa mort, réellement, il peut faire l'objet du désir de l'Autre.
> Moyennant quoi viendront à cette place l'objet qu'il perd par nature, l'excrément, ou encore les supports qu'il trouve au désir de l'Autre : son regard et sa voix.
> C'est à tourner ces objets pour en eux reprendre, en lui restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons pulsion (*Trieb*)[321].

L'objet *a* est l'incorporel responsable du lien entre le sujet du signifiant et l'être de pulsion – le corps. C'est l'objet *a* en tant que perte de vie du corps sexué que le sujet localise, situe, en tant que produit de l'opération de séparation. C'est au moyen de cette perte que le sujet peut reconnaître son désir comme désir de l'Autre – « le désir de l'homme est le désir de l'Autre[322] ». L'objet *a* « l'organe de l'incorporel » est le support des objets de la pulsion. La recherche de l'objet, pour atteindre son but de satisfaction, est responsable de l'activité de la pulsion, de son circuit et de l'unité topologique du corps.

---

320 Lacan, J., « La Science et la vérité », [1960], *Écrits, op. cit*., p. 864.

321 Lacan, J., « Position de l'inconscient », [1960], *Écrits, op. cit*., p. 849.

322 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit*., p. 144.

Ce qui peut être repéré avec la conjonction des opérations d'aliénation et de séparation par Lacan est la représentation du sujet par le signifiant et la production de l'objet *a* comme reste libidinal. Il s'agit de l'écriture du fantasme d'une façon étendue, déplié, le rapport entre le sujet barré par le signifiant et l'objet *a* « cause-du-désir ». Le rapport décrit avec cette formule met le sujet et l'objet *a* dans une position équivalente à deux manques. Le sujet est représenté par le signifiant, l'objet *a* est véhiculé par la chaîne, mais l'un et l'autre sont référés au signifiant en tant que manque :

> Pointons pourtant encore qu'à restituer ici sous une forme ironique la fonction de l'objet partiel hors de la référence à la régression dont on la voit habituellement (entendons: que cette référence ne peut entrer en exercice qu'à partir de la structure qui définit cet objet – que nous appelons l'objet *a*), nous n'avons pas pu l'étendre jusqu'à ce point qui constitue son intérêt crucial, à savoir l'objet (-φ) en tant que cause du complexe de castration[323].

La référence à la régression à laquelle Lacan fait allusion est une critique aux post-freudiens et l'idée du développement biologique de la pulsion qui attendrait la représentation totale de la sexualité, et la génitalité au service de la reproduction et de la conservation de l'espèce.

Lacan met en évidence que la pulsion ne fait que représenter partiellement la courbe de l'accomplissement de la sexualité chez le vivant, il n'y a pas de représentation de la totalité de la sexualité dans l'inconscient, de même qu'il n'y a pas de représentation inconsciente de la polarité sexuelle masculin–féminin. Le seul représentant de la sexualité dans l'inconscient est le phallus. Le phallus symbolique (Φ) correspond à la conjonction du

[323] Lacan, J., « Position de l'inconscient », [1960], *Écrits, op. cit.*, p. 850.

phallus imaginaire (-φ), cause du complexe de castration, et de son complément l'objet *a*. C'est par l'intermédiaire de l'objet *a* qu'une rencontre est possible entre le sujet et l'Autre.

$$\Phi = \frac{a}{[-\varphi]}$$

Le circuit de la pulsion ne répond pas à la maturation de l'organisme, mais à un effet de structure. La pulsion est soumise à la castration, à la circulation du complexe d'Œdipe, aux structures élémentaires de la parenté, ce que Lacan désigne comme le champ de la culture, en opposition au champ de la nature. La pulsion n'est représentée dans l'inconscient que comme partielle et diffuse. Tout ce que Freud a pu articuler des pulsions partielles, Lacan le reprend dans sa référence au circuit de la pulsion: le mouvement circulaire de la poussée qui sort à travers les bords des zones érogènes pour y revenir après avoir fait le tour de l'objet *a*.

L'objet imaginaire (-φ), cause du complexe de castration, trouve son équivalent dans l'objet *a* « cause du désir ». La libido se répartit sous la figure de l'objet *a* élément multiple. L'objet *a* est le point de connexion entre le sujet du signifiant et l'être de pulsion en-deçà du langage – le corps. Cet objet est un être ambigu : d'un côté, il est le représentent de la libido dans l'inconscient, mais de l'autre, il est doté d'une des propriétés du signifiant, c'est un élément, une unité, cette caractéristique lui permet de faire le lien entre le sujet du signifiant et la pulsion. C'est le caractère élémentaire de l'objet *a* qui permet son inscription dans l'ordre symbolique, cet objet fonctionne comme un signifiant.

L'objet *a* est produit comme effet des opérations d'aliénation et de séparation. Le manque de signifiant trouve son équivalent dans l'objet *a* perte de vie naturelle conséquence de la reproduction sexuée :

> J'ai eu le temps d'indiquer le quatrième paradigme, que j'ai repéré sur le Séminaire XI des *Quatre concepts fondamentaux* et sur le texte qui lui correspond de « Position de l'inconscient » où on assiste, au dire même de Lacan, à un redépart, puisqu'avec le couple des opérations aliénation et séparation, la jouissance est en quelque sorte reprise dans un mécanisme. […]
> Séminaire XI constitue, à certains égards, une reprise de ce qui est l'ambition fondamentale de Lacan, qui est celle […] où la jouissance est inscrite au titre de l'opération de la séparation[324].

La conjonction des opérations d'aliénation et de séparation produit la matrice de la structure du langage. Cette structure représente un système de mise en rapport d'éléments distincts appartenant à des champs différents – le sujet barré par le signifiant et l'être de pulsion, le corps. La matrice de la structure constitue un système formel où il est possible de distinguer, d'une part, les éléments qui seront mis en rapport et, d'autre part, les places que ces éléments distinguent et occupent.

La définition du signifiant comme représentant un sujet pour un autre signifiant est le point de départ pour la mise en rapport des éléments dans la structure. Les éléments sont : le sujet, [*$*]; le couple signifiant [S_1] et [S_2] et l'objet *a* « cause du désir ». Le résultat de la conjonction des opérations d'aliénation et de séparation représente l'écriture du rapport entre le sujet et l'objet *a* comme reste libidinal, ce rapport produit l'équivalence

---

324 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Expérience du réel dans la cure analytique* ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, [1998-1999], leçon du 31 mars 1999, inédit.

entre les termes. La formalisation de la structure est un essai pour décrire un rapport possible entre le sujet du signifiant et l'objet de la pulsion.

4.3 – L'inconscient, Discours du Maître.

En raison de l'extension du concept de l'inconscient dans l'enseignement de Lacan, son exploration rend nécessaire des coupures épistémologiques dans le relief que cet enseignement constitue. Ces coupures correspondent à des moments privilégiés dans l'enseignement de Lacan par rapport au concept de l'inconscient. De plus, l'évolution du concept de l'inconscient, voire la révolution qu'il peut représenter pour la « théorie de la connaissance », accompagne les *Séminaires* de Lacan du début à la fin de son enseignement.

Dans la recherche du concept d'inconscient, le *Séminaire* XVII, *L'Envers de la psychanalyse*[325], représente un moment charnière dans l'enseignement de Lacan. Le *Séminaire* XVII est consacré à l'étude du rapport entre le signifiant et la jouissance. « Il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance, c'est là que vient s'insérer ce qui surgit au

[325] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit*.

moment où apparaît l'appareil de ce qu'il en est du signifiant[326] ». La construction des « Quatre Discours » explicite la connexion entre l'appareil signifiant et la « jouissance comme tel » que Lacan formalise sous l'espèce de l'objet *a* « plus-de-jouir ».

Ce rapport est écrit entre [S_2] que Lacan élabore comme savoir, et l'objet *a* « plus-de-jouir », construit à partir de la plus-value marxienne, produit de l'élaboration du *Séminaire* XVI, et qui donne forme à la jouissance. Chacun des Quatre Discours propose une combinatoire différente entre le savoir et l'objet *a* « plus-de-jouir ». À partir de la structure des Discours, Lacan va approcher le concept d'inconscient en tant que savoir et le relier à l'objet *a*.

La production des Quatre Discours est la formalisation achevée du concept de structure du langage. Cette structure est une matrice mathématique de deux lignes par deux colonnes qui articule des éléments divers par des rapports pré-établis, ainsi comme la loi qui détermine les rapports permis et interdits entre les éléments dans une chaîne signifiante. La structure du discours est la représentation minimale de la chaîne du langage. Lacan écrit sous une forme algébrique la structure du discours.

L'élaboration des *Quatre Discours* par Lacan revient à la matrice originelle produite par les opérations d'aliénation et de séparation. Lacan attribue à cette matrice le nom de « Discours du Maître » en raison de la position que [S_1], le signifiant maître, vient occuper dans cette structure, c'est-à-dire la place dominante, [en haut à gauche], celle de

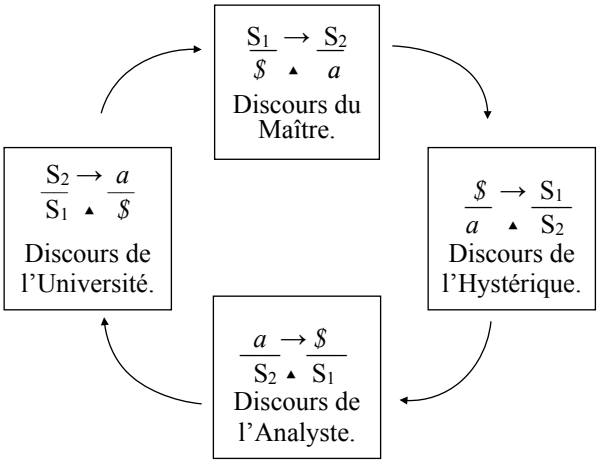
[326] *Ibid*., p. 18.

l'agent du discours. Les trois autres places distinguées par ce discours sont : la place de la vérité occupée par le sujet, [en bas à gauche]; la place de l'Autre occupée par [S_2], [en haut à droite]; et la place occupée par l'objet *a* « plus-de-jouir », la production, [en bas à droite]. Les noms des places[327] restent les mêmes pour tous les discours.

$$\frac{\text{désir}}{\text{vérité}} \rightarrow \frac{\text{Autre}}{\text{perte}} \qquad \frac{\text{agent}}{\text{vérité}} \rightarrow \frac{\text{travail}}{\text{production}}$$

Chaque discours est obtenu par la permutation des éléments, par « quarts de tour », en obéissant à un ordre strict où aucune commutation entre les termes, aucun échange dans l'ordre des termes, n'est permis, ainsi chaque terme vient occuper chacune des places de la matrice initiale. La combinaison de la place de l'agent et de l'élément qui l'occupe donne le nom à chaque discours. Quand la place dominante est occupé par [*$*], le discours correspondant est celui de l'hystérique. Quand [S_2], le savoir ou l'esclave, vient occuper la place dominante, il est discours de l'université. Le discours de l'analyste est celui qui correspond à l'objet *a* « cause du désir » quand il occupe la place dominante.

[327] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970] *op. cit*., p. 106 et 196.



Ce système de quatre éléments permutés en quatre places donne le modèle de la structure : le discours est l'effet de la structure. Les discours sont représentés par des « quadripodes » tournants suivant un mouvement circulaire où chaque élément revient à sa place originelle après quatre quarts de tour. La structure fait allusion à la définition lacanienne du Réel comme ce qui revient toujours à la même place, ce qui comme les planètes dans leurs orbites elliptiques revient toujours.

La référence au déplacement du centre de l'orbite circulaire à l'orbite elliptique par Johannes Kepler [1609] est une allusion de Lacan au décentrement du sujet cartésien, le sujet de la philosophie, par rapport au sujet freudien. Lacan attribue à Descartes l'avènement du sujet et la naissance de la science à partir de la suspension de tout savoir préalable et de la constatation de l'être par la pensée en ignorant toute perception – « Je pense, donc je suis » – « ce qui impliquerait le mode dont la conscience affirme un savoir d'être se sachant[328] ». La pensée est consciente. L'être qui cogite s'affirme à partir de la

[328] Lacan, J., « Radiophonie » [1970], *Autres Écrits, op. cit*., p. 425.

conscience. Le sujet de l'inconscient est supposé au langage et à l'articulation signifiante. L'élaboration des Quatre Discours par Lacan fait valoir que le sujet freudien est supposé avoir un corps, source des pulsions partielles. Le sujet de l'inconscient est l'effet de la conjonction des deux champs hétérogènes : le langage et la pulsion, intellectuel et affectif, processus primaire et secondaire.

> Ce couple classique de l'être et de la pensée n'est pas un détour par la philosophie. C'est, au contraire, ce qui se retrouve modifié dans la dynamique même de l'expérience. A ce couple classique de l'être et de la pensée, un autre est accolé, un couple freudien, celui du Ça et de l'inconscient. Ce couple freudien, on peut dire qu'il est dépareillé puisque ce sont des termes qui appartiennent à des périodes différentes de l'élaboration de Freud. Le Ça est emprunté à sa seconde topique et l'inconscient à sa première. Les conjoindre, c'est une opération qui est de Lacan. C'est comme une troisième topique qui, elle, est binaire.
>
> La différence entre le couple classique et le couple freudien marié par Lacan, c'est précisément que si on se réfère à Descartes, être et pensée sont éminemment compatibles. Dans le cogito, on peut dire qu'ils coïncident. Ces deux termes se trouvent coïncider, (…). Le Ça et l'inconscient, au contraire, ne sont pas, si on suit ici Lacan, si évidemment compatibles. (…). Le Ça, c'est, si l'on veut, l'être freudien, à condition que l'on ne fasse pas glisser cet être vers l'ontologie, mais qu'on se contente de l'ontique - l'ontique qui concerne l'étant, quelque chose qui est. C'est dans cette veine que Lacan peut inscrire la jouissance dans ce registre de l'ontique - l'être entendu comme étant. Non pas le registre de la question sur l'être mais, au contraire, le fait de quelque chose qui est.
>
> Si le Ça est l'être freudien, il ne s'accole, dans ce schéma, à la pensée que par la négation de celle-ci: « je ne pense pas ». Et le « je suis » de jouissance, le « je jouis », ou comme a pu dire Lacan le « se jouit », est lié au « je ne pense pas ». On peut dire que (…) se trouvent rassemblés à la fois le Je et le Ça, le Je et le fantasme. Mettre ensemble le Je et le fantasme demande certainement à être justifié.
>
> L'inconscient, c'est, si l'on veut, la pensée freudienne. Elle aussi, inversement et symétriquement, ne s'accole à l'être que par la négation de celui-ci – cette négation qui s'énonce « je ne suis pas ». « Je ne suis pas » là où il y a de la pensée inconsciente. Par là, on peut saisir en quoi l'être freudien et la pensée freudienne sont des termes qui sont incompatibles avec le couple classique de l'être et de la pensée[329].

[329] Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *Donc. La logique de la cure* », [1993-1994], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 15 juin 1994, inédit.

Miller propose comme contrepoids au couple cartésien « l'être et la pensée », le couple freudien « l'inconscient et le le Ça ». Il observe qu'il s'agit de l'union de deux éléments appartenant chacun à des moments différents de la pensée freudienne, la première et deuxième topiques. À partir de la structure du discours, Lacan associe le sujet de l'inconscient et le Ça, la pensée et le corps.

Miller note que le Ça est homologue à l'être dans sa référence non pas à l'ontologie, mais à l'ontique qui concerne l'étant, la source de pulsions, l'être en-deçà du langage – le corps. Le sujet de l'inconscient jouit de son corps. La jouissance est représentée dans les discours par l'objet *a* « plus-de-jouir ». Dans cette analogie entre le couple cartésien et le couple freudien, l'inconscient est analogue à la pensée, il constitue un savoir insu.

L'hétérogénéité entre l'être de jouissance et le sujet de l'inconscient – le corps et l'inconsciente – ne rend leur rapport possible qu'au moyen de la négation. L'existence, l'être du corps, la jouissance, est reliée au sujet de l'inconscient, par la négation de la pensée. « Je suis, (je jouis, se jouit), là où je ne pense pas »; « Je ne suis pas là où je pense ».

La structure du discours remet en cause le rapport primitif entre signifiant et pulsion déjà mis en évidence au moment des opérations d'aliénation et de séparation lors du *Séminaire* XI. Il s'agit d'une même structure, mais les rapports produits changent selon le discours. La structure agence le rapport entre le sujet, le couple signifiant et l'objet *a*

« plus-de-jouir ». Ce rapport ne s'embraye plus comme une équivalence entre le manque à être du sujet, le manque de signifiant et l'objet *a* comme perte de vie.

La structure du discours reprend l'objet *a* cette fois comme produit de l'action signifiante sur l'être de pulsion, comme expropriation par le maître du produit du travail de l'esclave. Il y a une perte d'énergie inhérente à la prise symbolique sur le corps, ce qui entraîne la mortification du corps. Par rapport à l'objet *a* décrit comme perte de vie naturelle, l'objet *a* produit du discours est un effet du signifiant. À ce moment de l'élaboration lacanienne l'objet vient répondre à la perte de vie ou d'énergie, au vide créé par le signifiant sur le corps, il est pris sur le modèle de la « plus-value » marxienne. Le signifiant est la cause et l'objet *a* est son effet :

> Enfin, nous avons accentué de toujours que, de ce trajet, sort quelque chose de défini comme une perte. C'est cela que désigne la lettre qui se lit comme étant l'objet *a*.
> Nous n'avons pas été sans désigner le point d'où nous extrayons cette fonction de l'objet perdu. C'est du discours de Freud sur le sens spécifique de la répétition chez l'être parlant. En effet ce n'est point de n'importe quel effet de mémoire biologique qu'il s'agit dans la répétition. La répétition a un certain rapport avec ce qui, de ce sujet et de ce savoir, est la limite qui s'appelle la jouissance[330].

Le trajet [S_1] intervenant auprès de [S_2] produit le sujet barré par le signifiant – « *upokeimenom* » – sujet supposé, par rapport au signifiant, qui se distingue de l'être vivant. Par l'action signifiante il y a perte de vie du corps, l'objet *a* vient en réponse à cette perte. L'objet *a* est une lettre de l'algèbre lacanienne qui a été extraite du discours de Freud

[330] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit*., p. 13.

sur la résistance et la répétition, sur la limite imposée aussi bien à la remémoration qu'à la technique de la psychanalyse.

La répétition a été mise en évidence par Lacan chez Freud d'abord à travers les rêves de la névrose traumatique et la réaction thérapeutique négative, effets paradoxaux de la cure, et de l'économie du principe du plaisir dans sa recherche de l'homéostasie. Ensuite, avec le texte « Quelques caractères dégagés par la psychanalyse[331] » [1916] il a exposé les conduites répétitives d'échec comme « un prix à payer » face à une culpabilité inconsciente.

La répétition et la résistance sont les phénomènes cliniques déterminants du réaménagement de la technique par Freud et la proposition de sa deuxième topique de l'appareil psychique. Pour répondre à la répétition, Freud apporte la notion paradoxale de « pulsion de mort » avec « L'Au-delà du principe du plaisir » [1920]. En conséquence, « Le Moi et le Ça » [1923] présente la proposition de la deuxième topique et la division de l'appareil psychique en trois instances : « Ça, Moi et Surmoi ».

La proposition de la structure du discours est comme une reprise par Lacan de son point de départ, son retour à Freud, mais plus exactement des élaborations apportées lors de « Position de l'inconscient » [1964], texte qu'il désigne comme la suite de son « Rapport de Rome » [1953]. C'est comme une réponse au tournant des années vingt, aux

331 Freud, S., « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », [1916], *L'Inquiétante étrangeté et autres essais,* Paris, Gallimard, 1985.

post-freudiens, à leur clinique centrée sur la notion du Moi autonome et au changement d'orientation de la technique de la psychanalyse. La proposition de l'objet *a* par Lacan comme produit de la structure est sa réponse à l'idée d'un « biologisme » psychanalytique, à la théorie des stades de développement et à la relation d'objet.

La théorie des stades formateurs de la libido suppose la maturation naturelle, le développement traverse des périodes évolutives consécutives d'organisation libidinale – les stades, oral, anal, phallique, pour parvenir à une maturité sexuelle soumise au primat de la zone génitale. La théorie de la relation d'objet propose des modes d'interaction du sujet à la réalité extérieure forgés en rapport aux stades libidinaux. C'est une conception adaptative qui recherche dans l'environnement du sujet un objet qui lui serait adéquat, elle oppose les stades prégénitaux à une sexualité achevée avec l'idée « d'amour génital » :

> Les stades s'organisent autour de l'angoisse de castration. Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant – […] – et il a une fonction organisatrice pour le développement.
> L'angoisse de castration est comme un fil qui perfore toutes les étapes du développement. Elle oriente les relations qui sont antérieures à son apparition proprement dite – sevrage, discipline anale, etc. Elle cristallise chacun des moments dans une dialectique qui a pour centre une mauvaise rencontre. La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel[332].

Lacan apporte en réponse à l'idée de maturation et de développement la notion centrale de castration comme déterminante pour le circuit de la pulsion. C'est la castration et la notion du manque qu'elle introduit, ce qui met en fonction le circuit de la pulsion.

---

[332] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse,*[1964] *op. cit*., p. 62.

L'événement traumatique à l'origine de la répétition est la castration. L'objet *a* « plus-de-jouir » vient en réponse au manque instauré par la castration comme son complément :

$$\frac{a}{[-\varphi]}$$

Lacan a mis en valeur que la répétition tire son origine de la castration qui introduit le manque pour le sujet. La recherche de satisfaction est le moteur de la répétition, son but la rencontre de l'objet qui n'est jamais adéquat. Le « ratage » de l'objet est le principe de la répétition. Le principe de cette répétition est pris sur le circuit de la pulsion. C'est au niveau du fonctionnement le plus primitif, celui de la liaison de l'énergie, que se fonde la répétition.

La répétition a été mise en valeur par Lacan en référence aux décharges d'énergie, à l'investissement de la libido sur l'objet qui comblerait le manque introduit par la castration en apportant satisfaction à la pulsion. Il n'y a pas, à proprement parler, de satisfaction pulsionnelle : la satisfaction apportée par l'objet substitutif ne dure que quelques instants. Au moment où une nouvelle excitation pulsionnel s'accumule jusqu'à rompre l'équilibre du principe du plaisir, ce que Freud désignait comme « l'ajournement de la pensée », la recherche de l'objet de la pulsion est relancée. « Encore » constitue donc le principe de la répétition.

La castration est l'événement traumatique à l'origine de ce qui tend à se répéter. La répétition est mise en évidence par rapport au trauma et à l'investissement libidinal comme limite à la remémoration et à l'élaboration symbolique. La répétition est reliée à la castration et à l'objet *a* en tant que limites à l'articulation signifiante, au sujet et au savoir.

La jouissance est le concept apporté par Lacan par rapport à cette limite, comme ce qui déborde, dépasse, non pas comme forçage ou transgression, « mais bien plutôt irruption, chute dans le champ, de quelque chose qui est de l'ordre de la jouissance – un boni[333] ». Lacan apporte son concept de jouissance par rapport à la satisfaction pulsionnelle, à la répétition et à l'objet *a* « plus-de-jouir » comme complément à la castration. La jouissance est le concept forgé par Lacan pour répondre aux impasses inhérentes au dualisme pulsionnel et à la deuxième topique freudienne.

La différence entre l'objet *a* « cause du désir » et l'objet *a* « plus-de-jouir » repose sur le fait que le premier correspond à une perte de vie naturelle du corps qui vient répondre au manque introduit par la castration comme son homologue – un manque qui répond à un autre manque. L'objet *a* « plus-de-jouir » est reste libidinal qui vient répondre à la castration, cette fois positivité, comme « gratification », tout en étant un reste, une fraction, ce que Lacan appelle des « lichettes de jouissance[334] ».

---

[333] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit*., p. 19.
[334] *Ibid*., p. 124.

La jouissance, l'investissement libidinal, fait barrière à la remémoration et à l'idée de l'inconscient comme équivalent au refoulé. L'inconscient est d'abord un savoir à conquérir par le sujet, « savoir insu » que le sujet doit faire passer à la conscience. La levée du refoulé, l'élaboration de l'inconscient comme savoir à prendre, rencontre sa limite dans la résistance, la répétition et l'investissement libidinal.

Il y a une limite aux prétentions impérialistes de conquête de l'inconscient, cette limite est donnée par la dialectique du principe du plaisir et du principe de réalité. La jouissance est ce qui déborde cette limite et cette dialectique. La jouissance est le concept de Lacan qui correspond à l'investissement pulsionnel, à la castration et à l'objet qui est son complément. Pour le sujet de l'inconscient il n'y a de satisfaction possible que par l'objet, la jouissance est toute entière concentrée autour de l'objet *a*. Avec la structure du discours, Lacan décrit en même temps les deux topiques freudiennes, le refoulement et la résistance, la dialectique pulsionnelle, sans renoncer au sujet de l'inconscient en le remplaçant par le Moi autonome fonction de la conscience.

Le discours du maître est élaboré par rapport à la dialectique maître-esclave en référence à la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, c'est comme la traduction lacanienne du discours de la philosophie : « La pratique analytique est proprement initiée par ce discours du maître[335] ». Le discours du maître représente le sujet comme supposé au couple

[335] *Ibid*., p. 177.

signifiant et séparé – comme l'indique le petit triangle [▲] qui représente un obstacle entre les positions de la vérité et de la production – de l'objet *a* « plus-de-jouir ».

> Car on ne peut pas dire, que la « Phénoménologie de l'esprit » ça consiste à partir du *Selbstbewußtsein* soi-disant saisi au niveau le plus immédiat de la sensation, et impliquant que tout savoir se sait depuis le départ. À quoi bon toute cette phénoménologie s'il ne s'agissait pas d'autre chose ?
> Seulement ce que j'appelle l'hystérie de ce discours tient précisément à ce qui élude la distinction qui permettrait de s'apercevoir que si même jamais cette marche historique, […], aboutissait au « savoir absolu », ce ne serait que pour marquer l'annulation, l'échec, l'évanouissement au terme de ce qui seul motive la fonction du savoir – sa dialectique d'avec la jouissance. Le « savoir absolu », ce serait purement et simplement l'abolition de ce terme. Quiconque étudie de près le texte de la Phénoménologie ne peut avoir aucun doute là dessus[336].

La psychanalyse porte une critique à l'idée du « *Selbstbewußtsein* » (la conscience de soi) et à l'idée de savoir absolu apportées par Hegel. Au sujet de la philosophie, le sujet du cogito, sont attribuées les propriétés de la conscience de soi et de la connaissance impliquant l'idée d'un savoir absolu. Le sujet de la philosophie est identifié au Moi – celui qui pense est.

La psychanalyse apporte la notion de « *Unbewußte* », l'inconscient qui ramène au jour la parole et le langage comme des caractéristiques distinctives du sujet, et non la pensée comme propriété de la conscience identifiée au Moi. Le concept de l'inconscient se fonde sur l'idée du refoulement primordial, de la mise à l'écart de la conscience, par la censure, du signifiant qui représente la castration. Pour cette raison l'inconscient fait barrière à l'idée d'un savoir absolu, total, car il présuppose le refoulement primordial,

---

[336] *Ibid*., p. 38.

l'extraction d'un signifiant de l'ensemble des signifiants, et qui reste inaccessible à la remémoration et à l'élaboration symbolique.

Lacan traduit la dialectique du maître-esclave avec son discours du maître. [S_1] est le signifiant sur lequel s'appuie l'essence du maître, il s'agit du signifiant auquel le sujet s'identifie, c'est le signifiant qui représente le sujet, le *signifiant m'être*. Le *signifiant m'être* est un néologisme lacanien qui indique la contraction entre le Moi et l'être, c'est l'être identifié au Moi. L'aliénation du sujet au [S_1] représente en même temp l'identification à l'image spéculaire. C'est cette image qui vient représenter pour le sujet l'idée de totalité prise en référence à l'image du corps lors du stade du miroir. La lecture lacanienne de la dialectique de Hegel présente le maître comme celui qui sortirait vainqueur de « la lutte à la mort de pur prestige[337] ». Dans le discours du maître il n'y a pas de rapport entre ce qui constitue la vérité et le « plus-de-jouir », entre ce deux éléments il y a la barrière de la jouissance. « L'essence du maître, à savoir, qu'il ne sait pas ce qu'il veut[338] », le savoir et la jouissance dans cette dialectique sont des attributs de l'esclave.

L'esclave est celui qui a renoncé à affronter la mort, qui n'a pas renoncé à la vie, il est celui qui par son travail produit la vérité du maître. « Cet esclave, je l'appelle S_2, mais vous pouvez aussi bien l'identifier ici au terme de jouissance, à laquelle, premièrement, il n'a pas voulu renoncer et, deuxièmement, qu'il a bien voulue, puisqu'il lui substitue le

337 *Ibid*., p. 198.
338 *Ibid*., p. 34.

travail, qui n'est tout de même pas son équivalent[339] ». [S_2] est le champ propre à l'esclave, c'est le savoir-faire de l'esclave qui par son travail produit l'objet *a* « plus-de-jouir » comme monnaie de jouissance.

Il s'agit par l'opération du maître de la soustraction à l'esclave du produit de son travail, son « plus-de-jouir ». « La philosophie dans sa fonction historique est cette extraction, cette trahison, je dirais presque, du savoir de l'esclave pour en obtenir la transmutation comme savoir maître[340] ». Le maître opère le déplacement, le virement, du savoir de la poche de l'esclave dans sa poche. La métaphore bancaire sert à introduire l'idée que le maître s'approprie du produit du travail de l'esclave, du produit de sa jouissance.

La lecture lacanienne de la dialectique maître-esclave fait valoir que la jouissance est le produit du travail de l'esclave ravi par le maître. Le savoir de l'esclave n'est pas le savoir absolu. Le savoir absolu de la phénoménologie de l'esprit repose sur l'idée de la conscience de soi et de la connaissance du monde, c'est un savoir reconnaissable, accessible au sujet de la conscience – savoir de maître. La connaissance est un mode d'appropriation du monde par l'être, comme dans un rapport de type imaginaire ou projectif entre l'être et la réalité. C'est l'idée d'un savoir déjà-là, pré-formé, savoir conscient. C'est comme l'idée d'un accord harmonieux pour le sujet entre la pensée et le monde ou la réalité.

---

339 *Ibid*.

340 *Ibid*., p. 22.

La dialectique de Hegel tient au fait qu'il propose un rapport inversement proportionnel entre savoir et jouissance. L'idée de savoir absolu ferait le contrepoint à l'annihilation de la jouissance ainsi que le contraire. Lacan fait valoir dans la dialectique hégélienne que le savoir de l'esclave s'articule à sa jouissance. L'esclave produit à partir de son savoir-faire et de son travail l'objet *a* en tant que reste de jouissance. La jouissance est le produit du travail de l'esclave. La dialectique hégélienne ne permet pas au savoir de l'esclave d'effacer la jouissance, mais il s'en articule comme produit du travail de l'esclave.

La dialectique hégélienne met en évidence le conflit entre le maître et l'esclave, comme opposition mort – vie. Lacan y superpose le conflit issu de la dialectique freudienne : processus primaire – processus secondaire, pulsion de mort – pulsion de vie. Dans le discours du maître la vérité est symétrique au produit du travail de l'esclave, l'objet *a* « plus-de-jouir ». Le discours du maître met en rapport le savoir [S_2] et la jouissance en tant que produit du travail de l'esclave. Le savoir de l'esclave produit sa jouissance. Le champ de la jouissance appartient à l'esclave, le maître est châtré, la jouissance ne lui revient que comme produit du travail de l'esclave, l'objet *a* « plus-de-jouir ». La vérité du maître lui est livrée par le travail de l'esclave :

> Nous dirons que c'est là le principe du discours, non pas maîtrisé, mais maître-isé, du discours en tant que fait maître, c'est de se croire univoque.
> Et c'est assurément le pas de la psychanalyse que de nous faire poser que le sujet n'est pas univoque. Il y a deux ans, […], je vous ai donné la formule percutante de l'ou je ne pense pas, ou je ne suis pas. Cette alternative, d'être seulement amené, fait figure, et assez résonnante, dès qu'il s'agit du discours du maître.

> […] Là où je pense, je ne me reconnais pas, je ne suis pas, c'est l'inconscient. Là où je suis, il est trop clair que je m'égare[341].

L'univocité de l'être de la philosophie tout entier centré sur l'idée d'un Moi autonome et sur la connaissance est ce que la psychanalyse vient ébranler. L'univocité du Moi n'est vraie qu'en rapport à l'image spéculaire du corps, à la prise du corps comme unité, comme un tout, par rapport à l'image du corps morcelé correspondant aux pulsions partielles. L'unité spéculaire est la fonction attribuée au Moi, ainsi que son ignorance reconnue. Le sujet de la psychanalyse est divisé, scindé, fendu, entre deux signifiants qui le représentent. La formule alternative utilisée par Lacan – *ou bien* je pense, *ou bien* je suis – met en évidence le produit de l'opération de séparation, la chute de l'objet *a*. Le résultat de cette opération est la séparation du sujet et de l'objet.

L'inconscient recentre le sujet par rapport au langage : la séparation du sujet d'avec l'objet étant le résultat de ce rapport. Lacan renverse la proposition de Descartes, son « Je pense, donc je suis », auquel il propose plusieurs façons d'écrire. Il ne s'agit pas d'un rapport cause-effet, mais plutôt de la séparation, d'une alternative entre la pensée et l'être. Pour le sujet, l'inconscient est ce qui réunit ces conditions: « *ou bien* il ne pense pas et il est, *ou bien* il pense et il n'est pas », c'est le renversement, la subversion, du cogito de Descartes par la découverte de l'inconscient. Là où le sujet pense, il n'est pas – c'est l'inconscient. La où le sujet est, il ne pense pas – c'est le corps, (l'ontique). Là où le sujet est identifié à l'être, il se reconnait – c'est la conscience, le Moi, (l'ontologie).

---

[341] *Ibid*., p. 118.

« Sa découverte était d'avoir épelé l'inconscient, et je défie qu'on dise que ce puisse être autre chose que la remarque qu'il y a un savoir parfaitement articulé dont, à proprement parler, aucun sujet n'est responsable[342] ». La découverte de Freud est l'inconscient comme un savoir soustrait à la conscience, structuré comme un langage et articulé de ce qui du sujet vient au dire. Le sujet résulte de la faille qui se produit du dire, il est un produit de l'articulation signifiante. L'inconscient-savoir est l'articulation signifiante, [S_1–S_2], et la faille qui les unit. Le savoir inconscient est une chaîne signifiante articulée. Ce savoir met en question l'idée que le tout savoir est conscient, que le savoir s'affirme comme se sachant, comme conscience.

Le discours du maître est le discours de l'inconscient, « ce discours de l'inconscient répond, il répond à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui-même. C'est cela qui s'appelle l'inconscient[343] ». Le fait que le sujet habite le langage produit une perte de jouissance, la castration, qui est compensée par un objet substitutif, l'objet *a* « plus-de-jouir ». Le savoir de l'esclave est une métaphore de l'inconscient-savoir, ce savoir correspond à une chaîne signifiante qui s'ordonne avec des signifiants empruntés au corps, pris sur le circuit de la pulsion. Le point d'insertion de la chaîne signifiante est le circuit de la pulsion pris sur le corps. La dialectique fait passer la jouissance dans l'inconscient-savoir, c'est de la comptabilité :

---

342 *Ibid*., p. 88.

343 *Ibid*., p. 104.

> Alors, ça définit, comme Lacan prend à cette date les choses, c'est au niveau de l'esclave que le sujet du maître émerge. C'est au niveau de l'esclave et même précisément du corps de l'esclave. Alors ça éloigne d'emblée comme ça restera dans le discours du maître quand Lacan l'aura ouvragé, ça sépare le maître et le savoir. D'où la thèse de Lacan que le maître à proprement parler ne sait rien, et c'est en quoi, il le dit en passant mais c'est pour lui-même le tremplin pour ce qu'il développera par la suite, le maître en fait n'est rien d'autre que ce que nous appelons l'inconscient. Il dit ça très vite ça n'apparaît pas majeur, mais évidemment c'est ce qui va lui permettre de construire le discours du maître comme la formule du discours de l'inconscient[344].

Les formations de l'inconscient sont supposées révéler une vérité autrefois refoulée dont le sujet n'a pas de connaissance. L'inconscient est supposé être le lieu où la vérité refoulée est déposée par la conscience. La définition « l'inconscient structuré comme un langage » renvoie à une période de l'enseignement de Lacan où la levée du refoulé correspond à la révélation de la vérité. Dans son retour à Freud, Lacan fait valoir la structure symbolique, les lois du langage, la fonction de la parole comme communication constitue la vérité. Lacan porte une critique aux post-freudiens qui ont supplanté les orientations de la première topique freudienne – l'inconscient, le symptôme, le refoulé – par l'analyse des résistances et la théorie du Moi.

Il a été reproché à Lacan de minorer l'importance de la théorie des pulsions au profit du symbolique. Lors de cette période, l'accent est mis sur la structure du langage, la parole est communication et institue la vérité. La critique que Lacan portait aux post-freudiens qui avaient laissé tomber dans l'oubli les orientation de la première topique,

---

344 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Illuminations profanes* », [2005-2006], *op. cit.*, 25 janvier 2006, inédit.

l'inconscient, le sujet, le refoulé et son retour. Dans son retour à Freud, il lui a été reproché de n'avoir pas intégré l'énergétique, les conflits et la satisfaction des pulsions.

La structure des Quatre Discours cherche à rétablir l'équilibre entre langage et pulsion, vérité et Réel, sujet de l'inconscient et l'objet *a* « plus-de-jouir ». L'inconscient définit en tant que Discours du Maître conserve la structure du langage qui dispose selon un ordre défini la représentation du sujet par le signifiant produisant comme effet l'objet *a* « plus-de-jouir », un reste de jouissance. La vérité sœur de jouissance fait valoir l'équilibre entre le sujet barré et l'objet *a* dans la définition du discours du maître en tant que représentation de l'appareil psychique, des processus primaire et secondaire.

4.4 – L'inconscient, vérité mi-dite.

Le Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*[345], de Lacan inaugure une nouvelle période dans son enseignement qui s'étend de janvier 1971 à juin 1973 correspond au développement de la logique dans la pensée de Lacan. Cette période comprend aussi le *Séminaire* XIX, *... ou pire*[346], pendant lequel la logique lacanienne est

345 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], Paris, Seuil, 2006.

346 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], Paris, Seuil, 2011.

poussée jusqu'à des conséquences qui remettent en question quelques des concepts fondamentaux de la psychanalyse.

À la fin du *Séminaire* XVII, *L'Envers de la psychanalyse*[347], le concept de discours est remis en question. Lors du séminaire suivant, le discours est « rabaissé » par la qualification péjorative d' « être du semblant » : « Un discours qui ne serait pas du semblant pose que le discours - comme je viens de l'énoncer - est du semblant[348] ». Le titre du séminaire met en évidence que le discours « est du semblant ». Ce même titre suggère que par opposition au semblant il y aurait un discours qui serait du réel. Les discours ont été élaborés par Lacan à partir de la structure du langage qui dispose selon un ordre défini quatre éléments – le sujet [*$*], [$S_1$], [$S_2$], et l'objet *a* « plus-de-jouir » – en quatre places : la vérité, l'agent, l'Autre et le produit. Les rapports qui résultent de la combinaison des éléments et des places, sans que l'ordre des éléments soit changée, établissent chacun des quatre discours : du maître, de l'hystérique, de l'université et de l'analyste.

Un discours du semblant est un discours qui décide de la vérité par l'alternative oui ou non, vrai ou faux, ou bien ceci, ou bien cela, c'est une position « logico-positiviste » selon Lacan. La vérité dans son enseignement à toujours été considérée comme dépendante de la parole. Les schémas logiques classiques nécessitent cette vérité binaire qui dépend de la parole. La vérité qui se vérifie par l'expérience analytique met en question le principe de la non-contradiction soutenu par une même logique binaire. La psychanalyse met en

347 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, [1969-1970], *op. cit.*

348 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit*., p. 14.

question cette binarité et la notion de vérité qui en dérive, la psychanalyse implique une logique qui remet au centre le questionnement sur la vérité.

La découverte de l'inconscient par Freud et l'avènement de la psychanalyse marquent la mise en question du postulat logique de la non-contradiction et en conséquence l'opposition binaire – [vrai-faux] – et la notion de la vérité qui s'en dégage. Le *Séminaire* XVIII de Lacan est comme un nouveau retour à Freud, il s'agit cette fois d'une remise en question du concept de l'inconscient et de la logique que Freud avait dû forger pour soutenir ce concept novateur et toute la théorie de la psychanalyse :

> Le passage de ce moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement, à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en tant que représentant de la représentation est renvoyé, disqualifié. Et s'il peut l'être c'est parce qu'en quelque partie il l'est toujours déjà. C'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité[349].

Le moment de ce passage auquel Lacan fait référence est celui de la perception par Freud des phénomènes tels que les formations de l'inconscient et la supposition que ces phénomènes indiqueraient un vouloir dire, une vérité qui a été refoulée par le sujet et qui émerge dans sa parole. L'attribution d'une vérité équivalente au refoulé marque le moment où le discours et ce qu'il en est du signifiant commencent à être rabaissés.

L'idée de rabaissement, la disqualification, du discours sont aussi une allusion à la définition donnée à plusieurs reprises par Lacan du refoulement en tant qu'interdiction

[349] *Ibid*., p.14.

d'un signifiant – ce qui équivaut à faire passer en dessous un signifiant. Il s'agit aussi d'une référence à l'inconscient comme une dimension des profondeurs, en dessous de la conscience, comme dans la remarque que fait Lacan sur une phrase du prologue de « La science des rêves », où Freud utilise la citation de Virgile dans l'*Énéide* « *Flectere si nequeo superos, Acheronta Movebo*[350] ».

Le « rabaissement du discours » correspond à une période qui commence avec « *Entwurf einer Psychologie* » [1895], et qui va de « La science de rêves » [1900], jusqu'à la métaphysique freudienne [1915-1917] avec les textes: « Pulsions et destins des pulsions » [1915], « Le Refoulement » [1915], « L'Inconscient » [1915]. L'élaboration de la métaphysique et de la mise en place des concepts tels que le refoulement, l'inconscient et les pulsions correspond au développement de la logique freudienne qui donne corps à la vérité comme supposée issue de formations de l'inconscient et du refoulé.

Le rabaissement du signifiant en tant qu'interdit, envoyé en dessous, est d'abord une allusion au refoulement, un signifiant qui est épargné à la conscience et renvoyé dans l'inconscient. Le refoulement du signifiant est la cause d'effets tels que les formations de l'inconscient. Le refoulé est la cause des effets, des phénomènes de l'inconscient, la raison des formations de l'inconscient : rêve, lapsus, acte-manqué, mot d'esprit et symptôme – des structures « surdéterminées ».

[350] « Si je ne parviens pas à émouvoir ceux d'en haut (les dieux), j'agiterai l'Achéron (le fleuve des enfers) ».

La structure des formations de l'inconscient repose sur une articulation signifiante réduite au minimum de deux signifiants. Le refoulement agit sur le « *Vorstellungsrepräsentanz* » – « le représentant de la représentation », traduit par Lacan comme la paire signifiante [S_1–S_2]. Le signifiant Un est refoulé, l'absence d'un signifiant de la paire demande qu'un autre signifiant occupe la place vide, cette substitution d'un signifiant par un autre et la nouvelle combinaison produisent des effets de sens.

Lacan distingue deux effets de signification : ou bien, la signification arrive à émerger [S(+)s], avec un plus de sens, ce qui caractérise la métaphore; ou bien la signification est retenue et se déplace sous le signifiant sans émerger [S(-)s] – caractéristique de la métonymie. Le manque d'un signifiant cause des effets signifiants, des effets de sens, des effets de discours, tels que les formations de l'inconscient, y compris le symptôme, dont la structure est celle de la métaphore, et le désir, dont la structure correspond à celle de la métonymie.

Le phénomène de la répétition comme étant en infraction avec le principe du plaisir est ce qui conduit Freud à revenir sur la logique qu'il avait élaborée pour donner corps à la vérité dès ses premières découvertes – période correspondant aux élaborations de la métaphysique. La répétition du trauma, comme répétition d'une excitation qui outrepasse une limite minimale du système psychique en infraction avec le principe de plaisir, est le fait qui met en question l'organisation du système psychique au moyen des principes du plaisir et le principe de réalité.

Le phénomène de la répétition et la théorie sur le narcissisme [1914] conduisent Freud à une révision de la théorie de l'inconscient et de celle des pulsions. Avec « l'Au-delà du principe du plaisir » [1920] et en conséquence de son concept de répétition Freud introduit la « pulsion de mort » en opposition à la « pulsion de vie », la théorie du dualisme pulsionnel qui remplace la précédente théorie des « pulsions et leurs destins ».

Les pulsions ne sont plus classées par rapport à leurs caractéristiques communes « but, objet, source et poussée » et par leur destins « refoulement, sublimation, renversement dans le contraire, retournement sur la personne et le passage de l'activité à la passivité ». La nouvelle théorie des pulsions [1920] est divisée en deux modalités: selon que les pulsions « travaillent » pour la vie, ou encore contre la vie et pour la mort. À partir de « l'Au-delà du principe du plaisir » les pulsions sexuelles, du Moi et de l'objet sont réarrangées par la théorie du dualisme pulsionnel et classées au titre des « pulsions de vie et pulsions de mort ».

Les pulsions peuvent être logées sous la bannière de « pulsion de vie » si elles contribuent à la survie de l'individu ou de l'espèce. Mais en même temps, apparemment de façon paradoxale, ces pulsions peuvent être regroupées au titre de « pulsion de mort ». Les pulsions se divisent en trois catégories principales : les pulsions sexuelles, si elles ne travaillent que pour le maintien de l'espèce au-delà de l'individu, les pulsions du Moi, si elles ne travaillent que pour la survie de l'individu en dépit de l'espèce, les pulsions de l'objet qui s'assurent de la destruction et de l'incorporation de l'objet par le sujet. Freud

avance alors que le retour à un niveau d'excitation minimal – l'énoncé du principe du plaisir – est un mécanisme, un automatisme, caractéristique du vivant. Avec le concept de « pulsion de mort » le principe du fonctionnement psychique est réaffirmé : réduire au minimum les tensions des excitations notamment du fait des pulsions.

Le principe de retour à un niveau minimal d'excitation est alors soumis à « la pulsion de mort » qui se présente non seulement comme la tendance du vivant à réduire l'excitation du système psychique, mais aussi la tendance à revenir à un état primitif de non-vie, inanimé, de mort. La « pulsion de vie » serait comme la version actualisée du « principe de réalité » – l'investissement pulsionnel dans un objet, la satisfaction de la pulsion par un objet, le rapport du sujet à un objet de satisfaction.

La « pulsion de mort » est le concept distingué par Freud comme étant fondamental pour la psychanalyse et qui constitue la base de l'appareil psychique. Le dualisme pulsionnel est ce qui règle l'économie des investissements libidinaux :

> Qui ne voit pas que l'économie - même celle de la nature - est toujours un fait de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même non seulement « fait » mais « effet de discours ».
> Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet « effet de discours» qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir. Est-ce à dire - pour suivre une de mes formules - qu'en tant que c'était comme impossible qu'il fonctionnait comme réel[351] ?

Lors de son *Séminaire* XVII Lacan avance que l'économie des investissements pulsionnels est réglé par l'effet de discours, c'est-à-dire l'objet *a* « plus-de-jouir » forgé en

[351] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], *op. cit*., p. 21.

rapport à la dialectique hégélienne, ou encore le produit du travail de l'esclave exproprié par le maître. L'économie des investissements pulsionnels est régie par l'économie du discours.

Lacan écrit le discours du maître comme une métaphore pour traduire le dualisme pulsionnel de la théorie de Freud. « Il y a tout un pan de l'enseignement de Lacan qui est vraiment de l'ordre : "Freud avec Hegel", "Hegel pour faire comprendre Freud[352] ». Lacan met en perspective l'équilibre entre les « pulsions de vie et de mort » et la dialectique « maître-esclave » de Hegel.

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Discours du Maître.

La structure du discours met en évidence la paire signifiante [S_1–S_2] en tant que représentation minimale de la chaîne signifiante et de la structure du langage. Pour représenter quoi que ce soit, [un sujet, un objet, une idée, une action], par le signifiant, il faut deux signifiants. L'entre-deux du signifiant est un fait de structure qui a des effets comme la division du sujet, le *fading* du sujet et le mi-dire de la vérité. La béance entre les deux signifiants, pour toute représentation signifiante, génère le principe de la répétition et de l'effet de vérité, effet de structure du discours – le « plus-de-jouir ».

> L'économie de jouissance est réglée par cet effet de structure, la « chute » de l'objet *a* comme une unité monétaire qui doit être conservée et épargnée.

[352] Miller, J-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », *op. cit.*, leçon du 09 février 2011, inédit.

> Je vous ai indiqué […] ce qu'il en est de la thermodynamique et de toute unification du champ physique. Celle-ci repose sur la conservation d'une unité qui n'est rien qu'une constante, toujours retrouvée dans le compte – […]. Voilà ce qui seulement supporte ce qui est appelé le fondement de la science physique, l'énergie[353].

La conservation de l'énergie psychique à un niveau minimal et constant – l'homéostasie – est le principe qui régit l'appareil psychique et l'économie pulsionnelle chez Freud, l'énergétique lui sert d'inspiration. L'appareil psychique fonctionne comme un régulateur entre les sources d'excitations en provenance du corps ou de l'extérieur et la motilité comme moyen de décharge et de satisfaction des stimuli. Freud affirme que la conservation de l'énergie du système psychique doit être maintenue au niveau le plus bas d'excitation – l'énoncé du principe du plaisir.

Le nom de chacun des « quatre discours » de Lacan lui est donné par rapport à l'élément qui occupe la place dominante. Dans le *Discours du Maître* c'est la combinaison du signifiant-maître [S_1] à la place du commandement, la place de l'impossible, ce qui lui donne son nom. Le signifiant du maître absolu, comme Lacan le décrit, en référence à la phénoménologie de Hegel, est la mort. Avoir affronté l'épreuve de la mort par la ruse de la raison est ce qui constitue un maître. Le maître en position de commandement qui donne son nom à ce discours est la mort.

Lacan rapproche la répétition du signifiant-maître [S_1] de la « pulsion de mort » freudienne et ce concept lui sert d'indice du réel. La répétition du [S_1] est un usage du

---

[353] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit*., p. 103.

signifiant qui se définit par le clivage du signifiant-maître avec le corps. Le corps perdu par l'esclave, le lieu l'Autre, devient la surface où s'inscrivent tous les signifiants à l'exception du [S_1] refoulé dans l'inconscient. C'est ainsi que le corps devient le lieu de l'Autre, dans le Discours du Maître cette place est occupée par l'esclave à la place du savoir [S_2].

La « pulsion de vie » de la théorie freudienne dans le Discours du Maître est représentée à la place de l'Autre et ainsi elle se rapporte au corps. Tout discours, même s'il ne se réduit pas à une personne particulière, s'adresse à un Autre à partir de la place de l'agent du discours : [$S_1 \rightarrow S_2$]. L'agent du discours [S_1] se dirige vers l'Autre du savoir [S_2] situé dans le corps.

Le savoir de l'esclave et sa force de travail produisent l'objet *a* « plus-de-jouir », produit de la jouissance de l'esclave. Dans la dialectique lacanienne, ce produit est ravi par le maître. Le savoir du maître se constitue par l' exploitation, l'appropriation et l'accumulation du produit du travail de l'esclave. L'esclave par sa force de travail, son corps, produit la vérité du maître.

La « vérité » du maître est « sœur » de la jouissance de l'esclave, elles occupent des positions symétriques dans le Discours du Maître, en bas à droite et à gauche, comme des supports des positions du maître et de l'esclave. Le discours du maître met en évidence que le savoir-faire de l'esclave et sa force de travail, ensemble, produisent l'objet *a* comme

reste de jouissance, comme la « menue monnaie de jouissance » dont l'esclave a été spolié par le maître à répétition.

C'est parce que dans ce discours le signifiant-maître – « mort » – est à la place du commandement que son effet est de produire l'objet *a* « plus-de-jouir » : la jouissance est l'indice du Réel. Le Réel est défini dans l'enseignement de Lacan comme ce qui revient toujours à la même place. La répétition du [S_1] à la place de l'impossible dans son rapport à [S_2], l'Autre, produit comme effet du discours l'objet *a* « plus-de-jouir », l'élément Réel qui reste après la dialectique des pulsions. La libido est orientée vers l'objet *a*, effet Réel du discours du semblant. Le Réel dans l'enseignement de Lacan est aussi défini comme impossible à démontrer vrai à partir du symbolique. Selon lui, la vérité ne révèle pas tout sur le Réel impossible à démontrer.

> La vérité en tant que *varité* n'est en définitive qu'un semblant au regard de ce qui est réel. Le terme de réel court tout du long de l'enseignement de Lacan et de ses textes, porteur d'une énigme qui ne vient à se lever qu'à la pointe de son enseignement, étant en quelque sorte appelé de façon toujours plus insistante par la *semblantisation* de la vérité.
> […]
> Nous pouvons donc écrire : entre le vrai et le réel, il y a l'impossible qui fait à la fois limite, mais aussi connexion, une rencontre en quelque sorte. Du côté de la parole, on rencontre le réel sous les espèces de l'impossible à dire[354].

Selon Miller, la « *varité* » est un néologisme de Lacan qui condense vérité et variable. L'effet de vérité qui représentent les formations de l'inconscient est variable. La vérité-variable manifeste la dépréciation de l'effet de vérité. Cet effet est produit par l'articulation signifiante [S_1←S_2], en rétroaction sur la représentation minimale de la

[354] Miller, J.-A., « L'esp d'un lapsus », *La femme et la pudeur,* Quarto nº 90, *op. cit.*, p. 15.

chaîne signifiante, la place de la vérité se situe au dessous de [S_1]. La représentation signifiante de la vérité entraîne la minoration de l'effet de vérité et la valorisation de la référence au Réel. L'historicisation effectué en analyse par un sujet des événements de sa vie rencontre des points de buté. La remémoration des événements, leur mise en parole adressés à l'analyste dans le but de parfaire et restituer la continuité de l'histoire, trouve une limite dans le Réel impossible à dire.

L'objet *a* « plus-de-jouir » est ce qui de la jouissance reste accessible au sujet barré par l'articulation signifiante. Dans le Discours du Maître la répétition du [S_1] à la place du commandement produit en tant qu'effet du discours l'objet *a* « plus-de-jouir », reste de jouissance. « La répétition c'est une dénotation, dénotation précise d'un trait que j'ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance[355] ». Le signifiant-maître est cause de l'effet de jouissance.

La répétition du [S_1] vise la jouissance, elle est répétition de l'action signifiante sur le corps. Cette marque vide le corps de sa substance, ne laissant à la jouissance que sa surface, lieu où s'inscrivent tous les signifiants, à l'exception du [S1] puisqu'il est refoulé dans l'inconscient. Le corps réduit à sa surface est vide comme un tambour sur lequel le signifiant-maître est répercuté dans une pulsation rythmique produisant l'effet de

[355] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit*., p. 89.

jouissance, l'objet *a* « plus-de-jouir ». C'est ainsi que la répétition du trait unaire devient moyen et monnaie de jouissance.

L'objet *a* « plus-de-jouir » essaye de compenser le sujet de la perte de la poussée vitale causée par l'entrée en jeu du signifiant. Cet objet est un substitut de la jouissance perdue, jouissance du corps. De la dialectique du discours [$S_1 \rightarrow S_2$] résulte la production de l'objet *a* « plus-de-jouir », reste-à-jouir, reste de jouissance. Même en étant un « reste » l'objet *a* « plus-de-jouir » vient comme un plus [+], gain de jouissance, il est le produit du savoir-faire de l'esclave façonné par son corps.

L'entrée en jeu du signifiant pour le sujet interdit la jouissance, la jouissance du corps perdu par l'esclave, et, en même temps, le signifiant est ce qui rend la jouissance possible au moyen du « plus-de-jouir », produit du discours. L'objet *a* « plus-de-jouir » est le seul accès permis au sujet barré à la jouissance.

Le « retour du refoulé » fait revenir dans le discours conscient l'élément qui a été refoulé dans l'inconscient, ce qui implique l'idée de répétition. Et pourtant la répétition n'est pas le retour d'un signifiant, elle fait référence à l'automatisme de répétition – « *Wiederholungszwang* ». C'est la répétition d'un moment mythique pour le sujet de rencontre et de perte de l'objet de satisfaction, la répétition est le concept qui porte sur le rapport du sujet à l'objet de satisfaction de la pulsion. La répétition tire son origine de la pulsion et de sa recherche incessante de la satisfaction. C'est une répétition visant ce qui de

la jouissance reste accessible au sujet au moyen de l'objet *a* « plus-de-jouir ». Le dualisme pulsionnel présent dans la théorie freudienne est repris par Lacan et mis en perspective avec la dialectique du discours.

Le concept de répétition dans la théorie de Freud rehausse le principe de retour du système psychique toujours au niveau le plus bas d'excitation. La répétition, comme ce qui revient toujours à la même place, réénonce le principe de plaisir. Du moment où la répétition a été perçue comme répétition du trauma [1914], jusqu'au moment où elle devient répétition du rapport entre le sujet et l'objet perdu [1920], ce concept est révisé et réaménagé par Freud pour qu'il puisse être en accord avec sa métaphysique.

À la fin de cette trajectoire, la répétition est à l'origine du concept de « pulsion de mort » et de la nouvelle théorie freudienne des pulsions. Ceci est le pas fait par Freud dans son « Au-delà du principe du plaisir » qui l'a conduit à une révision nécessaire de sa première topique divisée en trois instances: « préconscient, conscient et inconscient ». Cette révision introduit la deuxième topique freudienne avec son texte « Le Moi et le Ça » [1923] en réponse aux paradoxes et impasses de la période précédente.

Le pas fait par Freud dans « l'Au-delà du principe du plaisir » [1920], de la répétition à la pulsion de mort, est ce qui oriente la recherche de Lacan vers un discours qui ne serait pas du semblant. Le semblant est le signifiant [S_1], tout ce qui s'érige par le discours s'édifie sur le signifiant, ce qui implique que tout discours est du semblant. Le

Discours du Maître est discours du semblant, il est l'écriture de la mise en rapport du sujet avec l'objet *a* « plus-de-jouir » en passant par l'intermédiation du signifiant. Lacan indique qu'il n'y a pas de rapport direct entre le sujet et l'objet de satisfaction, ce rapport est toujours établi par le signifiant. Ce discours est la représentation de l'imbrication du sujet symbolique et de l'objet *a* « plus-de-jouir » – [*$◊a*].

Lors de cette période d'élaboration de Lacan [1971-1972], l'objet *a* est reste du Réel. Le Discours du Maître est comme l'écriture de la version étendue de la formule du fantasme : « *Ce que le discours du maître découvre, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je vous l'ai déjà exprimé fortement*[356] ». Dans la dialectique du maître il n'y a que le rapport entre le sujet et l'objet *a* au moyen du signifiant.

Le « principe du plaisir – tendance de retour du système psychique à un niveau minimal », la « répétition » et la « pulsion de mort » sont des indices du réel dans la théorie freudienne. À ce moment d'élaboration de Lacan, l'objet *a* « plus-de-jouir » est un « bout de réel[357] ». L'objet *a* « plus-de-jouir » – produit du discours, reste de jouissance – est l'élaboration de Lacan qui rend possible l'implication à titre d'hypothèse : qu'il y aurait un discours qui serait orienté par le réel.

L'attribution par Lacan du semblant au discours et au signifiant comme adjectif est péjoratif. C'est la deuxième occasion que le signifiant et le discours sont « rabaissés,

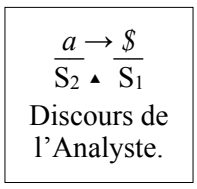
---

[356] *Ibid*., p.134. Nous soulignons.

[357] Miller, J-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », *op. cit*., leçon du 02 février 2011, inédit.

renvoyés et disqualifiés ». La première occasion où le discours est « rabaissé » a été observée par Lacan en référence à Freud et à ses découvertes : le refoulement et l'inconscient. Le *Séminaire* XVIII de Lacan marque un retour à Freud au moment où la « pulsion de mort » pointe le Réel dans l'expérience de la psychanalyse. Ce moment est marqué par l'hypothèse de recherche avancée par Lacan, « d'un discours qui ne serait pas du semblant », lors de son *Séminaire* XVIII.

Le discours du semblant est mis en perspective par rapport à la jouissance en tant que Réel. C'est la recherche d'un discours qui serait orienté par la jouissance à partir du fait que la jouissance serait du réel. Ce discours serait celui qui met l'objet *a* « plus-de-jouir » à la place de l'impossible. Le discours de l'analyste situe la jouissance à la place du commandement – un discours qui serait orienté par le réel. Le « Discours de l'Analyste » est l'envers du « Discours du Maître » dans lequel la place dominante – en haut à gauche – est occupée par l'objet *a* « plus-de-jouir » indice du réel :



Discours de l'Analyste.

Dans le Discours du Maître, l'inconscient mi-dit est lié à la parole et au dire – à l'énonciation. L'inconscient est mi-dit en raison de la structure du langage, il est divisé par le signifiant, il est dit – il est énoncé. L'inconscient ne peut qu'être mi-dit car la position de la vérité est occupée par le sujet barré [*$*] dans le Discours du Maître. La position de la

vérité est divisée par le sujet. Cette vérité porte sur le signifiant-maître et la dialectique de pertes et de gains qu'il introduit par rapport à la jouissance. L'inconscient est mi-dit car le signifiant-maître de la paire ordonnée [S_1–S_2] est refoulé et il ne peut passer au dit que comme effet du discours – l'objet *a* « plus-de-jouir ».

Cet effet du discours a été perçu d'abord par Freud comme résistance au traitement. Ensuite la répétition du trauma a mis en question le principe du plaisir qui régit l'économie psychique. La proposition de « pulsion de mort » de Freud actualise l'insistance de la répétition, l'automatisme de répétition, comme une caractéristique fondamentale de la réalité psychique du sujet inscrite dans le langage.

La « pulsion de mort », représentée par le signifiant-maître, est ce qui produit comme effet le seul accès possible du sujet à la jouissance dans son rapport à l'objet *a* « plus-de-jouir ». L'objet *a* est effet du discours et reste de jouissance – l'objet de la libido est reste du Réel. Le Réel impossible, qui revient, qui se répète, est représenté par l'objet *a* « plus-de-jouir » situé à la place du produit dans le discours du maître.

Le nœud du mi-dire de la vérité est l'imbrication entre, d'un côté, le discours et la castration comme cause symbolique et, d'un autre, la jouissance et l'objet *a* « plus-de-jouir » comme des effets, des restes, du Réel :

> Qu'est-ce que l'amour de la vérité ? C'est quelque chose qui se gausse du manque à être de la vérité. Ce manque à être nous pourrions l'appeler autrement – un manque d'oubli, qui se rappelle à nous dans les formations de l'inconscient. Ce n'est rien qui soit de l'ordre de l'être, d'un être plein d'aucune façon. Qu'est-ce que ce « désir indestructible » dont parle

> Freud pour conclure les dernières lignes de sa *Traumdeutung* ? Qu'est-ce que c'est que ce désir que rien ne peut changer, ni fléchir, quand tout change? Le manque d'oubli est la même chose que le manque à être, car être ce n'est rien d'autre que d'oublier. Cet amour de la vérité, c'est cet amour de cette faiblesse, cette faiblesse dont nous avons soulevé le voile, c'est l'amour de ceci que la vérité cache et qui s'appelle la castration[358].

L'amour de la vérité signifie faire venir à l'être la vérité. Le sujet barré [*$*] occupe la place de la vérité dans le Discours du Maître, la vérité est ainsi supposée identifiée au sujet barré comme un manque d'être qui doit advenir à l'être, qui doit apparaître. Il s'agit de l'implication de la vérité comme étant dépendante du signifiant et pour cette raison mi-dite, divisée par le signifiant [S_1– S_2] et en partie refoulée. Le refoulement primordial du [S_1] – « *Urverdrängung* » – est le responsable du fait que tout-dire est impossible.

Les formations de l'inconscient font percevoir le manque-à-être, le sujet de l'inconscient, le refoulé. L'être est relié au refoulé, le manque-à-être est une des définitions du sujet de l'inconscient données par Lacan. Les formations de l'inconscient sont des effets du refoulement, elles sont des effets du mi-dire de la vérité. La place de la vérité est celle du refoulé, elle est la place barrée par le signifiant, l'oubli est un des noms du refoulé.

Le mécanisme de l'oubli, « L'oubli du nom » [1901], est analysé par Freud au titre des formations de l'inconscient. À la place du nom oublié « *Signorelli* » vient toute une chaîne associative des noms substitutifs « *Boltraffio, Boticelli, Trafoi* ». Par libre association, Freud retrouve des lieux de voyages et des rencontres et, à la fin de la chaîne signifiante, il retrouve « Bosnie et Herzégovine ». Les lieux remémorés vont l'amener à

---

[358] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit*., p. 58.

penser que sous le nom « *Signor* », « *Herr* » en allemand, le maître absolu, des souvenirs de conversations ayant un rapport étroit avec la mort et la sexualité étaient restés interdits, « oubliés » et renvoyés dans l'inconscient, le nom a été refoulé.

La mort et la sexualité, ou les « pulsions de mort et de vie », sont représentées par des signifiants dans le discours du maître. La mort est à la place du commandement [S_1], (au-dessus du sujet [*$*] qui occupe la place de la vérité), dans son rapport au savoir-faire de l'esclave [→ S_2], (représentant du corps vivant), produit l'objet *a* « plus-de-jouir » reste du Réel : « Ce que j'avance, ce que je vais annoncer de nouveau aujourd'hui, c'est qu'en s'émettant vers les moyens de la jouissance qui sont ce qui s'appelle le savoir, le signifiant-maître non seulement induit, mais détermine la castration[359] ». Le manque d'oubli, le manque du manque, est marqué par la présence des phénomènes de l'inconscient, par les formations de l'inconscient, qui sont les effets de la vérité mi-dite répercutant sa cause, le refoulé et la castration. Le signifiant-maître est le représentant de la castration dans son discours.

L'amour de la vérité, faire venir à l'être la vérité, correspond à la levée du refoulé. Le refoulé voile la castration. L'amour de la vérité lève le voile sur la castration. La castration crée le désir en interdisant au sujet l'accès à l'objet de satisfaction de la pulsion. L'indestructibilité du désir, l'automatisme de répétition, est relié à l'interdiction que la marque signifiante porte sur la jouissance. L'objet perdu par l'entrée en jeu du signifiant et

[359] *Ibid*., p. 101.

par l'interdiction de la jouissance est l'objet *a* « cause-du-désir ». Le désir est créé par le signifiant-maître, par l'interdiction de l'objet, il est créé par la castration.

La caractéristique de « l'indestructibilité du désir » est une référence à l'automatisme de répétition, la répétition de la satisfaction obtenue par la rencontre première du sujet avec l'objet qui par la suite a été perdu. L'indestructibilité du désir n'est possible que par la répétition du [S_1], qui ne cesse pas de revenir à la place du commandement produisant à chaque tour la « chute » de l'objet *a*, « irruption » de jouissance dans le champ du langage. La répétition du désir a pour but de restituer le moment mythique de rencontre du sujet avec la jouissance parfaite obtenue dans son rapport à l'objet premier de satisfaction élu par la pulsion.

Du même coup, la répétition est aussi répétition de la perte de cet objet, comme une tentative de maîtrise du trauma de cette rencontre première avec la sexualité et de la conséquente perte ou interdiction au sujet de l'objet de satisfaction. La répétition est comme un essai du sujet pour maîtriser le trauma introduit par la castration : « Nous sommes là renvoyés à une toute autre référence, celle de la castration, à partir du moment où nous l'avons définie comme principe du signifiant maître[360] ». Le signifiant-maître est le représentant de la castration, il est le refoulé primordial et ainsi il est la cause des effets du discours : les formations de l'inconscient et du produit – l'objet *a* « plus-de-jouir ».

[360] *Ibid*., p. 144.

> La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire, et je vous en ai donné le modèle dans l'énigme. Car c'est bien ainsi que toujours elle se présente à nous, et non pas certes à l'état de question. L'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel. […] Qu'est-ce que la vérité[361]?

Selon Lacan, ce que démontre au mieux le mi-dire de la vérité est l'énigme. La référence est l'énigme que le sphinx propose à Œdipe au moment de son retour à Thèbes. L'énigme de la vérité posé à Œdipe pourrait lui coûter la vie[362]. Du fait d'avoir trouvé la réponse à l'énigme mortelle, Œdipe efface l'énigme de la vérité, sa réponse est donnée par « la ruse de la raison », en tant que maître, et non par la force du héros. C'est ainsi qu'Œdipe vient occuper la place du maître – la place du roi de Thèbes, Laïos, qu'il avait tué sans connaître sa véritable identité, le roi était son père biologique. Il devient roi de Thèbes et se marie avec Jocaste l'épouse du roi mort et sa mère. C'est en répondant à cette énigme que la question de la vérité se renouvelle pour Œdipe. En ignorant son origine royale, « il ne savait pas », il accomplit le destin tragique prévu par l'oracle de Delphes : tuer son père et se marier avec sa mère. En découvrant l'insupportable vérité de son histoire, il s'arrache les yeux. Il devient le représentant de la castration, son visage porte la marque de l'absence d'un des supports de l'objet *a* – ses yeux crevés. Œdipe devient le représentant de la jouissance interdite : la jouissance de la mère et le meurtre du père. Il devient ainsi le symbole de l'interdit, le symbole de la castration – le phallus.

---

361 *Ibid*., p. 118.

362 Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes, puis deux jambes, et finalement trois jambes? Sans hésiter Œdipe répondit : L'homme, car dans sa prime enfance il se traîne sur ses pieds et ses mains, à l'âge adulte il se tient debout sur ses jambes, et dans sa vieillesse, il s'aide d'un bâton pour marcher.

Le développement du concept de « castration » par Lacan peut être repéré en deux périodes distinctes et éloignées dans son enseignement. D'abord entre les *Séminaires* IV et VI (1956-1959) à partir de l'analyse du mythe d'Œdipe chez Freud. Ensuite entre les séminaires XVII et XIX (1969-1972) Lacan ré-élabore le « complexe de castration » en tant que fonction propositionnelle mathématique de prédicat [Φ] à partir de l'analyse du mythe freudien de la horde primitive de *Totem et Tabou*[363]. L'élaboration par Lacan de la fonction phallique [Φ] sert à représenter le mettre du Père de la horde, la seul exception à la castration, qui l'impose en tant que Loi à tous ses fils. Toutes les femmes sont prises en tant qu'objet de la jouissance absolue du Père. Au cors du *Séminaire* XIX, *... ou pire*[364], Lacan élabore la fonction phallique de castration [Φ] inspiré par ce qu'il inspirée par ce qu'il conçoit comme une « nouvelle logique », du début du XIX^{e} siècle, le « calcul de prédicat du premier ordre » de Gottlob Frege.

[363] Freud, S., « Totem et Tabou », [1913], *Œuvres complètes, Volume XI, op. cit.*

[364] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit.*

4.5 – L'inconscient, savoir.

Le présent chapitre porte sur le concept de l'inconscient dans le Séminaire XIX, ... *ou pire*, de Lacan. Le titre du *Séminaire* évoque la locution conjonctive *ou bien*…, *ou bien*…, qui exprime un choix entre deux options, si on choisit une option, on laisse tomber l'autre, il n'est pas possible d'en avoir les deux. Cette locution est l'opérateur logique de la disjonction exclusive. Le titre du *Séminaire* indique que la voie suivie par Lacan est la logique mathématique. Le titre du *Séminaire* XIX, … *ou pire*, peut être mis en rapport au titre du Séminaire antérieur, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, comme une continuation. S'il n'y a que discours du semblant, Lacan va reprend la théorie du complexe de castration cette fois à partir de l'usage des concepts de la logique dans le but de produire, non pas un discours, mais la démonstration logicomathématique de la castration en tant que fonction propositionnelle. Pour autant à ce moment il part de l'analyse du mythe de la horde primitive du *Totem et Tabou*[365] de Freud.

> Il y a donc ce mythe d'Œdipe, emprunté à Sophocle. Et puis, il y a l'histoire à dormir debout là, dont je vous parlais tout à l'heure, le meurtre du père de la horde primitive. Il est assez curieux que le résultat soit exactement le contraire.
> Le vieux papa les avait toutes pour lui, ce qui est déjà fabuleux – pourquoi les aurait-il toutes pour lui? – alors qu'il y a d'autres gars tout de même, elles aussi peuvent peut-être avoir leur petite idée. On le tue. La conséquence est tout à fait autre chose que le mythe d'Œdipe - pour avoir tué le vieux, le vieil orang, il se passe deux choses. J'en mets une entre parenthèses, car elle est fabuleuse – ils se découvrent frères[366].

---

[365] Freud, S., « Totem et Tabou », [1913], *Œuvres complètes, Volume XI,* Paris, PUF, 1998. pp. 189-387.

[366] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit.*, p. 131.

Le mythe de la horde primitive écrit par Freud dans *Totem et Tabou* inspiré de la théorie darwinienne de l'évolution, raconte l'histoire du meurtre du père primordial. La horde primitive est similaire à un groupe ou à une famille de primates, où un seul mâle domine la reproduction en maintenant éloignés d'autres concurrents moins puissants. Le père de la horde est le seul à « jouir de toutes les femmes ». Les fils opprimés s'unifient autour d'un objectif commun : la possession sexuelle des femmes. À partir de l'union des forces, ils ont réalisé ce qui individuellement n'était pas possible – l'assassinat du père. Après le meurtre, les fils en communion dévorent le corps du père en s'appropriant ainsi de sa force et sa virilité.

Le contrat social tire son origine de l'accord selon lequel après le meurtre du père aucun des fils ne lui succéderait dans sa gloutonnerie, nul ne toucherait à la mère et aux femmes du groupe. Les rapports consanguins sont interdits, la possession sexuelle des femmes n'est autorisée qu'en dehors du groupe. À partir de cet accord les fils deviennent frères, des égaux face à la Loi du père. Un sentiment ambivalent envers le père de « haine-admiration » et la « culpabilité » mènent les frères à nier leur acte et à ériger le « Totem » comme substitut du père mort.

Le retour de Lacan à la fonction phallique est, en effet, un retour à la fonction du père mort décrit dans le mythe de la horde primitive créé par Freud. Lacan distingue la « Loi » qui par l'interdiction crée le désir, du « rapport sexuel » mis en question à partir de la logique, des mathématiques et de la fonction de l'écrit. Il distingue la « Loi sexuelle » –

qu'il y a, du « rapport sexuel » – qu'il n'y a pas et ne peut pas s'écrire. « Le mythe ne saurait ici avoir d'autre sens que celui à quoi je l'ai réduit, d'un énoncé de l'impossible[367] ». Le mythe créé par Freud écrit l'histoire de l'origine du rapport du sujet à la jouissance, Lacan l'a traduit en le réduisant à une proposition minimale : « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

La fonction du père dans le mythe de la horde est reliée à l'impossible. Le mythe est l'énoncé de l'équivalence entre le meurtre du père et sa jouissance. La jouissance du père, celle de toutes les femmes, raison du parricide et du pacte social, est interdite. Cette jouissance est promue au rang de l'absolu, de l'impossible, punie par la peine capitale :

> Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que le « toutes les femmes », il n'y en a pas. Il n'y a pas d'universel de la femme. Voilà ce que pose un questionnement du phallus - et non pas du rapport sexuel - quant à ce qu'il en est de la jouissance qu'il constitue, puisque j'ai dit que c'était la jouissance féminine[368].

L'élaboration de la fonction phallique par le désir institue un sujet issu de la dialectique avoir-être le phallus. Les positions sexuées, homme – femme, sont définies par rapport à la seule référence phallique. La position féminine est définie par rapport au phallus en tant que manque. La femme s'identifie au phallus, elle « est » le phallus, elle incarne l'objet *a* « cause-du-désir ». La satisfaction féminine est concentrée autour du phallus symbolique, de l'organe et de la maternité. Le phallus est – « e.s.t[369]» – la

---

[367] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit.*, p. 145.

[368] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], *op. cit*., p. 69.

[369] *Ibid*., p. 67.

jouissance féminine. Le mythe de la horde primitive pose la jouissance féminine comme identique à la jouissance du père.

La jouissance du père, celle de toutes les femmes, est à comprendre aux sens objectif et subjectif : le père jouit de toutes les femmes et aussi toutes les femmes jouissent du père. Cette jouissance est le modèle de la jouissance la plus parfaite – la jouissance phallique.

> Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. […] Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus, autrement dit le Nom-du-Père[370].

Le père jouit et impose la castration au groupe de fils, il est la seule exception par rapport aux fils châtrés. Le « Nom-du-Père » est le représentant de la jouissance qui ne connaît pas de limites, la « jouissance absolue ». Le père est l'agent de la castration. Le mythe de la horde primitive narre le meurtre du père et l'interdiction de sa jouissance : jouissance phallique, jouissance de toutes les femmes, jouissance féminine. La jouissance du père mythique, jouissance phallique, modèle de puissance, est interdite. L'interdit de la jouissance du père est la raison du contrat social.

Le « père mort » est l'équivalent de ce que « La femme » n'existe pas : « La femme, j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre, la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre, [S(Ⱥ)][371] ». Le mythe énonce que le père est mort et que

[370] *Ibid*., p. 34.

[371] *Ibid*., p. 108.

« La » femme n'existe pas. La jouissance du père et l'universel de « La » femme sont des approches du Réel défini comme « l'impossible[372] ».

Ce qui reste de la horde primitive après le meurtre du père, c'est la communauté des frères tous soumis à une même Loi qui interdit l'inceste.

> Il en résulte par exemple que rien ne peut être fondé du statut de l'homme, vu de l'expérience psychanalytique, qu'à faire artificiellement, mythiquement, le touthomme avec celui présumé, le père mythique du Totem et Tabou, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes[373].

Le mythe du meurtre du père démontre l'origine de « l'homme », le touthomme, référence au genre masculin comme universel. Relativement au père mort il y a « tout homme », L'homme, alors que « toute femme », « La femme », il n'y a pas.

Le père mort, les Noms-du-Père, le phallus, Lacan y revient lors de la période entre les séminaires XVIII, XIX et XX [1971-1973], cette fois en tant que fonction phallique – fonction de castration : [Φ(x)]. Le père mythique est la seule exception à l'interdit à la « jouissance absolue » qui porte sur l'ensemble des fils. Avec la fonction phallique, Lacan met en rapport la fonction de castration et la jouissance phallique, jouissance du père qui soutient l'ensemble de « toutes les femmes ». En raison du meurtre du père et de l'interdit à sa jouissance, « toutes les femmes » il n'y a pas. La castration est remise en perspective du « pas-plus-d'un », « l'*au-moin-sun* », « l'*hommoinzin* », la jouissance absolue et interdite :

---

372 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], *op. cit.*, p. 143.

373 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, [1971], *op. cit*., p. 143.

> Je commencerai aujourd'hui à vous montrer comment il est possible de donner à ce qu'il en est de la castration une autre articulation qu'anecdotique en faisant usage de fonctions logiques. […].
> L'analyse logique de ce qu'on appelle une fonction propositionnelle s'articule de l'isolement de l'argument dans la proposition, ou plus exactement du manque, du vide, du trou, du creux qui est fait de ce qui doit fonctionner comme argument[374].

Avec la logique et l'usage mathématique de la lettre, Lacan écrit la fonction phallique [Φ(x)] à la façon d'une fonction propositionnelle articulée comme proposition mathématique de prédicat. Le « calcul de prédicats » est la formalisation du langage des mathématiques proposée par le logicien et mathématicien Gottlob Frege [1848-1925] et la référence dans l'usage des « quanteurs » en mathématiques. Pour écrire la fonction phallique [Φ(*x*)] Lacan réalise la transposition des énoncés de la logique propositionnelle aristotélicienne en des propositions issues de la logique mathématique de « calcul des prédicats[375] ». Une fonction propositionnelle est composée par trois parties ou éléments : l'argument, la fonction et son domaine (*x*).

[argument] ・ fonction (domaine)
[Place de la variable (*x*)] ・ Φ(*x*)

Dans une proposition l'argument fonctionne de façon similaire à l'utilisation de la variable apparente (*x*) qui dans une équation mathématique marque une place vide.

---

374 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], Paris, Seuil, 2011, p. 44.

375 En logique mathématique, le calcul des propositions est la première étape dans la définition de la logique et du raisonnement. Il définit les règles de déduction qui relient les propositions entre elles, sans en examiner le contenu ; il est ainsi une première étape dans la construction du calcul des prédicats, qui lui s'intéresse au contenu des propositions et qui est une formalisation achevée du raisonnement mathématique. Le calcul des propositions, ou calcul propositionnel est encore appelé logique des propositions, logique propositionnelle ou calcul des énoncés. https://fr.wikipedia.org/wiki/Calcul_des_propositions

L'argument dans une proposition a la même fonction, marquer une place vide, un petit « creux ». L'argument est ce qui peut varier, tandis que la fonction est constante. La fonction phallique [Φ] attribue à un domaine (*x*) la propriété, la qualité, l'attribut de la castration.

Ce qui peut causer de la difficulté dans la compréhension de la fonction propositionnelle que Lacan utilise pour écrire la fonction de la castration [Φ(*x*)], est l'usage double de la variable apparente (*x*). D'un côté, il utilise cette variable pour illustrer la place de l'*argument* articulée à la fonction [Φ]. Et de l'autre, il utilise la même variable (*x*) comme le *domaine* (*x*) de la fonction phallique [Φ]. La distinction nécessaire se passe entre l'argument et le domaine (*x*) de la fonction [Φ]. L'argument varie selon la façon dont le domaine (*x*) répond à la fonction [Φ]. Le domaine (*x*) n'est pas une variable, mais l'ensemble des valeurs pour lesquelles une fonction est définie. Le domaine (*x*) fixe l'espace dans lequel la fonction phallique [Φ] est définie. La façon dont le domaine (*x*) répond à la fonction [Φ] peut varier : pour un domaine (*x*) la fonction phallique peut être vraie ou fausse, affirmée ou niée.

$\Phi(x)$ ou $\overline{\Phi(x)}$

Le domaine (*x*) dans la fonction phallique de castration [Φ(*x*)] peut répondre ou non à la fonction. La castration est l'attribut du sujet (*x*) inscrit dans la fonction [Φ(*x*)]. Le

domaine (*x*) peut avoir l'attribut de la castration ou ne pas l'avoir, il peut être châtré ou ne l'être pas. Le domaine (*x*) de la fonction phallique [Φ] est défini par « l'être parlant » pour qui la fonction de castration peut être vraie ou fausse, [V/F].

> Le domaine dont chacun de ces x prend valeur ne peut se définir que de l'articulation des quatre conjonctions argument-fonction sous le signe des quanteurs. Il est possible de proposer la fonction de vérité suivante, à savoir que tout homme se définit de la fonction phallique, celle-ci étant proprement ce qui obture le rapport sexuel[376].

Pour écrire la fonction phallique à partir de l'usage des fonctions logiques Lacan a emprunté à la logique d'Aristote, premièrement les « prosdiorismes » : l'un, le tout et les quelques; deuxièmement les quatre catégories modales : l'impossible, le possible, le nécessaire et le contingent. La négation dans la logique d'Aristote porte sur la fonction qui peut être vraie/affirmative ou être niée/fausse. Lacan utilise également la négation, mais pas de la même façon qu'Aristote. Chez Lacan la négation peut porter également sur la fonction et/ou sur la place de l'argument occupée par les « prosdiorismes » ou « quanteurs » qui peuvent varier selon le domaine (*x*).

Lacan utilise la logique des « quanteurs[377] » pour formuler sa fonction phallique [Φ(*x*)] comme fonction propositionnelle mathématique de prédicat. Le « quanteur » [∀], se lit « pour tous », la lettre « A » inversée désigne l'universel ou la totalité. La fonction

---

376 *Ibid*., p. 45.

377 La notation « ∀ » a été utilisée pour la première fois par Gerhard Gentzen en 1933 (publié en 19344). Le mot allemand alle signifiant « tout », il propose un « symbole (Zeichen) valant pour tout (für alle) ». Gentzen indique qu'il a choisi comme « symbole pour tout » (All-Zeichen) le A renversé par analogie avec le symbole « ∃ » pour le quantificateur existentiel qu'il tient de Russell. La notation ∃ a tout d'abord été employée par Giuseppe Peano en 1897 dans le volume II de son Formulaire de mathématiques avec une syntaxe différente, le signe étant directement associé au prédicat (∃ P pour notre ∃x P(x)). Bertrand Russell l'utilise le premier de la façon actuelle, comme un opérateur de liaison. https://fr.wikipedia.org/wiki/Quantificateur_(logique)

propositionnelle [$\forall x$ P(x)] veut dire que : tout argument du domaine (x) considéré possède la propriété [P]. Alors il est possible d'inférer qu'il y a au moins un élément du domaine (x) qui possède la propriété [P] : [$\exists x$ P(x)]. Le quanteur [$\exists$], la lettre « E » inversée, désigne « l'existence » d'« au moins un » (x) du domaine considéré qui possède la propriété [P].

Les « quanteurs » [$\forall$] et [$\exists$] (universel et existentiel) occupent la place de l'argument relié à la fonction phallique [Φ] dont le domaine est (x) le sujet de l'inconscient. L'argument et la fonction varient selon le domaine (x). L'articulation entre l'argument « sous le signe des quanteurs » et la fonction qui peut être vraie ou fausse produit quatre possibilités pour que le domaine (x) s'inscrive dans la fonction propositionnelle.

$\forall(x) . \Phi(x)$	$\forall(x) . \overline{\Phi(x)}$
$\exists(x) . \Phi(x)$	$\exists(x) . \overline{\Phi(x)}$

L'usage de la négation sur les « quanteurs » ne se fait pas en mathématiques ou en logique, il s'agit d'une « novation » de Lacan. L'utilisation de la négation sur les « quanteurs » produira quatre nouvelles combinaisons possibles entre l'argument, la fonction et le domaine (celles au-dessous des tableaux).

$\exists(x) . \Phi(x)$	$\exists(x) . \overline{\Phi(x)}$
$\overline{\exists(x)} . \Phi(x)$	$\overline{\exists(x)} . \overline{\Phi(x)}$

$\forall(x) . \Phi(x)$	$\forall(x) . \overline{\Phi(x)}$
$\overline{\forall(x)} . \Phi(x)$	$\overline{\forall(x)} . \overline{\Phi(x)}$

Dans une fonction propositionnelle, les « prosdiorismes » ou les « quanteurs », (universel et existentiel, [∀/∃]), occupent la place de l'argument, ils n'ont pas de sens en soi. Le sens de la fonction propositionnelle est donné à partir de l'articulation d'un des « prosdiorismes » à la place de l'argument, la fonction [Φ] et son domaine (*x*) :

> En effet, ce que détient le prosdiorisme n'a aucun sens avant de fonctionner comme argument. Il n'en prend un que de son entrée dans la fonction. Il prend sens de vrai ou faux. Il me semble que ceci est fait pour nous faire toucher la béance qu'il y a du signifiant à sa dénotation, puisque le sens, s'il est quelque part, est dans la fonction, et que la dénotation ne commence qu'a partir du moment où l'argument vient s'y inscrire[378].

Le *sens* de la fonction phallique est la castration. Le sens de la fonction propositionnelle peut varier d'après la façon dont le domaine (*x*) y répond. Le sens de la proposition peut être vrai ou faux. Pour un sujet représenté par le domaine (*x*) la fonction peut être valable, ce qui veut dire que ce sujet est châtré, il est soumis à la castration; ou encore le sujet peut nier la fonction, la fonction de castration peut être fausse, ce qui signifie que le sujet du domaine n'est pas châtré, il n'est pas soumis à la castration.

La *dénotation* de la fonction propositionnelle résulte du fait qu'un des « prosdiorismes » vient prendre la place de l'argument. La dénotation de la fonction propositionnelle dépend de l'articulation entre l'argument, la fonction et son domaine (*x*). La dénotation de la fonction propositionnelle dépend de l'existence d'un sujet du domaine (*x*) qui prend la place d'argument dans la fonction [Φ] pour la valider ou la nier.

---

[378] *Ibid*., p. 44.

La première formalisation par Lacan de la fonction du phallus dans « La signification du phallus. *Die Bedeutung des Phallus* » [1958] valorisait le signifiant et son « pouvoir de signifiance » – la signification. Lors de son retour à la fonction phallique pendant les années [1971-1973], le mot « *Bedeutung* » est référé à Frege, logicien et mathématicien, dans son article « Sens et dénotation. *Sinn und Bedeutung*[379] » :

> *Bedeutung* peut se traduire comme signification et c'est en ce sens que Lacan dit *Die Bedeutung des Phallus*. […]
> Mais chez Frege *Bedeutung* se traduit comme la référence, ce qui dénote, pour employer un autre vocabulaire, c'est-à-dire ce qui pointe vers une existence. *Sinn*, c'est sens, ou c'est signification, c'est ce qui dit l'essence, ce qui décrit quelque chose, ce qui décerne des attributs ou des propriétés à quelque chose[380].

Le « *Sinn* » est la description, les attributs, les propriétés, le prédicat, le sens de la proposition, son essence, il est ce qui correspond au « jugement d'attribution » de la théorie freudienne. La « *Bedeutung* » traduite par dénotation correspond au « jugement d'existence ». Le sens est dans la fonction, alors que la dénotation commence à partir du moment où le « quanteur existentiel » [∃] prend la place d'argument dans la fonction propositionnelle.

Frege utilise le sens en opposition à la dénotation. Cette différenciation sert à Lacan à désigner deux fonctions distinctes de l'usage du signifiant, l'opposition entre le sens et la dénotation. La dénotation dépend de l'existence [∃] d'un élément appartenant à l'argument (x) à qui la fonction [Φ] peut être attribuée. Il s'agit de l'existence d'« au moins un »

---

379 Frege, G., « Sens et dénotation. *Sinn* und *Bedeutung* », *Écrits logiques et philosophiques,* Paris, Seuil, 1971 et Points Seuil 1994.

380 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* ». *op. cit*., leçon du 16 mars 2011, inédit.

élément à la place du domaine (*x*) pour qui la fonction est vraie ou fausse. La « *Bedeutung* » du phallus, ce que la fonction phallique dénote, est l'existence d'« au moins un » sujet pour qui la fonction de castration n'est pas vraie. « Au moins un » sujet pour qui la fonction de castration n'est pas valable : le père jouisseur du mythe de *Totem et Tabou* :

$$\exists(x) \,.\, \overline{\Phi(x)}$$

La fonction propositionnelle qui décrit de façon logique la position du père face à la castration se traduit ainsi: « – il y en a au moins un qui dit que non[381] ». Il y a au moins un (*x*) qui nie la castration – le père de la horde. « Yadl'un » dénote une existence. Il existe « au moins un » sujet pour qui la fonction phallique de castration n'est pas valable, qui est exception à la castration. Lacan écrit la fonction du père jouisseur de toutes les femmes comme une fonction logique :

> – il y a quelques petits malins qui ont découvert que je disais que le Père c'est un mythe, parce qu'il saute aux yeux en effet que Φ(x) ne marche pas au niveau de *Totem et Tabou*. Le père n'est pas châtré, sans quoi comment pourrait-il les avoir toutes, vous vous rendez compte ? *Il n'y a même que là qu'elles existent en tant que toutes*, car c'est aux femmes que ça convient, le pas-tout, je le commenterai prochainement.
> Donc c'est à partir de cet il existe un, en référence à cette exception, que tous les autres peuvent fonctionner. Seulement voilà, à très bien comprendre qu'on peut écrire le rejet de la fonction, Φ(x) niée, soit, il n'est pas vrai que ça se castre. Ça c'est le mythe. Seulement, ce dont les petits malins ne se sont pas aperçus, c'est que c'est corrélatif de l'existence, et que ça pose l'il existe de cet il n'est pas vrai de la castration[382].

La logique lacanienne érigée sur le principe du « non rapport sexuel » pourrait être résumée ainsi: « – l'exception crée la règle ». La logique lacanienne met en rapport la

---

[381] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*., p. 202.

[382] *Ibid*., p. 36. Nous soulignons.

fonction du père – la seule exception à la castration – et l'ensemble de tous les sujets pour lesquels la castration est la Loi, alors que le principe régulateur de la logique classique est la « non-contradiction ». Ce principe énonce que : « s'il y a exception, alors il n'y a pas de règle » ou « l'exception est contradiction ». Aristote situe l'exception au niveau de la *proposition particulière*, la proposition particulière exclut la proposition universelle.

$$\exists(x) \cdot \overline{\Phi(x)} \leftrightarrow \forall(x) \cdot \Phi(x)$$

Lacan écrit la formule de l'exception à la castration (à gauche) par rapport à l'universel (à droite) soumis à la castration – la Loi pour « tout homme ». L'être parlant est le domaine (*x*) pour lequel la fonction phallique [Φ] peut être vraie ou fausse. « L'homme » et « la femme » sont définis par Lacan selon la façon dont l'être parlant, le domaine (*x*), fait argument dans la fonction de castration, [Φ].

Pour la définition logique de « la femme » Lacan ne propose pas une simple inversion de la logique utilisée pour définir l'universel de l'homme. Ce qui se définirait par : toute femme n'est pas sujet de la castration, c'est pas ça!

$$\forall(x) \,.\, \Phi(x) \leftrightarrow \forall(x) \,.\, \overline{\Phi(x)}$$

Le principe qui oriente la logique de Lacan n'est pas celui de la non-contradiction, mais son – « il n'y a pas de rapport sexuel ». Pour écrire la position féminine la façon dont

le domaine (*x*) occupe la place de l'argument [∀] dans la fonction phallique [Φ] est déterminée par le fait que du côté des femmes : il n'y a pas au moins une exception à la castration.

> Le pas-tout ne résulte pas de ce que rien ne le limite, car la limite y est autrement située. Contrairement à $\exists(x) \cdot \overline{\Phi(x)}$ de l'existence du Père dont le dire que non le situe par rapport à la fonction phallique, c'est en tant que, dans $\overline{\exists(x)} \cdot \overline{\Phi(x)}$, il y a le vide, le manque, l'absence de quoi que ce soit qui définit la fonction phallique, que, inversement, il n'y a rien d'autre que le pas-tout dans la position de la femme à l'endroit de la fonction phallique. Elle est en effet pas toute. Ce qui ne veut pas dire qu'elle nie cette fonction, sous quelque incidence que soit[383].

La fonction phallique [Φ(x)], fonction de castration, est le seul représentant de la différence sexuelle dans l'inconscient. Les fonctions propositionnelles que Lacan écrit sous le mode [argument · fonction] visent à établir la différence entre l'homme et la femme dans leur rapport à la fonction phallique. Du côté des fonctions propositionnelles que Lacan écrit pour « la femme » : il n'y a pas au moins un argument (*x*) qui dit que non à la fonction phallique. Si il n'y a pas l'exception, alors il n'y a pas la règle – le « tout » :

$$\overline{\exists(x)} \cdot \overline{\Phi(x)} \leftrightarrow \overline{\forall(x)} \cdot \Phi(x)$$

Ce que Lacan apporte comme correction à la proposition particulière chez Aristote, c'est son « pas-tout » : la négation porte sur le « quanteur universel » (l'argument) et non pas sur la fonction [Φ(x)]. Nier l'existence et/ou la totalité ne se fait pas en logique. Le

[383] *Ibid*., p. 206.

« pas-tout » est le point original de la logique lacanienne, nulle part cette fonction n'a été mise en avant comme telle. Du côté des femmes la fonction propositionnelle existentielle porte une double négation sur l'argument et sur la fonction. Il n'y a pas d'exception à la fonction phallique et pour cette raison il n'y a pas d'universel de « La femme », ce qui renforce l'énoncé de Lacan : « La femme n'existe pas ». Par conséquent le « pas-tout » nie l'universalité et non pas la fonction, ce qui veut dire que pour « pas-tout » (x) du domaine la fonction phallique de castration [$\Phi(x)$] reste valable.

L'existence « d'Un dire que non » à la castration crée la limite, le bord, l'universel – tout homme est sujet à la castration. Pour le « tout » l'exception établit une limite et crée un ensemble fini, l'espace où la fonction phallique de castration est valable. Le domaine (x) de la fonction [$\Phi(x)$] est vérifié pour « tout » (x). Alors que pour le « pas-tout » l'inexistence d'une exception ne crée pas de limite. Lacan remarque que le « pas-tout » ne représente pas l'illimité, pour le « pas-tout » la fonction phallique reste valable et fait limite. La différence est la façon dont la limite opère pour le « pas-tout ».

Le « pas-tout » participe à la fonction phallique de façon « *singulière* » – en tant qu'un élément et non pas un ensemble. Il s'agit des « Uns » qui ne se rassemblent pas. Le « pas-tout » n'est pas une objection à la fonction phallique, il y participe, il est plutôt une objection à l'universel. Pour le « pas-tout » il ne s'agit pas de l'universel ou de l'illimité, mais de l'infini. La logique lacanienne du « pas-tout » met en valeur la fonction de l'élément, de la singularité, de l'Un :

> L'universel ne fait surgir pour la femme que la fonction phallique où elle participe, (…). Mais cela n'universalise pas la femme, ne serait-ce que par ceci qui est la racine du pas toute, qu'elle recèle une autre jouissance que la jouissance phallique, *la jouissance dite proprement féminine qui n'en dépend nullement*. Si la femme n'est pas toute, c'est que sa jouissance est duelle[384].

Le « pas-tout » se situe entre l'existence de l'Un qui nie la fonction phallique et son manque, entre [I-0], entre « il y a de l'Un » et « il y en a pas ». Le « pas-tout » est dans la fonction phallique et il n'y est pas, il se situe entre « centre et absence », sa jouissance est duelle. Le particularité du « pas-tout » est qu'il se situe entre l'Un et zéro :

$\exists(x) \,.\, \overline{\Phi(x)}$	$\overline{\exists(x)} \,.\, \overline{\Phi(x)}$

La jouissance féminine n'est pas divisée en deux moitiés complémentaires. Elle résulte de deux étapes de l'énoncé du mythe de la horde primitive. Au commencement le mythe narre l'existence du père dont la jouissance est absolue et illimitée. La jouissance proprement féminine a d'abord été distinguée comme la jouissance absolue du père mythique, la jouissance de toutes les femmes, que Lacan signale par l'impossible. La jouissance féminine est celle qui découle de la fonction du père, elle est relative à « Yadl'un ».

Dans un deuxième temps, le père jouisseur est mort, la Loi interdit sa jouissance au groupe de frères et crée le lien social. L'existence du père représente la fonction phallique, le meurtre du père institue la fonction phallique à sa place en tant que vraie. La jouissance phallique est celle qui découle du pacte social, modérée par la Loi, c'est la jouissance

[384] *Ibid*., p. 104. Nous soulignons.

possible. La jouissance féminine est duelle, elle est référée à la jouissance absolue et à la jouissance phallique limitée par la Loi qui résulte du pacte social. Lacan réalise la distinction entre la jouissance féminine (en rapport à la fonction du père) et la jouissance phallique qui résulte de la dialectique interdiction-permission.

La formule lacanienne « Yadl'un » est à lire en parallèle à son aphorisme « Il n'y a pas de rapport sexuel ». L'existence de l'Un est la raison du fait que le rapport sexuel n'existe pas. Il y a de l'Un indique qu'il n'y a pas deux ou d'eux. « Quand l'Un s'articule, il en ressort très exactement ceci – il n'y en a pas deux[385] ». La fonction phallique [Φ(x)] supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas et qui ne s'écrit pas. La fonction phallique obture le rapport sexuel, il n'y a pas de rapport à l'Autre sexe. La seule satisfaction permise au sujet soumis à la fonction phallique est celle rencontrée dans le rapport à l'objet *a* « plus-de-jouir », « lichette de jouissance », comme indiqué par la formule du fantasme.

La proposition « il n'y a pas de rapport sexuel » peut être vérifiée dans l'écriture des fonctions propositionnelles de Lacan. Il n'y a pas de symétrie ou de parallèle, équivalence ou correspondance, dans la façon dont l'homme et la femme se rapportent au phallus. Lors des *Séminaires* XVIII et XIX, [1970-1972], au moment du développement des fonctions propositionnelles pour décrire les rapports de l'être parlant à la fonction phallique, Lacan propose la « théorie des quatre formules » :

---

[385] *Ibid*., p. 185.

« Tout »	« Pas-tout »
$\exists(x) \cdot \overline{\Phi(x)}$	$\overline{\exists(x)} \cdot \overline{\Phi(x)}$
$\forall(x) \cdot \Phi(x)$	$\overline{\forall(x)} \cdot \Phi(x)$

La logique classique utilise le principe de non-contradiction qui énonce : « il est impossible que le même, simultanément appartienne et n'appartienne pas au même et selon le même[386] ». Ce principe est fondé sur l'univocité du sens. Une proposition peut avoir des prédicats contradictoires, mais pas en même temps. La consistance logique est fondée sur le sens de la proposition.

La logique lacanienne démontre que le sens rejette le Réel du fait de ne pas supporter la contradiction : « Le réel s'affirme des impasses de la logique[387] ». La logique lacanienne est relative à la dénotation de la fonction phallique, à ce qu'il y a de l'Un, à l'existence et non pas au sens. Lacan démontre avec la fonction phallique que la différence entre l'homme et la femme, le rapport au sexe, est un point où la décision du sens rencontre la limite du Réel.

La logique lacanienne résulte du fait que « l'inconscient ne connaît pas la contradiction[388] ». Le principe de non-contradiction est le fondement de la logique classique. L'inconscient fondé sur le principe du « non-rapport sexuel » ignore la

---

386 Métaphysique, IV, 3, 1005 b 19-23. In, Badiou, A., et Cassin, B., *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur ‹ L'Étourdit › de Lacan*, Saint-Armand-Montrond, Ouvertures Fayard, 2010, p. 18.

387 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*., p. 41.

388 *Ibid*., p. 48.

contradiction. Le principe du « non-rapport sexuel » qui oriente la logique lacanienne a été vérifié à partir de la formalisation du Discours du Maître. La logique lacanienne est érigée sur ce principe où deux propositions ou énoncés contradictoires peuvent être vérifiés en même temps dans l'inconscient. La logique qui accepte la contradiction est dite *inconsistante*, *incomplète* ou *indécidable*.

Le retour de Lacan aux fonctions *mythe-matiques* produit l'écriture logique du mythe freudien de *Totem et Tabou*. La fonction du père jouisseur nie la fonction de la castration, le père n'est pas châtré, sa jouissance est absolue. La castration est imposée aux fils par la jouissance du père. Il faut noter que pour les deux fonctions propositionnelles existentielles, « il y a de l'Un – y en a pas », la négation représentée par la barre horizontale porte sur la fonction phallique, la fonction phallique est niée. Pour les fonctions propositionnelles universelles, « le tout et le pas-tout », la fonction phallique est vraie, elle est affirmative. Dans la fonction propositionnelle du « pas-tout » la barre de la négation porte uniquement sur le quanteur universel, [$\forall$].



Pour le « pas-tout » une existence singulière, particulière, s'affirme d'un « dire que oui à la fonction phallique ». Pour le « tout » l'univers s'affirme d'un « dire que oui à la fonction phallique ». La fonction phallique [$\Phi(x)$], vraie pour « tout » et « pas-tout » sujet du domaine (x) « être parlant », décrit le rapport du signifiant à la jouissance. La structure

du langage, la structure de l'inconscient, la structure du discours résulte d'une origine commune, la fonction phallique [$\Phi(x)$]. L'inconscient nécessite la fonction phallique comme vraie pour « tout » et « pas-tout » sujet :

> Le réel, c'est ce qui intéresse ceci que, dans ce qui est la fonction la plus commune, vous baignez dans la signifiance, mais vous ne pouvez pas les attraper tous en même temps, les signifiants. C'est interdit par leur structure même. Quand vous en avez certains, un paquet, vous n'avez plus les autres. Ils sont refoulés. […] Ce que je veux simplement dire, c'est que ce qu'écrit Φ(x) a pour effet qu'on ne peut plus disposer de l'ensemble des signifiants[389].

La fonction propositionnelle [$\Phi(x)$] est l'écriture logicomathématique condensée du mythe de la horde primitive et du meurtre du père. La fonction du père, résumée par « Il y a de l'Un », est la représentation du signifiant Un, [S_1], du singulier. Le refoulement de ce signifiant, son extraction de l'ensemble de tous les signifiants, [S_2], est l'origine de l'inconscient. L'au-moins-un est le signifiant qui manque, l'un en moins, l'exception par rapport à laquelle il est possible d'avoir le rassemblement de « tous » les autres signifiants qui restent disponibles dans un ensemble ou univers, représenté par [S_2], le savoir. Le refoulement primordial « *Urverdrängung* » porte sur [S_1] qui dès lors reste inaccessible. C'est la représentation de la structure de l'inconscient issu du discours du maître.

À ce niveau, l'inconscient fonctionne à partir du refoulement, du retour du refoulé, de la résistance et de la répétition. Le discours du maître, dans lequel le sujet barré [*$*] est situé à la place de la vérité mi-dite et représenté par la dialectique signifiante par [S_1] pour [S_2], produit l'objet *a* « plus-de-jouir » comme effet du discours. La vérité mi-dite se

[389] *Ibid*., pp. 30 et 34.

dédouble : elle porte aussi bien sur le phallus que sur l'objet *a* « plus-de-jouir » obturateur du manque causé par la castration. L'inconscient est structuré par l'articulation [S_1-S_2] qui engendre les effets de sens, métaphore et métonymie. L'inconscient issu du discours du maître découle de la dialectique interdiction-permission à la jouissance qui produit le désir et le fantasme. Le sujet barré par le signifiant ne trouve satisfaction qu'au moyen de l'objet *a* « plus-de-jouir ».

Comme le démontre le discours analytique, il est possible pour le sujet, situé à la place de la jouissance de la parole, de produire le signifiant Un comme l'Un tout seul à la place du produit « plus-de-jouir » :

> Si la vérité ne peut jamais que se mi-dire, si c'est là le noyau, l'essentiel du savoir de l'analyste, c'est qu'à la place de la vérité se tient S_2, le savoir. C'est donc un savoir qui est lui-même toujours à mettre en question.
> De l'analyse, il y a une chose par contre à prévaloir, c'est qu'il y a un savoir qui se tire du sujet lui-même. À la place du pôle de la jouissance, le discours analytique met S barré. C'est du trébuchement, de l'action ratée, du rêve, du travail de l'analysant que résulte ce savoir. Ce savoir, lui, n'est pas supposé, il est savoir, savoir caduc, rogaton de savoir, surrogaton de savoir.
> C'est cela, l'inconscient. Ce savoir-là – c'est ce que j'assume – je le définis, trait nouveau dans l'émergence, de ne pouvoir se poser que de la jouissance du sujet[390].

L'inconscient-savoir est représenté dans le discours de l'analyste par [S_2] à la place de la vérité mi-dite. La vérité est mi-dite, elle porte sur le refoulement primordial du [S_1], de la fonction phallique de la castration [$\Phi(x)$], dans l'inconscient. L'inconscient dans le discours de l'analyste est le savoir élaboré par le sujet situé à la place de la jouissance de la parole. Le sujet dans le discours de l'analyste produit [S_1], l'Un de jouissance, coupé de

[390] *Ibid*., p. 79.

tout rapport à [S_2], [S_2 ▲ S_1], coupé du sens. Le savoir-inconscient issu du discours de l'analyste est le résultat de l'élaboration du sujet en analyse à partir de l'itération et des effets du [S_1] à la place du produit.

> Simplement il y a un après, on a été forcé de constater qu'il y avait un après et que l'après, c'était précisément que le sujet se trouvait aux prises avec le « Yadl'Un » une fois qu'il en avait fini avec l'Autre, une fois qu'il avait la solution de son désir c'est-à-dire qu'il ne s'y intéressait plus, qu'il avait désinvesti que néanmoins persiste le « Yadl'Un » et ce « Yadl'Un », comme je le prends ici, c'est précisément le nom de ce que Freud isolait comme les restes symptomatiques[391].

Le savoir dans le discours de l'analyste [S_2] situé à la place de la vérité mi-dite fait contrepoids au savoir-absolu et à la théorie de la connaissance, à l'idée de totalisation du savoir conscient. Le savoir dans le discours de l'analyste est plus modeste, sans prétention absolutiste. Ce savoir découle du fait qu'il y de l'Un, [S_1]. Lacan fait valoir le savoir dans le discours de l'analyste en référence à ce que Freud a reconnu comme des « restes symptomatiques ». L'inconscient savoir sur la jouissance est ainsi minoré par rapport à l'inconscient sens [S_1-S_2] du discours du maître. Le sens s'avère être impuissant à résorber les restes symptomatiques.

Dans le discours de l'analyste il n'y a pas de rapport entre [S_2] et [S_1], [S_2 ▲ S_1], le savoir inconscient rencontre sa limite dans l'Un de jouissance. Cet Un de jouissance ne répond pas au sens, mais à la fonction de l'existence – « Yadl'un ». Le sujet produit par son travail en analyse l'Un tout seul, [S_1] à la place du produit. Lacan formalise l'inconscient à

[391] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011, inédit.

partir de « Yadl'un » de l'existence, y'a de la jouissance, y'a de dénotation à partir du signifiant, y'a des restes symptomatiques. « Yadl'un », y'en a pas « deux ». Avec le primat de l'Un c'est la jouissance qui est première, originelle, par rapport au sens. L'usage de la logique à permis à Lacan de faire valoir dans les « restes symptomatiques » le réel rebelle au sens.

4.6 – Le *Séminaire* XX, *Encore.* L'impossible rapport sexuel et la contingence de la fonction phallique.

Notre lecture du *Séminaire* XX, *Encore*[392], de Jacques Lacan met en question les possibles conséquences que le développement de la logique du « pas-tout » et de la position féminine du sujet peuvent impliquer dans la définition du concept d'inconscient. Cette question découle d'un énoncé de Lacan du chapitre VIII, intitulé « Le savoir et la vérité » : « – si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient. Et à quoi ça lui sert[393] ? ». Cet énoncé de Lacan fait valoir le rapport exigu

[392] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*.
[393] *Ibid*., p. 90.

entre l'inconscient et la libido masculine. Notre recherche précédente à propos du concept d'inconscient dans la théorie lacanienne démontre que la structure de l'inconscient résulte de la fonction phallique de la castration qui représente la Loi qui interdit l'inceste. L'inconscient est ainsi relatif à la fonction de castration. La libido, concept freudien, n'est que masculine car elle est ce qui « reste » de la motion pulsionnelle après la phase phallique et les complexes d'Œdipe et de castration. Lors du *Séminaire Encore,* Lacan développe le concept de jouissance phallique qui actualise le concept freudien de libido.

L'énoncé de Lacan en question fait valoir qu'une femme n'aurait d'inconscient que dans son rapport à l'homme. Notre question s'origine du contraste entre cet énoncé et le développement que donne Lacan à propos de la logique du « pas-tout », de la position féminine du sujet et de la jouissance féminine « au-delà du phallus ». Est-ce que la position féminine du sujet implique des conséquences pour le concept d'inconscient défini en rapport exclusif à la fonction phallique et à la jouissance phallique ? Notre question démontre sa pertinence du fait de lier deux des grands thèmes développés par Lacan dans ce *Séminaire*, la position féminine du sujet et le savoir inconscient. Le concept d'inconscient est présent tout au long du *Séminaire* dès la première leçon dans l'énoncé de Lacan « *je n'en veux rien savoir*[394] » en allusion au refoulement.

Lacan révèle, dans la dernière leçon d'*Encore,* le sujet central du séminaire : « (…),

---

394 *Ibid*., p. 09. (En définissant la « *Verwerfung* » Lacan écrit : « Ce sujet, nous dit Freud, de la castration *ne voulait rien savoir au sens du refoulement* ». cf., Lacan, J. « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la ‹ *Verneinung* › de Freud », [1954], *Écrits, op. cit*., p. 386.

le point-pivot, la clé de ce que j'ai avancée cette année, concerne ce qu'il en est du savoir[395], (…) ». Dans son *Séminaire* XVII, *L'Envers de la psychanalyse*[396], Lacan fait valoir, à partir du Discours du Maître, l'inconscient en tant qu'un savoir qui ne se sait pas. Dans *Encore* Lacan contraste le sujet freudien supposé à l'inconscient et le sujet cartésien supposé au *cogito*.

> Depuis ce *je pense* qui, à se supposer lui-même, fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient.
> Puisque j'en suis aujourd'hui à traîner dans l'ornière de l'inconscient structuré comme un langage, qu'on le sache – cette formule change totalement la fonction du sujet comme existant. Le sujet n'est pas celui qui pense. Le sujet est proprement celui que nous engageons, non pas, […], à tout dire – on ne peut pas tout dire – mais à dire des bêtises, tout est là[397].

La découverte par Freud de l'inconscient subervtit le paradigme du sujet cartésien qui assure son existence à partir de la *pensée* et de la *conscience* de soi. Dans le discours philosophique de Hegel, le sujet est supposé à la « connaissance » de l'objet dont il est corrélatif, il y a un rapport direct entre le sujet et la réalité, ou plutôt le monde, qui l'entoure. Dans cette perspective, il y a à l'horizon l'idée du savoir absolu, tout savoir. En psychanalyse, les fonctions de la conscience, de la censure et de méconnaissance, sont attribuées au Moi. Cet instance psychique est aussi en partie inconsciente, le Moi est le siège de la résistance.

Le sujet de la psychanalyse est supposé à l'inconscient, savoir-insu. Cette

---

395 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 125.

396 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse,* [1969-1970], Paris, Seuil, 1991.
cf., Chapitre 4.3 – L'inconscient, discours du maître.

397 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 25.

supposition est démontrée par la structure du discours du maître dans lequel le sujet barré occupe la place de la vérité au dessous de l'articulation [S_1-S_2], le signifiant maître situé à la place du semblant et le savoir à la place de l'esclave. L'objet *a* plus-de-jouir est le produit de ce discours. La psychanalyse fait valoir qu'il n'y a pas de rapport direct, de connaissance, entre le sujet et l'objet, ce rapport ne se réalise que par l'intermédiaire de la fonction de la parole et de la structure du langage. Pour le sujet de la psychanalyse, la réalité résulte de ce qui de la perception doit être effacé pour ensuite être représenté par le symbolique. La représentation symbolique d'un stimulus en provenance de la perception est, dans la théorie freudienne, fonction du processus primaire régi par le principe du plaisir. Pour le sujet de la psychanalyse, l'objet situé dans la réalité n'est pas son corrélat, il n'est accessible que par l'intervention du processus primaire et du principe du plaisir, de la structure du langage et du signifiant – l'ordre symbolique. Le processus primaire, la représentation symbolique et la structure du langage, servent à l'homéostase et à l'équilibre des pulsions avant leur décharge dans la recherche de l'objet de satisfaction situé dans la réalité. L'inconscient régi par le principe du plaisir sert à maintenir au niveau plus bas les excitations en provenance de la perception, l'homéostase du système psychique.

Dans ce passage, Lacan fait référence à l'association libre – la seule injonction clinique de l'analyste à l'analysant – dire sans censure ce que lui vient à la pensée. Le sujet comme existant est ici référé à la parole, production de l'appareil phonatoire du corps, à la différence du sujet cartésien supposé à la pensée. Cette définition contraste avec celle

« classique » de l'enseignement de Lacan dans laquelle le sujet de l'inconscient est défini dans son rapport au signifiant et au langage – « un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant[398] ». Lacan met en valeur le fait que tout dire n'est pas possible. Engager le sujet à dire des bêtises s'oppose au concept de « parole pleine » du début de l'enseignement de Lacan qui valorisait le sens.

> *Tous les besoin de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction – soulignez ces trois mots – à quoi ils peuvent faire défaut*. […].
> L'autre satisfaction, vous devez l'entendre, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient – et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vraie que l'inconscient est structuré comme un langage[399].

Lacan désigne « l'autre satisfaction » en tant que celle de la parole. Il s'agit d'une référence à la demande, [*$*◊D], la marque de la structure du signifiant et du langage sur le besoin à partir de la fonction de la parole. C'est comme la contamination du rapport du sujet à l'objet de satisfaction du besoin par la parole. En même temps que le sujet reçoit l'objet de satisfaction du besoin, le sein, l'Autre lui parle. L'Autre, ici réduit à la mère, apporte en même temp la satisfaction du besoin, ses paroles et sa présence.

Au-delà de la demande de satisfaction du besoin, le sujet demande la présence, l'être, de l'Autre. La satisfaction de la parole annule l'objet de satisfaction du besoin en le transformant en signe d'amour, don d'amour. L'inconditionnalité de la demande d'amour résulte de cette révocation. « *Encore*, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre

---

398 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 819.

399 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 49. Nous soulignons.

part la demande d'amour[400] ». La définition lacanienne de l'amour « donner ce qu'on n'a pas » fait valoir qu'au-delà de l'objet de satisfaction du besoin que la mère apporte, elle doit transmettre, faire le don, du phallus symbolique, [Φ], le signifiant du désir et de la castration, le seul représentant de la différence sexuelle dans l'inconscient. La satisfaction du besoin représente le ravalement du désir. Du fait que pour être satisfaits les besoins doivent passer par la parole, par la demande et par la structure de l'ordre symbolique et du signifiant, l'objet qui correspond à la satisfaction du besoin est annulé, il devient le signe d'amour, le don d'amour. L'objet perdu, annulé par le symbolique, revient au-delà de la demande d'amour en tant qu'objet à retrouver, c'est alors l'objet petit *a* cause-du-désir.

À la différence de la satisfaction du besoin et du désir, la satisfaction de la parole ne résulte pas de la rencontre d'un objet dans la réalité (processus secondaire), elle se satisfait dans l'inconscient (processus primaire) au moyen des *formations de l'inconscient* : rêve, lapsus, acte-manqué, *Witz*, symptôme. C'est une satisfaction qui découle de la chaîne signifiante et la structure du langage. Lacan réfère « l'inconscient structuré comme un langage » à la parole, divisée entre les deux niveaux de la demande, le dire (l'énonciation) et le dit (l'énoncé).

> (…), j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois, que j'ai appelé une autre satisfaction, la satisfaction de la parole. Une autre satisfaction, c'est celle qui répond à la jouissance qu'il fallait juste, juste pour que ça se passe entre l'homme et la femme. C'est-à-dire celle qui répond à la jouissance phallique[401].

---

[400] *Ibid*., p. 11.

[401] *Ibid*., p. 61.

La satisfaction de la parole est une des modalités de la jouissance phallique. Cette satisfaction se réalise au niveau du processus primaire. Le besoin trouve satisfaction au moyen de la demande articulée, parlée. La satisfaction du besoin est dépendante d'un objet issu de la réalité, soit l'intervention des processus secondaire. Le désir en tant que *reste* de l'opération entre le besoin et la demande trouve son objet situé dans la réalité au moyen des processus secondaires. La satisfaction du besoin, de la parole et du désir résultent du passage de la motion pulsionnelle par la structure signifiante et l'ordre symbolique, dont les places et la permutation des éléments (signifiants) est donnée par la fonction phallique de la castration. La satisfaction du besoin et du désir nécessitent un objet issu de la réalité, soit l'intervention des processus secondaires et du principe de réalité. Le processus primaire est le lieu du *refoulé*, le défilé du signifiant fonctionne aussi comme une *résistance* à la décharge de la motion pulsionnelle.

Tout au long de son *Séminaire Encore*, Lacan fait allusion à la première topique freudienne et à l'opposition entre le processus primaire régi par le principe du plaisir et les processus secondaires gouvernés par le principe de réalité. Les besoins émanent du corps et demandent pour leur satisfaction l'intervention des processus secondaires. Il s'agit de la recherche de l'objet de satisfaction du besoin dans la réalité par l'intervention de l'action motrice, du mouvement, de « l'activité[402] », de l'énergie, du « corps baladeur[403] ».

---

[402] *Ibid*., p. 58.

[403] *Ibid*., p. 99.

> *La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance*. Voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous centrions ceci que d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est ce que dit Freud, si nous corrigeons l'énoncé du principe du plaisir. (…). Je pousse plus loin, au point où maintenant ça peut se faire, en disant que l'inconscient est structuré comme un langage. A partir de là, ce langage s'éclaire sans doute de se poser comme appareil de jouissance[404].

Pour le sujet de l'inconscient, la réalité est ce qui de la perception d'un stimulus passe par la représentation[405] – symbolique (signifiant/représentant) et imaginaire (représentation) – par le processus primaire. Dans *Encore,* Lacan note que le fait que Freud ait nommé les processus qui régissent l'*appareil psychique* comme une séquence, un ordre, peut produire des difficultés. Lacan remarque qu'en observant un bébé il n'est pas possible d'affirmer qu'il n'existe pas pour lui de réalité, soit, les processus secondaires. La réalité est source d'excitation pour le bébé dans une proportion inverse à son acquisition du langage. Moins il parle, plus la réalité l'excite. Le processus primaire, la structure du langage, l'inconscient, servent à la « maîtrise » par le sujet de son rapport à l'objet et à la réalité (processus secondaire). L'apprentissage du langage par le sujet ne précède pas son rapport à la réalité, toutefois il faut noter que le langage et l'ordre symbolique sont déjà là avant l'existence du sujet.

La définition lacanienne « l'inconscient structuré comme un langage » est énoncée le 14 mars 1956 lors du *Séminaire* III, *Les Psychoses*[406]. « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance » est du 13 février 1973. Ces deux énoncés, éloignés de seize

---

404 *Ibid*., p. 52. Nous soulignons.

405 cf., Chapitre 3.4 – « *Verneinung »* et « *Verdrängung »* : la négation et le refoulement.

406 Lacan, J., Le *Séminaire*, *Livre* III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op*. *cit*.

ans, sont des corrections lacaniennes du processus primaire régi par le principe du plaisir, l'inconscient freudien. La correction par Lacan de l'énoncé du principe du plaisir – (réduire, réguler et maintenir constante la tension optimale au-dessous de laquelle « il n'y a plus ni perception, ni effort », l'augmentation de l'excitation pulsionnelle est perçue comme déplaisir) – fait valoir que la structure du langage et du signifiant s'interpose entre les systèmes de *perception* (*Wahrnehmung*) et le *préconscient-conscience* (*Bewusstsein*) et régule la décharge de la motion pulsionnelle dans un objet de la réalité. Le processus primaire, l'inconscient, se situe entre perception et conscience, sa fonction est de réguler le passage de l'excitation en provenance de la perception, voie afférente, avant sa décharge, voie efférente, dans la rencontre de l'objet de la pulsion situé dans la réalité.

Le choix du mot « appareil » par Lacan dans cette « formule » fait allusion à l'élaboration de Freud de l'*appareil psychique* de la première topique composé par les systèmes – *perception, inconscient et préconscient-conscience*, et celui de la deuxième topique – *Ça, Moi et Surmoi*. Lacan fait valoir que les deux étapes qui composent le processus primaire – l'inscription première d'un signe issu de la perception (*Bejahung*[407], jugement d'attribution, affirmation) et sa retranscription en trace mnésique (*Verneinung*, jugement d'existence, négation) – correspondent aux deux axes qui structurent le langage, synchronie et diachronie, condensation et déplacement.

[407] cf., Chapitre 3.4 – « *Verneinung »* et « *Verdrängung »* : la négation et le refoulement.

Lacan note que le langage et la structure symbolique servent à la jouissance. C'est une inversion qui s'opère par rapport au début de son enseignement : « qu'il a assigné à son Rapport de Rome sur langage et parole. En effet, c'est le premier écrit où Lacan affirme la primauté du symbolique, il surclasse l'imaginaire par le symbolique, il attribue au symbolique la causalité en jeu, et par là même il met en question le sujet à proprement parler[408], (…) ». Cette période de l'enseignement de Lacan établit la suprématie de l'ordre symbolique et le déchiffrage de l'inconscient sur le registre de l'imaginaire dans lequel les pulsions et la libido trouvent leur satisfaction. Les irruptions de l'imaginaire dans le symbolique empêchent la remémoration et l'élaboration par le sujet de son « histoire », l'inconscient est à ce moment de l'enseignement de Lacan l'histoire du sujet à parfaire.

Lacan introduit la jouissance dans son *Séminaire Encore* en la définissant comme « ce qui ne sert à rien[409] », en l'opposant à la théorie de l'utilitarisme de Jeremy Bentham du début du XIX^{ème} siècle, « la théorie de fictions, démontrant du langage la valeur d'usage, soit d'outil[410] ». Le langage sert à la jouissance. Le processus primaire et le principe du plaisir servent à l'ajournement de la décharge de la pulsion ou de la libido dans un objet issu de la réalité, processus secondaire-principe de réalité.

À la différence de la satisfaction de la parole, qui se satisfait dans l'inconscient-processus-primaire, la jouissance « se présente non purement et simplement comme la

---

408 Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, leçon du 06 avril 2011, inédit.

409 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, p. 10.

410 *Ibid*.

satisfaction d'un besoin, mais comme la satisfaction d'une pulsion[411] » dans la rencontre d'un objet par l'intervention des processus secondaires. Le terme freudien utilisé pour qualifier l'opération du principe de réalité est « *Begreifen* », la « prise », la « saisie », de la réalité.

> L'utilitarisme, ça ne veut pas dire autre chose que ça – les vieux mots, ceux qui servent déjà, c'est à quoi ils servent qu'il faut penser. Rien de plus. Et ne pas s'étonner du résultat quand on s'en sert. On sait à quoi ils servent, à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut.
> À ceci près que – équivoque entre *faillir* et *falloir* – la jouissance qu'il faut est à traduire la jouissance qu'il ne faut pas. […].
> Je reprend maintenant au niveau du texte. C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas – conditionnel. Ce qui nous suggère pour son emploi la protase, l'apodose. S'il n'y avait pas ça, ça irait mieux – conditionnel dans la seconde partie. C'est là *l'implication matérielle*, celle dont les Stoïciens se sont aperçus que c'était le plus solide dans la logique[412].

Le langage est appareil de la jouissance, les « mots » servent à la jouissance, sont des outils pour qu'il y ait la jouissance pour le sujet de l'inconscient, l'être parlant. L'équivoque entre « *faillir et falloir* » est une référence au phallus, à l'organe masculin, et aussi à l'impératif surmoïque – « *Jouis[413]!* ». Dans le mythe de *Totem et Tabou*, à partir du meurtre du Père est promulguée la Loi qui régule la jouissance des fils. La culpabilité qui découle du crime est l'origine du Surmoi. La jouissance qu'il faut, celle de l'impératif, est celle obtenue par les fils après le parricide.

L'utilisation par Lacan du conditionnel pour définir la jouissance qu'il *ne faudrait pas* fait valoir en logique mathématique du « calcul de propositions » l'opération de

---

411 Lacan, J. Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*., p. 247.

412 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op*. *cit*., pp. 55-56.

413 *Ibid*., p. 10.

« l'implication[414] » qui produit une proposition à partir de deux autres en utilisant les « connecteurs » « si …, alors … ». La proposition qui en résulte est désignée en logique par le « *modus ponens* ». S'il n'y *avait* pas la jouissance qu'il ne faut pas (la jouissance phallique), alors il *pourrait* y en avoir une autre.

> La jouissance donc, comment allons-nous exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci – s'il y en avait une autre que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que soit celle-là. (…). Qu'est ce que ça désigne, celle là? Est-ce que ça désigne ce qui, dans la phrase, est l'autre, ou celle d'où nous sommes partis pour désigner cette autre comme autre ? Ce que je dis là se soutient au niveau de l'implication matérielle parce que la première partie désigne quelque chose de faux – *S'il y en avait une autre*, mais il n'y en a pas d'autre que la jouissance phallique – sauf celle sur laquelle la femme ne souffle mot, peut-être parce qu'elle ne la connaît pas, celle qui la fait pas-toute. Il est faux qu'il y en ait une autre, ce qui n'empêche pas la suite d'être vraie, à savoir qu'il ne faudrait pas que soit celle-là[415].

Dans ce passage, à partir de « l'implication matérielle », Lacan distingue trois types de jouissance. Il s'agit alors à partir de la jouissance phallique de distinguer les deux autres:

1) La prémisse est : « Il n'y a d'autre jouissance que la jouissance phallique ». Il s'agit de la jouissance qu'*il faut* celle qui correspond à l'impératif surmoïque. « S'il y en avait une autre, il *ne faudrait pas* que soit celle-là », laquelle?

2) Celle qui « désigne ce qui, dans la phrase, est l'autre », la jouissance sur laquelle « la femme ne souffle mot », la jouissance féminine.

---

414 « L'implication était connue dès la Grèce antique, notamment par les stoïciens sous une forme telle que : ‹ Du vrai suit le vrai… Du faux suit le faux… Du faux suit le vrai… Mais du vrai, le faux ne peut s'ensuivre ›. Ceci correspond à ‹ l'implication matérielle › qui fut redécouverte par Frege en 1879 et Peirce en 1885. La pertinence de cette notion fut débattue tant dans l'Antiquité classique que dans la période contemporaine ».
In: https://fr.wikipedia.org/wiki/Implication_(logique).

415 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, p. 56.

3) Ou est-ce que « celle là » désigne « celle d'où nous sommes partis pour désigner cette autre comme autre ? ». Le point de partie de *Totem et Tabo*u est la jouissance absolue et interdite du Père de la horde. La jouissance qu'il *ne faudrait pas* est ainsi celle du Père de la horde, la *jouissance du Père vivant*.

L'implication matérielle détermine qu'à partir d'une assertion fausse, (s'il y en avait une autre que la jouissance phallique), l'implication peut être vraie ou fausse. C'est ainsi qu'en même temp que Lacan énonce qu'il n'y a pas d'autre jouissance que la jouissance phallique il peut en différencier deux autres types : la jouissance absolue du Père et la jouissance féminine. Il ne s'agit pas d'une contradiction, Lacan fait valoir ainsi que la logique issue du principe du non rapport sexuel est non binaire et prend appui sur la logique mathématique et la théorie des ensembles « qui d'isoler dans la logique *l'incomplet* de *l'inconsistant*, *l'indémontrable* du réfutable, voire d'y adjoindre *l'indécidable* de ne pas arriver à s'exclure de la démontrabilité, nous met assez au pied du mur de l'impossible pour que s'évince le ‹ ce n'est pas ça ›, qui est le vagissement de l'appel au réel[416] ».

La logique lacanienne du non rapport sexuel fait valoir que la demande annule l'objet de satisfaction du besoin, le sein en premier, et le transforme en objet cause du désir, l'objet *a*, en tant que substitut de l'objet perdu. Lors du *Séminaire* XIX Lacan aborde l'objet *a* cause-du-désir à partir de l'énoncé : « *Je te demande de refuser ce que je t'offre* – on peut compléter pour ceux qui, par hasard, n'auraient jamais compris ce que c'est que la lettre d'*amur* – refuser ce que je t'offre *parce que ça n'est pas ça*[417] ». Il ne s'agit plus de

[416] Lacan, J., « L'Étourdit », [14 juillet 1972], *Autres Écrits*, *op. cit*., p. 468. Nous soulignons.
[417] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*., p. 82.

l'objet de satisfaction du besoin dans la demande, mais de la demande d'amour et de l'objet *a* de satisfaction de la pulsion, lequel sera démontré, par Lacan dans *Encore*, être le substitut de l'Autre, l'objet total et à jamais perdue par le sujet en conséquence à la Loi qui fonde le pacte social et le malaise dans la culture.

> Pour vous repérer dans la voie où nous avançons, souvenez-vous du pas que nous avons fait tout à l'heure, en formulant, que la jouissance se réfère centralement à celle-là qu'il ne faut pas, qu'il ne faudrait pas pour qu'il y ait du rapport sexuel, et y reste tout entière accrochée. Eh bien, (…), c'est très exactement ce que l'expérience analytique nous permet de repérer comme étant, d'au moins d'un côté de l'identification sexuelle, du côté mâle, l'objet –, l'objet qui se met à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu. C'est pour autant que l'objet *a* joue quelque part – et d'un départ, d'un seul, du mâle – le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue ce que nous avons l'usage de voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme[418].

La jouissance phallique trouve satisfaction dans le rapport du sujet [*$*] à l'objet *a*, représenté par la formule du fantasme support du désir. La *libido* et le *désir* sont des *restes* du passage de la motion pulsionnelle du système de perception par le processus primaire. Les défilés du signifiant, la structure du langage, découlent de la fonction phallique qui oriente les échanges préférentiels et représente la Loi qui interdit l'inceste. La libido masculine et le désir sont relatifs à la fonction phallique et trouvent leur satisfaction dans le rapport à l'objet *a*. L'autre satisfaction (de la parole), la satisfaction de la libido et du désir sont des modalités de la jouissance phallique.

Le sujet de l'inconscient, barré par la fonction phallique, par le signifiant et le langage, trouve la satisfaction du désir dans la rencontre de l'objet *a* qui prend la place du Réel, du corps de l'Autre, du partenaire manquant, [*$◊a*]. Le sujet de l'inconscient se situe

---

[418] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 58.

du coté « mâle » de l'identification sexuelle, soit-il biologiquement homme ou femme. Lacan note qu'on « s'y range par choix – libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir[419] ».

L'inconscient structuré par la fonction phallique de castration, situé entre perception et conscience, régule le passage de la motion pulsionnelle et l'oriente vers un objet de la réalité dont la saisie dépend de l'intervention des processus secondaires. « Ce fantasme où est pris le sujet, c'est comme tel le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité[420] ». Pour le sujet barré par le symbolique, l'objet *a* vient à la place du partenaire manquant et la fenêtre du fantasme s'érige à la place du Réel : aussi bien du corps de l'Autre que du rapport sexuel.

Lacan introduit la fonction phallique [Φ] dans son *Séminaire* XX à partir des trois catégories modales d'Aristote – l'impossible, le contingent et le nécessaire – et de la *négation* présente dans quelques des principaux énoncés, des « formules », de Lacan pendant toute la durée d'*Encore*. La négation, notée par « ¬ », est un des « connecteurs » utilisés en logique mathématique du calcul de propositions, « considéré la forme moderne de la logique stoïcienne[421] ». Les autres connecteurs sont : la disjonction – « ou » – représentée par [∨], la conjonction – « et » – [∧], l'implication – « si …, alors … » – [⇒],

---

419 *Ibid*., p. 67.

420 *Ibid*., p. 75.

421 https://fr.wikipedia.org/wiki/Calcul_des_propositions

l'équivalence – « si et seulement si » – [⇔], la disjonction exclusive – « ou bien…, ou bien » – [$\underline{\vee}$].

> Le nécessaire – (…) – est ce qui ne cesse pas, de quoi? – de s'écrire. […]. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui n'est pas celle que vous auriez attendue pour s'opposer au nécessaire, qui aurait été plutôt le contingent. Figurez vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, et que ce ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'en est l'articulation. Ce qui se produit, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est la fonction phallique[422].

La *négation* est l'opérateur logique utilisé par Lacan pour introduire le passage entre la « jouissance qu'il faut », « qu'il ne faut pas » et « qu'il ne faudrait pas » et les trois catégories modales : le nécessaire, le contingent et l'impossible. Il distribue les trois catégories à partir de la combinaison du verbe *cesser*, du verbe pronominaux *s'écrire* et de la *négation*. Il définit d'abord le nécessaire comme « ce qui *ne* cesse *pas* de s'écrire ». Lacan articule le nécessaire à l'impossible à partir du « *ne* cesse *pas* de *ne pas* s'écrire », une double négation qui porte sur chacun des verbes. De l'articulation entre le nécessaire et l'impossible se produit la jouissance phallique relative à la fonction phallique de castration.

> Le phallus – tel que l'analyse l'aborde comme point clé, le point extrême de ce qui s'énonce comme cause du désir – l'expérience analytique *cesse de ne pas l'écrire*. C'est dans le cesse de ne pas s'écrire que réside la pointe de la contingence. L'expérience rencontre là son terme, car tout ce qu'elle peut produire, selon mon gramme, c'est [S_1][423].

Lacan remarque que l'expérience analytique écrit le phallus en tant que modalité du *contingent*. L'expérience freudienne écrit le phallus à partir du registre de l'imaginaire, de la référence à l'avoir-ne-pas-avoir l'organe. Le « complexe de castration » et le

---

422 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, p. 55.

423 *Ibid.*, p. 86.

« *Penisneid* » déterminent comme leur solution « normale » l'identification au père pour le garçon et la maternité pour la fille. Il s'agit aussi dans ce passage d'une référence de Lacan au mythe de *Totem et Tabou*, à la fonction du Père jouisseur qui impose la castration à tous les mâles de la horde. Lacan traduit l'existence du Père mythique par son aphorisme, « Il y a de l'Un ». Le Discours de l'Analyste[424] écrit la fonction phallique à la place du produit, [S_1]. (Φ = Un = S_1).

« Le nécessaire, lui, nous est introduit par le ne cesse pas. Le ne cesse pas du nécessaire, c'est le ne cesse pas de s'écrire. C'est bien à cette nécessité que nous mène apparement l'analyse de la référence au phallus[425] ». Le phallus, la fonction phallique, est modalité du contingent qui conduit à la catégorie modale du nécessaire. La catégorie du nécessaire, qui ne cesse pas de s'écrire, est désignée par l'objet *a* cause-du-désir, la « lettre d'amour ». La « lettre d'amour » est aussi la lettre utilisée par Lacan dans son algèbre pour designer la cause-du-désir, l'objet *a*. L'amour et le désir, leur ratage ou réussite, la bonne ou mauvaise *rencontre*, sont l'objet de la littérature, du cinéma et des chansons[426] qui ne cessent pas de les écrire. Le nécessaire, ce qui ne cesse pas, est également une référence à théorie freudienne de l'automatisme de répétition, « *Wiederholungszwang* ». En outre la catégorie modale du nécessaire attribuée par Lacan à l'amour et au désir fait allusion à la

---

424 cf., Chapitre 4.3 – L'inconscient, discours du maître.

425 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, p. 86.

426 « *Parlez-moi d'amour* – chansonnette! J'ai parlé de la lettre d'amour, de la déclaration d'amour, ce qui n'est pas la même chose que la parole d'amour ». *Ibid.*, p. 17.

nécessaire reproduction des individus pour assurer la perpétuation de l'espèce « l'être-parlant ».

« Le ne cesse pas de ne pas s'écrire, par contre c'est l'impossible, tel que je le définis de ce qu'il ne puisse en aucun cas s'écrire, et c'est par là que je désigne ce qu'il en est du rapport sexuel – le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire[427] ». La catégorie modale de l'impossible est définie par l'utilisation de la double négation qui porte sur le « cesser » et « s'écrire ». L'impossible est référé au « rapport sexuel » qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Ce qui s'écrit est la lettre effet/produit du discours. « *La nouée du langage* – (…) – *fait écriture*[428] ». À partir du discours analytique, Lacan écrit les lettres de son algèbre : l'objet *a* – la lettre d'amour et du désir; le sujet barré par le signifiant [$]; le lieu de l'Autre symbolisé par la lettre [A]; le signifiant de l'Autre barré – [S(Ⱥ)]; et la lettre grec majuscule [Φ]. L'impossibilité d'écrire le rapport sexuel est une des thèses majeures que Lacan reprend et développe dans son *Séminaire Encore.* En fonction de la continuité de la démonstration de la fonction phallique [Φ] dans son rapport aux catégories modales, nous reviendrons à l'impossible à écrire le rapport sexuel dans la suite du chapitre.

> De ce fait, l'apparente nécessité de la fonction phallique se découvre n'être que contingence. C'est en tant que mode du contingent qu'elle cesse de ne pas s'écrire. La contingence est ce en quoi se résume ce qui soumet le rapport sexuel à n'être, pour l'être parlant, que le régime

---

427 *Ibid*., p. 87.

428 *Ibid*., p. 109.

de la rencontre. Ce n'est que comme contingence que, par la psychanalyse, le phallus, réservé dans les temps antiques aux Mystères, a cessé de ne pas s'écrire[429].

La théorie freudienne de la sexualité conduit à la référence au phallus et à la castration. Lacan écrit à partir du Discours de l'Analyste la fonction phallique [Φ]. La contingence de la fonction phallique de castration est la raison de l'impossibilité à écrire le *rapport sexuel* et de la nécessité de la *rencontre*. Le choix du mot « rencontre » pour désigner ce qui vient à la place du rapport sexuel pour l'être parlant fait allusion à la « perte » de l'objet primitif de satisfaction de la pulsion, la « recherche » et la « rencontre » par le sujet d'un objet substitutif, l'objet *a* cause-du-désir. En outre, « rencontre » est la traduction du mot grec « *Tuché* », le concept lacanien qui décrit la répétition propre au processus secondaire, soit la rencontre de l'objet de satisfaction situé dans la réalité.

« Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (cf. ma *Bedeutung* des Écrits) la fonction qui supplée au rapport sexuel. D'où une inscription possible (…) de cette fonction comme Φx, à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument[430] ». La fonction phallique de castration supplée à l'inexistence du rapport sexuel. Les deux modes possible pour l'être d'y faire argument, libre au choix, est de se ranger sous la bannière du « tout » ou du « pas-

---

[429] *Ibid*., p. 87. Nous soulignons.
« Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est *le signifiant destiné à designer dans leur ensemble les effets de signifié*, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence signifiante. Examinons d'abord les effets de cette présence. Ils sont d'abord d'une déviation des besoins de l'homme *du fait qu'il parle,* en ce sens qu'aussi loin que ses besoins sont assujettis à la demande, ils lui reviennent aliénés ». cf., Lacan, J., « La signification du phallus, *Die Bedeutung des Phallus* », [1958]*, Écrits*, *op. cit*., p. 690. Nous soulignons.

[430] Lacan, J., « L'Étourdit », *op*. *cit*., p. 458.

tou ». Après avoir suivi la démonstration et le développement de la fonction phallique lors du *Séminaire Encore,* il est possible de faire le relevé des effets ou conséquences de deux énoncés de Lacan qui se correspondent comme l'envers et l'endroit : « Il y a de l'Un » et « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

La formule « il n'y a pas de rapport sexuel », « elle ne se supporte que de l'écrit en ceci que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire. Tout ce qui est écrit part du fait qu'il sera à jamais impossible d'écrire comme tel le rapport sexuel. C'est de là qu'il y a un certain effet du discours qui s'appelle l'écriture. (…). *La lettre, radicalement, est effet du discours*[431] ». Cet énoncé de Lacan démontre le rapport d'exclusion[432] et d'alternance (du type : ou bien …, ou bien …) entre l'écriture effet du discours et l'impossible à écrire le rapport sexuel. Ou bien il y a l'écriture, ou bien il y a le rapport sexuel. L'écriture est l'effet/produit du discours et découle de la structure du langage et de l'ordre symbolique. Cette structure s'origine de la Loi qui interdit l'inceste et établit les rapports préférentiels entre les lignées nominales. La structure est « l'effet » de ce « qu'il y a de l'Un ». La « fonction phallique » est la cause de ce que pour l'être parlant « il n'y a pas de rapport sexuel » et de ce « qu'il y a » la structure du langage, la fonction de la parole, le discours et la lettre. La fonction phallique représente le passage de l'état de nature à la culture pour l'être parlant.

---

431 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., pp. 35-36. Nous soulignons.

432 Il s'agit de la fonction logique de *disjonction exclusive* dont le connecteur est représenté par [$\underline{\vee}$].

Il n'y a pas de rapport sexuel, « c'est plutôt avec grand Φ qu'avec l'autre, le partenaire, que chacun a rapport[433] ». Les formules de la sexuation écrivent le rapport d'un sujet représenté par le domaine (*x*) à la fonction [Φ] dont l'argument peut être « tout » ou « pas-tout » représentant le rapport de l'homme (universel) et d'une femme (singulier) à la fonction de castration. Ce n'est que par le signifiant phallique [Φ], au moyen de la fonction de castration, que pour le sujet la rencontre de l'objet *a* est possible.

> J'ai insisté sur ceci, que le partenaire de ce *je* qui est le sujet, le sujet de toute phrase de demande, est non pas l'Autre, mais ce qui vient se substituer à lui sous la forme de la cause du désir – que j'ai diversifié en quatre, en tant qu'elle se constitue diversement, selon la découverte freudienne, de l'objet de la succion, de l'objet de l'excrétion, du regard et de la voix. C'est en tant que substituts de l'Autre que ces objets sont réclamés et sont faits cause du désir.
> (…).
> Ce qui est aussi bien équivalent de ceci, que l'objet *a* peut être dit, comme son nom l'indique, *a*-sexué. L'Autre ne se présente pour le sujet que sous une forme *a*-sexué. Tout ce qui a été le support, le support-substitut, le substitut de l'Autre sous la forme de l'objet du désir, est *a*-sexué[434].

À partir de la demande de satisfaction que le sujet adresse à l'Autre se détachent les objets correspondants : à la pulsion orale répond l'objet sein; à la pulsion anale, l'objet excrément; à la pulsion scopique, l'objet regard; à la pulsion invoquante, l'objet voix. Au-delà de la demande de satisfaction, le sujet adresse à l'Autre la « demande d'amour », il demande sa présence, son être-là. La demande d'amour annule l'objet de satisfaction du besoin et le transforme en objet de la pulsion, l'objet *a* cause-du-désir. C'est à partir de la *demande d'amour* que le sujet reconnaît le manque dans l'Autre et se reconnaît comme désirant. Pour le sujet de l'inconscient [*$*], il n'y a pas de rapport à l'Autre sexe, il n'y a

---

433 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*., p. 71.

434 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., pp. 114-115.

pas de jouissance du corps de l'Autre, tout ce qu'il peut rencontrer sont les objets relatifs aux pulsions partielles, des objets substitutifs.

Lors du *Séminaire* XX, Lacan fait valoir qu'il n'y a pas de « pulsion génitale[435] », la satisfaction pulsionnelle de la phase phallique ne rencontre pas un « objet total », l'Autre. L'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » fait valoir que pour le sujet barré par la fonction phallique il n'y a pas l'unification de la pulsion dans une « pulsion génitale » totale, pour ce sujet il n'y a que des pulsions partielles. La non unification ou totalisation de la pulsion, sa dispersion, résulte de ce que « *Il y a de l'Un* », de l'existence du Père de la horde, la seule exception à la Loi de la castration. « Le Père n'est pas châtré, sans quoi comment pourrait-il les avoir toutes, vous vous rendez compte ? Il n'y a même que là qu'elles existent en tant que toutes[436], (…) ». Le Père est le seul à connaître l'Autre sexe. Pour ces fils il n'y a de satisfaction qu'au moyen des pulsions partielles et leurs objets correspondants.

> Qu'est-ce, alors, que cette jouissance absolue ? Pour Lacan lisant Freud, la jouissance sexuelle est, en fait, celle dont il est question dans le mythe de *Totem et Tabou*. C'est la jouissance du Père qui possède toutes les femmes. Or, la jouissance de toutes les femmes est, bien sur, impossible. C'est pourquoi, selon Lacan, elle est réelle. Le phallus est précisément le semblant qui dénote (*Bedeutung*) le fait que les femmes dont il s'agit de jouir sont alors prises ensemble comme un tout[437].

---

435 *Ibid*., p. 114.

436 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*., p. 36.

437 Naveau, P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Éditions Michèle, Paris, 2014, p. 122.

Le développement du concept de « castration » par Lacan peut être repéré en deux périodes[438] distinctes et éloignées dans son enseignement. D'abord entre les *Séminaires* IV et VI (1956-1959) à partir de l'analyse du mythe d'Œdipe chez Freud. Ensuite entre les séminaires XVII et XIX (1969-1972) Lacan ré-élabore le « complexe de castration » en tant que fonction propositionnelle mathématique de prédicat [Φ] à partir de l'analyse du mythe freudien de la horde primitive de *Totem et Tabou*. L'élaboration par Lacan de la fonction phallique [Φ] sert à représenter le Père de la horde, la seule exception à la castration, qui l'impose en tant que Loi à tous ses fils. Toutes les femmes sont prises en tant qu'objet de la jouissance absolue du Père et pour cette raison interdite, impossible[439].

« La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire ne se rapporte pas à l'Autre comme tel[440] ». Pour le sujet de l'inconscient, la jouissance sexuelle résulte du pacte social et de la Loi qui substitue l'existence du Père et régule le rapport à l'autre, au partenaire. La fonction phallique de la castration est la raison de ce que pour l'être parlant il n'y a pas de rapport au corps de l'Autre, à l'Autre sexe. Pour le sujet barré, il n'y a de rapport qu'à l'objet *a* cause-du-désir.

---

438 N.B., L'analyse des ces deux périodes du développement du concept de castration dans son rapport au concept de l'inconscient ont été l'objet de cette thèse, la première période a été travaillée dans le chapitre 3.5 – L'inconscient, discours phallique, et la deuxième période lors du chapitre 4.5 – L'inconscient, savoir.

439 « Là, *Totem et Tabou*, le père jouit, terme qui est voilé dans le premier mythe (Œdipe) par la puissance. *Le père jouit de toutes les femmes* jusqu'à ce que ses fils l'abattent, en ne s'y étant pas mis sans une entente préalable, après quoi aucun ne lui succède en sa gloutonnerie de jouissance. Le terme s'impose de ce qui arrive en retour que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'en ayant qu'une part, et de ce fait même le tout faisant une communion. C'est à partir de là que se produit le contrat social – (…). Il est simple d'y reconnaitre le phallus, la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance ». cf., Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], *op. cit*., p. 158. Nous soulignons.

440 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op*. *cit*., p. 14.

« Φ, nous le désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le signifiant qui n'a pas de signifié, celui qui se supporte chez l'homme de la jouissance phallique. Qu'est-ce que c'est ? – sinon ceci, que l'importance de la masturbation dans notre pratique souligne suffisamment, la jouissance de l'idiot[441] ». La jouissance masturbatoire, la jouissance de l'organe, est une référence à la jouissance de la phase phallique, contemporaine du complexe de castration, aussi pour le garçon que pour la fille. C'est aussi une référence à l'onanisme de la phase adulte, la jouissance de l'Un-tout-seul. La jouissance de l'idiot découle du rapport du sujet à la fonction phallique de castration [Φ(*x*)].

« Je pense que vous avez encore le souvenir de la rumeur que j'ai réussi à induire la dernière fois en désignant ce signifiant S_1 comme le signifiant de la jouissance la plus idiote – (…) la jouissance de l'idiot, qui a bien ici sa fonction de référence, jouissance aussi la plus singulière[442] ». La jouissance de l'idiot est auto-érotique, n'établit pas de rapport à l'Autre, que Lacan précise lors du *Séminaire* XX être l'Autre sexe. Cette jouissance est une modalité de la jouissance phallique issue du principe logique du non rapport sexuel. Cette jouissance peut être aussi référée à l'*idiolecte* qui en linguistique signifie « l'utilisation personnelle d'une langue par une personne[443] ».

---

441 *Ibid*., p. 75. Nous soulignons.

442 *Ibid*., p. 86.

443 Idiolect. (2012). Dans Le Petit Robert, Paris, 2012, p. 1273.
« L'idiolecte peut se manifester par des choix particuliers dans le vocabulaire et la grammaire, par des phrases et des tours particuliers ou particulièrement récurrents, ainsi que par une intonation et une prononciation particulières. Chacune de ces caractéristiques est appelée idiotisme ». https://fr.wikipedia.org/wiki/Idiolecte

Les modalités de la jouissance phallique découlent de l'interaction entre la pulsion qui émane du corps et la structure signifiante dont la matrice s'origine à partir de la fonction phallique de castration, du signifiant phallique – [Φ]. Les modalités de la jouissance phallique – *la jouissance sexuel, de l'idiot, de l'organe et la satisfaction de la parole (l'autre satisfaction)* – résultent de la combinaison entre l'investissement de la motion pulsionnelle et le processus primaire. Le circuit de satisfaction de la pulsion est régulé par le « défilé du signifiant », la structure du langage. De cette interaction, il reste l'objet *a* cause-du-désir, la lettre, le signe, d'amour.

> *L'amour lui-même, (...), s'adresse au semblant*. Et s'il est vraie que l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler, (…), au *a*, cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet *être*-là n'est pas rien. Il est supposé à cet *objet* qu'est le *a*. (…) Ce n'est que de l'habillement de l'image de soi qui vient envelopper l'objet cause du désir, que se soutient le plus souvent – (…) – le rapport objectal.
> L'affinité du *a* à son enveloppe est un des ces joints majeurs à avoir été avancés par la psychanalyse[444].

L'objet *a* cause-du-désir représente en psychanalyse la fonction de l'être. Lacan fait valoir que cet objet qui ne peut « se soutenir dans l'abord du réel[445] », appartient au registre de l'Imaginaire. Il désigne cet objet en tant que : « le *par-être*, l'être *para*, l'être à côté[446] », en référence au semblable, l'autre du rapport imaginaire, en opposition à l'Autre symbolique et à l'autre face de l'Autre, l'Être Suprême, Dieu.

---

444 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op., cit.*, p. 85.

445 *Ibid*., p. 87.

446 *Ibid*., p. 44.

« L'analyse démontre que l'amour est dans son essence narcissique[447] ». La psychanalyse lacanienne fait valoir « l'affinité » entre l'être et le semblant, entre l'objet *a* et l'image spéculaire [*i*(*a*)]. Lacan remarque encore que l'amour est « toujours réciproque[448] » en référence à l'origine imaginaire de l'objet et au rapport spéculaire entre le sujet et son image. Le *moi-idéal*, l'image de soi, est constituée à partir de l'image anticipée dans le miroir, l'image totale, du développement du corps. Le schéma de « l'illusion du bouquet renversé[449] » démontre que [*i*(*a*)] représenté par le vase est le contenant, l'enveloppe[450], des fleurs qui représentent l'objet (*a*), le contenu. « C'est à cet objet (partiel) insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement[451] ».

La fonction phallique de castration [Φ] est la cause de la matrice de la structure symbolique. Cette fonction représente la Loi qui interdit l'inceste et régule la pulsion sexuelle pour l'être parlant. La jouissance qui en résulte est la jouissance phallique, « quelque chose comme le spectre de la lumière blanche[452] » dispersée par un prisme, à partir duquel il est possible d'apercevoir les différentes couleurs qui la composent.

---

447 *Ibid*., p. 12.

448 *Ibid*., p. 11.

449 « L'image réel *i(a)*, représente l'image spéculaire du sujet, tandis que l'objet réel *a* supporte la fonction de l'objet partiel, précipitant la formation du corps ». cf., Lacan, J. « L'illusion du bouquet renversé », *Écrits*. *op*. *cit*., p. 904.

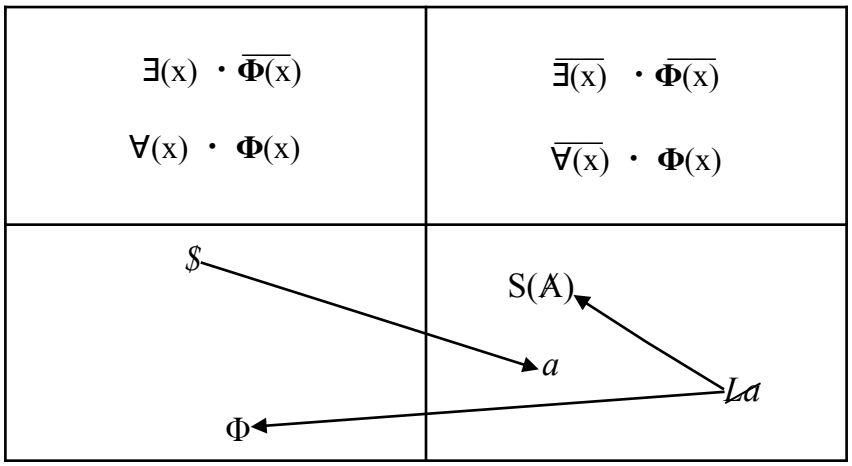
450 « Elle (la forme du corps) a été, parce qu'elle n'est plus, forme divine. Elle est l'enveloppe de de tous les fantasmes possibles du désir humain. Les fleurs du désir sont contenues dans ce vase dont nous essayons de fixer les parois ». cf., Lacan, J. Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.,* p. 345.

451 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 817.

452 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op., cit*., p. 102.

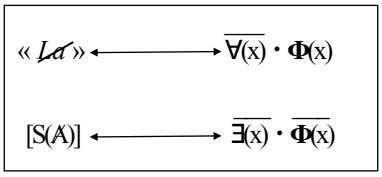
4.7 – L'inconscient, un savoir qui s'articule de *lalangue*.

Les énoncés de Lacan « Il y a de l'Un » et « Il n'y a pas de rapport sexuel » composent avec un troisième l'axe théorique du *Séminaire Encore* : « *La* femme n'existe pas ». Cet énoncé introduit à la logique du « *pas-tout* ». Il est possible de repérer cet énoncé sur le « tableaux des formules de la sexuation[453] » à partir des fonctions propositionnelles en haut à droite, mais aussi au-dessous des ces formules, du côté droit, par le signifiant « *La* » barré. La logique de la sexuation ne résulte pas du rapport entre le sujet et l'anatomie, mais du rapport logique du sujet à la fonction phallique de castration qui divise l'être-parlant en deux moitiés qui ne sont pas l'envers et l'endroit l'une de l'autre. Les positions masculine et féminine qui divisent l'être-parlant distinguent deux orientations possibles dans son rapport à la fonction phallique.



[453] *Ibid*., p. 73.

La proposition existentielle affirmative (côté gauche en haut) qui nie la fonction phallique au moyen de la barre au-dessus, $\overline{\Phi(x)}$, impose la castration pour tout sujet. Cette proposition traduit l'aphorisme lacanien « il y a de l'Un », il y a « *au-moins-un* » sujet (x) qui dit non à la fonction phallique de castration. Dans la logique du non rapport sexuel, l'exception crée la règle : pour tout [$\forall$] sujet du domaine représenté par (x) la fonction phallique de castration [$\Phi(x)$] est vraie. La novation apportée par Lacan à partir de la logique du non rapport sexuel démontre que du « côté des femmes », le côté droit du tableau, il n'y a pas d'exception à la castration, il y en a pas au moins un sujet qui dit non à la castration.



L'universel de « *La* » femme n'existait que par rapport à la jouissance absolue du Père de la horde, celle de toutes les femmes. Comme conséquence du manque de l'exception paternelle, Lacan écrit du côté droit du tableau la fonction propositionnelle universelle négative, dans laquelle la négation porte sur le quanteur universel. Il est important de noter que la fonction phallique reste valable pour « *pas-tout* » sujet. Il s'agit de la négation de l'universalité, du tout, et non pas de la fonction phallique. C'est le sens de la fonction propositionnelle inédite où la négation porte sur le quanteur universel [$\forall$]. La fonction propositionnelle universelle négative est une des raisons de l'aphorisme : « Il

n'y a pas de rapport sexuel », car il est impossible d'écrire le rapport entre l'universel de L'Homme et celui de « *La* » Femme. Le rapport du sujet en position féminine à la fonction phallique n'est pas universel, mais singulier.

À partir de la fonction propositionnelle universelle négative, Lacan représente le manque d'un signifiant pour dire l'universel du côté des femmes. Il écrit la position féminine dans le tableau, à droite, sous la barre transversale, par l'article défini « *La* ». « Il n'y a pas *La* femme, article définit pour designer l'universel. Il n'y a pas *La* femme puisque – (…) – de son essence, elle n'est pas toute. (…). Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots[454], (…) ». Il n'y a pas l'universel du côté des femmes, une femme, chacune, se rapporte à la fonction phallique de façon singulière, « *une par une*[455] ». La proposition universelle négative – le « pas-tout » – qui découle de la logique du non rapport sexuel est la réponse de Lacan à la proposition particulière d'Aristote issue du principe logique de non contradiction. Dans la logique classique, l'exception – la proposition particulière, le « pas-tout » – annule la règle, la fonction de castration valable pour « tout » sujet, la proposition universelle positive. Dans la logique lacanienne issue du non rapport sexuel, la singularité du rapport du sujet en position féminine à la fonction phallique n'annule pas l'universalité du rapport de l'homme à la fonction de castration, les deux possibilités coexistent.

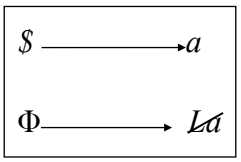
---

[454] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 68.

[455] « (…), bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige cet *une par une* ». *Ibid*., p. 15.

« Ce *La* ne peut pas se dire. *Rien ne peut se dire de la femme*. La femme a rapport à S(Ⱥ) et c'est en cela qu'elle se *dédouble*, qu'elle n'est pas toute, puisque d'autre part elle peut avoir rapport avec Φ[456] ». Le sujet en position féminine désigné par le signifiant du « *Ⱡa* » barré maintient rapport au signifiant phallique (situé du coté gauche du tableau) et ainsi à la jouissance phallique, et ce sujet maintien rapport au signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. Le connecteur logique « et » [∧] fait valoir que la jouissance du sujet en position féminine est « duelle[457] ». Pour ce sujet il y a une *alternance* entre la jouissance phallique et la jouissance proprement féminine. En fonction de la continuité de la démonstration de la duplicité de la position féminine nous allons d'abord procéder au développement du vecteur qui se dirige du « *Ⱡa* » barré vers le phallus [Φ].

> Ce qui est déjà notable, c'est qu'il y a deux écritures différentes concernant le sujet barré : une écriture qui serait celle du sujet mâle, et une écriture qui concerne le sujet féminin, et où on ne se sert plus du *$*, même si on continue d'avoir la barre. (…).
> Ecrivons maintenant la formule féminine. Elle consiste à poser un autre terme pour le sujet, et à voir qu'il y a aussi un terme que le sujet trouve de l'autre côté, à savoir grand Phi. De ce point de vue-là, on peut dire que c'est la même structure. C'est la même structure qui consiste à trouver, au champ de l'Autre, un terme qui qualifie la jouissance. C'est ce que Lacan explique dans « La signification du phallus », à savoir : chercher le signifiant phallique dans le corps de l'homme[458] .



[456] *Ibid*., p. 75. Nous soulignons.

[457] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire,* [1971-1972], *op. cit*. p. 104.

[458] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *La fuite du sens* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 21 février 1996, inédit.

Miller note que le signifiant « *La* » barré et le sujet également barré [*$*] représentent l'écriture des positions féminine et masculine du sujet. Chacune de ces positions doit croiser la barre verticale qui divise le tableau des formules de la sexuation entre les côtés qui représentent l'homme (le tout) et les femmes (le pas-tout) pour trouver, situé du côté opposé, le substitut de l'Autre : l'objet *a* pour le sujet barré [*$*], et le signifiant phallique [Φ] pour le signifiant « *La* » barré. Il s'agit des rapports homologues.

« La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que mère[459] ». La théorie freudienne de la sexualité centrée au tour de l'interdiction œdipienne réduit la femme à la mère. Lacan note que pour la femme la résolution de « l'envie du pénis » et la satisfaction qui en découle n'est rencontrée que dans la maternité, en tant que l'enfant est le substitut de l'organe dont elle et sa mère ont été privées. La satisfaction sexuelle qui correspond à « la maturation génitale[460] » et au « désir génital[461] » est marquée par le rapport du sujet au signifiant phallique et à la castration. Dans la théorie freudienne, pour une femme, la satisfaction issue de la phase phallique est orientée par « l'envie du pénis » vers la maternité, l'enfant-fétiche est le terme de la série métonymique et le substitut de l'objet du désir.

Dans *Encore,* Lacan fait valoir la disjonction entre la mère et le sujet en position féminine à partir du développement de la jouissance féminine : « À cette jouissance

---

459 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 36.

460 Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre V, *Les Formations de l'inconscient*, [1957-1958], *op. cit*., p. 327.

461 *Ibid*., p. 367.

qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle même, absente en tant que sujet, elle trouvera son bouchon de ce *a* que sera son enfant[462] ». L'enfant est pour une femme un objet *a* qui répond en tant que complément au manque instauré par la fonction phallique de castration. La satisfaction féminine « normale » qui résulte du « *Penisneid* » et du complexe d'Œdipe, réduite à la maternité, est une des modalités de la jouissance phallique.

Le sujet en position féminine représenté par le signifiant « $\mathcal{L}a$ » barré dans son rapport au signifiant phallique est soumis aux modalités de la jouissance phallique : l'autre satisfaction – celle de la parole; le désir – qui est toujours le désir de l'Autre; l'amour physique – dirigé vers l'autre; et la maternité. Sur le tableau des formules de la sexuation la position féminine représentée par le « $\mathcal{L}a$ » barré se « dédouble ». Cette duplicité est représenté par les deux vecteur qui partent du « $\mathcal{L}a$ » barré, l'un vers le signifiant phallique [Φ] et l'autre vers le signifiant du grand A barré, [S(Ⱥ)] qui représente la jouissance propre au sujet en position féminine.

> *Il y a une jouissance*, puisque nous nous en tenons à la jouissance, *jouissance du corps*, qui est, si je peux m'exprimer ainsi – (…) – *au-delà du phallus*. (…). *Il y a une jouissance à elle* dont peut-être *elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve – ça elle sait*. Elle le *sait*, bien sûr, quand ça arrive. Ça ne leur arrive pas à toutes. (…). Ce qui laisse quelque chance à ce que j'avance, à savoir que, *de cette jouissance, la femme ne sait rien*, c'est que depuis long temps qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux – je parlais la dernière fois des psychanalystes femmes – d'essayer de nous le dire, eh bien, *motus* ! (…). *Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien*, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'*ex-sistence* ? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine[463]?

---

462 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 36.

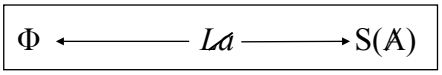
463 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., pp. 69-71. Nous soulignons.

Lacan note à propos de la jouissance féminine qu'il s'agit d'une expérience dont le sujet « ne souffle mot » et « n'en sait rien », pour cette raison, ce n'est que par contraste et par comparaison avec la jouissance phallique que la spécificité de la jouissance féminine peut être mise en valeur. L'existence de l'exception à la fonction phallique est la raison de la Loi qui interdit l'inceste et oriente l'échange des femmes entre les lignées nominales. Cette fonction marque le passage de la nature à la culture, elle est l'origine de la structure symbolique et de l'utilisation de la parole comme communication. La fonction phallique est la raison de la structure, le commun dénominateur entre le langage et l'inconscient. De ce fait découle la constatation que l'inconscient est phallique, il est structuré comme un langage par la fonction phallique de castration. Cette fonction est la raison de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour l'être parlant, de ce que pour lui il n'y a que des pulsions partielles et que c'est l'objet *a* cause-du-désir qui prend la place de l'Autre dans la rencontre du côté du tout, et le signifiant phallique [Φ] du côté de « pas-tout ». C'est également la fonction phallique qui fait du corps un désert de jouissance en y éparpillant quelques menus oasis – les zones érogènes, sources des pulsions, auxquelles correspondent les objets *a* (sein, fèces, regard et voix) – autour desquels la jouissance phallique est limitée.

La spécificité de la jouissance féminine est d'être divisée entre « Il y a de l'Un » et « Il y en a pas », entre l'Un et Zéro, [I-0], [(Φ)-S(Ⱥ)], le phallus symbolique et le signifiant de l'Autre barré. La jouissance propre au sujet en position féminine est représentée par le

vecteur qui lie le « $\not La$ » barré au signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. Les paragraphes suivants énumérés de un à six sont les commentaires de la dernière citation du *Séminaire Encore*[464]. Si la jouissance propre au sujet en position féminine découle de ce qu'il n'y a pas d'exception, de l'inconsistance de l'Autre, par comparaison à la jouissance phallique, il est possible d'en déduire que :

1. La spécificité de la jouissance féminine est d'être divisée et d'alterner entre : « *il y a de l'Un* » et « *il y en a pas* ».



> Que devient pour la femme cette seconde barre que je n'ai pu écrire qu'à la définir comme pas toute ? – elle n'est pas contenue dans la fonction phallique sans pourtant être sa négation. Son mode de présence est entre centre et absence. Centre – c'est la fonction phallique dont elle participe singulièrement, de ce que l'au moins un qui est son partenaire dans l'amour y renonce pour elle, cet au moins un qu'elle ne trouve qu'à l'état de n'être que pure existence. Absence – c'est ce qui lui permet de laisser ce par quoi elle n'en participe pas, dans l'absence qui n'est pas moins jouissance, d'être jouissabsence[465].

La jouissance féminine en tant que « centre » est celle représentée par le vecteur qui lie le « $\not La$ » barré au phallus symbolique [Φ]. Cette jouissance est obtenue dans le rapport au partenaire de la réalité, celui qui doit renoncer à l'exercice de la jouissance phallique, la jouissance de toutes les femmes, renoncer au fantasme de « *Don Juan* », et subir la castration. Pour l'homme choisir une seule femme, ce qu'implique décliner de toutes les autres, est homologue à subir la castration. Pour une femme, ce n'est que de

---

[464] Les paragraphes suivants énumérés de un à six sont les commentaires de la dernière citation du *Séminaire Encore*. cf., Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., pp. 69-71.

[465] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, *... ou pire*, [1971-1972], *op. cit*. p. 121.

façon contingente qu'elle peut avoir rapport au signifiant phallique, le phallus symbolique. Ce n'est qu'à partir de la découverte du phallus dans le corps de l'autre – d'un camarade de jeu, d'un frère ou de son père – que le « *Penisneid* » est signifié en tant que manque et oriente la fille vers le désir de réparation. Lacan note que la castration ne concerne pas directement la femme, elle n'y participe que dans un rapport contingent soumis à la nécessité de la rencontre. Le rapport singulier de la femme au partenaire fait valoir une des déclinaisons du « pas-tout » phallique, en opposition au rapport de « tout homme » à la fonction phallique de castration. Dans ce passage, l'existence à laquelle Lacan fait référence n'est pas celle du Père mythique, mais du partenaire de la réalité du sujet en position féminine.

Lacan définit la jouissance propre au sujet en position féminine en tant que la jouissance de l'absence de l'exception à la castration, jouissance du manque de la toute puissance du Père qui jouissait de toutes les femmes – *jouissabsence*.

> Passer de la jouissance Une au Nom-du-Père sera passer du pas-tout à un tout, moyennant la trace qu'y laisserait la jouissance Une sous les espèces du mythe du père de la horde de *Totem et Tabou*, qui jouit de toutes les femmes : impossible ! C'est cet impossible, radiation fossile de la jouissance Une, une fois le père mort, qui se répercutera, chez le parlêtre, sous la forme de l'interdit œdipien[466].

Zaloszyc fait valoir ce que Miller dans « Les six paradigmes de la jouissance » note être la « jouissance Une », celle de toutes les femmes attribuée au Père mythique de *Totem et Tabou*, qui représente la seul exception à la castration. Lacan traduit cet exception par la

[466] Zaloszyc, A., *Freud et l'énigme de la jouissance*, Nice, Éditions du Losange, 2009, pp. 109-110.

proposition existentielle négative qui correspond à son aphorisme « Il y a de l'Un ». Le passage au Nom-du-Père remet à la Loi qu'impose l'interdit à la jouissance Une pour tous les fils, auxquels est attribuée la jouissance phallique, régulée par la fonction phallique de castration. Pour les femmes du Père il s'agit du passage du « tout » au « pas-tout », du fait qu'il n'y a pas, ou qu'il n'y a plus, d'exception à la castration. Leur jouissance est ainsi divisée entre « centre » et « absence ». La jouissance propre au sujet en position féminine est comme la nostalgie de la virilité représentée par le Père mythique.

Lacan avait déjà noté, dans son écrit « Propos directif pour un Congrès sur la sexualité féminine », la duplicité de la position féminine :

> (…), s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un aimant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace de castration qui ne la concerne pas réellement. Dés lors c'est de cet incube idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se rapporter en sensibilité de gaine sur le pénis[467].

La position féminine se dédouble entre « l'homme châtré », soit le partenaire de la réalité sujet à la Loi de la castration, et « l'homme mort » ou « l'incube idéal », celui qui de n'avoir pas renoncé à l'exercice de la jouissance phallique reçoit comme punition la peine capitale – le Père mythique. La jouissance féminine est ainsi divisée entre la satisfaction obtenue dans le rapport au partenaire, celui qui fait preuve d'avoir l'organe-signifiant-du-désir, et le Père mort, le représentant de la Loi de castration qui ne concerne une femme que de façon contingente.

---

[467] Lacan, J., « Propos directif pour un Congres sur la sexualité féminine », [1958], *Écrits, op.cit*., p. 733.

Lacan revient lors de son *Séminaire Encore* sur la duplicité de la position féminine divisée entre le partenaire de la réalité et le signifiant de l'Autre barré :

> (…) en somme le Dieu était pour Empédocle le plus ignorant de tous les êtres, de ne point connaître la haine. C'est ce que les chrétiens plus tard ont transformé en déluges d'amour. Malheureusement ça ne colle pas, parce que ne point connaître la haine, c'est ne point connaître l'amour non plus. Si Dieu ne connaît pas la haine, il est claire pour Empédocle qu'il en sait moins que les mortels.
> De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait - les deux orthographes « *h.a.i.t* » et « *e.s.t* » - et dans cette affaire aussi, puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime[468].

Lors de ce passage Lacan note, à partir de la position féminine, la fusion ou la « coalescence », entre l'être (Imaginaire) – l'objet *a* cause-du-désir enveloppé, habillé, par l'image du partenaire de la réalité [*i*(*a*)] à qui est adressé l'amour –, et l'Être Suprême, (Réel), [S(Ⱥ)], ce dont la femme jouit. De cette « confusion » résulte que l'attribut de Dieu – l'ignorance de l'amour et de la haine – est imputé à l'homme. Lacan remarque que la disjonction de l'Imaginaire et du Réel n'est opérée que par le discours psychanalytique. Cette disjonction est homologue de celle entre la Vérité et le Réel, ce qui permettra de mettre en question le savoir sur la vérité.

Les affects, ou les passions, que Lacan met en valeur dans le *Séminaire Encore* – « l'amour, la haine et l'ignorance » – sont adressés par le sujet à l'être de l'Autre, l'objet *a*. « L'amour part de la faille dans l'Autre, précise-t-il encore dans ce Séminaire et s'adresse à *a*, au semblant d'être qu'est a^{469} ». Les affects sont relatifs au processus secondaire et au

---

468 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 82.

469 Marret-Maleval, S., « L'Un et la sexuation, lecture des chapitres VI et VII d'*Encore* ». *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore*. Section clinique de Rennes, 2012-2013. p. 104.

principe de réalité, il n'y a pas d'affect dans l'inconscient. Freud note depuis « l'*Entwurf* » la nécessité de la séparation entre l'intellectuel et l'affectif, processus primaire et processus secondaire. Le sujet barré est supposé au savoir inconscient. L'affect est investi dans l'objet *a*, l'être-à-côté, qui découle du processus secondaire et du principe de réalité. L'union entre processus primaire et secondaire est illustrée par la formule du fantasme – [$◊*a*].

2. La jouissance féminine est duelle. D'un côté, le sujet en position féminine établit un rapport singulier à la fonction phallique, et de l'autre ce sujet est en rapport au signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], qui représente le manque de l'exception à la fonction phallique de castration.

La partie de la jouissance qui n'est pas en rapport au phallus, n'est pas symbolisée et ne passe pas par le défilé signifiant, la structure du langage, lieu du processus primaire – de l'inconscient structuré comme un langage – et ainsi n'est pas régulée par le régime d'homéostase du système, ni orientée vers les processus secondaires et le principe de réalité, le lieu où est rencontré l'objet de satisfaction. Ainsi la décharge de la pulsion doit revenir sur la source, le corps du sujet en position féminine. La jouissance féminine est jouissance du corps, non limitée par la fonction phallique et non restreinte aux zones érogènes, non situable, non localisée, diffuse.

> Eh bien, précisément c'est au-delà que Lacan a pu penser la jouissance, penser la jouissance au-delà de l'interdiction, penser la jouissance positivée comme celle d'un corps qui se jouit, et la différence est sensible : la jouissance ne tient pas à une interdiction, la jouissance est un

> événement de corps. La valeur d'événement de corps est de s'opposer précisément à l'interdiction, elle n'est pas articulée à la loi du désir, la jouissance elle est de l'ordre du traumatisme, du choc, de la contingence, du pur hasard, ça s'oppose terme à terme à la loi du désir, et elle n'est pas prise dans une dialectique, mais elle est l'objet d'une fixation. Et c'est précisément parce que Lacan a pu passer au-delà de la problématique de l'interdiction qu'il a pu dégager comme telle la jouissance féminine, c'est-à-dire ne plus la centrer sur le « *Penisneid* », qui était par excellence une fiction négative. Et ce que Lacan appelle cette jouissance spécial qui est réservée à la femme, c'est précisément la part qui existe sans subir l'interdiction, qui n'est pas prise dans le système interdiction-récupération et son « *Aufhebung*[470] », (…).

Lacan note que la jouissance féminine est divisée entre « il y a de l'Un » et « il y en a pas » des énoncés à propos de « l'*ex-sistence* » dont l'impasse à la formulation conduit au Réel. Le Réel dont jouit la femme est la substance du corps propre non découpée par le signifiant. Miller note que cette jouissance est référée à la substance du corps qui se jouit tout seul, sans rapport à l'Autre sexe, ni à l'Autre symbolique.

La jouissance féminine n'est pas tempérée par le principe du plaisir, « c'est le traumatisme devant lequel les efforts du principe du plaisir échouent, un facteur qui ne peut pas être liquidé selon la norme du principe du plaisir, c'est-à-dire qui met en échec le principe du plaisir[471] ». Lacan dit que la jouissance féminine est « au-delà » du phallus, ce qui évoque « l'au-delà du principe du plaisir » de Freud. Le principe du plaisir est ce que Lacan traduit par l'ordre symbolique et la structure du langage qui résultent de la fonction phallique de castration. Lacan fait valoir aux premières années de son enseignement « l'au-delà du principe du plaisir » en tant que la pulsion de mort freudienne. Dans *Encore,* la

---

470 Miller, J.-A. « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 09 février 2011, inédit. Nous soulignons.

471 Miller, J.-A., « Biologie Lacanienne et évènements de corps », *La cause freudienne*, nº 44, février 2000, p. 47.

jouissance féminine, jouissance du corps, est une quantité d'énergie de la pulsion épargnée de la mortification produite par le signifiant sur la substance du corps.

Il faut noter que la jouissance féminine est l'effet du manque d'un signifiant dans l'Autre, mais ce dont le sujet en position féminine jouit n'est pas de ce manque, ce qui serait un retour à la définition freudienne du féminin et au « *Penisneid* ». Au moment où Lacan introduit le concept de la jouissance féminine il dit : « *Il y a* une jouissance du corps (…) », « *Il y a* une jouissance à elle (…) », « Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est *en plus* (…)[472] ». Il y a la jouissance féminine, cette jouissance « *ex-siste* ». Le sujet en position féminine ne jouit pas d'un manque, mais de la jouissance du corps propre en ce qu'elle est en plus, ce que Miller fait valoir en tant que « positivée ». C'est le rapport au manque d'un signifiant dans l'Autre qui rend possible cette jouissance en plus.

3. Le vecteur qui lie le « $\not{La}$ » barré et le signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)], écrit ainsi le rapport du sujet en position féminine au signifiant du manque dans l'Autre. Il ne s'agit pas de l'écriture du rapport sexuel, de la rencontre de l'Un et l'Autre : « (…), quand on aime, il ne s'agit pas de sexe[473] ». Le vecteur qui se dirige du « $\not{La}$ » barré vers le signifiant de l'Autre barré représente le rapport d'amour extatique, « la relation amoureuse à l'Autre en tant que radicalement Autre[474] ».

---

[472] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 71.

[473] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 27.

[474] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], *op. cit*., p. 287.

Dans les *Séminaires* VII et XX, Lacan illustre cet amour dédié à Dieu avec l'exemple des mystiques – Angèle de Folignio et Marie Allacoque[475], Hadewijch d'Anvers, Jean de la Croix, la statue de Sainte Thérèse de Bernin[476] –, et la secte mystique des « cathares », que signifie « les purs » pour qui « il y a une parole qui sauve, et le *consolamentum* (leur seul sacrement) n'était rien d'autre que la transmission de sujet à sujet de l'avènement de cette parole[477] ». Pour ces mystiques, il s'agit de l'amour dédié au Christ et de la transmission de ses enseignements.

« Car je puis à la rigueur prouver à l'Autre qu'il existe, non bien sur avec les preuves de l'existence de Dieu dont les siècles le tuent, mais en l'aimant solution apporté par le kérygme chrétien[478] ». Lacan distingue la lettre d'amour dans la rencontre du partenaire, l'objet *a* (l'amour physique), de l'amour de Dieu caractéristique propre à la jouissance féminine. L'exemple des mystiques auxquels Lacan fait référence sont des chrétiens qui se dédiaient au commandement du Christ d'aimer le prochain comme soi-même.

Lacan note aussi que : « Ce qui se tentait à la fin du siècle dernier, au temps de Freud, ce qu'ils cherchaient, toutes sorte des braves gens dans l'entourage de Charcot et

---

475 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*. 221.

476 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 70.

477 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit*. 255.

478 Lacan, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960], *Écrits*, *op. cit*., p. 819.
« Le kérygme (du grec ancien κήρυγμα / kérugma, « proclamation à voix haute », de κῆρυξ / kêrux, le « héraut ») désigne, dans le vocabulaire religieux chrétien, le contenu essentiel de la foi en Jésus-Christ annoncée et transmise aux non-croyants par les premiers chrétiens ; ce terme continue à être employé aujourd'hui pour évoquer le partage de l'essentiel de la foi chrétienne », https://fr.wikipedia.org/wiki/Kérygme

d'autres, c'était de ramener la mystique à des affaires de foutre. Si vous y regardez de près, ce n'est pas ça du tout[479] ». Par rapport à la jouissance féminine, Lacan distingue l'amour physique, adressé au partenaire de la réalité, de l'amour extatique dédié à Dieu, qui caractérise la jouissance propre au sujet en position féminine.

4. « (…) le pas-tout change de sens quand je vous dis – nos collègues les dames analystes, sur la sexualité féminine elles ne nous disent … pas tout! (…). Il doit y avoir à ça une raison interne, liée à la structure de l'appareil de la jouissance[480] ». À partir de la logique du « pas-tout » il est possible d'inférer la possibilité qu'une partie de la jouissance féminine ne soit pas du tout phallique. Cette partie est représentée par le vecteur qui lie le « *La* » barré au signifiant du A barré [S(Ⱥ)], « le *signifiant du manque dans l'Autre*, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant ».

Miller, dans son cours « L'Être et l'Un », démontre que l'énoncé de Lacan qui répond à « Il y a de l'Un » est « l'Autre n'existe pas » ou « il n'y a pas l'Autre de l'Autre » : « (…), l'Autre ne saurait, dans aucun cas, être pris pour un Un[481] ».

> Il faut encore, maintenant que je vous ai annoncé cet Un tout seul, que je vous familiarise avec lui, pour que vous puissiez faire ami-ami. Je dirais d'abord que c'est le Un à partir duquel seulement vous pouvez poser et penser toute marque, parce que c'est seulement à partir de cet Un que vous pouvez poser et penser le manque. C'est la marque originaire à partir de laquelle on compte : un, deux, trois, quatre. À condition d'en passer d'abord par son inexistence. Je l'écris sur une ligne pour que vous en gardiez quelque mémoire, cet Un tout seul, je l'écris, pour le différencier, à la latine. Voilà le Un tout seul : [I]. C'est cet Un que vous effacez et qui vous donne le manque, [I-○]. Ce manque, qui a été attrapé à partir de la théorie des ensembles comme l'ensemble vide [∅] et dont un Frege fait le signe de

[479] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 71.

[480] *Ibid*., p. 54.

[481] *Ibid*., p. 48.

> l'inexistence : il n'y a pas. Il n'y a pas le Un. Et c'est une fois obtenu ce manque qu'alors peut se développer la suite des nombres par récurrence et d'abord en inscrivant [I], ce manque [○], la suite des nombres se branche sur le [I] effacé. Mais c'est au prix d'une équivoque. Ce rond que j'ai ici tracé [○], à regarder du côté du [I], c'est le [I] effacé, c'est le manque de cet [I]. Pour donner naissance à la suite des nombres, il devient le zéro [0][482].

Le signifiant de l'Autre barré représente l'effacement de l'Un originel qui produit l'ensemble vide et le zéro de la série de nombres naturels. Dans l'Autre, l'ensemble qui contient tous les signifiants, le signifiant de l'Autre manque, il y est représenté barré – [S(Ⱥ)]. Par conséquent il n'y a pas l'universel de « *La* » femme, ce signifiant doit être barré, car « *La* » femme n'existe pas, ce signifiant est exclu « de la nature des choses qu'est la nature des mots ». Il faut noter la différence de la représentation entre le « *La* » barré et le signifiant de l'Autre barré. Leur représentation est signifiante, il n'y aurait pas autre moyen de les représenter, leur différence est théorique. L'Autre barré, (Ⱥ), est représenté par un signifiant [S], il est ainsi symbolisé en tant que manque d'un signifiant dans l'Autre. Lacan dit que le « *La* » barré est « exclu » de la représentation symbolique, ce qui serait équivalent à la forclusion de ce signifiant qui est alors envoyé dans le Réel.

La raison interne à l'appareil de jouissance, (la façon dont Lacan qualifie la structure du langage, le lieu du processus primaire où se satisfait la jouissance de la parole), du fait que les femmes « ne soufflent mot » à propos de la jouissance féminine, est que cette jouissance ne passe pas par la représentation symbolique et par la structure du langage qui découle de la fonction phallique de castration. Si le signifiant phallique est la

---

[482] Miller, J.-A. « L'orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* ». Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 16 mars 2011, inédit.

pierre angulaire de la structure symbolique – du langage, du discours et ainsi de la parole ordonnée qui sert à la communication – le fait que le propre à la jouissance féminine n'est pas le rapport à la fonction phallique fait que cette jouissance ne soit pas régulée, modérée, par l'appareil-structure du langage. Lacan fait valoir que la jouissance féminine ne passe pas par la parole articulée et les défilés du signifiant et pourtant elle *ex-siste* hors symbolique, elle est jouissance de la substance du corps propre.

5. La jouissance féminine est celle « qu'on éprouve et dont on ne sait rien[483] ». À propos de la jouissance féminine, Lacan fait valoir le rapport d'exclusion entre *l'expérience* que le sujet fait de cette jouissance et le *savoir* qui en résulte.

Le verbe « éprouver » évoque l'expérience à partir de laquelle le sujet en position féminine constate l'existence d'une jouissance dont il ne peut pas donner son témoignage. Si de cette expérience ce sujet n'en sait rien et n'en parle pas, il s'en déduit qu'il ne s'agit pas d'une expérience intellectuel, mais d'une expérience qui se passe au niveau du corps du sujet. Le seul témoignage que le sujet peut en donner c'est qu'il l'éprouve.

Lors de son *Séminaire* XX, Lacan oppose deux substances : la « substance pensante » et la « substance jouissante », en référence au dualisme cartésien qui différencie « *res cogitans* » et « *res extensa* », la pensée et le corps. Lacan fait un parallèle entre le sujet cartésien et le sujet freudien. « D'abord la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce je pense qui, à se supposer lui-

[483] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 71.

même, fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient[484] ». Le sujet cartésien est relatif à la pensée et à la conscience de soi. Le sujet de la psychanalyse est supposé au savoir inconscient, c'est la subversion du sujet par le discours analytique. La « substance pensante » correspond à l'être, que la psychanalyse fait valoir comme le Moi conscient, d'origine imaginaire. Lacan remarque que le sujet cartésien s'assure de l'existence à partir de la pensée. La théorie lacanienne dans ses *Séminaires* XIX et XX fait valoir la séparation et la différence entre *l'être* (la pensée supposée au dit, à l'énoncé) et *l'existence*, référé au dire, à l'énonciation. C'est une référence aux deux niveaux de la demande.

> Car le propre du dit, c'est l'être, je le disais tout à l'heur. Mais le propre du dire, c'est d'exister par rapport à quelque dit que soit. (…). Seulement, on sait par l'extension de la logique mathématique, (…), que pour pouvoir poser un ‹ il existe ›, il faut aussi pouvoir le construire, c'est-à-dire savoir trouver où est cette existence[485].

Il s'agit de la référence à l'existence que Lacan évoque dans les formules de la sexuation entre : « il y a au moins Un sujet qui dit non à la fonction phallique de la castration » – le Père vivant, et « il y en a pas au moins Un dire que non à la castration » – le Père mort. Lacan qualifie cette existence « d'indéterminée » ou « excentrique à la vérité[486] ».

La « substance du corps » est définie par rapport à la jouissance : « – la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce *qui se jouit*. Propriété du corps

---

[484] *Ibid*., p. 25.

[485] *Ibid*., pp. 93-94.

[486] *Ibid*., p. 94.

vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela *se jouit*[487] ». L'utilisation réflexive du verbe jouir évoque la jouissance solitaire, celle de l'Un-tout-seul, et le non rapport sexuel. Lacan note que « jouir du corps » comporte un génitif : *subjectif*, c'est une *partie* du corps de l'Un qui jouit d'une *partie* du corps de l'Autre; et *objectif*, c'est l'Autre qui jouit, il s'agit de la jouissance de l'Autre. Lacan fait valoir ainsi la différence entre la jouissance phallique (relative à l'empreinte signifiante sur la substance du corps), et la jouissance féminine (jouissance de la substance du corps qui ne passe pas par les défilés du signifiant). Lacan distingue deux façons de jouir de la substance du corps :

A) « de la *corporiser* de façon signifiante[488] ». La substance jouissante devient un corps par l'intervention du signifiant. La *jouissance phallique* résulte de l'empreinte du signifiant [S_1] sur la substance jouissance.

> De quelle matière première le signifiant fait-il surgir le sujet ? (…). Préalablement à la mise en œuvre de l'appareil signifiant, nous avons l'instance encore mystérieuse d'un être préalable où va s'inscrire cet appareil, d'un être dont le signifiant va faire un sujet barré. (…). Il [le sujet] se décline sous les espèces de la mort qui est le mode essentiel sous lequel Lacan conçoit l'incidence du signifiant dans le réel, l'incidence en quelque sorte pathique ou pathologique du signifiant dans le réel, la mortification. (…). Nous avons ici une détermination de ce qu'est l'être préalable à la mise en marche du système signifiant, et sous la forme la plus précise. L'être préalable est un être de jouissance, c'est-à-dire un corps affecté de jouissance. C'est pourquoi Lacan dit en toutes lettres dans son *Séminaire* de *L'envers* que le point d'insertion de l'appareil signifiant, c'est la jouissance. C'est ce qui conduit Lacan, hors toute notion de l'autonomie du symbolique, et contrairement à la notion de l'autonomie du symbolique, à poser que *le signifiant est appareil de jouissance*. (…). Quel est le rapport primitif dont il s'agit ? C'est un rapport double. D'un côté, sans doute il y a annulation, mortification de la jouissance, mais cette fois-ci conçue comme perte de jouissance, déperdition de jouissance, entropie, mais située comme effet du signifiant. (…). Deuxième face de ce rapport primitif, ce qui y est répond, c'est un supplément de jouissance.

---

[487] *Ibid*., p. 26. Nous soulignons.

[488] *Ibid*., p. 94.

> Lacan introduit alors l'objet petit *a* comme plus-de-jouir, comme supplément de la perte de jouissance[489].

Le « Discours du Maître » de Lacan représente la structure symbolique, la chaîne inconsciente [S_1–S_2], le sujet supposé au savoir inconscient [*$*], et l'objet *a* le reste de l'interaction entre la substance du corps, source des pulsions, et la structure symbolique. Il s'agit de la jouissance phallique qui ne se rapporte pas à la jouissance d'un Autre corps, mais qui rencontre satisfaction dans l'objet *a*. La jouissance phallique est restreinte aux zones érogènes sources des pulsions partielles dont la satisfaction est dépendante de la rencontre des objets *a* (sein, fèces, regard et voix). « Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable[490] ». L'*objet partiel* (*a*) est contenu dans l'image de l'autre, [*i*(*a*)], les deux pôles de l'axe imaginaire qui s'interpose entre le sujet et l'Autre, et qui traduit le processus secondaire et principe de réalité de la théorie freudienne. Les modalités de la jouissance phallique sont : la satisfaction de la parole, la jouissance masturbatoire, la jouissance sexuelle. Le désir, l'amour physique, la rencontre et la maternité résultent du rapport du sujet à son complément l'objet *a.*

B) « (…), le signifiant est ce qui fait halte à la jouissance[491] ». Si d'un côté la marque signifiante sur le corps est la raison de la jouissance phallique, il est possible en déduire que : pour le sujet de l'inconscient le signifiant phallique,

---

[489] Miller, J.-A., « Les Six Paradigmes de la jouissance », *op. cit*., pp. 20-22.

[490] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], *op. cit.,* p. 237. (Lacan cite un passage de « Juliette » de Sade).

[491] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 94.

la fonction phallique de castration, annule la jouissance propre au sujet en position féminine – jouissance du corps propre non restreinte aux zones érogènes.

Le signifiant phallique et la Loi de la castration, la dialectique interdiction-permission, annulent la jouissance du corps propre et la limitent aux zones érogènes sources des pulsions qui orientent la recherche de l'objet *a*, l'objet de la pulsion et lettre d'amour. La limite imposée par le signifiant à la jouissance est le propre à la jouissance phallique. Cette jouissance est le produit de la satisfaction des pulsions partielles dans la rencontre de l'objet *a.* Le signifiant phallique fait halte à la jouissance du corps, la jouissance propre au sujet en position féminine.

6. « La question est en effet savoir, dans ce qui constitue la jouissance féminine pour autant qu'elle n'est pas toute occupé par l'homme, et même, dirai-je, que comme telle elle ne l'est pas du tout, *la question est de savoir ce qu'il en est de son savoir*[492] ». Lacan met en question le savoir inconscient du sujet en position féminine à propos de la jouissance qu'elle « éprouve » et dont elle « ne souffle mot ».

À partir du développement du concept de la jouissance féminine, Lacan promeut la révision du concept de l'inconscient savoir-insu qui résulte du rapport entre [S_1—S_2], la représentation minimale de chaîne symbolique qui se déroule dans l'Autre scène, le lieu où

[492] *Ibid*., p. 81. Nous soulignons.

la vérité est par la parole déposée. La chaîne inconsciente est orientée de [S_1] vers [S_2] ce qui démontre le sens de la chaîne.

> Nous allons aujourd'hui essayer de parler du savoir, de ce que dans l'inscription des quatre discours dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que se supporte le lien social, j'ai symbolisé en écrivant S_2. Peut-être arriverai-je à vous faire sentir pourquoi ce 2 va plus loin qu'une secondarité par rapport au signifiant pur qui s'inscrit du S_1.
> (…).
> En effet, un discours comme l'analytique vise au sens. De sens, il est claire que je ne puis vous livrer à chacun que ce que vous êtes en route d'absorber. Ça a une limite qui est donné par le sens où vous vivez. Ce n'est pas trop dire que de dire qu'il ne vas pas loin. Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement l'idée que ce sens est du semblant.
> Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut qu'à rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où *mot*, c'est *motus* – j'y ai déjà insisté. Pas de réponse, mot, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue[493].

Dans le *Séminaire* XX et l'écrit qui le précède, l'Étourdit, Lacan joue sur l'homophonie entre « deux » et « d'eux ». Dans ce passage et aussi lors de la deuxième leçon d'*Encore,* Lacan revient à ses Quatre Discours et il note que [S_2] y représente le savoir. Lacan fait valoir que le sens n'est que du semblant, référence au titre du *Séminaire* XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Les discours et leur sens sont du semblant car la structure symbolique résulte de la fonction phallique de castration qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel. Au sens des discours – relatifs à la parole et à la structure du langage – Lacan oppose le Réel mis en évidence par les impasses de la formalisation mathématique. Lacan fait de cette formalisation « notre but, notre idéal. Pourquoi ? – parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, (…)[494] ». La référence de

---

493 *Ibid*., p. 73-74.

494 *Ibid*., p. 108.

Lacan dans l'utilisation de la lettre est la formalisation mathématique, le mathème, en opposition au discours, au langage, à la linguistique et au sens.

Lacan avait déjà remarqué aux premières années de son enseignement que Freud introduit, depuis la « Science des rêves » [1900], l'Œdipe au centre de l'inconscient et il déclare que les motifs de l'inconscient se limitent au désir sexuel. Le Discours Analytique démontre que le sens en tant que semblant trouve sa limite dans le Réel de ce qu'il n'y a pas le dernier mot qui arrêterait la fuite du sens, qui serait le garant du sens – [S(Ⱥ)], que le signifiant qui désignerait l'universel de la femme est « exclu » de représentation symbolique – « *La* », et le rapport sexuel ne peut pas s'écrire.

> L'analyse est venue nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel. (…). N'est-ce pas, chez Freud, charité que d'avoir permis à la misère des êtres parlants de se dire qu'il y a – puisqu'il y a l'inconscient – quelque chose qui transcende, qui transcende vraiment, et qui n'est rien d'autre que ce qu'elle habite, cette espèce, à savoir le langage ? N'est-ce pas, oui, charité que de lui annoncer cette nouvelle que dans ce qui est sa vie quotidienne, elle a avec le langage un support de plus de raison qu'il n'en pouvait paraître, et que, de la sagesse, objet inatteignable d'une poursuite vaine, il y en a déjà là[495] ?

Lacan définit l'inconscient en tant que le savoir-insu attribué par Freud à l'être-parlant. Le savoir inconscient est l'effet de la chaîne signifiante, du rapport entre [S_1—S_2], et de la structure symbolique situées à la place de l'Autre. L'inconscient est toujours relatif aux signifiants de l'Autre qui sont objet du refoulement, le non-savoir. Lacan renvoie à Freud la découverte de la structure du langage qui transcende tout savoir conscient de l'être supposé à la pensée et à la conscience de soi. Les signifiants, en chaînes et en réseaux, dans

[495] *Ibid*., p. 88.

l'Autre sont le ressort du processus primaire. Le savoir est dans l'Autre. Lacan remarque pourtant que l'Autre, le lieu, ne sait rien. Le sujet résulte de ce que le savoir doit être appris. Le sujet de l'inconscient est supposé au savoir qui gît dans le lieu de l'Autre. Lacan avait déjà noté que l'Autre ne sait rien, quand il a fait référence à Empédocle qui disait que Dieu de ne point connaître la haine sait moins que les mortels.

> C'est la que je dis que l'imputation de l'inconscient est un fait de charité incroyable. Ils savent, ils savent les sujet. Mais enfin tout de même ils ne savent pas tout. Au niveau de ce pas-tout, il n'y a plus que l'Autre à ne pas savoir. C'est l'Autre qui fait le pas-tout, justement en ce qu'il est la part du pas-savant-du-tout dans ce pas-tout.
> Alors, momentanément, ça peut être commode de le rendre responsable de ceci, à quoi aboutit l'analyse de la façon la plus avouée à ceci près que personne ne s'en aperçoit, – *si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient*.
> *Et à quoi ça lui sert ?* Ça lui sert, comme chacun le sait, *à faire parler l'être parlant,* ici réduit à l'homme, c'est-à-dire – je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique – à n'exister que comme mère. Elle a des effets, *mais son inconscient à elle* – à la limite où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde, *c'est-à-dire au point où l'Autre à qui elle a affaire, le grand Autre, fait qu'elle ne sait rien, parce que lui, l'Autre, sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence – cet inconscient, qu'en dire*? – sinon à tenir avec Freud qu'il ne lui fait pas la partie belle.
> J'ai joué la dernière fois, comme je me le permets, sur l'équivoque un peu tiré par les cheveux de il *hait* et il *est*. Je n'en jouit pas, sinon à poser la question qu'elle soit digne de la paire de ciseaux. C'est justement de quoi il s'agit dans la castration[496].

Lacan procède lors du *Séminaire* XX à la séparation entre la femme et la mère. L'enfant est pour la mère le complément de la castration. L'enfant est le « bouchon » à la jouissance propre au sujet en position féminine, il obture le manque d'un signifiant dans l'Autre, [S(Ⱥ)]. La mère n'a de rapport qu'au signifiant phallique, elle est toute phallique représentée par le sujet barré dans son rapport à l'objet *a*, son enfant, l'objet métonymique du désir. La maternité est un fantasme. La libido masculine est l'énergie de la pulsion qui correspond, dans la théorie freudienne, à la phase phallique. Dans la théorie lacanienne, la

[496] *Ibid*., pp. 90-91. Nous soulignons.

libido correspond à la jouissance phallique, qui résulte du rapport de la pulsion à la fonction phallique de castration et trouve satisfaction, comme la formule du fantasme démontre, dans la rencontre de l'objet *a*. La mère est l'Autre pour l'enfant, elle répond à la demande de satisfaction du besoin en même temps qu'elle lui parle. La première langue que le sujet apprend à parler, la langue natale, est dite langue maternelle, celle qu'il apprend avec cette Altérité originelle. C'est aussi la mère qui introduit sa descendance au « complexe de castration » dont la sortie produit pour le sujet des effets de structure : névrose, psychose et perversion.

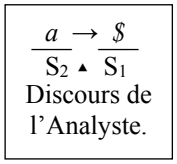
Dans ce passage, Lacan note que le sujet en position féminine n'a d'inconscient que dans son rapport à la fonction phallique de castration. Et il met en question l'inconscient de la « chère femme », au-delà de la mère, car ce n'est que le sujet en position féminine qu'établit rapport au signifiant de l'Autre barré, [S(Ⱥ)]. La jouissance propre au sujet en position féminine n'est pas symbolisée, n'est pas modérée par la structure signifiante, n'est pas soumise au principe du plaisir, les femmes n'en parlent pas et Lacan dit « que de cette jouissance, la femme ne sait rien[497] ».

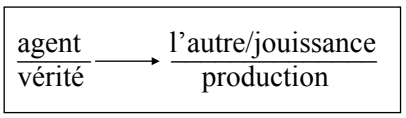
Dans le chapitre VIII *d'Encore*, intitulé « Le savoir et la vérité », Miller met en exergue le sous-titre « L'inconscient et la femme ». Lors de ce chapitre Lacan énonce qu'il ira interroger « ce qui se confond apparemment du vrai et du réel[498] ». Il aborde la question au moyen du Discours de l'Analyste, dans lequel le savoir [S_2] est situé à la place de la vérité.

---

[497] *Ibid*., p. 69.

[498] *Ibid*., p. 84.





« L'analyste, en effet, de tous les ordres du discours qui se soutiennent actuellement – (…) – est celui qui, à mettre l'objet *a* à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir, interroger comme du savoir ce qui en est de la vérité[499] ». C'est également dans le chapitre VIII que Lacan note que l'objet *a* est imaginaire et ne se soutient pas dans l'abord du réel. Dans le Discours de l'Analyste l'objet *a* occupe la place du semblant.

L'homophonie entre *d'eux, deux* et le [S_2] renvoient au non rapport sexuel : « Que dans la langue qui est la mienne, comme j'en ait joué plus haut, *deux* soit équivoque à *d'eux*, garde sa trace de ce jeu de l'âme par quoi faire d'eux deux-ensemble trouve sa limite à ‹ faire deux › d'eux[500] ». Le jeu « d'âmour », la rencontre des deux sujets au-delà de la référence au sexe biologique, trouve sa limite dans le non rapport sexuel. La logique de la sexuation différencie deux *arguments* selon lesquels l'être parlant peut se ranger en tant que *domaine* de la *fonction* phallique : le « tout » et le « pas-tout ». Du côté du « tout » il est correct de dire qu'il y a un ensemble formé par rapport à l'exception, la fonction existentielle positive – « *Il y a de l'Un* ». De l'autre côté, dans l'argument « pas-tout », les sujets du domaine (*x*) de la fonction phallique [Φ] ne produisent pas un ensemble. De ce

[499] *Ibid*., p. 88.

[500] Lacan, J., « L'Étourdit », [14 juillet 1972], *Autres Écrits*, *op. cit*., p. 491. Nous soulignons.

côté, comme conséquence du manque de l'exception, il s'agit de l'infini qui ne produit pas d'univers, il n'y a que dispersion des singularités dans le « pas-tout ».

Dans le Discours de l'Analyste, [S_2] – le savoir, le signifiant-deux, le signifiant-d'eux – occupe la place de la vérité. C'est par des approches successives que Lacan combine le savoir-d'eux, « il n'y a pas de rapport sexuel », et la place de la vérité dans ce discours au long *d'Encore*. « Si vous lisez quelque part cette chose que j'ai écrite sous le nom de la *Chose freudienne*, entendez-y ceci, qu'il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire *la* femme sans avoir à barrer le *la* – c'est au niveau où la femme est la vérité. Et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire[501] ». La vérité ne peut pas être dite toute car le lieu de l'Autre n'est pas complet. Le « *La* » qui représente l'universel des femmes est « exclu » de la symbolisation, la jouissance féminine ne passe pas par la parole et ainsi ne peut pas être déposée au lieu de l'Autre en tant que vérité. Le « *La* » fait trou dans le langage, la jouissance du sujet en position féminine fait trou dans la parole, par conséquent le lieu de l'Autre manque d'un signifiant et le rapport sexuel ne peut pas s'écrire.

Tout au long de l'enseignement de Lacan il est mis en valeur que la vérité découle de la parole, de l'articulation signifiante, [S_1–S_2], et de la structure symbolique dont la référence est le lieu de l'Autre. Les trous produits par le sujet en position féminine dans la parole et dans le langage, et par conséquent le rapport sexuel qui ne peut pas s'écrire, sont les raisons de ce que la vérité est mi-dite et que le sujet en position féminine est « pas-tout ». « Il n'y a pas de rapport sexuel : c'est d'une véritable *forclusion* du signifiant de la femme qu'il s'agit[502] ». Ainsi que le signifiant qui représente le sujet en position féminine,

---

[501] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 94.

[502] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Choses de finesse en psychanalyse* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, le 26 novembre 2008, inédit.

« *La* », la vérité est aussi barrée et par conséquent mi-dite. La vérité mi-dite est la raison de ce qu'à sa place le signifiant de la femme peut ne pas être barré. La barre qui raie la vérité se décalque sur le signifiant de « *La* » femme.

> Eh bien précisément, ce qui fait la différence du dernier enseignement de Lacan par rapport à ce qu'il y a avant, c'est le concept de trou en tant que différent de celui de manque. Et quelle est la différence ? C'est que, quand on parle de manques, restent les places. Le manque veut dire une absence qui s'inscrit à une place, c'est-à-dire que les places sont intouchées par le manque. Le manque au contraire obéit à l'ordre des places. Et c'est bien ce qui fait que d'autres termes peuvent s'inscrire à la place où tel terme « manque », par rapport à quoi, grâce à quoi on obtient une permutation. La permutation veut dire que le manque est fonctionnel. Le manque, ça peut décevoir parce que ce n'est pas là, mais aussitôt il ne manque pas de termes qui viennent s'y substituer, c'est-à-dire que le manque est une instance parfaitement valable dans la combinatoire.
> Mais il en va tout à fait autrement du trou, tel que Lacan en élabore le concept. Il en élabore le concept; il le montre avant tout dans son dernier enseignement. C'est que le trou, à la différence du manque, comporte la disparition de l'ordre, de l'ordre des places. Le trou comporte la disparition du lieu même de la combinatoire. Et c'est la valeur la plus profonde, si je puis dire, de grand A barré. Grand A barré ne veut pas dire ici un manque dans l'Autre, mais veut dire à la place de l'Autre un trou, la disparition de la combinatoire. Et c'est par rapport au trou qu'il y a *ex-sistence*, qui est la position propre au reste, qui est la position propre au réel, c'est-à-dire l'exclusion du sens[503].

La fonction phallique de castration, qui supplée au rapport sexuel et oriente les alliances préférentielles entre les lignées nominales, produit la combinatoire originelle qui distribue les places dans lesquelles est réalisée la permutation des éléments signifiantes. L'inscription d'un signifiant au lieu de l'Autre institue en même temp une place correspondante. Il est possible de repérer les places distinguées par la structure des discours de Lacan : le commandement, (ou l'agent, ou le semblant); l'autre, (ou la jouissance); le produit, et la vérité. Les éléments qui se permutent dans ces places selon un ordre pré-établit : le signifiant-maître – [S_1], le savoir – [S_2], le sujet barré – [$\$$], et l'objet *a*. Miller note que du fait qu'un signifiant s'inscrit au lieu de l'Autre, après son effacement reste sa place vide. Les signifiants qui manquent dans l'Autre sont objets du refoulement,

---

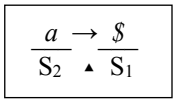
503 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Le lieu et le lien* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2000-2001, inédit.

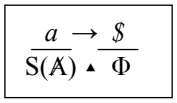
ils sont effacés et renvoyés dans l'inconscient savoir-insu. Les places vides sont utiles à la permutation signifiante et à la production d'une nouvelle combinatoire à partir de laquelle découlent les formations de l'inconscient : métaphore, (condensation), rêves, lapsus, « *witz* », symptôme; et métonymie, (déplacement), le désir.

Le Réel fait « trou » dans le symbolique. Le concept de « trou » dénote qu'il n'y a pas d'inscription signifiante au lieu de l'Autre, et ainsi il n'y a pas une place correspondante, ni ordre ou permutation. Miller note que dans le dernier enseignement de Lacan, à partir du *Séminaire Encore*, le signifiant de l'Autre barré, le représentante de la jouissance féminine fait trou au lieu de l'Autre. La jouissance féminine ne passe pas par la parole et ainsi ne s'inscrit pas au lieu de l'Autre. Lors du dernier enseignement de Lacan, le signifiant de l'Autre barré change de représentation du manque d'un signifiant au trou qu'il produit au lieu de l'Autre. La jouissance féminine – [S(Ⱥ)], le représentant de l'universel de « *La* » femme, et le rapport sexuel, « *ex-sistent* » à l'ordre symbolique dans l'instance du Réel.

> C'est ce qui, dans le schéma du discours construit par Lacan, est figuré par l'inscription du signifiant de l'interprétation, [S_2], comme supposé en position de vérité où il vient à la place de la signification. C'est en quoi il figure l'extinction de la signification qu'il doit apporter : ça laisse le signifiant unaire tout seul. Ce signifiant ne peut être tout seul que d'être disjoint de tout signifié. Le signifiant de l'interprétation [S_2] se substitue à son signifié et, par là-même, dissocie [S_1] de la chaîne. Ça comporte donc que l'on distingue méthodologiquement les deux statuts du signifiant-maître. Il ne faut pas penser, en effet, que le signifiant-maître se signale à lui tout seul dans la parole. Il n'y a aucun trait par quoi ce signifiant-maître jaillit à tel moment de ce que produit le patient. Il faut donc défaire l'ambiguïté de son statut. C'est pourquoi j'ai distingué le [S_1] tout seul du [S_1] en tant qu'articulé à [S_2]. Le [S_1] tout seul, c'est-à-dire hors chaîne, est à opposer au statut qu'il reçoit de s'inscrire dans la chaîne signifiante par son articulation à [S_2]. C'est à proprement parler comme signifiant tout seul qu'il est insigne. Je vous fais tout de suite remarquer que cette fonction d'un signifiant hors chaîne, c'est celle que Lacan écrit [S(Ⱥ)], pour autant que [A] est le système de l'articulation signifiante. [S(Ⱥ)] écrit une fonction qui peut être diversement supportée par tel ou tel signifiant. On peut mettre [S(Ⱥ)] à des places différentes dans la théorie, mais il concerne toujours un signifiant comme disjoint des autres signifiants. Il s'agit d'un signifiant en tant que disjoint de l'autre signifiant. C'est à ce point de disjonction que nous conduit la question de l'identification. Quand, dans son schéma du discours analytique, Lacan inscrit le

signifiant [S_2] du savoir comme supposé et en place de vérité, il l'inscrit exactement dans la position de (Ⱥ). Il répartit le (Ⱥ) et le signifiant hors chaîne[504] :





Dans ce passage, Miller fait valoir [S_2], situé à la place de la vérité, comme le signifiant de l'interprétation qui arrêterait la production d'une nouvelle signification et la fuite du sens. Le signifiant-un-tout-seul est produit par l'être-parlant dans le Discours de l'Analyste à l'aide de [S_2], le signifiant de l'interprétation. Les deux schémas du Discours de l'Analyste que Miller emploie dans ce passage à propos de l'interprétation analytique sont utiles dans la démonstration des implications que la position féminine du sujet et sa jouissance peuvent produire dans la définition de l'inconscient. Les schémas ci-dessus explicitent la conjonction entre le savoir inconscient et le sujet en position féminine à la place de la vérité. À partir de l'élaboration par Lacan de la position féminine du sujet lors du *Séminaire* XX, le signifiant du manque dans l'Autre, [S(Ⱥ)], le représentant de la jouissance féminine, fait « trou » au lieu de l'Autre. Les trous que le sujet en position féminine, sa jouissance, et le rapport sexuel produisent dans l'ordre symbolique et dans la parole percent le savoir inconscient.

Il est possible de repérer sur le Discours de l'Analyste la représentation de la disparition de la combinatoire symbolique et l'ordre des places, comme note Miller. Sur les places homologues de la vérité et du produit du discours est représenté l'inversion de l'ordre de la chaîne symbolique et la désarticulation entre les signifiantes – [S_2 ▲ S_1]. Le petit triangle représente un obstacle au rapport entre les signifiants tel que les discours sont

[504] Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Ce qui fait insigne* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, le 28 janvier 1987, inédit.

représentés dans le *Séminaire* XVII. À gauche le savoir inconscient – [S_2], signifiant-deux, signifiant-d'eux – occupe la place de la vérité mi-dite où se situe « *La* » femme « pas-toute ». À droite, le produit du Discours de l'Analyste, le signifiant de l'Un-tout-seul, [S_1]. Cette disjonction démontre ce que seul le Discours de l'Analyste peut faire ressortir : il n'y a pas de rapport entre l'universel de « *La* » femme et celui de l'homme, il n'y a pas de rapport sexuel.

« Je vais droit à ce dont il s'agit – le savoir, c'est une énigme. Cette énigme nous est présentifiée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique. Elle s'énonce ainsi – pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule[505] ». Dans le Discours de l'Analyste, l'être-parlant à la place de la jouissance de la parole produit [S_1], l'Un-tout-seul. Dans le Discours de l'Analyste le savoir inconscient [S_2] est articulé par le sujet à la place de la jouissance de la parole. La parole articulée par le sujet en analyse est la voie d'accès à l'inconscient. L'inconscient est effet de parole. L'inconscient dans le Discours de l'Analyste occupe la place de la vérité mi-dite. Dans ce Discours, le savoir inconscient trouve sa limite dans le Réel de « *La* » femme et du rapport sexuel qui n'existent pas. Dans le Discours de l'Analyste, l'inconscient-savoir révèle l'énigme de la jouissance féminine, le mystère du Réel accédant au symbolique.

Dans *Encore,* Lacan apporte une nouvelle définition de l'inconscient : « – l'inconscient ce n'est pas que l'être pense, comme implique pourtant la science traditionnelle – l'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien

[505] *Ibid*., p. 125.

en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire – ne rien savoir du tout[506] ». Dans le discours philosophique, l'être est supposé à la pensée. Dans ce passage, Lacan fait valoir que le sujet de la psychanalyse est supposé au savoir inconscient. Il s'agit du sujet tel qu'il est représenté dans le Discours de l'Analyste, à la place de la jouissance de la parole, produisant [S_1]. L'être qui parle veut jouir, et ne veut rien savoir de ce dont il jouit. L'inconscient est défini par rapport à l'être qui parle en tant que désir de non-savoir à propos de ce dont il jouit. L'inconscient occupe la place vérité mi-dite, il est homologue au produit du Discours de l'Analyste, [S1], [Φ]. Lacan fait valoir au moyen de la disjonction entre [S_1] et [S_2] que pour l'être-parlant il n'y a pas de désir de savoir, « *Wissentrieb* ».

> Il me faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage, et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. C'est par là que le sujet fait retour à la révélation du corrélât de la langue, qui est ce savoir en plus de l'être, et pour lui sa petite chance d'aller à l'Autre, à son être, dont j'ai fait remarquer la dernier fois – c'est le second point essentiel – qu'il ne veut rien savoir. Passion de l'ignorance[507].

La lettre est l'effet du langage au moyen duquel l'inconscient-savoir, le corrélât de *lalangue*, a été découvert. Ce passage fait référence à la naissance de la psychanalyse, à la clinique freudienne à partir de laquelle est produite la théorie. Il s'agit de la traduction lacanienne de cette période, dans laquelle la production du signifiant-maître de jouissance par le sujet en analyse rend possible, après-coup, l'élaboration de la métaphysique freudienne et de la première topique dans laquelle l'inconscient – le savoir en plus de l'être – est définie par le processus primaire (la structure symbolique) et le principe du plaisir (l'homéostasie) qui composent l'appareil psychique. L'inconscient est une des trois

---

[506] *Ibid*., p. 95.
« Cette béance [il y a là un trou, et ce trou s'appelle l'Autre] inscrite au statut même de la jouissance en tant que dit-mention du corps, chez l'être parlant, voilà ce qui rejaillit avec Freud par ce teste – je ne dis rien de plus – qu'est l'existence de la parole. Là où ça parle ça jouit. Et ça ne veut pas dire que ça sache rien, parce que, quand même, jusqu'à nouvel ordre, l'inconscient ne nous a rien révélé sur la physiologie du système nerveux, ni sur le fonctionnement du bandage, ni sur l'éjaculation précoce ». *Ibid*., p. 104.

[507] *Ibid*., p. 110.

instances qui compose l'appareil psychique, avec les systèmes de la perception et le pré-conscient–conscience. Le Discours de l'Analyste démontre que l'être en parlant jouit tout seul et qu'en analyse il produit le signifiant-un-tout-seul de la jouissance solitaire, la jouissance phallique.

Qui est, ou qu'est-ce que c'est, l'Autre dont le sujet ne veut rien savoir ? « L'Autre – (…) – c'est l'Un-en-moins. C'est pour ça que, dans tout rapport de l'homme avec une femme – (…) –, c'est sous l'angle de l'Une-en-moins qu'elle veut être prise[508] ». L'être parlant situé du côté « tout » phallique, celui qui n'a de rapport qu'à la jouissance phallique, qui jouit tout seul, ne rencontre que son complément l'objet *a*, substitut de l'Autre, ce dont il ne veut rien savoir. L'Une-en-mois, le sujet en position féminine est représenté par le signifiant « $\not{La}$ » barré forclos du symbolique, la jouissance supplémentaire attribuée à ce sujet est représentée par le signifiant de l'Autre barré, [S($\not{A}$)]. L'Autre, le lieu où s'inscrit l'articulation du langage, où la vérité est déposée par la parole, la place de l'ordre symbolique, est représenté par [A].

> Si j'ai dit que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage d'abord ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de *lalangue*.
> Certes, c'est ainsi que le discours scientifique lui même l'aborde, à ceci près qu'il lui est difficile de le réaliser pleinement, car il méconnaît l'inconscient. L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de *lalangue*, par ceci, qu'il présente toute sortes de affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de *lalangue* en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé.
> Le langage sans doute est fait de *lalangue*. C'est élucubration de savoir sur *lalangue*. Mais l'inconscient est un savoir faire, un savoir faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage.
> *Lalangue* nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui son affects. Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de *lalangue*, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer.

[508] *Ibid*., p. 116.

> C'est en cela que l'inconscient, en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrage, ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir *lalangue*[509].

Nous avons accompagné tout au long du *Séminaire* XX le retour de Lacan à des concepts tels que l'objet *a*, le sujet, la parole, et l'effet subi dans leur définition comme conséquence à la formalisation logique de la position féminine du sujet, de la jouissance supplémentaire, du rapport sexuel qui n'existe pas et de l'instance du Réel. Dans *Encore,* l'objet se révèle être un semblant; l'être parlant est supposé à la jouissance de la parole, jouissance phallique. Le langage ne reste pas indemne, il est « élucubration » du savoir scientifique, de la linguistique, sur « *lalangue* ». Dans ce *Séminaire,* il ne s'agit plus de faire valoir la structure du langage et du signifiant comme aux premières années de l'enseignement de Lacan. Dans *Encore,* la linguistique, le discours scientifique du langage, est dite « *linguisterie* » en raison de la méconnaissance de l'inconscient.

C'est « *Lalangue* » qui produit les affects de l'être parlant. Ce que Lacan a élaboré lors d'*Encore* à propos de la jouissance féminine peut être utile pour comprendre la définition des « affects qui restent énigmatiques ». Notre prémisse est que la parole et le langage ne recouvrent pas tout le champ de l'expérience de l'être parlant. La jouissance féminine, le sujet l'éprouve et c'est tout ce qu'il peut en dire, tout ce qu'il en sait. Il est possible d'opposer le savoir intellectuel, qui découle de la parole et qui est structuré par le langage, et ce Lacan fait valoir en tant que « savoir-faire avec *lalangue* » en référence aux phénomènes qui touchent l'être-parlant sans pourtant pouvoir être énoncés, qui restent énigmatiques et *ex-sistent* au symbolique.

> Alors deuxièmement, l'inconscient au niveau de *lalangue*. Là, pour essayer toujours d'être

[509] *Ibid*., p. 126.

> réaliste, ou authentique, je dirais que ça c'est du côté de l'analysant, au sens où - je cite Lacan - l'inconscient est un savoir-faire avec la langue. Ça, ça qualifie la pratique de l'analysant et ça le qualifie précisément en tant que ça échappe à ce qu'il énonce. Si on prend au sérieux que ça lui échappe, il faut dire ça qualifie, et c'est ce que dit Lacan, ça qualifie des affects, ce qu'il appelle des affects, ce qu'il appellera plus tard aussi des événements de corps. J'étends ce terme jusque-là, des affects qui restent énigmatiques et qui sont à rapporter à la présence de *lalangue*[510].

L'affect, ainsi que la jouissance féminine définie comme un événement de corps, n'est pas réglé par l'ordre symbolique et la structure du langage. La motion pulsionnelle n'est pas traitée par le processus primaire, n'obéit pas à l'homéostase du principe du plaisir et n'est pas dirigé ver les processus secondaire dans la rencontre de l'objet *a*, le substitut de l'Autre. La motion pulsionnelle est repoussé par l'ordre symbolique, n'y trouve pas passage, et est déchargée sur le corps propre du sujet. Cette est la raison de ce que l'affect reste énigmatique et de ce que l'inconscient est un « savoir-faire avec *lalangue* ». Le savoir-faire évoque la substance du corps au lieu de la référence au langage et au savoir intellectuel. Lacan fait ressortir que « *lalangue* » est la cause de l'affect et de l'inconscient définit comme savoir-faire. *Lalangue* précède le langage. C'est de « *lalangue* » que résulte ce que se produit de savoir-énoncé (conscient) et de savoir-inconscient, pour l'être parlant. « *Lalangue* » évoque la substance du corps et fait valoir le composant de la motion pulsionnelle qui n'est pas régulée par la structure du langage, la jouissance féminine, que Lacan développe dans *Encore*.

> Ce qu'il appelle *lalangue*, c'est la langue anagrammatique et non la langue du Cours de Saussure, cet objet construit, nettoyé, limpide, fondamentalement synchronique, et qui réduit l'histoire, l'affectif, l'idéologie, le monde. Ce n'est pas la langue du Cours de Saussure, mais la langue ana ou hypogrammatique. C'est la langue pleine d'échos, c'est la langue d'assonances, la langue d'allitérations, la langue d'inanités sonores.
> Du coup, le langage, c'est une réduction de *lalangue*, une réduction de cette *lalangue* que je pourrais dire fondamentale, pour reprendre un adjectif schrébérien. Le langage apparaît comme une réduction de *lalangue* qui, elle, passe ainsi par l'écrit, par la grammaire, par le

510 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Tout le monde est fou* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 12 mars 2008, inédit. Nous soulignons.

> lexique, par la mise en ordre des vocables, par le dictionnaire, c'est-à-dire par une élucubration de savoir sur la matière signifiante sonore fondamentale[511].

Lacan, dans *Encore* et « l'Étourdit », fait ressortir quelques homophonies : « deux » et « d'eux », « parêtre » et « paraitre », « s'emblant » et « semblant », « n'y a » et « nia », [S_1] et « *essaim* », « hait » et « est ». C'est sa façon de transmettre ce dont il s'agit dans « *Lalangue* », l'équivoque sonore, en-deçà du rapport entre signifiant et signifié, de la signification, de la structure, des effets de langage, de l'ordre symbolique. « Le bruit où l'on peut tout entendre[512] ».

Si la référence dans la définition de l'inconscient était la structure du langage, dès que la définition du langage se déplace et devient un dérivé de « *lalangue* », la définition de l'inconscient l'accompagne. Dans le Discours de l'Analyste, l'inconscient-savoir à la place de la vérité est homologue au signifiant-maître produit par l'être parlant en analyse. Dans sa définition classique, l'inconscient est structuré comme un langage. De la définition du langage comme élucubration de savoir sur « *lalangue* » découle la définition de l'inconscient comme « un savoir qui s'articule de *lalangue*[513] ».

Sur le schéma du Discours de l'Analyste, il est possible repérer l'inconscient au féminin : la combinaison entre le savoir-inconscient, [S_2] et « *La* » femme à la place de la vérité. Il est également possible repérer à la place du produit du Discours de l'Analyste : « L'S_1, *l'essaim*, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. (…). Le Un incarné dans *lalangue* est quelque chose qui reste indécis entre

---

511 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *La fuite du sens* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 20 décembre 1995, inédit.

512 Miller, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Le tout dernier Lacan* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 29 novembre 2006, inédit.

513 Lacan, J., *La Troisième*, Revue de la cause freudienne, nº 79, Paris, Navarin, 2011, p. 20.

le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée[514] ». Le savoir inconscient est homologue à *l'essaim*, [S_1] produit par l'être parlant à la place de la jouissance de la parole dans le Discours de l'Analyse. C'est à partir de la production de [S_1] que l'être parlant peut aller au savoir-inconscient. Le Discours de l'Analyse démontre qu'il n'y a pas de rapport préalable entre l'ensemble des signifiants auxquels le sujet s'identifie, l'essaim, et le savoir inconscient.

La mise en évidence de l'inconscient au féminin, le savoir-faire avec *lalangue*, n'annule pas l'existence de l'inconscient structuré comme un langage. L'un découle du Discours de l'Analyste, l'autre du Discours du Maître[515], les deux possibilités coexistent comme l'envers et l'endroit de la Bande de Mœbius. L'inconscient structuré comme un langage, celui des formation de l'inconscient, peut être vérifié en œuvre dans le sujet névrotique au moyen des formations de l'inconscient, du symptôme et du désir. L'inconscient défini en tant que savoir-faire avec *lalangue* est vérifié par rapport au sujet en analyse, sa référence est la jouissance que l'être parlant expérimente avant de s'assujettir à la Loi de la castration, à l'ordre symbolique, à la structure du langage et à la communication. L'inconscient au féminin, représenté par le savoir inconscient situé à la place de la vérité mi-dite, est l'effet de l'interaction entre la jouissance du corps et « *lalangue* », le signifiant réduit à la sonorité, avant l'ordonnance produite par la structure signifiant.

L'inconscient au féminin, le savoir qui s'articule de *lalangue*, dont la définition découle de l'élaboration de la position féminine du sujet et de l'inexistence du rapport

---

[514] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, pp. 129-130.

[515] cf., Chapitre 4.3 – L'inconscient, discours du maître.

sexuel lors du *Séminaire* XX, *Encore*, inaugure l'orientation vers un concept qui va « plus loin que l'inconscient structuré comme un langage[516] ». Cette recherche est développée tout au long du dernier enseignement de Lacan et peut être vérifiée dans le titre de son *Séminaire* « *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* », dans lequel les échos de *lalangue* renvoient aussi bien à l'inconscient savoir-insu, qu'à *l'Unbewusst*, le mot de l'allemand avec lequel Freud a subvertit la pensée de l'être et révélé que le savoir par lui attribué au sujet excède tout ce qu'il peut énoncer.

V – CONCLUSION :

La position féminine du sujet dans son rapport à la fonction phallique de castration relève du principe logique du non rapport sexuel et de logique du « pas-tout ». Lacan représente ce sujet dans le tableau des formules de la sexuation par le signifiant du « $\not{La}$ » barré. La caractéristique propre de cette position de sujet est le dédoublement de sa jouissance, il établit un rapport à la fonction phallique de castration [Φ], et au signifiant de l'Autre barré [S($\not{A}$)]. La jouissance du sujet en position féminine alterne entre la jouissance phallique et la jouissance féminine. Le développement de cette position de sujet par Lacan dans son *Séminaire* XX, *Encore*, entraîne la mise en question du concept d'inconscient.

[516] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, pp. 129-130.

Lacan fait valoir au début de son enseignement que « l'inconscient est structuré comme un langage », la structure est le commun dénominateur entre l'inconscient, le langage et la sexualité. La structure symbolique découle de la Loi qui interdit l'inceste et oriente les échanges entre les lignées nominales, l'alliance et la parenté. Freud a identifié cette Loi en œuvre dans l'inconscient à partir de la « Science des rêves ». Lacan fait valoir que les théories freudiennes du « complexe d'Œdipe » et du « complexe de castration » démontrent le rapport du sujet à la Loi symbolique. Le signifiant phallique est le représentant de la Loi symbolique, il est à l'origine de la structure. La structure de l'inconscient découle de la fonction phallique. L'inconscient est phallique. C'est à partir de ce raisonnement que la position féminine du sujet et la logique du « pas-tout », développées par Lacan entre les années 1971 et 1973, mettent en question la définition de l'inconscient dans son rapport à la structure du langage.

Nous avons prélevé dans l'enseignement de Lacan la théorie de l'inconscient et celle de la sexualité divisées en deux périodes, une au début de son enseignement de 1953 à 1960, et la deuxième située entre les *Séminaires* XVII et XX. Le *Séminaire* XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, [1964], est le point intermédiaire entre ces deux pôles et démontre la bascule d'une période à l'autre dans la définition de l'inconscient et la théorie de la sexualité. Dans ce *Séminaire* le concept d'inconscient est renouvelé. Lacan indique que la structure de l'inconscient est temporelle et divisée entre un temps d'ouverture et un temps de fermeture. Il désigne cette structure comme une structure de « béance ». Il approche la pulsation de l'inconscient et le circuit de la pulsion, fondé sur les béances corporelles, les zones érogènes correspondantes aux objets de la pulsion : à l'objet sein correspond la pulsion orale et la zone érogène de la bouche; à l'objet

excrément la pulsion anale et la zone érogène de l'anus; au regard, la pulsion scopique; et à la voix, la pulsion invocante. Lacan fait valoir ainsi le lien entre l'inconscient et le corps.

Lors du *Séminaire* XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, l'élaboration de la théorie des Quatre Discours met en rapport le sujet de l'inconscient à l'objet *a* « plus-de-jouir » au moyen de la représentation minimale de la structure du langage [S_1–S_2]. Le Discours du Maître représente l'effet de l'empreinte symbolique sur le corps, source des pulsions, une perte de jouissance. L'objet *a* « plus-de-jouir », produit du Discours du Maître, répond à l'entropie produite par le signifiant en tant qu'un « boni », un supplément à la perte de vie du corps. Lacan superpose à ce discours le conflit issu de la dialectique freudienne : processus primaire – processus secondaire, pulsion de mort – pulsion de vie. Il décrit en même temps les deux topiques freudiennes, le refoulement et la résistance, le sujet supposé à l'inconscient et la dialectique pulsionnelle. L'inconscient est le savoir-insu représenté par l'articulation signifiante, [S_1–S_2]. Il est le savoir-faire, attribut de l'esclave, qui produit l'objet *a* « plus-de-jouir ».

Lors du *Séminaire* XVII, Lacan reprend la théorie freudienne de la sexualité, l'analyse du complexe d'Œdipe et du mythe de la horde primitive de *Totem et Tabou*. « Il me semble impossible – (…) – de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Œdipe de *Totem et Tabou*. J'abats tout de suite mes cartes. C'est que le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction hystérique, le second par ses propres impasses[517] ». La structure des discours est la représentation de la matrice de la structure du langage et de l'ordre symbolique qui découlent du semblant phallique. Le discours de l'inconscient est vérité mi-dite. La structure des discours, l'ordre symbolique, trouvent leur limite dans le réel de

[517] Lacan, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], *op. cit*., p. 158.

la reproduction, de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour le sujet de l'inconscient. Là est la raison du changement de la référence aux discours à la logique dans l'enseignement de Lacan.

Pendant les *Séminaires* XVIII et XIX Lacan développe l'analyse du mythe de *Totem et Tabou* utilisant la logique modale d'Aristote, la logique mathématique du calcul de propositions et l'usage mathématique des « quanteurs », existentiel et universel, pour formuler la fonction phallique de castration, [Φ]. Cette fonction est la traduction logique du Père de la horde primitive, la seule exception à la castration. La fonction phallique de la castration fait suppléance à l'inexistence du rapport sexuel.

Lors du *Séminaire* XIX, *... ou pire*, Lacan élabore les formules de la sexuation qui divisent l'être parlant en deux positions sexuées relatives à la fonction phallique de castration. Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible à partir de la structure car il n'est pas possible d'écrire le rapport entre l'universel de l'homme et celui de « *La* » femme. L'universel de l'homme, tout homme, découle de la seule l'exception à la castration, de ce « qu'il y a de l'Un ». La position féminine du sujet est relative au manque de l'exception à la castration. Si l'exception crée la règle, le manque de l'exception ne peut pas produire l'universel des femmes, « *la* femme n'existe pas ». La logique du « pas-tout » démontre que le sujet en position féminine est en rapport à la fonction phallique de castration, ce qui est nié est l'universalité de son rapport à la fonction. Ce sujet établit un rapport singulier à la fonction phallique, « *une par une* ».

Le *Séminaire* XX, *Encore*, marque le passage au dernier enseignement de Lacan. L'axe théorique d'*Encore* est composé de trois énoncés principaux : « il y a de l'Un », « il n'y a pas de rapport sexuel » et « *la* femme n'existe pas ». Dans ce *Séminaire*, Lacan évalue les conséquences, les effets, produits par le développement logique de la fonction phallique de la castration sur quelques uns des concepts majeurs de son enseignement. La logique du « pas-tout » qui démontre le rapport du sujet en position féminine à la fonction phallique implique, pour ce sujet, qu'il soit dans une certaine mesure pas-phallique-du-tout. Cette prémisse met en question la définition de l'inconscient relative à la structure symbolique par rapport à la position féminine du sujet. Il est nécessaire de remarquer que le sujet en position féminine est en rapport avec la fonction phallique, *et* il est en rapport avec le signifiant de l'Autre barré. Ce sujet *alterne* entre ces deux pôles. La jouissance propre au sujet en position féminine est une quantité d'énergie de la pulsion épargnée de la mortification produite par l'empreinte signifiant sur le corps. La motion pulsionnelle est repoussée par l'ordre symbolique, n'y trouve pas passage, n'est pas régulée par l'homéostase du principe du plaisir, et est déchargée sur le corps propre du sujet. La jouissance féminine est jouissance du corps propre non restreinte au zones érogènes, cette jouissance ne passe pas par la parole, le sujet « ne souffle mot ».

Dans son *Séminaire* XX, Lacan met en exergue la question du savoir inconscient du sujet en position féminine. La résolution de cette problématique est développée à partir du Discours de l'Analyste, dans lequel le savoir inconscient [S_2] est situé à la place de la

vérité. L'homophonie entre *deux* et d'*eux* fait valoir que dans le Discours de l'Analyste le rapport sexuel représente une énigme pour le savoir inconscient. « Le réel, dirais je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient[518] ». Lacan note que le signifiant du « *La* » barré occupe, dans ce discours, la place de la vérité mi-dite, le seul endroit où il peut ne pas être barré. Dans le Discours de l'Analyste, l'inconscient-savoir révèle l'énigme de la jouissance féminine, le mystère du Réel accédant au symbolique. Le rapport sexuel qui ne peut pas s'écrire, le signifiant du « *La* » barré « exclu » du symbolique, la jouissance féminine qui ne passe pas par la parole, percent le savoir inconscient. Le réel fait « trou » dans le symbolique.

Dans le Discours de l'Analyste, l'être-parlant à la place de la jouissance de la parole produit [S_1], l'Un-tout-seul. L'être qui parle veut jouir, et ne veut rien savoir de ce dont il jouit. Le Discours de l'Analyste démontre que l'être en parlant jouit tout seul et qu'en analyse il produit le signifiant-un-tout-seul de la jouissance solitaire, la jouissance phallique. Sur les places homologues de la vérité et du produit du discours sont représentés l'inversion de l'ordre de la chaîne symbolique et le non rapport entre les signifiantes – [S_2 ▲ S_1].

Nous avons accompagné tout au long du *Séminaire* XX le retour de Lacan à des concepts tels que l'objet *a*, le sujet, la parole, et l'effet subi dans leur définition comme conséquence à la formalisation logique de la position féminine du sujet, de la jouissance

[518] Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit*., p. 118.

supplémentaire, du rapport sexuel qui n'existe pas et de l'instance du Réel. Dans *Encore,* l'objet se révèle être un semblant; l'être parlant est supposé à la jouissance de la parole, jouissance phallique. Dans ce Séminaire, il ne s'agit plus de faire valoir la structure du langage et du signifiant comme aux premières années de l'enseignement de Lacan. La linguistique, le discours scientifique du langage, est dite « *linguisterie* » en raison de la méconnaissance de l'inconscient. Le langage ne reste pas indemne, il est « élucubration » du savoir scientifique, de la linguistique, sur « *lalangue* ». « *Lalangue* » est l'équivoque sonore, en-deçà du rapport entre signifiant et signifié, de la signification, de la structure, des effets de langage, de l'ordre symbolique et de la Loi qui produit la structure.

Pour répondre à nos questions, nous partons de la prémisse que la parole et le langage ne recouvrent pas tout le champ de l'expérience de l'être parlant. La jouissance féminine, le sujet l'éprouve et c'est tout ce qu'il peut en dire, tout ce qu'il en sait. Il est possible d'opposer le savoir intellectuel, qui découle de la parole et qui est structuré par le langage, et ce que Lacan fait valoir en tant que « savoir-faire avec *lalangue* », en référence aux phénomènes qui touchent l'être-parlant sans pourtant pouvoir être énoncés, qui restent énigmatiques et *ex-sistent* au symbolique, comme la jouissance féminine. Le savoir-faire évoque la substance du corps au lieu de la référence au langage et au savoir intellectuel. Lacan fait ressortir que « *lalangue* » est la cause de l'affect et de l'inconscient défini comme savoir-faire. *Lalangue* précède le langage. C'est de « *lalangue* » que résulte ce qui se produit de savoir-énoncé (conscient) et de savoir-inconscient, pour l'être parlant.

« *Lalangue* » évoque la substance du corps et fait valoir le composant de la motion pulsionnelle qui n'est pas régulé par la structure du langage, la jouissance féminine, que Lacan développe dans *Encore*. De la définition du langage comme élucubration de savoir sur « *lalangue* » découle la définition de l'inconscient comme « un savoir qui s'articule de *lalangue*[519] ». L'inconscient au féminin, représenté par le savoir inconscient situé à la place de la vérité mi-dite, est l'effet de l'interaction entre la jouissance du corps et « *lalangue* », le signifiant réduit à la sonorité, avant l'ordonnance produite par la structure signifiant.

L'inconscient au féminin, le savoir qui s'articule de *lalangue*, dont la définition découle de l'élaboration de la position féminine du sujet et de l'inexistence du rapport sexuel lors du *Séminaire* XX, *Encore*, inaugure l'orientation de l'enseignement de Lacan vers un concept qui va « plus loin que l'inconscient structuré comme un langage[520] ». Cette recherche sera poursuivi par Lacan pendant son « dernier » et « tout dernier » enseignement. L'inconscient et la sexualité sont deux des concepts primordiaux de la psychanalyse. La sexualité a été depuis Freud centrée au tour du signifiant phallique. Dans années soixante-dix, l'élaboration de la théorie de la sexuation et de la position féminine du sujet par Lacan dégagent le féminin de la seule référence au phallus. La jouissance propre au sujet en position féminine est dite supplémentaire, « en plus ». L'élaboration de la position féminine du sujet marque l'entré du dernier enseignement de Jacques Lacan.

---

519 Lacan, J., *La Troisième*, Revue de la cause freudienne, *op. cit.*, p. 20.

520 Lacan, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], *op. cit.*, pp. 129-130.

VI – BIBLIOGRAPHIE :

FREUD, S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La Naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhem Fliess; Notes et Plans,* [1887-1902], Paris, Presse Universitaire de France, 1956. Trad. de l'allemand (Autriche) par A. Berman.

FREUD, S., « *Lettre nº 52 à Fliess* », *La Naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhem Fliess; Notes et Plans,* [1887-1902], Paris, Presse Universitaire de France, 1956. Trad. de l'allemand (Autriche) par A. Berman.

FREUD, S., *L'Interprétation des rêves,* [1900], Paris, Presses universitaires de France, 1987.

FREUD, S., *La Psychopathologie de la vie quotidienne : Sur l'oubli, le lapsus, le geste manqué, la superstition et l'erreur,* [1901], Paris, Gallimard, 1997.

FREUD, S., *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient,* [1905], Paris, Gallimard, 1992.

FREUD, S., *Trois Essais sur la théorie de la sexualité,* [1905], Paris, Gallimard, 1987. Trad. de l'allemand (Autriche) par Philippe Koeppel.

FREUD, S., « Caractère et érotisme anal », [1908], *Névrose, psychose et perversion.* Paris, PUF, 1973.

FREUD, S., « Totem et Tabou », [1913], *Œuvres complètes, Volume XI,* Paris, PUF, 1998. pp. 189-387.

FREUD, S., « Erinnern, Wiederholen, Durcharbeiten. Remémoration, répétition et perlaboration », [1914], *La Technique psychanalytique,* Paris, PUF, 1972. (Trad. rejetée par Lacan)

FREUD S., « Pulsions et destin des pulsions », [1915], *Métapsychologie,* Paris, Gallimard, 1976, Trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis.

FREUD, S., « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », [1916], *L'Inquiétante étrangeté et autres essais,* Paris, Gallimard, 1985.

FREUD, S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », [1919], Névrose, Psychose et Perversion, Paris, PUF, 13ème ed., 2010, pp. 219-243.

FREUD, S., *Le Moi et le ça,* [1923], Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

FREUD, S. « La disparition du complexe d'Œdipe », [1923], *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 13ème éd., 2005. pp. 117-122.

FREUD, S., « La Négation », [1925], *Résultats, idées et problèmes II,* [1921-1933], Paris, Presses Universitaires de France, 1985. pp. 135-140.

FREUD, S. « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », [1925], *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 13ème éd., 2005. pp. 123-132.

FREUD, S. « L'organisation génitale infantile », [1925], *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 13ème éd., 2005. pp. 112-116.

FREUD, S., « Sur la sexualité féminine », [1931], *La vie sexuelle*, *op. cit.*, pp. 139-155.

LACAN, J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », [septembre 1953], *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966. pp. 237-322.

LACAN, J., « Le Séminaire sur "La Lettre volée" », [1955], *Écrits*. *op*. *cit*., pp. 11-61.

LACAN, J., « Ouverture de ce recueil », [1966], *Écrits*. *op*. *cit*., pp. 9-10.

LACAN, J., « La chose freudienne », [1955], *Écrits*. *op. cit*., pp. 401-436.

LACAN, J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud », [9 mai 1957], *Écrits, op*. *cit*., pp. 493-528.

LACAN, J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », [rédaction décembre 1957 - janvier 1958], *Écrits*. *op. cit*., pp. 531-583.

LACAN, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », [juillet 1958], *Écrits. op*. *cit*. pp. 585-645.

LACAN, J., « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache : ‹ Psychanalyse et structure de la personnalité › », [juillet 1958], *Écrits*. *op*. *cit*., pp. 647-684.

LACAN, J., « *La signification du phallus, Die Bedeutung des Phallus* », [1958]*, Écrits*. *op. cit*., pp. 685-695.

LACAN, J., « Propos directif pour un Congres sur la sexualité féminine », [1958], *Écrits, op.cit*., pp. 725-736.

LACAN, J., « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien », [septembre 1960]*, Écrits*. *op. cit*., pp. 793-827.

LACAN, J., « Position de l'inconscient », [1960], *Écrits, op. cit*., pp. 829-850.

LACAN, J., « La Science et la vérité », [1960], *Écrits, op. cit*., pp. 855-877.

LACAN, J., « Discours de Rome », [26 septembre 1953], *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 133-164.

LACAN, J., « La Méprise du sujet supposé savoir », [14 décembre 1967], *Autres Écrits, op. cit*., pp. 329-340.

LACAN, J., « Préface à une thèse », [1969], *Autres Écrits, op. cit*., pp. 393-402.

LACAN, J., « Radiophonie », [juin 1970], *Autres Écrits*, *op*. *cit*., pp. 412-413.

LACAN, J., « L'Étourdit », [14 juillet 1972], *Autres Écrits*, *op*. *cit*., pp. 449-495.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre II, *Le Moi dans la technique et dans la théorie de la psychanalyse,* [1954-1955], Paris, Éditions du Seuil, 1978.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses,* [1955-1956], Paris, Éditions du Seuil, 1981.

LACAN, J., Le *Séminaire,* Livre IV, *La Relation d'objet,* [1956-1957], Paris, Éditions du Seuil, 1994.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'inconscient,* [1957-1958], Paris, Seuil, 1998.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre VI, *Le Désir et son interprétation,* [1958-1959], La Martinière, Le Champ freudien, 2013.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse,* [1959-1960], Paris, Éditions du Seuil, 1986.

LACAN, J., *Séminaire*, Livre X, *L'Angoisse*, [1962-1963], Paris, Éditions du Seuil, 2004.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* [1964], Paris, Éditions du Seuil, 1973.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre XIV, *La Logique du fantasme,* [1966-1967], Leçon du 10 mai 1967, inédit.

LACAN, J., Le *Séminaire,* Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*. [1969-1970], Paris, Éditions du Seuil, 1991.

LACAN, J., Le *Séminaire,* Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* [1971], Paris, Éditions du Seuil, 2007.

LACAN, J., Le *Séminaire,* Livre XIX, ... *ou pire,* [1971-1972], Paris, Éditions du Seuil, 2011.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre XX, *Encore*, [1972-1973], Paris, Éditions du Seuil, 1975.

LACAN, J., Le *Séminaire*, Livre XIII, Le Sinthome, [1975-1976], Paris, Éditions du Seuil, 2005.

LACAN, J., « Introduction aux Noms-du-Père », [20 novembre 1963], *Des Noms-Du-Père*, Éditions du Seuil, Collection Champ Freudien, 2005, pp. 65-104.

LACAN, J., « La Troisième », [novembre 1974], *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 11-33.

LACAN, J., « Propos sur l'hystérie », [le 26 février 1977], *La femme et la pudeur, Quarto,* nº 90, Bruxelles, 2007. pp. 8-11.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Ce qui fait insigne* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1986-1987, inédit.

MILLER, J.-A., « L'orientation lacanienne. *Donc. La logique de la cure* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1993-1994, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *La fuite du sens* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1995-1996, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Le Partenaire-Symptôme* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1997-1998, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Expérience du réel dans la cure analytique* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, [1998-1999], inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Le lieu et le lien* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2000-2001, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Illuminations profanes* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2005-2006, inédit.

MILLER., J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Tout le monde est fou* », 2007-2008, Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2007-2008, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *Choses de finesse en psychanalyse* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2008-2009, inédit.

MILLER, J.-A., « L'Orientation lacanienne. *L'Être et l'Un* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

MILLER, J.-A., « Un répartitoire sexuel », Maladies d'amour, *Nouvelle revue de psychanalyse, La Cause Freudienne*, nº 40, Paris, Navarin-Seuil, 1998. pp. 5-19.

MILLER, J.-A., « Les Six Paradigmes de la jouissance : trois leçons du cours de L'orientation lacanienne 3, 1 (24, 31 mars et 7 avril 1999) », Revue de l'école de la cause freudienne, nº43, Paris, 1999, pp. 07-29.

MILLER, J.-A., « Biologie Lacanienne et évènements de corps », *la Cause freudienne*, nº 44, février 2000. p. 47.

MILLER, J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, nº 15, février 2005. pp. 9-27.

MILLER, J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *la Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, nº 66, Paris, 2007. pp. 53-92.

MILLER, J.-A., « La passe bis », *la Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, nº 66, Paris, 2007. pp. 209-213.

MILLER, J.-A., « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », *la Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, nº 67, Paris, 2007. pp. 99-131.

MILLER, J.-A., « L'envers de Lacan », *la Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, nº 67, Paris, 2007. pp. 133-139.

MILLER, J., « L'inconscient réel », *L'enfant dans la civilisation, Quarto*, n º 88-89, Bruxelles, 2007. pp. 06-11.

MILLER, J.-A., « L'esp d'un lapsus », *La femme et la pudeur, Quarto* nº 90, Bruxelles, 2007. p. 15.

MILLER, J., « De l'inconscient au réel : une interprétation », *Les organes du corps dans la perspective psychanalytique, Quarto*, nº 91, Bruxelles, 2007. pp. 54-69.

MILLER, J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, nº 88, Paris, Navarin Éditeur, 2014. pp. 103-114.

MILLER, J.-A., *Perspectivas do Seminário 23 de Lacan. O Sinthoma*, Rio de Janeiro, Zahar, 2010.

MILLER, J.-A., *Perspectivas dos Escritos e Outros Escritos de Lacan. Entre Desejo e Gozo*, Rio de Janeiro, Zahar, 2011.

(Articles) :

AFLALO, A., « Des amours et des femmes. Des homosexuelles en analyse », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 85-87.

BLANCARD, M-H., « Le discours de l'hystérique », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 94-97.

BONNINGUE, C., « Qu'est-ce que l'inconscient ? », *Site internet, École de la Cause freudienne*, https://www.causefreudienne.net/quest-ce-que-linconscient-3/ (consulté le 28 septembre 2016).

BORGNIS-DESBORDES, E., « La femme, le semblant et l'être » in : Borgnis Desbordes Emmanuelle (dir.), *L'Étourdie, Féminin et modernité, de Freud à Lacan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

CASSIN, R., « Chapitres IV et V d'Encore », *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore*, Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 83-92.

CIACCIA, A., « Lacan, Docteur de l'Église », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 151- 155.

COTTET, S., « Lacan et l'a-Freud », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 136-140.

GUÉGUEN, P.-G., « On ne guérit pas de l'inconscient », *Revue de la cause freudienne*, nº 91, Paris Navarin, pp. 67-70.

GUÉGUEN, P.-G., « *Encore* : belvédère sur la jouissance », *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore*, Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 71-82.

GUYONNET, D., « À nouvel inconscient, nouvel amour? », *Revue de la cause freudienne*, nº 91, Paris Navarin, pp. 70-79.

LAURENT, E., « Positions féminines de l'être », *L'Autre sexe, Nouvelle revue de psychanalyse, La Cause Freudienne*, nº 24, Paris, Le Seuil, 1993. pp. 107-113.

LAURENT, E., « Positions féminines de l'être », *La femme et la pudeur, Quarto,* nº 90, Bruxelles, 2007. pp. 28-33.

LAURENT, E., « Lacan, hérétique », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 197-204.

LEGUIL, C., « Usages lacaniens de l'ontologie », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 121-129.

LIGET, F., « La comédie des sexes : sexualité féminine et sexualité masculine », *La Cause du désir*, nº81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 37-40.

MARRET-MALEVAL, S., « Le pas-tout sans le ravage », conférence prononcée à l'Antenne clinique de Dijon, (04 décembre 2010), [en ligne], https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2011/04/THEORIES-DE-LA-CLINIQUE-11.pdf, (consulté le 20 mai 2016).

MARRET-MALEVAL, S., « L'Un et la sexuation, lecture des chapitres VI et VII d'*Encore* », *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore,* Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 93-104.

MARRET-MALEVAL, S., « Un impossible accord », *Dark Continent, Ornicar?*, Paris, Navarin Éditeur, 2018. pp. 11-31.

MERCIER, A.-M., « Chapitre VIII, commentaire », *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore,* Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 105-118.

MILLER, D., « Les deux rivages de la féminité », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 20-26.

MONNIER, J.-L., « Le rat, le scientifique et *lalangue »*, *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore,* Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 120-137.

NAVEAU, P. « Que sait une femme? », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 27-30.

NAVEAU, P., « Les femmes et le savoir – *L'arte della Gioia* », *Celles qu'on dit femmes, La Cause du désir*, nº 103, Paris, 2019, pp. 42-46.

OTTAVI, L., « Leçons XI et X du Séminaire Encore », *L'a-graphe, l'inconscient et le corps, Séminaire théorique, Encore,* Section clinique de Rennes, 2012-2013. pp. 119-136.

RUFF, J., « *a*H*a* Solitude », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 31-36.

SOLANO-SUAREZ, E., « Lacan, les femmes », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 272-277.

VINCIGUERRA, R-P., « La linguistique et la linguisterie », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 281-285.

ZALOSZYC, A., « Lacan lit Freud. Quelques mots sur *l'Unerkannt* », *Revue de la cause freudienne*, nº 79, Paris, Navarin, 2011, pp. 286-289.

ZALOSZYC, A., « ‹ La troisième », tentative de solution au mystère du corps parlant », *Revue de la cause freudienne*, nº 91, Paris Navarin, pp. 94-96.

(Œuvres) :

ANDRÉ, S., *Que veut une femme ?*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 1995.

ASSOUN, P.-L., *Leçons psychanalytiques sur Masculin et féminin*, Paris, Ed. Economica, 2007.

ASSOUN, P.-L., *Freud et la femme*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2003.

BADIOU, A., et CASSIN, B., *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur ‹ L'Étourdit › de Lacan*, Saint-Armand-Montrond, Ouvertures Fayard, 2010.

COTTET, S., *L'inconscient de papa et le nôtre*, Paris, Éditions Michèle, 2012.

FREGE, G., « Sens et dénotation. *Sinn* und *Bedeutung* », *Écrits logiques et philosophiques,* Paris, Seuil, 1971 et Points Seuil 1994.

GEORGES, P., *La pulsion et ses avatars*, Paris, Éditions Michèle, 2010.

JAKOBSON, R., « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », *Essais de linguistique générale,* traduit et préface par Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, 1963.

KANT, E., *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*. Paris, Vrin, 1972. Trad. Roger Kempf.

LAURENT, E., *A psicanalise e a escolha das mulheres*, Belo Horizonte, Editora Scriptum, 2012.

LAURENT, E., *Positiones femeninas del ser. Del masoquismo femenino al empuje a la mujer*, Buenos Aires, Editorial Tres Haches, 1999.

LEGUIL, C., *Les amoureuses : voyage au but de la féminité*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.

LEGUIL, C., *L'être et le genre : Hommes/Femmes après Lacan*, Paris, Presses Universitaire de France, 2015.

LÉVI-STRAUSS, C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.

LÉVI-STRAUSS, Claude., *La Pensée sauvage,* Paris, Plon, 1962, (Pocket n°2 , 1990).

MONRIBOT, P., « La pudeur originelle », *La femme et la pudeur, Quarto* nº 90, Bruxelles, 2007, p. 36.

NAVEAU, P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Paris, Éditions Michèle, 2014.

POE, E. A., « La Lettre volée », in *Histoires extraordinaires,* Paris, Gallimard, 1973.

SOLER, C., *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éd. du Champ lacanien, 2003.

SOLER, C., *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, Presses Universitaire de France, 2009.

VINCIGUERRA, R-P., *Femmes Lacaniennes*, Paris, Éditions Michèle, 2014.

ZALOSZYC, A., *Freud et l'énigme de la jouissance*, Nice, Éditions du Losange, 2009.

WAJCMAN, G., « Girl Talk. Du fétichisme moderne », *La Cause du désir*, nº 81, Paris, Navarin Éditeur, 2012, pp. 141-145.